

SERMONS
DE MORALE,
PRÊCHEZ
DEVANT LE ROY;
PAR
M. FLECHIER,
ÊVÊQUE DE NÎMES,
AVEC
Ses Discours Synodaux, & autres Sermons prêchez à l'Ouverture des Etats de Languedoc, & dans sa Cathédrale.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME I.

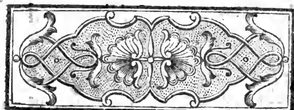


A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, Pere, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, au Lys d'or.

M. DCC. L.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.





PRÉFACE.

UN Ecrivain célebre, en donnant au Public le Recueil des Ouvrages d'un illustre Ami, a eu raison de dire qu'il en étoit à peu près des Préfaces comme des Pompes Funebres, & des devoirs de la Sépulture; qu'il étoit honnête d'en prendre beaucoup de soin pour autrui, & de ne s'en mettre nullement en peine pour soi-même. *M. Pelisson.*

L'honorable Emploi dont j'ai été chargé, demanderoit que je fisse un effort, afin de répondre au zéle d'un digne Neveu pour

la gloire d'un Oncle, dont il veut tirer toute la sienne; mais je craindrois de lasser le monde, qui n'a pas désagréé l'Eloge Funebre de ce grand Homme, & qui a fait grace à ma témérité en faveur de ma reconnoissance: je me contenterai de donner au Public l'éclaircissement nécessaire pour lui faire connoître tout le prix de ce riche présent.

Feu Monsieur de Nîmes ayant joui d'une santé parfaite jusques dans un âge avancé, qui nous l'a ravi, se proposoit tous les ans de faire un voyage à Paris, pour y conduire lui-même l'Impression de ses derniers Ouvrages: mais la mort l'ayant surpris avant qu'il accomplît son dessein, Monsieur l'Abbé Fléchier son Neveu, s'est trouvé chargé par son Testament de l'honorable succession de ses pa-

piers. Comme parmi les rares qualités de notre Orateur, il avoit celle d'un grand ordre, on en a trouvé beaucoup dans ses Ecrits; & il y a eu beaucoup plus de plaisir que de peine pour celui qui, en les faisant imprimer, s'est vû obligé de les relire.

Quelqu'aplaudissement qu'aïent eu ses Panégyriques, je crois que la moindre chose que l'on peut dire de ses Discours de Morale, & sur les Mystéres, c'est qu'ils ne cedent en rien aux autres. L'Avent prêché devant le Roi, qui contient une partie du premier de ces deux Voulumes, s'est trouvé tout écrit de la main de l'Auteur, avec une exactitude convenable à l'excellence de cet Ouvrage. Je ne sçai s'il est rien sorti de plus beau & de plus achevé de la plume de ce grand

Maître. Il m'a paru que la solidité & la force de ses Sermons, répondoient à leur élégance, & à leur justesse. La plus sublime Théologie y est mise en œuvre avec autant de netteté, que d'érudition. Les principes de la Religion y sont clairement développés, & l'ordre du raisonnement parfaitement observé. Aussi quand il prêcha cet Avent, si généralement applaudi, il étoit dans cet âge où un grand esprit est, pour ainsi dire, parvenu au point de sa maturité. D'ailleurs l'éclat d'une grande réputation déja acquise; la Majesté d'un Auditoire tout auguste, & l'estime de la Cour la plus polie & la plus éclairée du monde, exciterent ce fameux Orateur à déployer toutes les richesses de son Art, pour les consacrer à la Religion, qui fut toujours la prin-

cipale fin de ses travaux.

Les autres Sermons prononcés à Paris, aux Etats de Languedoc, ou dans son Eglise, ne paroîtront pas moins dignes de louanges ; & en vérité l'on peut dire, que parmi des choses d'un si grand prix, on ne sçait à laquelle donner la préférence.

En effet, la parole de Dieu, qui doit être pleine de magnificence, comme parle le Prophête, ne fut jamais plus reconnoissable que dans ce riche organe. On remarque dans son style les graces avec la majesté, la douceur avec l'élévation, la netteté avec le sublime. L'élégance, la pureté, l'exactitude, s'y trouvent parmi la richesse, la pompe, l'harmonie.

Les Ouvrages châtiés, & écrits avec beaucoup de justesse, manquent ordinairement d'éléva-

tion ; & il eſt rare qu'un Ecrivain , attentif ſur le choix & l'arrangement des paroles, trouve parmi tant d'ordre & de régularité ce merveilleux , qui ne ſemble convenir qu'aux ſaillies impétueuſes & peu réglées de l'eſprit ; mais dans les Diſcours de notre Orateur, la juſteſſe n'ôte rien à la grandeur ; & on les peut comparer à ces Palais ſuperbes, où la régularité & l'ordre de la ſymétrie ſe trouvent parmi la pompe & la richeſſe de la ſtructure.

Une des choſes que j'ai le plus admiré dans ſes Ecrits, eſt que parmi tant de beautés & de graces, il ne s'en trouve pas une qui ne ſoit conſacrée ; de-ſorte que l'on pourroit défier la Critique la plus ſévere d'y remarquer un ſeul de ces mots qu'un uſage paſſager met quelquefois dans la

bouche de certaines gens, qui croyent être fort polis, lorsqu'ils affectent ces manieres de parler, que la négligence a peut-être laissé glisser dans des Sermons, d'ailleurs excellens, mais où il y a sans doute moins d'élégance & de politesse, que dans les nôtres.

Cet esprit merveilleux a cela de propre, que sa fécondité n'est pas moins riche qu'abondante. La pensée, qui est l'ame de la parole, donne esprit & vie à tout ce qu'il écrit; & bien loin d'y remarquer du vuide, on n'y voit rien qui ne soit chose ou ornement. Il y a des Prédicateurs dont on peut mettre les Sermons en extraits, & réduire des pages entieres, à trois ou quatre lignes; ce sont des portraits en grand, que l'on peut mettre en petit sans les gâter. Il n'en est pas ainsi du

nôtre : Les beautés de son Discours sont des parties nécessaires qui le composent. La structure de ses périodes n'est formée que de piéces précieuses ; ce n'est pas une égalité qui évite le blâme, sans mériter la louange ; le ravissant & le merveilleux y varient le beau ; il prend un essor sage & réglé, d'où il descend sans faire de chûte ; & quand il n'attire pas l'admiration, on ne peut lui refuser l'estime.

Mais c'est retarder le plaisir du Lecteur, que de l'arrêter par une foible image de ce qu'il peut voir dans l'Original. Ceux qui n'ont pas connu ce grand Homme, seront peut-être bien aises que je leur dise un mot de ses mœurs, de sa prononciation, & de sa personne. Pour ses mœurs elles furent toujours sages & réglées ; il n'a pas eu besoin de cet-

te indulgence, qui fait grace aux passions en faveur de l'âge où elles triomphent. Il reçut du Ciel, avec un esprit incomparable, ce naturel heureux, que le Sage met au rang des plus grands biens, & qui tient peu du funeste héritage de notre premier Pere. Il fit un usage saint ou innocent de ces dons dangereux de la Poësie, ou de l'Eloquence, que tant d'autres profanent dans le feu des premieres années. La vertu, le mérite, le rang, la naissance, furent les nœuds qui formerent ses amitiés & ses connoissances. Il avoit une gravité douce, une dignité modeste, & une gayeté tempérée. Il parloit peu quand le Cercle étoit nombreux, & composé de personnes avec qui il n'étoit pas familier : mais il soutenoit sa conversation par son silence, même avec un sou-

ris, un clin d'œil, une attention éclairée & complaisante. Il parloit en quelque sorte, lorsqu'il aimoit à se taire. Il connoissoit combien est incommode dans la société cette sorte de gens qui lassent les oreilles à qui ils veulent plaire, & qui semblent usurper dans une Compagnie le droit commun de s'y faire écouter à son tour. Il s'est souvenu même dans un âge mûr & avancé, de ce mot du Sage, qui conseille au jeune interrogé deux fois, de ne répondre qu'avec peine. Il n'ignoroit pas qu'il valloit mieux donner lieu aux autres de faire connoître leur esprit, que de faire admirer le sien. Son commerce étoit aisé & commode, bien que grave & sérieux, il n'avoit rien qui sentît la cérémonie & la gêne; il s'accommodoit aux conditions, aux esprits & aux

perſonnes. Comme il avoit beaucoup d'uſage du monde, il n'étoit pas embarraſſé avec les grands, & les petits ne lui remarquoient aucune hauteur. La contention, la diſpute, étoient bannies de ſon entretien. On ne lui voyoit ni travers d'eſprit, ni inégalité d'humeur; & il paroiſſoit ſur ſon viſage je ne ſçai quoi de ſerein, qui marquoit la ſituation tranquille de ſon cœur. Il ſe communiquoit avec moins de réſerve quand il étoit avec ſes familiers dans ces heures d'une joïe innocente, que la vertu permet même à ſes plus réguliers obſervateurs, où la corde de l'arc tendue avec violence, a beſoin d'être relâchée avec douceur, où le grand homme s'oublie, & ſe laiſſe en quelque ſorte oublier, ſans perdre néanmoins le ſouvenir de ce qu'il eſt. Alors, diſ-

je, l'ouverture de son cœur donnoit de nouvelles graces à l'esprit. Il aimoit à la Campagne l'innocente rusticité de ses habitans ; les jeux innocens faisoient place à une conversation assaisonnée d'une littérature choisie. Ceux qui l'ont vû dans ces jours heureux en ont conservé un souvenir si doux, qu'ils le rappellent autant qu'ils peuvent pour en adoucir la perte.

Pour son extérieur, il y en a de plus imposans & qui frappent davantage ; mais j'en ai peu connu qui attirât plus de respect. Je l'ai vû révérer dans les Assemblées les plus augustes, soit par cette haute idée qui s'attache à la présence d'un homme illustre, soit par l'image d'une grande ame, qui se peint sans y penser elle-même, & perce par son éclat le nuage qui la couvre.

A l'égard de la prononciation, je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui croyent que ce n'étoit pas ce qu'il y avoit en lui de meilleur ; au contraire, ſoit prévention ou autrement, je n'en ai jamais trouvé de plus belle : elle étoit faite pour ſa compoſition, & l'une donnoit du poids & de la dignité à l'autre. Dès qu'il paroiſſoit en Chaire, ſon extérieur ſembloit tout ſe changer & ſe revêtir, pour ainſi dire, de la majeſté & de la grandeur de ſon Miniſtére. En reſpectant ſon Auditoire, il s'en faiſoit révérer ; ſa maniere de dire étoit digne & modeſte, & tout enſemble ferme & aſſûrée ; il n'a jamais fait craindre pour lui cet accident, auquel une bizarre coutume a voulu attacher un affront. Parmi ſes rares talens, il avoit ſurtout celui de finir heureuſement

ſes périodes ; l'oreille & l'eſprit également flatés par leur chûte, lui attiroient ſouvent un murmure de longues acclamations ; de telle ſorte qu'il étoit obligé de s'arrêter, & d'être lui-même l'auditeur de ſes propres louanges : Tentation dangereuſe pour un Orateur moins modeſte que lui ; mais ces publics & fréquens témoignages d'eſtime, ne laiſſerent jamais voir aucune marque de complaiſance & de vanité dans ce grand Homme, & il ſortoit toujours de Chaire auſſi humble qu'il y étoit entré.

Sa voix s'accordoit avec ſon geſte, ſon ſtyle & toute l'action de ſa perſonne ; il n'y avoit rien en lui qui ſentît le Déclamateur. La manne que Dieu faiſoit pleuvoir par ſa bouche, & que l'on pouvoit comparer à celle que Moyſe fit conſerver dans un vaſe

de fin or, pour ſervir de monument à la poſtérité : cette manne délicieuſe, dis-je, s'accommodoit à tous les goûts ; la diverſité des eſprits répandus dans le nombreux Auditoire, ſe réuniſſoit pour l'admirer ; il ſembloit que tout Iſraël aſſemblée, ne fût qu'un ſeul homme, comme parle l'Ecriture, par l'uniformité du jugement avantageux qu'on en portoit. Le ſage Chrétien qui cache dans ſon cœur la ſemence de la parole, pour en tirer le fruit, étoit plus content que le vain admirateur, qui, en donnant les louanges, cherche celle d'un diſcernement propre à les diſpenſer.

Au reſte, outre l'avis qu'on a donné dans le corps de l'Ouvrage ſur le Sermon de la Réſurrection, on eſt obligé d'en donner un ici par avance ſur le ſecond

Sermon pour le troisiéme Dimanche de l'Avent, page 167. l'Auteur y parle de la connoissance de soi-même ; il est vrai que le troisiéme Point qu'il avoit proposé dans la division ne se trouve pas dans la suite du Discours ; mais les deux premiers qui ont une juste étendue, ont paru d'une si rare beauté, qu'on auroit crû faire un tort considérable au Public, & même en quelque façon à la gloire de l'Auteur, de supprimer des morceaux de si grand prix.

L'on a ajouté à cette nouvelle Edition un second Sermon pour le jour de Noël, que M. l'Abbé Flechier son Neveu nous a envoyé pour en faire part au Public ; on le trouvera à la fin du second Tome,



TABLE

DES SERMONS contenus dans ce premier Tome.

Fin de la Table du premier Tome.

SERMON



SERMON
POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINTS,

Prononcé devant le Roy, dans la Chapelle de Versailles.

Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam.

Bienheureux sont ceux qui ont faim, & qui ont soif de la justice ; c'est-à-dire, qui désirent ardemment de devenir Saints. En S. Matth. chap. 5.


IRE,

Si je n'avois qu'à établir ici les avantages d'un bonheur humain, & l'éclat d'une gloire mondaine, je n'irois pas loin

chercher ces idées pompeuſes de grandeur & de félicité, & j'en trouverois bientôt la riche matiere dans Votre Majeſté même. Je ferois avec joye le portrait d'un Roy, que la juſtice regle, que la ſageſſe conduit, que la fortune accompagne, que la valeur anime, que la Victoire couronne, que la terre admire, que le Ciel protege. Je le décrirois tel qu'il eſt, je veux dire, ſi puiſſant, que l'Europe entiere jalouſe & liguée, ne peut ſoûtenir ni ſes forces, ni ſon courage : ſi moderé, qu'il offre volontiers la paix quand il eſt maître de la guerre : ſi ſage, qu'il reçoit ſans émotion la proſperité comme s'il s'y étoit attendu, l'adverſité, comme s'il y étoit accoûtumé : ſi bienfaiſant, que dans la diſtribution de ſes graces, on doute ſouvent lequel des deux on doit le plus eſtimer, de ce qu'il dit, ou de ce qu'il donne ; du bienfait ou de l'honnêteté qui l'accompagne : ſi heureux, qu'il ſemble ordinairement que les ſaiſons & les élemens ſe reglent ſur le cours de ſes entrepriſes :

A ces traits, SIRE, chacun reconnoîtroit Votre Majeſté. Je mettrois à vos pieds la couronne, comme la moindre marque de votre gloire. Je peindrois en éloignement des Provinces conquiſes, même dans les plus rudes hyvers : des

fleuves forcés de s'entr'ouvrir malgré la rapidité de leurs eaux : une mer où l'on verroit les débris encore fumans de deux flottes confederées errer au gré des flots & des vents, & porter la terreur de vos armes sur toutes les côtes de la Sicile effraïée. Je marquerois vos campagnes par la prise de plusieurs Villes, & celles de vos ennemis par quelques mouvemens d'Armée, & par la levée de quelque Siége. Je representerois leurs Chefs, tristes, confus, fuyans devant Mastrict, aux approches de votre Armée, & reconnoissans, mais trop tard, que le Ciel ne favorise pas également tous les Princes ; que les actions ordinaires des uns sont des témérités pour d'autres ; qu'ils pouvoient difficilement avancer en deux mois ce que vous achevez en treize jours, & que venant de forcer Condé & Bouchain à leur vûë, vous leur aviez appris, à la vérité, l'art d'attaquer les places, mais vous vous étiez reservé celui de les prendre. Je tracerois du côté du Rhin quelques traits plus sombres & plus obscurs, qui ne défigureroient pas pourtant mon tableau, & je me souviendrois de ce Roy de Macedoine, qui, après une longue suite d'heureux succès, demandoit à ses Dieux quelque petite disgrace qui le fît souvenir qu'il étoit homme, & qui lui donnât lieu

d'exercer cette partie de ſon courage, qu'il n'avoit pas encore bien éprouvée.

Mais, Sire, je m'éleve aujourd'hui au-deſſus de toutes les félicités humaines, j'oublie pour un tems la gloire que vous vous êtes acquiſe. Je ne penſe qu'à celle que vous devez acquerir, non ſur la terre, mais dans le Ciel : non par des ennemis vaincus, mais par des paſſions domptées ; non par vos propres forces, ou par les ſuffrages des hommes, mais par la grace de Jeſus-Chriſt & par la liberalité de Dieu-même.

C'eſt dans ce deſſein, Meſſieurs, que l'Egliſe tire aujourd'hui tous les voiles du Paradis, & nous fait voir tous les Saints enſemble avec toute la pompe & la magnificence de Dieu qui les environne. Elle ſe réjouit de voir que ſes enfans qu'elle a portés dans ſon ſein vierge, qu'elle a arroſés des eaux ſacrées du Baptême, qu'elle a conſacrés de ſes plus ſaintes onctions, qu'elle a nourris du ſang & de la ſubſtance de Jeſus-Chriſt, & qu'elle a tendrement élevés à l'ombre de ſa Croix, jouïſſent en paix de l'héritage éternel qui leur avoit été préparé dès le commencement du monde. Elle ſe réjouït de voir qu'on louë le Seigneur en ſes Saints, que leur mémoire ſoit encore vivante après le cours de tant d'années ; que dans des ſiécles

corrompus, on rende encore justice au mérite des gens de bien qui nous ont précedés, & qu'en un tems où l'on trouve si peu de Saints, on révere encore la sainteté. Mais son grand intérêt n'est pas en ces bienheureux morts; ils sont dans un parfait repos, & n'y seront jamais troublés. Ses soins & ses inquietudes sont pour les vivans qui ont encore à fournir une pénible carriere, & qui se trouvent exposés à mille dangers. Je suivrai l'intention de cette Mere commune des Fideles, je r'animerai, si je puis, votre foi, & vos espérances; je vous montrerai le chemin du Ciel où vous aspirez : & si l'Esprit de Dieu donne de la force & de l'efficace à sa parole que je vous annonce, vous serez convaincus, que pour être Saints, il ne faut que le vouloir & le désirer; mais le vouloir & le désirer comme il faut. Adressons-nous à cet Esprit qui fait les Saints, par l'intercession de celle que l'Ange reconnut pour la plus sainte & la plus heureuse des femmes, quand il lui dit : *Ave Maria, &c.*

SIRE, on diroit d'abord qu'il y a de la contradiction dans les paroles de mon Texte. Bienheureux sont ceux qui désirent la justice; car, si la béatitude, selon saint Ambroise, est la possession paisible de tous les biens qui sont désirables, com- I. PARTIE

ment peut-on désirer si l'on est heureux ? & comment peut-on être heureux si l'on désire ? Mais il faut distinguer deux sortes de félicités ; l'une consiste dans une plénitude de charité, & dans une union parfaite & consommée avec Dieu ; l'autre consiste dans une plénitude de désir de s'avancer dans la perfection & dans la justice ; l'une voit & possede le souverain bien , l'autre le croit & l'espere. L'une est une récompense qui fait les Bienheureux dans le Ciel, l'autre est une grace qui fait les Saints sur la terre. L'une est occupée à joüir de Dieu, & c'est la vie eternelle ; l'autre est occupée à le chercher, & c'est la vie spirituelle de l'homme. Vie déja bienheureuse, parce que Dieu étant un être infini, peut remplir lui seul toute l'étenduë, & toute la capacité de notre cœur, que tous les biens créés ne peuvent jamais satisfaire ; & que de plus étant un être très-simple de sa nature, il suffit de le désirer, de l'aimer, de le connoître pour le posseder. Ainsi, Messieurs, si vous me demandez ce qu'il faut faire pour se sauver, pour être bienheureux ? je vous répondrai sans détour, qu'il faut le désirer & le vouloir. Mais parce que chacun se flatte sur des volontés superficielles, & des désirs imaginaires de son salut, je pretens vous

montrer que cette volonté doit avoir trois conditions : elle doit être forte, pour surmonter les difficultés & les obstacles qu'elle rencontre ; elle doit être pleine & entiere, pour répondre à la dignité du bonheur qu'elle attend : elle doit être effective & agissante, pour mériter les récompenses qui lui sont destinées. Ce sont les trois réflexions qui composeront tout ce Discours, & qui feront le sujet de vos attentions.

On se forme ordinairement deux fausses idées de la perfection & du salut. Les uns le regardent comme facile ; les autres le regardent comme impossible. Les premiers le réduisent à quelques pratiques de dévotion extérieure. Une Messe où l'on assiste par bienséance, & quelquefois même par nécessité. Un Sermon qu'on entend souvent avec dégoût, & dont on craint toûjours la longueur : une priere qu'on recite par coûtume, & sans aucune réflexion : une aumône qu'on donne par hazard, & peut-être par vanité : une communion qu'on fait négligemment à l'occasion d'une bonne fête : un peu de réforme dans les habits qui ne passe pas jusqu'au cœur : quelques tendresses de dévotion qui viennent plûtôt d'un tempérament affectueux, que du fond d'une pieté solide. Sans s'incommo-

der autrement, & sans se contraindre dans le cours de leurs passions, ils croyent qu'ils ont accompli la loi, que toutes les portes du Ciel leur sont ouvertes, & que Dieu trop content de leurs bonnes œuvres, n'attend plus que le moment qu'il a destiné pour les couronner. Cependant Jesus-Christ nous aprend qu'il ne suffit pas d'entendre la parole de Dieu, si l'on ne la pratique; que tous ceux qui disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans son Royaume: qu'il y a des aumônes infructueuses, qui n'auront que quelques loüanges ici-bas pour récompense: qu'il faut interrompre & quitter même le sacrifice pour se reconcilier avec son frere; & qu'enfin pour être Disciple de Jesus-Christ il faut renoncer à soi même, & emporter le Royaume des Cieux avec violence.

Les autres au contraire se rebutent de tout; de rien se font des difficultés insurmontables. La vertu leur paroît affreuse. Ils sont effrayés de Jesus Christ comme ces Disciples dont il est parlé dans l'Evangile, & le prennent pour un fantôme. Ils regardent les vrais Chrétiens comme des hommes d'une nature austere & insensible, durs à eux-mêmes, durs à autrui, & dont la vie est admirable, si vous voulez, mais nullement imitable.

S'ils pensent quelquefois à leur salut, ils en trouvent les conditions toûjours impossibles. Comment être humble dans l'élevation, & dans la grandeur ? Comment s'empêcher dans le monde de songer uniquement à son plaisir, à son intérêt, à sa gloire ? Comment pardonner quand on est blessé dans la partie la plus sensible de son honneur ? Est-on maître de son cœur pour aimer un ennemi ? Dispose-t on de soi, a-t-on la grace pour faire tout le bien qu'on veut ? Ainsi rejettant sur la dureté des commandemens ce qui vient de la seule obstination de leur volonté, ils prennent leur paresse pour impuissance, & croyent, ou qu'ils ne peuvent faire ce que Dieu commande, ou que Dieu ne commande pas ce qu'ils s'imaginent ne pouvoir faire. Cependant il n'y a nulle répugnance invincible qui les empêche de travailler à leur salut, nulle nécessité qui les emporte, nulle influence étrangere qui les corrompe malgré eux ; & cette impossibilité prétenduë, n'est qu'une marque de leur endurcissement, & un prétexte qu'ils donnent à leur lâcheté.

Je condamne d'abord ces deux extrêmités également vicieuses. Je ne dis pas qu'il soit aisé de devenir Saints. A Dieu ne plaise que j'élargisse la voye étroite

que Jesus-Christ nous a marquée dans son Evangile, & qu'affoiblissant sa vérité, je sois prévaricateur de mon ministere. Je ne dis pas non plus qu'il soit impossible. Malheur à moi si je venois appesantir le joug du Seigneur, & donner à mon gré des bornes à sa miséricorde & à sa puissance. Mais je dis qu'il est difficile, & que par conséquent il faut un désir ardent & une volonté ferme pour vaincre tous les obstacles que chacun trouve dans le dessein de son salut.

La premiere difficulté vient de la corruption de notre nature. Deux choses rendoient la vertu facile à l'homme avant le péché; la justice & la vérité. La vérité éclairoit son esprit; la justice regloit ses actions. La vérité lui donnoit une claire connoissance de tous ses devoirs; la justice lui donnoit une heureuse inclination de les accomplir. Ainsi l'erreur n'obscurcissant pas sa raison, la convoitise ne répugnant pas à sa volonté, il se trouvoit affermi dans la connoissance & dans l'amour du vrai bien, il ne pouvoit que pratiquer avec plaisir ce qu'il connoissoit avec certitude; & c'est sur ce modèle que saint Paul dit, que l'homme nouveau a été créé selon Dieu dans la justice & dans
Ephes. la sainteté de la vérité : *Qui secundùm*
4. *Deum creatus est in justitiâ & sanctitate*

veritatis. Mais dans l'état du péché nous naissons aveugles, nous naissons injustes, l'ignorance nous cache les veritables biens, nos désirs nous portent à de véritables maux, selon les paroles du même Apôtre : *Veterem hominem qui corrumpitur secundùm desideria erroris.* Ainsi notre esprit étant obscurci par nos passions, le mouvement par lequel notre volonté se porte à Dieu, est un mouvement violent, parce qu'il est contraire à nos inclinations corrompues ; & que si Dieu ne nous soûtient par une grace extraordinaire, nous retombons vers nous-mêmes par un autre mouvement qui est comme naturel à notre foiblesse. *Ibid.*

De-là vient qu'il n'y a point de vertu qui ne renferme en soi quelque difficulté, & que les Peres & les Théologiens n'ont osé donner le nom de vertus aux perfections de Dieu, parce que sa volonté n'étant qu'une même chose avec sa justice & sa puissance, il ne s'éforce, ni ne se contraint dans le bien qu'il fait. Mais il y a en nous une contradiction intérieure, & un fonds de corruption qui produit sans cesse des mouvemens déréglés qui s'opposent au bien que nous voudrions faire. Ce qui faisoit dire au Roi Prophête : *Domine, vim patior, responde pro me.* Seigneur, je souffre vio- *Psal. 38.*

Serm. 3. de diverſ. lence, répondez pour moi ; comme s'il diſoit, ajoûte S. Bernard : Seigneur, je voudrois contempler votre vérité ; mais un nuage importun qui s'éleve entre le Ciel & moi, me la couvre. Je voudrois courir dans la voye de vos commandemens ; mais je ne ſçais quelle chaîne inviſible m'arrête. Mon ame s'échape quelquefois, & prend l'eſſor pour aller à vous ; mais une infinité d'objets étrangers, comme autant de piéges tendus pour la perdre, ou l'attirent, ou la retiennent. A qui puis-je m'adreſſer, & qui peut répondre pour moi, que vous, mon Dieu, qui m'avez impoſé cette difficulté comme une peine du péché, & qui pouvez me l'ôter par un effet de votre miſericorde & de votre grace.

Cette difficulté que la nature produit, eſt fortifiée par l'uſage. A peine ſommes-nous dans le monde, qu'il ſemble que tout conſpire à pervertir notre jugement. On diroit que tous les hommes nous y attendoient pour ſurprendre notre raiſon. La premiere choſe que nous y entendons, ce ſont des éloges du luxe & de la vanité. La premiere dont nous nous appercevons, c'eſt de l'eſtime qu'on fait generalement de la grandeur, des plaiſirs, des richeſſes, & du mépris qu'on a pour l'humilité, la pauvreté, & la pa-

tience chrétienne. Ainsi environnés de tant de faux principes, & entraînés par cette foule de faux jugemens qu'on nous communique avant que nous puissions juger par nous-mêmes, nous prenons l'usage pour la raison, la coûtume pour la vérité. Nous comptons les choses pour ce que le monde les estime, & non pas pour ce qu'elles valent devant Dieu; & ne jugeant que par les impressions que nous avons reçûes, nous croyons qu'il faut estimer ce que tant de gens estiment, & mépriser ce que tant de gens méprisent, & nous fondons notre bonheur, ou notre malheur éternel sur la foi d'une erreur publique.

Saint Augustin tire deux conséquences de ce principe. La premiere, que la concupiscence & la coûtume forment en nous une volonté charnelle, qui nous rend prompts à désirer, hardis à entreprendre, fermes à executer les œuvres du monde & du péché. La seconde, qu'il faut lui opposer une autre volonté sainte & spirituelle, qui lui résiste, qui l'affoiblisse, & s'il se peut, qui la détruise. Vous commencez à rentrer en vous-mêmes, & vous voulez, dites-vous, mener une vie plus chrétienne, & plus exemplaire. Combattez donc cette volonté de plaire au monde, qui vous tient dans une

ridicule circonſpection, & qui vous fait craindre de paſſer pour inégal, ou pour hypocrite. Vous déſirez d'aſſiſter les pauvres par vos aumônes; ruinez donc cet autre déſir de paroître puiſſant & magnifique, de ſoûtenir une qualité imaginaire, de dépenſer en habits, en meubles, en bâtimens, en équipages, & en autres ſuperfluitez. Vous avez deſſein de renoncer à la médiſance; détruiſez donc en vous cette inclination qui vous porte à ſçavoir tout le mal qu'on fait, & à croire tout celui qu'on dit. Ceſſez de vous attirer de malignes confidences, de recueillir tous les mauvais bruits, & de remplir votre eſprit d'un redoutable recueil d'hiſtoires ſcandaleuſes; autrement vous répandrez le poiſon que vous aurez amaſſé, & vous débiterez infailliblement les médiſances dont votre imagination ſera chargée. Enfin vous croyez vouloir vous ſauver. Cette volonté prévaut-elle à la volonté de vous divertir, à la volonté de vous élever, à la volonté de paroître plus que vous n'êtes, à la volonté de vous venger, à la volonté de vous enrichir? Sinon, cette propoſition, je veux me ſauver, eſt une reflexion de l'eſprit, & non pas un mouvement de la volonté. C'eſt un témoignage qu'on rend qu'il y a une béatitude éternelle, & non

pas une aſſûrance qu'on donne de faire ce qu'il faut pour y arriver. C'eſt une façon de parler, dont on ne peut tirer aucune conſéquence. Car comme il y a de vaines proteſtations d'amitié qu'on ſe fait mutuellement dans le monde, lors même qu'on eſt dans la plus grande indifférence, & qui ne ſont qu'un commerce de paroles, & d'honnêteté extérieure, qu'une civilité humaine a établi. Il y a de même certaines bienſéances qui ſe ſont introduites dans la Religion, ce ſont des manieres de parler qui ne ſignifient preſque plus rien ; ce n'eſt pas l'eſprit de la Foi, ç'en eſt ſeulement une teinture, c'eſt un air de Religion que l'honnêteté veut qu'on ſe donne quand on n'a pas tout-à-fait renoncé à Jeſus-Chriſt ni à ſa parole. Mais ſi l'on n'a une réſolution forte & efficace, on a beau dire qu'on veut ſe ſauver, on ne ſe ſauvera jamais ; que dis-je ? on ne le voudra même jamais.

Ce qui rend cette réſolution difficile, c'eſt notre peu de foi, Meſſieurs. Si elle étoit vive & animée, elle nous feroit voir que pour être heureux, il ne ſuffit pas de poſſeder ce qu'on déſire, mais qu'il ne faut rien déſirer de mal, & qu'il ne faut même déſirer que le ſouverain bien ; qu'auſſi il n'y a preſque

point de véritable félicité parmi les hommes, parce qu'il leur arrive ordinairement, ou de désirer ce qu'ils ne peuvent avoir, ce qui est un tourment, ou d'avoir ce qu'ils ne devroient pas désirer, ce qui est une erreur; ou de n'aimer pas ce qu'il faudroit aimer, & souhaiter uniquement, ce qui est le plus grand de tous les malheurs. Cette foi nous apprendroit que les satisfactions qu'on cherche dans les créatures, peuvent occuper notre cœur; mais qu'elles ne le peuvent remplir; que leur courte durée n'est propre qu'à inquieter l'esprit de l'homme qui par sa disposition naturelle désire jouir éternellement de ce qu'il aime, & n'est fait que pour un objet permanent. Cette foi nous feroit voir que notre volonté par son état propre & naturel, & par les impressions qu'elle a reçûes de son Créateur, tend toujours à ce qui est plus élevé que nous ne sommes, & cherche sa perfection dans son objet: que son ardeur, & son activité ne sera pas satisfaite, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la possession de ce bien, qui surpasse tous les autres; & qu'enfin il n'y a que Dieu en qui ce soit une même chose d'être, & d'être souverainement heureux; & qui suffisant à son propre bonheur, puisse faire celui de ses créatures.

C'est

C'eſt le défaut de cette foi, qui nous ôte le diſcernement & le goût de notre véritable bonheur; qui nous fait paroître ſolide, ce qui eſt frivole, & frivole, ce qui eſt ſolide; qui fait que le tems qui nous échape, nous touche, & que l'éternité qui dure toujours, ne nous touche point. Quelques rayons de la vérité, nous laiſſent quelquefois entrevoir qu'il y a une fin hors de nous, à laquelle il faut rapporter tout ce que nous faiſons, & tout ce que nous ſommes; & qu'il y a un ſouverain bien qui doit être le terme de notre repos; mais ce bien nous paroît dans un ſi grand éloignement, & les idées que nous en avons, ſont ſi ſombres, & ſi peu ſenſibles, que les moindres félicités preſentes font plus d'impreſſion ſur nous, que cette félicité ſouveraine. En quoi il nous arrive comme à l'aiguille de la Bouſſole, elle ſe meut vers le Nord, où l'on diroit qu'elle eſt appellée. Elle tourne avec des tremblemens redoublés, & une agitation fréquente, cherchant le lieu de ſon repos: mais ſi elle trouve quelques morceaux de fer ou d'aimant, quelque groſſiers & mal polis qu'ils puiſſent être, elle s'y attache, elle s'y repoſe, & ne ſe ſouvient plus du Nord. Telle eſt la foibleſſe & la légereté de nos déſirs. Nous ceſ-

sons de chercher Dieu, ce bien infini, pour de petits biens qui se font sentir; & notre imagination diminuant de la grandeur de l'un, & attribuant une fausse grandeur aux autres, il arrive que ce cœur que Dieu même ne pouvoit remplir, se remplit d'un objet vain & périssable.

De-là vient que la volonté étant captive sous le joug des passions, ne peut avoir que des désirs impuissans & foibles pour son salut. On veut, & l'on ne veut pas; on sçait à peu près où il faudroit s'arrêter, & l'on s'arrête à tout ce qu'on trouve. Le monde emporte, les affaires occupent, les plaisirs divertissent, le temperament n'est point tourné au bien. On n'a jamais recours à Dieu; on ne se fait jamais violence à soi-même; & cette négligence produit trois effets funestes: Le premier, que Dieu voyant que vous ne voulez pas comme il faut, ne vous assiste pas comme il vous seroit necessaire. Le second, que n'ayant ni cette volonté véritable, ni ces secours puissans, la moindre tentation nous emporte: Le troisiéme, qu'à faute de cette volonté forte & bien formée, on ne quitte point son péché, parce qu'on ne veut pas le bien avec assez de resolution pour l'executer, *quia non*

ita vis ut impleas, dit Saint Augustin.

Car, Messieurs, examinons ce désir que la plûpart des hommes disent qu'ils ont de faire leur salut : nous trouverons qu'ils le désirent en géneral, & qu'ils n'y travaillent jamais en détail. C'est un projet vague de se corriger, de réformer ses mœurs, de devenir Saints, qui demeure toujours dans l'esprit, & ne descend jamais à l'action. Projet d'autant plus dangereux, qu'il semble être formé contre nos passions, & qu'il s'y trouve une image agréable de la vertu que chacun approuve, que chacun loue, que chacun admire en soi-même. Ce sont de ces désirs meurtriers dont parle l'Ecriture, *desideria occidunt pigrum; noluerunt enim quidquam manus ejus operari.* *Prov. c. 21.* Le monde est rempli de ces gens bien intentionnés, qui n'effectuent jamais leurs bonnes intentions; qui ont l'esprit toujours plein de la vérité, & les mains vuides de bonnes œuvres, qui condamnent toutes les passions en gros, & n'en punissent jamais aucune en particulier; qui menacent tous les vices, & n'en attaquent jamais un seul; semblables à ces soldats représentés dans des piéces de tapisserie qui ont toujours le fer haut & le bras levé pour fraper, & ne donnent jamais aucun coup. Ils disent incessam-

ment, je veux, je veux, la moindre difficulté se présente-t-elle? ils oublient qu'ils ayent voulu. Braves en paroles, lâches dans l'occasion. Humbles quand personne ne les méprise, patiens quand ils n'ont rien à souffrir, chastes quand ils ne sont point tentés, justes quand il ne s'agit pas de leurs interêts, charitables quand il ne leur en coûte rien. Mais faut il vaincre un mouvement de colere qui les transporte? faut il relâcher un peu de ses droits, de peur de blesser la charité? faut il retrancher un peu de ce luxe, qui ruine leur famille? faut-il adoucir cette aigreur, qu'ils nourrissent contre le prochain? faut-il préferer l'amour de la justice à leur interêt, ou à celui d'un homme qu'ils aiment? ils n'ont plus ni humilité, ni équité, ni charité, ni patience. Le désir de leur salut s'évanouit comme un nuage, & passe comme le vent, dit l'Ecriture, *quasi ventus desiderium meum, & velut nubes pertransiit salus mea.*

Job c. 30.

Voilà, Messieurs, l'illusion la plus commune, & la plus dangereuse: voilà la disposition de presque tous les hommes. Ils aspirent au Ciel, & n'en cherchent pas les voyes. Ils se repaissent d'une fausse idée de vertu, sans jamais devenir vertueux, & s'estimant beaucoup;

parce qu'ils ont ce désir foible & imparfait, ils vivent & meurent en cet état, sans avoir fait autre chose pour leur salut, que d'avoir désiré en général de se sauver. Cependant il faut combattre ses inclinations vicieuses; il faut assujetir les sens à la raison; il faut déraciner le péché, ce qui ne se peut sans une application particuliere, continuelle & infatigable, sans une attention profonde, qui descende jusqu'à la source de la corruption, sans une violence qui arrache du fond du cœur des affections qui y ont jetté de profondes racines. En un mot, il faut une volonté forte pour surmonter les difficultés, mais encore une volonté pleine & entiere pour répondre à la dignité du bien qu'elle espere; c'est ma seconde partie.

Le Saint Esprit dans le Livre de la Sagesse, voulant tracer le plan de la perfection spirituelle de l'homme, pose pour fondement, que le commencement de la sagesse, est le désir véritable de l'acquerir, *initium illius verissima est disciplinæ concupiscentia*, & que ce désir, quand il est plein & entier, le conduit comme par degré à la possession du Royaume éternel, & à la ressemblance de Dieu-même : car, ajoûte-t'il, on ne peut désirer Dieu, qu'on

II. PART.

Sap. c. 6.

ne le cherche ; on ne le peut chercher qu'on ne le connoiſſe ; on ne le peut connoître, qu'on ne l'aime ; on ne peut l'aimer, qu'on ne ſuive ſes commandemens ; on ne peut ſuivre ſes commandemens, qu'on ne ſe purifie, & qu'on n'aproche de la ſainteté de Dieu, *cura ergo diſciplinæ dilectio, dilectio cuſtodia legum, cuſtodia legum conſummatio incorruptionis, &c.* C'eſt-là l'heureux enchaînement des voïes du ſalut, & le chemin par où l'on arrive au comble du bonheur & de la vertu. La raiſon de cette vérité, c'eſt qu'en matiere d'œuvres morales, l'amour & le déſir de la fin, eſt la premiere cauſe qui meut, & qui pouſſe toutes les autres, & qui applique toutes les puiſſances de l'ame à ſon objet. D'où je conclus deux choſes : la premiere, que plus l'affection eſt grande, plus exacte eſt la vigilance, plus proche eſt la perfection : la ſeconde, que plus l'objet où l'on aſpire eſt noble & important, plus il faut avoir d'ardeur & d'application à le déſirer.

Ibid.

Or, Meſſieurs, quand je vous propoſe votre ſalut éternel, élevez votre eſprit au-deſſus de cette gloire périſſable du monde, qui finit avec la vie, de ces honneurs paſſagers, dont l'éclat vous ſéduit & vous trompe, de ces vains plaiſirs, dont la douceur eſt empoiſonnée,

de ces richesses fragiles, que vous quittez, ou qui vous quittent. Le salut, c'est la béatitude : la béatitude, c'est la vérité contemplée sans voile, & sans nuage : C'est la charité sans aucun mélange d'amour propre ; c'est la vue de Dieu, non plus par image & en énigme, mais à découvert & face à face. C'est la jouissance entiere, & assurée d'un bien éternel & infini, qu'on aime ardemment, & pourtant sans inquiétude ; qu'on possede toujours également, & pourtant sans aucun dégoût ; c'est la félicité de l'homme, qui en sa substance est de même ordre, & de même qualité que celle de Dieu ; parce que comme Dieu seul peut se rendre heureux, & que son bonheur ne sçauroit être inférieur à ce qu'il est, aussi il peut lui seul faire la félicité, & être tout ensemble la félicité des créatures raisonnables. Disons tout, en un mot, c'est Dieu même, qui nous rend semblables à lui pour nous rendre capables de ses communications éternelles, & nous faire jouir en notre corps, & en notre ame, des biens divins & incompréhensibles, qu'il a préparés à ses Elus.

Si l'excellence du bien qu'on prétend, doit donc être la mesure de l'ardeur avec laquelle on se porte à l'acquerir, qu'est-ce qu'avoir faim & soif de la justice ?

Qu'est-ce que vouloir absolument se sauver ? C'est avoir une grande idée de son salut, en faire son principal soin, & son affaire la plus importante. C'est recueillir tous ses souhaits, & réünir en ce seul point, toutes les forces & toutes les puissances de son ame. C'est songer soigneusement & assidûment à tous les moyens qui peuvent nous conduire à cette fin, dût-il nous en coûter tous les plaisirs & toutes les douceurs de la vie : c'est rejetter comme de grandes disgraces & de grands malheurs, tout ce qui peut avoir quelque opposition à ce louable dessein, quelque apparent & quelque avantageux qu'il puisse être selon le monde. C'est craindre de tomber dans l'oisiveté & dans la mollesse, & s'exercer dans les vertus chrétiennes : c'est user du monde, comme si l'on n'en étoit pas, n'avoir rien à soi, lors même qu'on possede beaucoup, faire tout ce qu'on peut, & croire n'avoir jamais assez fait.

Vous croyez peut-être, Messieurs, que ce sont là de pieuses exagérations, & que je vous fais une idée du Christianisme, telle que les Philosophes en faisoient autrefois de leur vertu, ou de leur République. Mais peut-on assez acheter un bonheur qui n'a point de fin ? Quand il s'agit de s'unir à Dieu ; peut-on porter ses devoirs

devoirs trop loin, & de quoi ne rend pas capable la force d'un noble désir, quand il excite une ame fidelle ? Expliquons cette vérité par les principes de la Religion, & par les paroles de Jesus-Christ-même, qui doivent être la regle de notre conduite.

C'est une loi inviolable & éternelle, sur laquelle se fonde toute la discipline chrétienne, que notre principale & unique prétention doit être la possession du souverain bien : que toute notre joye doit se rapporter aux espérances d'un heureux avenir, & nos souhaits à l'acquisition de l'éternité : que tous les biens créés étant d'un ordre inférieur, doivent être regardés comme des moyens dont il faut user avec modération, & non pas comme des félicités absolues, dont il faille jouir avec attachement. La justice consiste à donner ainsi le prix & le rang à chaque chose selon qu'elle a été ordonnée de Dieu, & c'est à la sagesse à réduire ainsi tout ce qui nous convient à sa fin, ou à son usage légitime. Or c'est troubler cet ordre, que d'arrêter son désir principal à des choses créées & passageres ; c'est confondre les moyens avec la fin ; c'est établir son repos en un endroit où il ne falloit que passer, & attribuer à la créature, un ordre de supériorité qui n'est dû qu'au

Créateur, & mettre un objet de sa cupidité à la place de son salut.

Cependant, Messieurs, que font la plûpart des hommes? quel est leur désir, & quelle est leur fin? l'un brigue une charge, & ne songe qu'à y parvenir, il cherche tout ce qui peut servir, il écarte tout ce qui peut nuire, il étudie tous les prétendans, diminue le mérite des uns, & grossit les défauts des autres; tantôt il craint, tantôt il espére, & n'a pour toute fin que sa prétention. L'autre poursuit un Procès, & ne pense qu'à obtenir un Tribunal favorable, à prévenir ses Juges, ou par des raisons apparentes, s'il n'en a pas de solides, ou par des sollicitations puissantes, ou par des invectives contre ses Parties. Il suppute ce qu'il peut gagner, il suppute ce qu'il peut perdre. Il se fatigue lui-même de mille chagrins, & de mille soins inutiles; il fatigue tout ce qu'il rencontre d'un long & ennuyeux récit des circonstances ennuyeuses d'une affaire qui ne le touche que lui seul, & s'imagine qu'il n'y a rien d'important, ni rien au-delà de son Procès. Celui-ci & celle-là n'ont pour but que l'établissement de leurs familles; leur vue ne va pas plus loin qu'à la fortune & au mariage d'un de leurs enfans; ils examinent pour cela l'ancienneté de la noblesse, & plus en-

core la quantité de biens, & le dégré de faveur de chaque maison, afin de faire une alliance considérable; destinant les uns à l'Eglise sans discernement & sans vocation, afin de mêler à des richesses d'iniquité le patrimoine de Jesus-Christ; forçant les autres par des dégoûts continuels, & par des persuasions violentes à se jetter par désespoir dans des Monasteres, non pas pour s'y consacrer à Dieu, mais pour se sacrifier à l'ambition de leurs parens, & à l'élevation de leurs freres. Que dirai-je de ceux qui bornent tous leurs désirs à acquerir une vaine réputation par des actions éclatantes selon le monde; à conserver une fragile santé par des délicatesses affectées; à remplir un esprit orgueilleux de curiosités inutiles?

Toutes ces fins, & tous ces désirs tiennent dans notre volonté le rang qu'y doit tenir uniquement notre salut. Ainsi ce sont des dereglemens essentiels par lesquels l'homme s'attache au monde, pour qui il n'a pas été fait, au lieu de se porter à Dieu seul qui l'a créé, & qui seul peut le rendre bon & bienheureux. C'est-là ce que Jesus-Christ nous a souvent appris dans l'Evangile: tantôt qu'on ne peut servir à deux Maîtres, & qu'ainsi il faut réduire toutes nos actions à une unité de culte & de service: tantôt qu'une seule

chose est nécessaire, & qu'ainsi nous devons rapporter tous nos soins & tous nos désirs à un seul : tantôt qu'il faut chercher sur toutes choses le Royaume du Ciel, c'est-à-dire, qu'il faut nous renfermer dans une unité de dessein, & conduire l'ouvrage de notre salut, sans que rien nous en rebute, ou nous en détourne.

Quoi donc, direz-vous, faut-il demeurer dans le monde sans action & sans mouvement ? faut-il renoncer à tout ce qui nous convient, & qui nous est même nécessaire ? n'y a-t-il point de désir qui ne soit criminel, ni de bien qui ne soit défendu ? faut-il regarder le Ciel incessamment, & s'abandonner au hazard du reste ? Non, Messieurs, ce seroit tenter Dieu, dont la Providence nous conduit par les routes mêmes du monde. Les états & les offices de la vie, les talens & les avantages naturels, ou acquis, les soins & les biens même temporels, ne sont pas incompatibles avec le salut, si l'on les retient dans leur ordre & dans leur usage. Il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité & la charité ; & comme la cupidité peut demeurer avec la foi, la charité peut subsister avec les biens de la terre, quand on les rapporte à celui qu'on es-

pére dans le Ciel. C'est la regle que Jesus-Christ nous a prescrite : *Quærite primùm regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis.* Comme s'il disoit, dit saint Chrysostome : Je ne veux pas qu'aucun bien vous manque, mais que vous préferiez le plus grand aux moindres. Pourvoyez aux nécessités de cette vie, mais considérez l'importance de l'autre. Recevez les biens qui vous arrivent, mais adorez la main qui vous les donne. Il y auroit de l'orgueil & de l'imprudence à les refuser, il y auroit de l'injustice & de l'ingratitude à les aimer plus que celui qui les distribue. Je ne vous en interdis pas l'usage, je n'en retranche que l'inquiétude & l'attachement. Je consens que vous soyez riches, mais je veux préférablement à tout, que vous soyez saints. Regnez, si je vous ai mis sur le trône, mais que je sois le seul qui regne sur vous. Je veux bien vous combler de prospérités, mais j'en veux être la fin comme j'en suis le principe. Autrement, quel désordre seroit-ce, si vous estimiez plus les bienfaits que le bienfaicteur ? & si dans les graces que je vous fais, & dans les secours que je vous donne, au lieu d'être l'unique objet de votre reconnoissance & de votre amour, je n'étois que le ministre de vos passions, & l'instrument de votre vaine gloire.

Ceux qui connoissent ainsi la dignité de leur fin, ne la perdent jamais de vue. Tout ce qui les y conduit, leur est agréable. La parole de Dieu ne les ennuye point, parce qu'elle les instruit. La vérité ne les choque point, parce qu'elle les corrige. La priere ne les lasse point, parce qu'ils souhaitent ce qu'ils demandent. L'adversité ne les rebute point, parce qu'elle les détache du monde. La prospérité ne les enfle point, parce qu'ils attendent une autre gloire. L'humilité ne leur déplaît point, parce qu'elle produit leur élevation. La Croix de Jesus-Christ ne leur pèse point, parce qu'elle les sanctifie, & qu'elle les sauve. Ils sont prêts à tout faire & à tout souffrir pour celui qui peut leur donner tout ce qu'ils aiment & qu'ils espérent, parce qu'ils ont une volonté pleine & entiere de l'obtenir.

Mais que cette ferveur est rare ! parlez à la plupart des Chrétiens des vertus nécessaires, & des devoirs essentiels de la Religion, ils croyent qu'on est trop austére, qu'on porte tout à l'extrémité, qu'on demande le plus pour gagner le moins. Ils prennent les loix de commandement pour des conseils de perfection. Ne pouvant ramener le monde au Christianisme, ils ramenent le Christianisme

au monde, & se font une mesure de sainteté proportionnée à leur foiblesse. Je ne me pique pas, disent-ils, d'être si grand saint, je laisse aux dévots à porter la vertu si loin. Un peu plus ou moins avant dans le Ciel, il n'importe, pourvû que j'y sois. Je veux me sauver à la vérité, mais je ne veux précisément que me sauver. Illusion, Messieurs, illusion! croyent-ils que pour gagner le Ciel ce soit assez de ne faire point de mal? croyent-ils que ce ne soit pas déja un assez grand mal que de ne pas faire tout le bien qu'on peut? croyent-ils que dans cet état de tiédeur & de négligence où ils sont, ils ne demeureront pas au dessous même de la foible idée qu'ils ont de leur salut? Ignorent-ils que Dieu ne donne pas ses graces à ceux qui ne sçavent pas les estimer, que les habitudes chrétiennes comme les autres s'effacent insensiblement quand on ne les exerce pas, & qu'on n'est pas loin de devenir méchant, quand on craint d'être trop homme de bien.

Quand toutes ces raisons ne seroient pas considérables, je n'aurois qu'à vous dire que tout Chrétien est obligé de tendre de toutes ses forces à la perfection. Nous sommes en ce monde comme voïageurs, bannis de notre patrie, & dans la nécessité d'y retourner : *A longè aspi-*

cientes & ſalutantes , & confidentes , quia peregrini , & hoſpites ſunt ſuper terram , dit l'Apôtre. Or cet état de voyageur conſiſte à s'avancer dans les voyes de Dieu , & rien n'y répugne tant que de demeurer oiſif , & de s'amuſer aux divertiſſemens qui ſe trouvent dans le lieu de notre exil. Outre cela le commandement que Dieu nous a fait de l'aimer de tout notre cœur , l'ordre que nous avons reçû d'être parfaits , comme notre Pere céleſte eſt parfait , l'abondance de juſtice que Jeſus-Chriſt exige de nous par-deſſus les Scribes , & les Phariſiens , l'attention & la vigilance perpétuelle qu'il recommande à ſes Diſciples , ne ſont-ce pas des obligations qu'il nous impoſe ? Il eſt néceſſaire que, comme il y a une partie de nous-mêmes qui s'attache toûjours à la terre , qui fait tous les jours de nouveaux progrès , & qui peut devenir invincible ; il eſt néceſſaire , dis-je , que l'ame ſe fortifie , qu'elle s'obſerve , qu'elle agiſſe , qu'elle maintienne ſes avantages & ſes droits , afin que la cupidité diminuant , & l'amour de Dieu venant à s'accroître , la charité du ſecond Adam conſume les impuretés du premier. C'eſt là avoir une volonté pleine & entiere qui reponde à la dignité de l'objet. Il ne reſte plus qu'à la rendre agiſſante & laborieuſe , pour

répondre à la récompense qui lui est destinée. J'ose demander encore un moment d'attention pour cette courte, mais utile partie de mon Discours, où je recueille en peu de mots des réfléxions très-importantes.

C'est un ordre établi de Dieu que l'on n'arrive à la gloire qu'il a préparée à ses Elus, que par le travail, par l'action, & par les souffrances ; soit parce que la gloire étant le fruit des souffrances de Jesus-Christ crucifié, nous devons l'acquerir par les mêmes voyes qui nous l'ont méritée : soit que nous ne puissions entrer après notre mort dans le sanctuaire du Dieu de la pureté, qu'après nous être purifiés nous-mêmes par les saintes pratiques de la pénitence : soit que la Providence de Dieu ait voulu nous imposer la nécessité de travailler incessamment à notre salut, & nous exciter à accomplir toutes ses Loix par l'espérance de ses récompenses. Aussi toutes les expressions dont l'Ecriture se sert, pour nous marquer cette gloire, renferment ce qu'il faut faire pour y parvenir. Car qu'est-ce que la gloire ? C'est une récompense ; il faut donc avoir travaillé, avoir servi pour y arriver & pour l'obtenir. C'est la couronne de justice ; il faut donc avoir combattu & vaincu des ennemis

pour la mériter : c'eſt le Royaume des Cieux ; & Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il faut le conquerir; c'eſt cette terre promiſe, où coulent des ruiſſeaux de lait &de miel : mais on n'y va que par les tribulations qu'on ſouffre dans le déſert de ce monde. C'eſt enfin la béatitude de l'homme ; mais cette béatitude en cette vie s'applique à la pauvreté , à l'humilité , à la patience : *beati pauperes , beati mites &c.*

Mais , ô foibleſſe , ô lâcheté du cœur humain , & du cœur chrétien ! au lieu que la grandeur de la récompenſe nous devroit obliger au travail , la difficulté du travail nous fait renoncer à la récompenſe ; & plus touchés de quelques peines paſſageres , que de l'eſpérance d'une félicité qui eſt éternelle , au lieu de tout entreprendre pour la mériter , nous refuſons de la mériter , de peur d'être obligés à rien entreprendre. Ainſi le déſir que nous avons d'être heureux , n'eſt pas une impreſſion de l'Eſprit de Dieu qui nous porte à chercher notre fin & notre bonheur ſouverain , mais un ſimple mouvement de la nature , qui , toute corrompue qu'elle eſt , ne laiſſe pas de rechercher ſon repos & ſa félicité. Cependant il n'y a rien de ſi contraire à l'état du Chrétien , rien qui pervertiſſe tant l'ordre de la rédemption.

Pour comprendre cette vérité, Messieurs, remarquez avec moi que l'homme étoit tombé dans deux malheurs par le péché. Il avoit désobéi à Dieu, il étoit déchu de son innocence, & devenu criminel. Ensuite il étoit tombé dans la misere & dans le tourment, & se trouvoit redevable à la justice de Dieu d'une punition éternelle. Pour le sauver de cet état, & le rétablir en celui dont il est déchu, Jesus-Christ a suivi le même ordre : il l'a sauvé, premierement du péché en le détournant du mal, le portant au bien, le sanctifiant, retraçant en lui son image, & lui rendant la sainteté & la justice qu'il avoit perdue ; il l'a rendu agréable à Dieu : Voilà la premiere partie du salut ; la seconde est une suite de celle-ci. C'est qu'il l'a rétabli dans tous les droits qu'il avoit eus sur la béatitude dans l'état de son innocence, & lui a mérité cette gloire, qui est une suite de la sanctification. De-là il est aisé de comprendre que la premiere, & la principale fin de la rédemption, c'est de nous rendre Saints & agréables à Dieu. En effet, lorsque l'Ange donne à Jesus-Christ le titre de Sauveur, ce n'est pas parce qu'il comblera le peuple de bénédictions temporelles, qu'il lui apportera la paix & l'abondance, qu'il le délivrera des mi-

ſeres ; ſon premier deſſein eſt de le déli-vrer de ſes péchés , *ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

C'eſt à nous à travailler à notre ſalut par le même ordre que Jeſus-Chriſt y a obſervé. Nous ſommes ſans doute touchés du plaiſir qu'il y a d'être au nombre des Bienheureux que l'Egliſe nous repréſente aujourd'hui : mais avons-nous le courage de les imiter ? Ils n'ont commencé d'être glorieux , qu'après avoir été fermes & conſtans dans leur foi , ardens dans leur charité , patiens dans leurs peines , humbles dans leurs converſations , infatigables dans leur pénitence : en quoi leur reſſemblons-nous , & quelle raiſon avons-nous de ne leur pas reſſembler ?

Ex. Nous ne ſommes plus , direz-vous , en ces bienheureux tems , où tous les Chrétiens étoient Saints. J'avoue que nous ſommes éloignés de la pureté des mœurs de nos peres , & que dix-ſept cens ans écoulés depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous , ſont comme autant de dégrés , par leſquels nous ſommes , ce ſemble, deſcendus , & comme tombés de cette premiere perfection. Mais la main de Dieu eſt-elle accourcie ? la loi divine , malgré la révolution des tems , n'eſt-elle pas immuable & éternelle ? Y a-t il un Jeſus-

Hebr. 13.

Christ d'hier & d'aujourd'hui, disoit l'Apôtre, & n'est-il pas le même dans tous les siécles. Ne nous justifions pas aux dépens du public, & ne rejettons pas notre malice sur celle du siécle; il reste encore des ames fidelles que le monde n'a point corrompuës : pourquoi ne sommes-nous pas de ce nombre ? pourquoi ne résistons-nous pas au torrent comme elles ? Ecoutez cette Sentence de l'Ecriture : *Ne dicas, quare priora tempora meliora fuerunt quàm nunc sunt, stulta enim est hujusmodi interrogatio.* Gardez vous de dire d'où vient que les premiers tems ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui ? Cette demande est déraisonnable. Car c'est jetter sur la conduite de Dieu, ce qui n'est causé que par le déreglement de l'homme : les tems ne sont bons ou mauvais qu'à proportion que les hommes sont justes ou injustes. Ce sont leurs péchés ou leurs vertus qui font les bons ou les mauvais jours, disoit saint Jerôme : ainsi ne demandons pas pourquoi les premiers tems ont été meilleurs que les nôtres, demandons-nous plûtôt à nous mêmes : pourquoi nous ne sommes pas aussi bons que ceux qui ont vêcu dans les premiers tems, puisque le même Dieu qui les a rendus Saints, est encore prêt à nous sanctifier, & qu'il a été & sera vrai en

Ecclef. c. 7.

tout tems ; que notre salut vient de Dieu, & notre perte de nous-mêmes.

Il est vrai, direz-vous ; mais j'ai beau vouloir être Saint comme eux, si Dieu ne me donne la même grace qu'il leur a faite. Jugez-vous vous-mêmes : vous mettez-vous en état de l'obtenir cette grace ? la désirez-vous avec ardeur ? l'espérez vous avec confiance ? l'attendez-vous avec humilité ? la demandez-vous avec persévérance ? la recevriez-vous avec joye ? la conserveriez-vous avec fidelité ? vous ne travaillez pas à l'obtenir ; & il n'est pas juste que la paresse recueille ce qui doit être le fruit du travail, & qu'elle soit récompensée, au lieu qu'elle mérite d'être punie.

Si vous me dites que ce travail est difficile, qu'il vous faudroit faire trop d'efforts sur vous-même, & passer par une longue suite d'actions peu conformes à votre état, ou à votre humeur : je reconnois de bonne foi que les difficultés sont grandes ; mais les secours que vous avez sont-ils moindres ? Dieu vous promet tant de fois dans ses Ecritures qu'il vous conduira lui-même par la main, qu'il aplanira les chemins difficiles, qu'il vous donnera un esprit & un cœur nouveau. Doutez-vous ou de la vérité de sa parole, ou de la puissance de sa grace ?

Pourquoi Jesus-Christ a-t-il répandu son Sang ? pourquoi a-t-il institué les Sacremens ? pourquoi a-t-il envoyé le Saint-Esprit ?

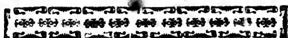
Mais je veux que ces peines soient aussi grandes que vous les imaginez, j'atteste votre conscience, n'en souffrez-vous pas autant pour satisfaire vos passions, qu'il en faudroit pour faire votre salut ? Que n'entreprend-t-on pas pour s'avancer dans la fortune ? il faut veiller continuellement à ses intérêts, se rendre complaisant jusqu'à la bassesse, essuyer tous les chagrins qui accompagnent ordinairement les espérances & les fortunes douteuses. Il faut supporter les attaques de ses ennemis, les trahisons secretes de ses envieux, les jalousies de ses égaux, les railleries de ses inférieurs, les caprices de ses Maîtres ; encore leurs projets ne laissent pas d'être renversés par des révolutions imprévues, & par des jugemens secrets de la Providence de Dieu, qu'ils nomment destin ou fortune, qui les éloigne pour jamais de leurs fins. Que ne fait-on pas pour la santé du corps ? On employe toutes les forces de la nature, on achete tous les secrets de l'art. On se prive de tous les plaisirs, on soufre des incisions & des martyres, on abandonne une partie du corps pour sau-

ver l'autre ; & l'on perd ſa vie, s'il faut ainſi dire, pour la conſerver ; & cela pour vivre quelques jours de plus, pour voir, pour ſouffrir, & pour faire un peu plus de mal : & pour une vie ſolide dans ſa jouiſſance, éternelle dans ſa durée, infinie dans ſes biens, on ſe rebute d'un peu d'humiliation ou de pénitence.

Seigneur, vous qui changez les cœurs, & qui donnez, quand il vous plaît, le pouvoir & la volonté de vivre chrétiennement, faites en nous un changement qui ſoit digne de votre miſéricorde. Rendez-nous dociles à votre vérité, fléxibles à votre grace, obéiſſans à votre loi, & dignes de vos récompenſes. Formez en nous cette volonté forte qui fait mépriſer les biens préſens, & fait chercher les biens à venir. Formez en nous cette volonté pleine & entiere qui fait qu'on s'attache conſtamment à vous, & qu'on ne déſire rien au lieu de vous, ni rien hors de vous. Faites que nous devenions juſtes pour obtenir la couronne de juſtice, & que nous ſoyons inſenſibles aux charmes du monde, afin que nous puiſſions être raſſaſiés de vos douceurs ſpirituelles & céleſtes. Vous nous avez appris à vous faire cette priere : Vous êtes mon Pere, vous êtes mon Dieu, vous êtes le dépoſitaire de mon ſalut : *Ipſe invocabit me, Pater*

Pater meus es tu, Deus meus, & susceptor salutis meæ. Vous êtes mon Pere, que ne dois je pas espérer de votre bonté ? Vous voulez me sauver. Vous êtes mon Dieu, qu'est-ce qui résiste à vos volontés ? Vous pouvez me sauver. Vous êtes le dépositaire de mon salut ; mon ame est entre vos mains, j'ose dire vous devez me sauver.... Vous n'avez pas commencé votre ouvrage pour le laisser imparfait. Si je suis fidéle à votre loi, vous serez fidéle à votre parole. Je ne me défie pas de vous, mais je me défie de moi-même ; je ne crains pas que votre grace me manque, mais je crains de manquer à votre grace. Je vous demande donc, Seigneur, cette fidélité que vous demandez de moi ; ce n'est que par vous que je puis être Saint sur la terre, pour mériter d'être heureux dans le Ciel, que je vous souhaite, &c.





SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum poteſtate magna, & majeſtate. *Luc.* 12.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venir ſur une nuée, avec une grande puiſſance, & une grande Majeſté.

LORSQUE Jeſus-Chriſt inſtruit ſes Diſciples des funeſtes circonſtances de ſon dernier jugement, il leur repréſente les paſſions des hommes, & le trouble univerſel de la nature : ces guerres ſanglantes, où les peuples armés les uns contre les autres, pour ſatisfaire leurs propres haines, exécuteront les jugemens de Dieu par avance : Ces diviſions cruelles où citoyens contre citoyens, ruineront leur patrie par des meurtres & des parricides : ces ſtérilités de la terre qui conſumeront de langueur, ceux qui

auront échapé à la fureur & à la violence des armes : Ces révolutions du Ciel, où les Astres obscurcis laisseront le monde dans l'horreur, dans la confusion, & dans les ténébres. Déja les tombeaux seront ouverts, & les cendres des morts r'animées. Déja s'avancera dans les airs cette fatale nuée qui doit servir de Tribunal au souverain Juge. Déja ces vives lumieres, qui, selon le Prophête, sortant des yeux & de la face de Dieu quand il juge, perceront cette obscurité ; & tout l'Univers en suspens attendra l'arrêt décisif & public de son bonheur, ou de son malheur éternel. Je tire avec saint Bernard, cette conséquence : Quelle doit être l'exécution de ce jugement, si l'appareil en est si terrible ? & que fera-ce de Dieu, quand il punira, s'il est si redoutable quand il ne fait encore que menacer ?

Mais lorsque le Fils de Dieu paroîtra lui-même ; alors on verra le néant des grandeurs humaines : un rayon de sa Majesté effacera tout ce qu'il y a de gloire mondaine ; à lui seul appartiendra tout honneur & toute louange. Il n'y aura plus aucune différence de condition, que celle qu'y mettra la miséricorde, qui couronnera les uns, ou la justice qui punira les autres : grands & petits seront con-

fondus ensemble, également humiliés & s'accomplira cet oracle du Prophête, *humiliabitur altitudo virorum, & exaltabitur Dominus solus in die illa.* Dieu seul en ce jour-là, sera grand. Grand pour les Saints, qui verront en lui l'objet de leur éternelle félicité ; grand pour les Réprouvés, qui tomberont devant cette Majesté, qu'ils ont si souvent offensée. Ils ne verront plus ce monde qu'ils ont tant aimé, il aura passé comme un songe. Ils ne verront plus ces richesses, dont ils faisoient tant de cas ; le feu de la vengeance de Dieu, aura consumé tous ces objets de leur convoitise. Ils ne verront plus leurs plaisirs, que comme la matiere de leur supplice. Tout leur spectacle sera réduit à se voir eux-mêmes, & à voir leur Juge. Ils verront la difformité de leurs péchés d'un côté, & la justice de Dieu de l'autre. Ils n'ont pas voulu se connoître pour se corriger, Dieu les fera connoître à eux mêmes pour les confondre : Ce sera le premier Point de ce Discours. Ils n'ont pas voulu user de la miséricorde de Dieu durant cette vie, ils verront jusqu'où va sa justice dans l'autre : C'est la seconde partie. Que ne puis-je vous dire, Messieurs, ce que Jesus-Christ disoit à ses Disciples : Pour vous quand ces choses arriveront, regar-

dez en sûreté & levez vos têtes, *respicite, & levate capita vestra* : Mais je crains que vous n'ayez pas sujet d'avoir en vos cœurs cette confiance, & je me contente de vous exhorter à lever avec moi les yeux au Ciel, pour demander à Dieu les graces qui nous sont nécessaires, par l'intercession de la Vierge, à qui nous dirons avec l'Ange : *Ave Maria, &c.*

I. POINT.

Une des principales circonstances du Jugement universel, sera la honte des pécheurs, lorsque Dieu, qui connoît le secret des cœurs, découvrira leurs consciences criminelles, à la vue & au jugement de toutes les Nations assemblées : circonstance d'autant plus rude, que nous sommes naturellement portés à cacher nos péchés, & que nous aurons un Juge, dont les yeux pénétrans, perceront jusqu'aux moindres impuretés dans nos ames. L'Ecriture est pleine de témoignages de cette vérité; tantôt elle nous avertit qu'il n'y aura pas un péché sécret, qui ne devienne public, eût-il été caché sous les voiles les plus épais de la dissimulation, eût-il été envelopé dans les replis les plus sombres d'un cœur hypocrite, eût-il échapé à la vue de tous les hommes, & de celui-là même qui l'a commis ? *Nihil occultum, quod non revelabitur.* Tantôt elle nous exhorte à ne point juger des

actions d'autrui, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui éclairera les ténébres les plus épaisses, & rendra visibles les plus sécretes intentions des cœurs, afin que chacun reçoive de lui, ou l'approbation que sa vertu aura méritée, ou le blâme qu'il doit attendre de son vice, *qui revelabit abscondita tenebrarum, & manifestabit consilia cordium.* Elle nous assure que nos péchés sont comptés, & que ce tas d'iniquités est réservé & scellé devant Dieu pour le jour de sa vengeance: *Nonne hæc condita sunt, & signata*; en sorte que de tant de discours frivoles, de regards impurs, de pensées extravagantes, de négligences affectées, de médisances mordantes, d'avarices sordides, d'impiétés sécretes, ou manifestes, selon la dureté ou l'impénitence du cœur des hommes; il se fait devant Dieu comme un trésor & un amas de colere, pour être découvert au jour de la vengeance, & de la révélation du juste jugement de Dieu: *Secundùm duritiam tuam, & impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ, & revelationis justi judicii Dei*, dit l'Apôtre.

Cette vérité est fondée sur ce que Dieu, qui voit tout, révelera tout, & qu'il sera par conséquent juge & témoin tout ensemble. Il y a cette différence entre les

jugemens des hommes, & ceux de Dieu, que les premiers ſont bornés dans leur connoiſſance, & longs dans leur diſcuſſion. La connoiſſance des hommes ne s'étend qu'aux actions extérieures, & aux péchés conſommés, & ne va tout au plus qu'aux crimes qni troublent l'ordre viſible de la ſociété ; au lieu que Dieu pénétre dans le fond de nos actions, qu'il diſcerne non-ſeulement le péché, mais encore l'intention du pécheur ; & que découvrant le crime dans ſa ſource, & dans ſon principe, avant même qu'il ſoit accompli, il voit tous les déréglemens du cœur dans le cœur, & les malices de l'ame dans l'ame même, & juge les volontés criminelles, comme les crimes effectifs. 2°. La juſtice humaine a des regles qui la contraignent dans ſes fonctions, parce qu'elle a ſes préventions, ſes intérêts & ſes foibleſſes ; elle a des uſages, & certain ordre qu'on lui a impoſés pour la redreſſer. De-là viennent les plaintes, les accuſations, les tourmens & ces autres formalités qui ſont la voye ordinaire des connoiſſances humaines. Mais Dieu eſt lui-même ſa loi & ſa regle ; & comme il ne peut ni ſe tromper dans ſes penſées, ni excéder dans ſes jugemens, ni ignorer la vérité, ni la diſſimuler ; il ſera lui ſeul, l'accuſateur, & le témoin, le Juge

& le vengeur de tous les crimes.

C'eſt pour cela que Jeſus Chriſt aura tous les droits & tout le pouvoir de juger, parce qu'il eſt par une attribution particuliere la ſageſſe, la lumiere, & la vérité. Sageſſe qui découvrira tous les détours de la diſſimulation & de la fraude. Alors on verra ces calomnies conduites avec tant d'art pour opprimer un innocent ; ces moyens de parvenir par des injuſtices ſécretes ; toutes les fineſſes de la prudence de la chair, ingenieuſe à les inventer, ingenieuſe à les couvrir : lumiere qui ſe répandra ſur le pécheur, & ſur le péché, pour confondre l'un, & découvrir l'autre. A cet éclat, on verra les actions les plus humiliantes, ces baſſeſſes qu'on auroit voulu ſe pouvoir cacher à ſoi-même, ces coups ſourdement donnés pour ruiner la réputation, ou la fortune d'un honnête homme : Vérité qui ſéparera les réalités des apparences, & qui montrera le fond de nos actions, ſans s'arrêter à la ſurface. Alors il n'y aura rien que de vrai ; ces vices dont les flatteurs faiſoient des vertus, dépouillés d'une envelope de réputation & de louange, reprendront leur forme, redeviendront vices. Ces richeſſes acquiſes ſi finement, l'induſtrie à part, ne ſeront plus qu'un amas de larcins, & d'injuſtices.

Ces amitiés qu'on croit si pures, quand on leur ôtera cette apparence d'honnêteté qui les couvre, paroîtront telles qu'elles sont, un vil commerce d'interêt ou d'impureté. Ces aumônes, quand on effacera cette couleur de la charité qu'on leur donne, ne seront plus que de vaines ostentations, ou des compassions naturelles. Ces humilités qu'on admire, quand on aura levé le masque qui les couvre, ne seront peut-être que des vanités déguisées. Ces confessions & ces communions dénuées des formes extérieures de la pénitence, & de la piété, ne seront plus que ce qu'elles ont été, des coûtumes sans réflexion, & des bienséances sacriléges. Soit que le péché ait laissé en nous une impression, ou, comme parle Tertullien, une flétrissure, comme une marque d'infamie gravée dans le fond de nos consciences, & qu'une lumiere divine rendra toutes ces marques visibles & reconnoissables : soit que Dieu serrant le cœur des pécheurs, les obligera par la force de la vérité à manifester devant lui, toutes leurs pensées, & tirera de leurs bouches criminelles des confessions forcées de leur vie & de leur conduite. Soit enfin que Dieu déclarera à chacun

ſa conſcience & celle des autres, & imprimera dans leur imagination, leurs fautes publiques ou ſecretes. Quoi qu'il en ſoit, quelque obſcurité que vous ayez répandue ſur vos actions, Dieu deviendra lumiere pour les éclairer, *quaſcumque factis tuis umbras ſubſtruxeris, Deus lumen eſt.*

La raiſon de cette conduite de Dieu, dans cette derniere action du jugement, c'eſt qu'il eſt de l'accompliſſement, & de la perfection de ſa juſtice de faire connoître à chacun le ſujet de ſon ſalut, ou de ſa perte, & de juſtifier devant tout le monde, la ſentence qu'il ſera prêt de prononcer. Je ſçai, Meſſieurs, que les jugemens de Dieu ſont toujours véritables, & qu'ils portent leur juſtification avec eux : *Judicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa*; parce qu'il ne cherche pas dans la punition des hommes, une vaine oſtentation de ſa grandeur, mais des preuves de ſon équité ſuprême. Je ſçai que la volonté de Dieu & ſa juſtice, c'eſt la même choſe ; qu'il a une puiſſance de force, par laquelle rien ne peut lui réſiſter, ni dans le Ciel, ni ſur la terre, ni dans les enfers ; & une puiſſance de droit & d'autorité, par laquelle tout ce qu'il fait eſt rendu juſte ; &

qu'ainſi, ſoit qu'il puniſſe, ſoit qu'il récompenſe, quoique les cauſes de ſa bonté, ou de ſa rigueur ſoient obſcures, elles ne laiſſent pas d'être équitables. Il n'a qu'à s'en rendre compte à lui-même. *Quis dicet tibi, quod feciſti ? aut quis ſtabit contra judicium tuum ? quis imputabit tibi ſi perierint omnes nationes ?* Qui eſt-ce, mon Dieu, qui vous dira pourquoi jugez-vous ainſi ? qui eſt-ce qui prendra la défenſe de ceux que vous condamnerez ? qui eſt-ce qui vous imputera la perte des nations que vous avez faites ? qui eſt-ce qui entreprendra de vous contredire, & de réformer vos jugemens ? Toutefois il veut par une conviction publique fermer la bouche aux impies, faiſant voir à chacun les péchés de tous, & à tous les péchés de chacun en particulier ; il veut que ſa juſtice ſoit reconnue, & que ceux qui la reſſentiront ne puiſſent en diſconvenir eux-mêmes, quand ils ſe verront tels qu'ils ſont.

Car la plûpart des hommes ou diminuent leurs péchés, ou les ignorent, ou les cachent. Quelles excuſes, quelles juſtifications ne trouvent-ils pas ? S'ils ſont puiſſans, ils croyent qu'ils ſont au deſſus des loix, & qu'on doit reſpecter leur autorité aux dépens même

de la Religion. S'ils sont obscurs, ils croyent qu'il importe peu quelle vie ils menent. S'ils commencent à pécher, ils prétendent que les premieres fautes sont pardonnables; s'ils continuent depuis long-tems, ils accusent la force de leurs mauvaises habitudes, dont ils n'ont pas voulu se rendre les maîtres. S'ils sont délicats, ils veulent qu'on les épargne & qu'on les ménage; ainsi affoiblissant dans leurs esprits leurs péchés, ils les regardent au dehors. Ils les commettent sans crainte, & s'en accusent sans repentir; ils vont tête levée aux pieds d'un Prêtre. La moindre sévérité les offense. Il faut qu'un Confesseur choisisse ses termes de peur de blesser leur délicatesse, & dans un tribunal aussi severe & aussi absolu qu'est celui de la pénitence, on diroit que le Juge tremble devant le Criminel, & qu'il lui demande comme une grace de vouloir prendre quelque soin de son salut: telle est l'indulgence des pécheurs pour eux-mêmes: on se flate, on se déguise; qui est-ce qui n'a pas une apologie toujours prête pour son péché dominant? & qui est-ce qui ne se fait pas une espece d'innocence par la comparaison de ceux qu'il veut croire plus méchans que lui? qui est-ce

qui ne tâche pas de s'aveugler soi-même, & de corrompre sa propre conscience ? Il est donc juste qu'il y ait un jour de reconnoissance, & de révélation, comme parle l'Ecriture : *In die agnitionis, in die revelationis*, où chacun soit représenté à lui-même dans son état naturel, où la vérité, qui est la forme & la régle des jugemens irréprochables, soit la seule qui préside ; où toutes les fausses régles que nous avons appliquées à nos actions soient produites & redressées sur la régle infaillible & immuable de la Loi divine ; & où cette lumiere que nous avons tant de fois étouffée, en nous justifiant à nos propres yeux, nous découvre tout entiers à nous-mêmes ; afin que Dieu soit justifié, & que ses jugemens soient hors d'atteinte : *Ut justificeris in sermonibus, & vincas cum judicaris* ; & que l'homme reconnoisse & la grandeur de ses péchés & la vanité des excuses qu'il recherche pour les affoiblir.

Ce seroit peu, s'il ne faisoit qu'excuser ses fautes ; mais malheureusement il les ignore. Il y a deux sortes d'ignorance, l'une est presque nécessaire & inévitable, l'autre est volontaire & affectée : la premiere, est la suite & la peine du premier péché. Ce sont ces

nuages qui s'élevent dans nous, qui nous cachent ordinairement certains endroits de nous-mêmes, quelque soin que nous prenions de nous connoître: certains désirs cachés dans le fond de l'ame, qui sont aussi invisibles & aussi imperceptibles que l'ame-même, qui les cache & les retient sans qu'elle s'en aperçoive. Ce sont ces mysteres d'iniquité qui se passent en nous, que nous ne découvrirons jamais, si l'Esprit de Dieu n'y entre, & n'y porte sa lumiere. C'est pour cela que l'Ecriture, après avoir dit que les voyes de Dieu sont impénétrables, nous avertit que celles de l'homme le sont aussi, parce que comme il y a en Dieu une profondeur de lumiere & de sagesse, qui est impénétrable aux hommes & aux Anges, il y a aussi dans l'homme, depuis qu'il s'est dereglé, une profondeur de ténebres & d'égarement, qui le fait agir d'une maniere incompréhensible aux autres & à lui-même. C'est ce qui faisoit dire au Roi Prophête: Seigneur, ne vous souvenez pas de mes ignorances, *ignorantias meas ne memineris:* comme s'il eût dit: Je travaille, Seigneur, à détruire en moi ces grandes passions qui m'agitent; comme elles se font sentir, elles se font pleurer;

aussi je m'en défends, & je les combats ; mais pour ces passions inconnues que j'entretiens en moi sans le sçavoir, c'est à votre miséricorde à les pardonner. C'est à votre grace & puissance à détruire ces ennemis cachés qui me peuvent nuire, & dont je ne puis me défendre.

L'Ecriture-Sainte nous enseigne qu'il faut gémir dans la vue de ces ignorances ; & le Saint-Esprit dans les Livres de l'ancienne Loi, a prescrit les régles & la forme des sacrifices pour expier ces fautes inconnues avant que Dieu les montre & les punisse dans son jugement. Mais il y a une ignorance affectée & volontaire, qui ne vient pas d'un défaut de lumiere, mais d'un défaut de soin & de réflexion. C'est cet aveuglement que nous faisons nous-mêmes, quand nous négligeons de connoître nos devoirs, de peur que l'obligation que nous aurons de les accomplir, ne nous presse trop quand ils seront une fois connus, & que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions ; ou que nous ne tombions dans un remords incommode qui trouble notre repos & notre plaisir, comme s'il n'y avoit point de jugement, & s'il étoit permis de vivre au hazard.

En effet, qui ſont ceux qui font réflexion ſur leur conduite ? Qui ſont ceux qui ont l'intelligence de leurs péchés ; *delicta quis intelligit ?* Les uns nous échapent, dit ſaint Auguſtin, ou par le peu de précaution que nous avons à les éviter, ou par la facilité que nous avons à les commettre : Nous échapons aux autres, en réſiſtant pour contenter nos paſſions, à nos lumieres, ou en nous faiſant de faux principes, ou pour en diminuer l'injuſtice, ou pour en effacer le ſouvenir. Quelqu'un ſonge-t il aux péchés d'uſage & d'emploi ? profite-t-on du tems qu'on a pour gagner une éternité ? Quelle partie en donne-t-on à ſon ſalut ? le jeu, la converſation, les affaires ne font-ils pas l'occupation de la plûpart, je dis des honnêtes gens ſelon le monde ? Toute leur vie ſe réduit à des ſpectacles qu'on a vûs, à des complimens qu'on a faits, à des viſites qu'on a rendues, à des nouvelles qu'on a, ou appriſes, ou débitées ; ils paſſent ſans ſcrupule ces années d'amuſement qu'interrompent à peine quelques bienſéances de Religion, que le monde même demande, quelques remords qu'une réflexion importune aura tirés d'un cœur laſſé peut-être de ſes plaiſirs, & quelques ſoupirs

que le danger d'une mort prochaine arrachera de leur esprit affoibli, & de leur conscience effrayée. Cependant on rendra compte à Dieu de tant de vains & inutiles momens : & si Jesus-Christ dans son Evangile, nous assure qu'une parole oiseuse sera rigoureusement condamnée & punie ; que sera-ce d'une vie qui n'aura été qu'une longue & stérile oisiveté? Quel usage fait-on des biens du monde? on s'en sert pour entretenir la vanité, par des dépenses excessives, ou pour satisfaire son avarice, par des épargnes accumulées. On ne s'informe ni des malheurs du tems, ni de la misere des pauvres. On croit n'être grand & n'être riche que pour soi. Pourvû qu'on ne prenne pas le bien d'autrui, on croit pouvoir innocemment abuser du sien. Tantôt il faut soutenir sa qualité, tantôt il faut amasser pour ses enfans ; ainsi on se fait de son avarice une vertu de sa condition, & l'on veut être prudent quand il faut être charitable. Cependant tout le jugement semble se réduire à cela, *esurivi, & non dedistis mihi manducare.* Personne n'y fait réflexion, *delicta quis intelligit ?* Y a-t il quelqu'un qui s'examine sur ses péchés de conversation ? à quoi aboutissent

tous les entretiens d'aujourd'hui, si-non à s'amuser aux dépens d'autrui, & à se jouer de la réputation les uns des autres. C'est l'agrément de ceux qui parlent, c'est le plaisir de ceux qui écoutent ; sans cela les conversations tarissent, le monde n'a plus d'esprit ; avec cela chacun plaît, chacun s'insinue, chacun s'exprime heureusement ; ce vice est devenu si commun, qu'on est parvenu à ne s'en appercevoir presque plus : on s'est fait un point de sincérité & de bonne foi, de ne se rien dissimuler de ce qui est désavantageux à ceux dont on parle. Les oreilles se sont accoutumées à cette espece de langage si peu charitable & si peu chrétien, tout consiste aux manieres ; car encore veut-on dans les péchés même les plus cruels, garder quelque aparence de politesse. Une médisance grossiere & insupportable, c'est déchirer sans pitié la réputation du prochain, c'est assassiner son frere inhumainement. Un honnête homme sçait mieux vivre, il empoisonne avec art tous les traits de sa médisance, il commence un discours sanglant par une préface flateuse ; & disant d'abord du bien, pour faire mieux valoir le mal qu'il va dire, il pare la victime qu'il veut égorger, & croit qu'il est

plus innocent, quand il jette quelques poignées de fleurs sur l'Autel qu'il veut ensanglanter de son sacrifice.

Ceux-mêmes qui se piquent de piété ne sont pas exempts de ce vice. Et cependant l'injure qu'on fait au prochain, la difficulté de la réparer, l'impression & le progrès que fait d'ordinaire une médisance, qui sert d'instrument à la passion des uns, ou de nourriture à la malice des autres, & toutes les conséquences dont on est responsable, devroient faire trembler, *delicta quis intelligit ?* Qui est-ce, dit saint Chrysostome, qui connoît ou qui veut connoître les péchés de son état, & de sa profession ? soit parce qu'étant plus conformes à nos inclinations, ils nous deviennent plus familiers, soit parce qu'étant plus souvent réitérés, ils ne se font presque plus sentir ; soit parce qu'ils ont plus de proportion avec nous, nous les prenons souvent pour des droits, & pour des dépendances de notre emploi. Les Magistrats qui ont la justice entre les mains, lorsqu'ils la font pancher du côté du sang, de l'amitié, de la faveur, ou de la brigue, lorsqu'ils donnent un tour favorable, ou pernicieux aux affaires, en les montrant du bon ou du mauvais

côté, lorsque par des longueurs infinies ils lassent la patience des malheureux, ils croyent que c'est un droit de leur état, & qu'ils sont maîtres de la justice ; ils paroîtront devant le Tribunal de Jesus-Christ, & leurs injustes jugemens retomberont un jour sur eux-mêmes. Combien les personnes qui sont consacrées à Dieu, font elles de fautes sans qu'elles s'en apperçoivent ! Combien d'infidélités à Dieu, combien de dereglemens dans leurs paroles ! combien de fois blessent-ils la conscience des foibles, par les mauvais exemples qu'ils leur donnent ? à quels usages destinent-ils les biens dont ils ne sont que les dispensateurs & les œconomes ? quel soin ont-ils d'instruire les ignorans, & de ramener à Dieu ceux qui s'égarent ? ils voyent le crédit que leur donne leur dignité, & ne connoissent pas les devoirs, ni les dangers de leur ministere, *delicta quis intelligit ?*

Pour confondre tant de sortes de pécheurs, & pour leur faire voir ce qu'ils ont ignoré, Dieu descendra lui-même, dit le Prophête, *Ecce vigil, & sanctus de cœlo descendit*, attribuant au souverain Juge deux qualités, la vigilance, & la sainteté, pour marquer que ni l'éloignement, ni les ténébres,

ni le silence, ni le secret n'auront rien pû dérober à sa connoissance, & que rien de prophane, rien de mondain, rien d'injuste n'aura pû être supportable à sa sainteté; & qu'ainsi il couvrira les impies de confusion, en devenant leur Juge, & les obligeant eux-mêmes à devenir leurs accusateurs; ce qui fera une des plus rigoureuses peines du jugement.

Il n'y a rien de si triste que la vue de nos péchés, quand ce n'est pas la miséricorde de Dieu qui nous les montre, pour nous exciter à l'humilité & à la pénitence. Jesus-Christ nous apprend que tous ceux qui font le mal ne peuvent souffrir la lumiere, parce qu'elle les humilie, & qu'elle leur découvre ce que leur amour propre leur veut cacher : *Omnis qui malè agit, odit lucem, & non venit ad lucem, ut non manifestentur opera ejus.* Le Roi Prophête proteste qu'il ne peut avoir ni paix ni repos dans son ame, tant que ses péchés, comme des spectres importuns, lui apparoîtront au milieu même de ses plaisirs, *non est pax ossibus meis à facie peccatorum meorum*; & la plus grande menace que Dieu fasse au pécheur, c'est de le représenter à lui-même : *Arguam te, & statuam contra*

faciem tuam. Auſſi qui eſt-ce qui ne cherche pas à ſe répandre au dehors, & à perdre le ſouvenir de ſoi-même par une vaine application aux choſes extérieures? D'où vient que les hommes vivent dans une agitation perpétuelle, qu'ils s'occupent d'affaires, de ſcience, de jeux, de déſirs, d'eſpérances? d'où viennent ces ſoins qu'on a, ou qu'on ſe fait, quand on n'en a pas, ces vues qu'on porte toujours hors de ſoi, de peur de tomber dans la connoiſſance de ſes défauts, cette avidité de divertiſſemens qui diſſipent l'imagination, & qui la détournent ſur des objets étrangers? D'où vient cette horreur qu'on a de la ſolitude; parce que n'étant plus frapés de cette grande diverſité d'objets, on ſe trouve réduit à vivre avec ſoi, & à penſer à ſoi. Ces amuſemens qu'on cherche, non pas tant pour le plaiſir qu'on y trouve, que parce qu'on y perd le chagrin de réfléchir ſur ſes actions. Enfin, ſoit que l'ame qui n'eſt pas attachée à Dieu ne trouve rien en elle qui la contente, ſoit qu'elle craigne de perdre ſes plaiſirs, ſi elle ſe donne le tems d'en appercevoir le vuide, ſoit qu'ennuyée de ſa condition depuis le péché, elle évite le dégoût & l'amertume que lui donneroit l'at-

tention qu'elle feroit sûr elle-même ; il arrive qu'on se fait un art de s'oublier, au lieu de se faire une étude de se connoître. On croit avoir gagné les jours & les momens qu'on se dérobe à soi-même ; & par une contradiction difficile à comprendre, l'homme qui s'aime tant, ne se peut souffrir, lui qui rapporte tout à soi, ne fait aucun retour sur lui-même ; il se cherche & se fuit, il veut tout sçavoir, & ne craint rien tant que de se connoître.

Que si on a tant de peine á s'examiner quand on peut se corriger, & quand on jouit toujours du plaisir du péché, quel supplice sera-ce donc pour les pécheurs, quand ils se verront tels qu'ils sont, lorsqu'une lumiere importune leur représentera une idée effrayante d'eux-mêmes, idée qui formera, non pas une humilité de pénitence, mais une humiliation de désespoir. Ils verront leurs péchés, non pas comme la matiere de leurs plaisirs, mais comme le sujet de leur damnation. La flaterie ne les colorera plus, l'amour propre ne les dissimulera plus, l'impunité ne les assurera plus, l'autorité ne les soutiendra plus, les ténébres ne les couvriront plus, la pénitence ne les réparera plus, le sang de Jesus-Christ ne

les effacera plus ; il n'y aura plus que la vérité qui les découvrira, la Loi de Dieu qui les condamnera, la justice qui les vengera, & l'endurcissement qui les entretiendra jusqu'à la fin.

Que nous reste-t-il à conclure ? sinon qu'il faut vous épargner cette honte. Dieu vous connoîtra tel que vous êtes pour vous punir ; connoissez-vous tel que vous êtes pour vous corriger. Faites vous-même aujourd'hui par sa misericorde, ce qu'il vous menace de faire un jour par sa justice. Travaillez à vous guérir, & non pas à vous cacher ; & si vous ne pouvez voir sans chagrin le misérable état où vous êtes, ne cherchez pas de vaines consolations à vos maux, cherchez plûtôt de véritables remédes. Mais ce n'est pas assez d'apréhender cette honte, il faut craindre la justice de Dieu dans son jugement, si nous abusons en ce monde de sa miséricorde ; c'est ma seconde proposition.

II. POINT L'Ecriture-Sainte ne recommande rien tant, que de craindre Dieu, & d'apréhender ses jugemens. Elle nous apprend que c'est là le commencement de la sagesse, parce que le pécheur qui s'est éloigné de Dieu pour avoir été trop sensible au plaisir du péché, n'y retourne

retourne d'ordinaire que par un vif ressentiment de la peine qu'il a méritée ; & que comme le mépris de sa bonté, ou la fausse confiance en sa miséricorde, est souvent le principe du déreglement, l'apréhension de sa justice, est aussi la premiere partie du repentir. Tantôt elle nous assure que nous ne pouvons être justifiés sans la crainte, *nam qui sine timore est, non poterit justificari* ; car la crainte introduit la charité, qui est la véritable justice, & après avoir dompté l'orgueil de l'homme par les menaces, le soumet volontairement à la Loi de Dieu, par l'espérance, & par l'amour des promesses. Tantôt elle nous déclare qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent sujet d'espérer dans les derniers jours : *timenti Dominum benè erit in extremis*, parce qu'ayant été vivement frapées du malheur qu'elles devoient craindre, elles auront pris soin de le prévenir, & de l'éviter.

Ne nous flatons pas, Messieurs, c'est-là la voye du salut qui nous est marquée. Les pécheurs n'aiment pas à songer à ce qui les inquiéte ; ils éloignent de leur esprit, tout ce qui peut troubler leur repos & leur confiance : la considération de la mort, de l'enfer, & du jugement dernier, sont pour eux des

méditations trop mélancoliques ; & jugeant bien qu'ils ne pourroient attendre de la justice de Dieu, que des châtimens & des supplices, ils ne le regardent que du côté de sa miséricorde, dont ils se promettent toujours les graces qu'ils ne se mettent pas en état de recevoir ; ainsi ils secouent le joug de la crainte ; c'est même le défaut de certains dévots, qui se croyant plus spirituels qu'ils ne sont, s'imaginent qu'il ne convient qu'aux grands pécheurs, ou aux ames basses & grossieres, de s'appliquer à ces objets de frayeur ; ils ne veulent nourrir leur dévotion que d'amour & de confiance, ils s'entretiennent dans une fausse paix, dans la poursuite d'une perfection imaginaire. Ils sont d'autant plus foibles, qu'ils veulent faire les magnanimes ; & sous prétexte de charité, satisfaisant leur amour propre, ils ne parviennent pas à aimer Dieu, & se dispensent de le craindre.

Cependant toute l'Ecriture travaille à nous remettre ces pensées terribles devant les yeux, & les Saints ne les ont pas trouvées trop grossieres ni trop rebutantes pour eux, mais très-salutaires & très-efficaces. Je sçai bien que le premier dessein de Dieu, est d'ai-

mer ſes créatures, & d'en être aimé, & que ce n'eſt que par accident qu'il les punit, & qu'il s'en fait craindre. Depuis que nous ſommes pécheurs, il nous menace comme criminels. Il a pour nous, dit Tertullien, la bonté de pere, & l'autorité de maître, & veut être aimé par Religion, & craint par néceſſité; en quoi nous devons adorer ſa Providence, qui dans les occaſions, & dans le penchant du péché où nous ſommes, veut bien oppoſer ſes jugemens comme une digue à nos paſſions; il nous fait une vertu de l'apréhenſion de nos peines, & exerce ſur nous une eſpece de miſéricorde, par la crainte même de ſa juſtice.

Or cette juſtice ne paroîtra jamais plus terrible qu'en ſon dernier jugement : toutes les qualités divines de Jeſus-Chriſt ſe manifeſteront, toute ſa grandeur accompagnera, pour ainſi dire, ſa juſtice, tous ſes attributs éclateront; ſa puiſſance, il reſſuſcitera tous les hommes; ſon immenſité, il ſe rendra préſent en tous les lieux; ſon éternité, il rappellera tous les tems; ſa ſainteté, il ſéparera les bons d'avec les méchans; ſa colere, il ſe vengera des impies; ſa ſageſſe & ſa vérité, il ouvrira tous les cœurs, & pénetrera tou-

tes les consciences ; & comme son intelligence infinie ne laissera rien de caché, sa sévérité infléxible ne laissera rien d'impuni. Alors on verra un Juge incorruptible, impitoyable, qui jugera sans exception, qui condamnera sans miséricorde, & qui jugera sans ressource. Expliquons ces vérités en peu de mots.

Une des principales régles que le Sage donne pour l'intégrité des jugemens, c'est de considérer l'action, non pas la personne qu'on doit juger : *Cognoscere personam in judicio non est bonum.* Parce que si le Juge ne met sur ses yeux ce voile mysterieux qu'on donne à la justice, il peut se laisser affoiblir, ou par la crainte de ceux dont l'autorité lui peut nuire, ou par la considération de ceux dont l'amitié lui peut être utile ; & ainsi préférer ces personnes à la vérité, abandonner la vertu quand elle n'est soutenue que par elle-même, & absoudre l'injustice pour flater l'injuste qui la commet ou qui la protége. Or qui ne sçait que Dieu est exempt de ces foiblesses ? on ne peut ni le préoccuper, ni le surprendre. Il ne peut être ni gagné par les persuasions, ni fléchi par des prieres étudiées, ni étonné par la puissance, ni touché

par l'amitié ; tous les hommes également & sans distinction, sont soumis à son pouvoir & à sa justice. *Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam, quia pusillum & magnum ipse fecit.* Où l'on peut remarquer trois causes de cette sévérité générale. La premiere est, *l'équité souveraine de Dieu*, qui fait que l'injustice lui déplaît en quelque sujet qu'elle se rencontre, & que son indignation tombe toujours sur le péché, de quelque qualité que soit le pécheur. Pour nous qui ne connoissons ni le péché ni l'injustice, il nous arrive souvent, dit saint Augustin, *de haïr les hommes à cause des vices, ou d'aimer les vices à cause des hommes.* Il prend souvent des zeles indiscrets, & des aversions capricieuses ; on se choque, on se scandalise : un rapport, un intérêt, une incivilité, une défiance nous font passer de la haine des mœurs à celle de la personne, ce n'est pas tant l'intérêt de Dieu que nous regardons que le nôtre. Souvent si nous nous examinons bien, ce que nous croyons zele est une vengeance, & sous une apparence de justice nous couvrons un défaut de patience ou de charité. Au contraire, souvent nous aimons les vices à cause

des hommes, il prend des inclinations aveugles, on se prévient, on s'attache, on a des yeux indulgens pour ceux qu'on aime; quelque critique qu'on soit d'ailleurs, quand on ne peut leur donner la perfection qu'on voudroit, on leur ôte du moins les défauts autant qu'on peut, on veut justifier l'attachement qu'on a pour eux, en justifiant toute leur conduite. On se fait un point d'honneur de ne pas montrer & de ne pas connoître soi-même qu'on soit trompé; & de peur qu'on ne fasse tort à la personne, on aime mieux faire grace à son péché. De-là viennent ces condescendances qu'on a pour les volontés injustes des pécheurs, ces timidités qui empêchent les bons avis, les sages conseils & les autres offices de la charité chrétienne, ces flateries qui entretiennent la vanité, ou qui la produisent; ces partis qu'on prend sans raison, & souvent même contre la raison. C'est que nous n'avons pas l'idée qu'il faut du péché, & que nous sommes attachés par nos passions aux personnes qui le commettent: mais il n'y a point auprès de Dieu d'acception de personnes, il n'agit que par sa justice, il ne haïra que le péché.

La seconde raison, qui fait que

Dieu ne fera aucune distinction, c'est sa souveraineté, & son indépendance, qui le mettant au-dessus de toute crainte & de toute espérance, le rendent infléxible & inéxorable à toute injustice : *Nec verebitur magnitudinem cujusquam.* La troisiéme, c'est cette égalité de droit & de puissance qu'il a sur les créatures, par laquelle il jugera les foibles, & les puissans, parce qu'il a créé les uns & les autres, & qu'il brisera d'une même main, ces vases qu'il a faits d'or ou d'argile, quand ils auront été prophanés. Tous les pécheurs donc paroîtront devant son Tribunal : ces riches qui mépriserent les pauvres, ces pauvres qui attenterent contre les riches ; ces Pasteurs qui ne veillerent pas sur leurs troupeaux, ces troupeaux qui n'écouterent pas la voix de leurs Pasteurs ; ces ames vaines & curieuses qui inventerent les erreurs, ces ames simples & crédules qui les suivirent. Tous ces criminels seront jugés sur la même régle, & se trouveront envelopés dans la même sentence de condamnation, chacun selon la proportion de ses crimes.

Comme il n'y a qu'une loi, une foi, un baptême ; il n'y aura qu'un même jugement, une même récompense, un

même supplice. Malheur à ceux qui se seront fait en ce monde des titres vains & imaginaires de distinction dans la poursuite de leur salut! Malheur à ceux qui auront vécû comme s'il y eût eu pour eux un Evangile plus doux & plus relâché! malheur à ceux qui, parce qu'ils commandoient aux autres hommes, auront fait, comme s'ils étoient moins obligés d'obéïr à Dieu! S'il y a quelque distinction, ce sera qu'ils seront jugés plus sévérement. L'Ecriture-Sainte ne s'est jamais exprimée avec plus de force, que sur cette partie du jugement qui regarde les Grands du monde : tantôt que les anathêmes & les malédictions du Ciel seront lancées sur les montagnes, que le jour du Seigneur tombera sur les Tours de Samarie, que sa voix brisera les cédres du Liban. Elle s'explique sans figure, que ce jugement sera terrible pour ceux qui ont quelque intendance sur les autres : *Judicium durissimum his qui præsunt, fiet*; qu'il aura de la miséricorde pour les pauvres, mais qu'il punira les puissans de toute sa justice, & de toute sa puissance : *Exiguo conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur.*

Il vous jugera, Messieurs, selon vos qualités,

qualités, & ſelon vos charges. Vous lui répondrez de ſa grandeur, dont vous avez été la repréſentation & l'image; de ſa puiſſance, dont vous étiez les dépoſitaires; de ſa juſtice, dont il vous avoit fait les Miniſtres; de ſa Religion, dont vous deviez être les Protecteurs. Vous rendrez compte des paſſions qu'on vous inſpira, de celles que vous fites naître, des péchés que vous avez faits, & des graces qu'il vous a faites, des ſoins que vous avez eus pour vous, de l'indifférence & du mépris que vous avez pour les autres, de ce que vous fites aimer, de ce que vous fites ſouffrir, de ce que vous accordâtes à la faveur, de ce que vous refusâtes au mérite, de la diſſipation de vos biens & des charités qui s'en pouvoient faire, des vices que vous pouviez arrêter par votre autorité, des vertus que vous pouviez produire par vos exemples. Votre chûte ſera plus grande, parce que vous avez été plus élevés: vous aurez moins d'excuſes, parce que vous aviez plus de connoiſſance: vous avez eu plus de devoirs à accomplir, & vous aurez plus de ſujets & plus de peine à vous juſtifier: vous avez eu plus d'occaſions de faire du mal, & vous ſerez plus tourmentés: vous avez

eu plus de moyens de faire du bien, vous ſerez moins excuſables : vous étiez plus accoutumés à vos aiſes, & à vos plaiſirs, les peines du châtiment ſeront plus ſenſibles : vous avez reçu plus de bienfaits, & votre ingratitude ſera plus grande. L'excellence de votre condition, ne fera que vous rendre plus puniſſable. Les flateries qu'on vous dit & que vous cherchez, ne feront qu'augmenter votre confuſion, & l'impunité dont vous jouiſſez, ne fera que renforcer vos ſupplices. Ne prétendez donc pas de diſtinction, ni de faveur du ſouverain Juge.

Non-ſeulement ce jugement ſe fera ſans diſtinction, mais encore ſans miſéricorde. Il n'y a point de Religion qui ne reconnoiſſe que l'homme eſt pécheur, & qu'il eſt ſujet à la colere du Ciel ; l'un naît du ſentiment perpétuel de la conſcience, l'autre vient de l'expérience de tous les ſiécles. Il eſt difficile de n'être pas convaincu de ces deux vérités. Mais pluſieurs ont abuſé de cette connoiſſance, en ſéparant ces deux choſes qui doivent être inſéparables : car les uns ont regardé les châtimens de la juſtice de Dieu, détachés des crimes des hommes, & ſe ſont formé l'idée d'une Divinité cruelle & im-

pitoyable, qui se plaît à faire des malheureux, & à montrer sa puissance en détruisant ses propres ouvrages. Les autres au contraire, ont regardé les péchés des hommes seuls & détachés des châtimens de la justice divine, & se sont formé l'idée d'une Divinité molle & négligente, qui, n'ayant pas la force ou le soin de punir les méchans, abandonne tout au hazard, & demeure dans une foible indifférence pour le bien & pour le mal. La Religion Chrétienne, qui seule donne une parfaite connoissance de Dieu, nous apprend à joindre ces deux objets, à ne regarder le châtiment que par rapport au péché qui l'a précédé, & à ne considérer le péché, que par rapport au châtiment qui le suit infailliblement, & nous fait concevoir un Dieu bon & miséricordieux, qui aime ses créatures; mais pourtant juste, ennemi du péché & de l'injustice. Ce sont les idées qu'il faut avoir de Dieu souverainement bon, & souverainement juste; & parce qu'une justice sans bonté, causeroit notre désespoir, & qu'une bonté sans justice, attireroit notre mépris; il est convenable qu'il tempére sa justice, par les effets de sa bonté, & qu'il fasse respecter sa bonté par les effets de sa justice,

Cependant il semble, Messieurs, que Dieu sépare l'exercice de ces deux attributs dans sa conduite à l'égard des pécheurs. En cette vie, il les souffre, il les appelle, il les attend, quoiqu'ils ne le méritent pas, quoiqu'ils soient ses ennemis, quoiqu'ils continuent de l'offenser; il déploye sur eux, dit l'Apôtre, les richesses de sa bonté, & de sa longue patience, *divitias bonitatis, patientiæ, & longanimitatis.* Sa miséricorde agit toujours & sans relâche, & sa justice tout au plus par reprise & par intervalle; l'une est comme le soleil, qui nous fait tous les jours ressentir ses influences, l'autre est comme la foudre, qui ne tombe que rarement: la justice punit quelques méchans en ce monde, afin qu'il paroisse que sa Providence gouverne tout. Elle laisse plusieurs crimes impunis, afin qu'on sçache qu'il y a un jugement avenir, auquel il réserve la punition. On peut dire même avec Saint Augustin, que la miséricorde agit toute seule; que s'il nous châtie, s'il nous envoye des afflictions, & des souffrances, c'est une espece de miséricorde qu'il exerce sur nous, pour nous détacher du monde, pour nous ramener à lui, & pour faire de ces peines, une partie de notre

pénitence. Mais quand la mort surprend les pécheurs dans leur endurcissement, Dieu n'exerce plus que sa justice sur eux, en les privant par une derniere condamnation de toute espérance des graces dont ils auront si long-tems, & si indignement abusé.

Ne vous flatez donc pas, vous qui dites toujours que Dieu pardonne facilement, & qu'il est plus miséricordieux qu'on ne pense : vous croirez-vous alors bien justifiés, en disant, nous avions crû que Dieu étoit bon. Vous ne vous trompiez pas, il falloit bien qu'il fût bon, quand sous une feinte réconciliation vous entreteniez ces inimitiés, & que vous alliez présenter jusqu'aux pieds des Autels, où ce Dieu de la paix réside, un cœur plein d'aigreur, & de sentimens de vengeance. Il falloit bien qu'il fût bon, quand par des maximes impies, & des railleries prophanes, portant par tout la froideur & le dégoût de la piété, vous étouffiez dans le fond des ames crédules, les semences de Religion, qu'une bonne éducation y avoit mises. Il falloit bien qu'il fût bon, quand vous passiez votre vie à recueillir ou à semer des bruits scandaleux, sans épargner ceux que leur piété devoit vous

faire respecter, & que leur caractere au moins devoit vous rendre vénérables. Mais deviez-vous être méchant, parce que Dieu étoit bon, parce qu'il étoit patient; falloit-il vous opiniârrer à lasser sa patience? Non, non, s'il étoit bon, il falloit l'aimer, & le servir, il falloit craindre de lui déplaire, il falloit l'imiter, & devenir bon comme lui, il falloit se garder de l'obliger à devenir févere, & impitoyable. Sa bonté n'étoit pas une permission pour faire le mal, mais un secours pour faire le bien; ce n'étoit pas un sujet de libertinage, mais un motif de conversion. Ignoriez vous que la patience de Dieu, selon Saint Paul, vous invitoit à la pénitence, & qu'au lieu de dire, si Dieu n'étoit pas si miséricordieux, il faudroit le servir plus fidélement; il falloit dire, on ne peut le servir trop fidélement, parce qu'il est miséricordieux.

La justice alors prendra le soin de venger la miséricorde offensée. Dieu ne verra plus le pécheur comme un malheureux que sa misere aura rendu l'objet de ses compassions; mais comme un criminel que son crime aura rendu l'objet éternel de sa haine. Il invoquera Dieu, & Dieu ne l'exaucera plus,

il souffrira, & Dieu ne le soulagera plus; il cherchera Dieu; & il ne le trouvera plus. Ce qui pourroit, ce semble, diminuer la terreur de cette justice, c'est que l'Evangile nous apprend qu'elle sera exercée par Jesus-Christ: & Jesus-Christ n'est-il pas le Sauveur des hommes? Mais j'ose dire que c'est-là l'endroit le plus terrible du jugement: quelle sera la crainte des impies, quand ils verront en Jesus-Christ tous les moyens de se sauver, toutes les causes de leur condamnation; son salut qu'ils ont refusé, ses loix qu'ils ont violées, ses bienfaits qu'ils ont méprisés, ses exemples qu'ils ont rejettés, son alliance qu'ils ont déshonorée? Rien ne leur sera si sensible que d'avoir pour Juge, celui qu'ils ont tant offensé, & qui leur a fait tant de bien. Rien ne leur fera tant connoître la grandeur de leurs péchés, que de voir celui qui les a tant aimés, que de vouloir mourir pour eux, qui les jugera lui-même indignes de tout pardon.

Ils seront donc condamnés sans miséricorde; mais encore ils seront punis sans ressource. Dieu exerce sur nous, deux sortes de jugemens, l'un est un jugement de preuve, l'autre est un jugement de décision. Le premier se fait

lorſque Dieu deſcend dans nos conſciences, & qu'il y dreſſe ſon Tribunal, & nous cite devant lui, pour y rendre compte de nos actions; alors une ame s'ouvre à lui toute entiere; ſes Loix lui ſervent de régle, nos propres penſées ſont nos accuſateurs, & nos œuvres ſont nos témoins, qui dépoſent contre nous-mêmes; il nous montre nos fautes, & il nous condamne. Mais l'arrêt qu'il y prononce contre nous, eſt un arrêt conditionnel & révocable, l'exécution en eſt ſuſpendue. Toute la vie de l'homme à l'égard de Dieu, eſt un tems de vocation, & de patience: il lui tend les bras de ſa miſéricorde, & il eſt prêt à le recevoir dès qu'il retournera vers lui... Ce n'eſt pas qu'il y ait en Dieu du changement, ou de l'inconſtance; car il demeure toujours dans ſa premiere volonté de pardonner à l'homme, s'il ſe convertit: ainſi il eſt toujours égal à lui-même; le droit de ſa juſtice, eſt toujours qu'il punira le pécheur, s'il ne ſe repent; mais il reſte toujours un droit de ſa miſéricorde, qui eſt, qu'il lui pardonnera, s'il rentre en lui-même, & s'il ſe convertit. Mais il y a un jugement de déciſion que Dieu exerce en ſecret au jour de notre mort, & qui ſe mani-

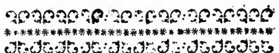
festera au jour de la vengeance universelle : la sentence est irrévocable, & l'exécution en est prompte & infaillible. Les voyes de la pénitence sont fermées : car le péché étant de sa nature une privation de la vie spirituelle, l'homme qui y demeure, demeure en la mort, selon les termes de l'Ecriture : & quand il manque à réparer ses fautes dans le tems de la rémission & de la grace, elles deviennent irréparables dans le tems de la vengeance ; en sorte qu'étant jointes à la justice de Dieu, & enveloppées dans la sentence de leur condamnation, elles peuvent être toujours punies ; mais elle né peuvent jamais être expiées.

Ce jugement étant donc si redoutable, d'où vient qu'il fait si peu d'impression dans nos esprits ? Est-ce qu'il n'est pas certain ? toutes les Ecritures l'annoncent, Jesus-Christ lui-même en a marqué toutes les circonstances ; & s'il vous reste un peu de foi, vous sçavez bien que c'est un mystére où il y va de votre éternité, sur la recherche de votre vie. Pouvez-vous désavouer vos péchés ? Pouvez-vous douter de la puissance & de la justice de Dieu ? Et quelle conséquence tirez-vous de ces choses jointes ensemble ? Est-ce que

vous le croyez ce jugement éloigné ? Le Pere céleste nous a caché les momens pour nous tenir dans une sollicitude continuelle ; mais après tout le monde finit pour nous, quand nous finissons pour le monde, il n'y a qu'un moment entre la mort & nous, & il n'y a rien entre la mort du pécheur & une éternité malheureuse. Y a-t'il donc de la sagesse à vivre sans précaution ? Jesus-Christ nous apprend qu'il viendra de nuit & subitement pour nous surprendre ; en quel état voulez-vous qu'il vous trouve ? Voudriez-vous que ce fût dans le moment que vous méditez cette vengeance ? Voudriez-vous que ce fût en ce tems, où occupée au désir de voir & d'être vûe, vous nuisez par tout au salut d'autrui, & vous hazardez du moins le vôtre ? Voudriez-vous que ce fût au milieu de ces divertissemens qui vous détournent de la crainte de Dieu, & qui vous remplissant des idées de la vanité, & des folies mondaines, ne vous laissent pas même la liberté de penser à lui ? Songeons à prévenir la colere de Dieu par une pénitence sincere : Ce n'est pas son jugement qui est à craindre, c'est le péché : Otez les vapeurs & les exhalaisons qui s'élevent de la terre, le

Ciel ſera toujours ſerein, il ne s'y formera point d'orage, la foudre n'en tombera pas; faites ceſſer vos péchés, & la colere de Dieu s'appaiſera : Toutes les portes de la miſéricorde vous ſont encore ouvertes, les larmes, la priere, le repentir, la converſion : N'attendons pas que la mort & le déſeſpoir nous les ferment. Puniſſons-nous nous-mêmes, afin qu'il ne nous puniſſe pas; & qu'ayant redouté ſes jugemens, nous n'ayons qu'à jouir un jour de ſes récompenſes.





SERMON
POUR LE SECOND
DIMANCHE
DE L'AVENT,

Prononcé devant la Reine, dans la Chapelle de S. Germain.

Beatus qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. Matth. 11.

QUELLE eſpece de terrible béatitude, Jeſus-Chriſt annonce-t'il aujourd'hui aux hommes, ou plutôt quelle ſentence prononce-t'il aujourd'hui contr'eux? Il eſt venu leur enſeigner lui-même la vérité, la confirmer par la ſainteté de ſa vie, la ſoutenir par des marques viſibles de ſa puiſſance, la perſuader par la force intérieure de ſa grace. Cependant ils ont écouté ſans reſpect les Oracles de ſa bouche

sacrée; ils ont vû sans admiration l'éclat de ses vertus, & de ses exemples; ils ont soupçonné sans raison la vérité de ses miracles; ils ont reçu ses bienfaits, sans amour ni reconnoissance: rien n'a pû les instruire: rien n'a pû les toucher. Tels étoient autrefois les Juifs. Tels sont aujourd'hui les Chrétiens; & que c'est à bon droit que Jesus-Christ voyant le peu de connoissance des uns, le peu de foi des autres, la présomption de ceux-ci, la timidité de ceux-là, peut redire ces mêmes paroles: Heureux, je ne dis pas qui m'aime! où trouve-t'on de la charité? ni qui croit en moi? Il n'y a presque plus de foi en Israël; ni qui m'écoute, l'endurcissement est venu, jusqu'à fermer l'oreille à la vérité: ni qui me suit, personne ne veut plus porter sa croix. Heureux donc celui qui ne se scandalise pas de moi! c'est beaucoup pour moi, de n'être pas méprisé d'eux, & c'est beaucoup pour eux, de ne me pas désavouer.

Mais quel zéle m'emporte, Madame? graces à Jesus-Christ de qui je parle, & que j'ai fait parler ainsi; Votre Majesté attentive à sa parole, sensible à ses exemples, soumise à ses volontés, fidéle à sa grace, nous fait assez voir tous les jours, qu'il reste encore

des ames Chrétiennes, & que le monde tout perverti qu'il eſt, tient encore Dieu par quelques-unes de ſes plus nobles parties. La gloire d'une auguſte naiſſance, l'éclat d'une brillante couronne, attirent moins ſur vous les yeux, & la vénération des peuples, que les pratiques édifiantes d'une piété conſtante & ſolide, élevée ſur le trône, & plus ſouvent proſternée aux pieds des Autels, vous rendez à Jeſus-Chriſt que vous adorez, de grands hommages, & vous donnez aux hommes qui vous admirent de grands exemples. La grandeur, qui ne ſert d'ordinaire qu'à entretenir le faſte, & à donner plus de liberté aux paſſions, ne vous ſert que pour donner plus d'étendue à la vertu, & plus de crédit à la Religion : les jours entiers ſuffiſent à peine à la ferveur de vos Oraiſons; & toujours occupée du déſir d'être humble & fidéle Chrétienne, vous n'avez preſque pas le tems de penſer que vous êtes Reine. Dans les Temples ſacrés, où vous demeurez plus long-tems que dans vos Palais, quelles graces n'attirez-vous pas ſur vous, quelles proſpérités n'attirez-vous pas tous les ans ſur les Armes triomphantes du Roi votre Epoux, lorſque la gloire vous l'enleve, & le

conduit à ses expéditions militaires ? Ces larmes que vous versez aux pieds des Autels, font croître ces lauriers si frais, dont Dieu le couronne. Vous préparez par vos prieres, les victoires qu'il gagne par sa valeur, & par sa prudence ; & le Ciel bénissant, & vos souhaits & ses desseins au même-tems, vous avez à peine achevé de former vos vœux, qu'il vous oblige à lui rendre vos actions de graces. Ces considérations ne me font pas quitter le sujet où l'Evangile m'engage aujourd'hui, & je viens devant Votre Majesté, qui se loue & se glorifie de Jesus-Christ, apprendre à mes Auditeurs qui sont ceux qui s'en scandalisent. J'ai besoin des puissantes intercessions de cette Vierge qui le conçut dans son sein, par l'opération du Saint-Esprit, lorsqu'elle oüit ces paroles de l'Ange : *Ave Maria, &c.*

Il y a trois sortes de personnes qui se scandalisent de Jesus-Christ ; c'est-à-dire, qui méconnoissent, qui désavouent, qui abandonnent Jesus-Christ, ou par défaut de lumiere, ou par dépravation de mœurs, & se font une occasion de chûte & de réprobation, de ce qui devoit être la cause ou la ma-

tiere de leur salut. Les uns s'offensent de sa Foi & de sa Doctrine, & la regardent ou comme fausse, ou comme incommode. Les autres s'offensent de ses exemples, & n'osent les imiter: plusieurs s'offensent de sa mort & de sa croix, & ne veulent avoir aucune part à ses souffrances. Je veux vous faire connoître aujourd'hui qui sont ces hommes incrédules, ces hommes timides, ces hommes délicats, qui ne croyent pas la vérité de Jesus-Christ & de sa parole: qui craignent de suivre la pureté de sa Religion, parce qu'elle est contraire aux régles du monde, & qui négligent sa rédemption, parce qu'il leur en coûteroit quelques peines Voilà tout le sujet de ce Discours, si vous m'honorez de vos attentions.

I. POINT Les Juifs ont été les premiers qui se sont scandalisés de Jesus-Christ: du mépris de sa Personne, ils sont tombés dans le mépris de sa Doctrine, & ils n'ont pas voulu recevoir pour maître, celui qu'ils n'étoient pas résolus de reconnoître pour le Messie. Accoutumés à des miracles éclatans, & remplis des magnifiques idées d'une grandeur extérieure, ils attendoient un Libérateur, qui, par la force des armes, s'assujettît

s'assujettît les Nations étrangeres, qui mît aux fers les Tyrans d'Israël, & les fit gémir à leur tour, sous une dure servitude, & qui régnât enfin après ces grands évenemens, dans la paix & dans l'abondance, comblé de gloire, & de prospérités mondaines. Cette vaine espérance dont ils étoient si prévenus, leur faisoit demander à Jesus-Christ même quand le régne de Dieu viendroit? *Quando venit regnum Dei?* Luc. 17.
Et quoiqu'il leur eût répondu que le régne de Dieu ne viendroit point avec apparence: *non venit regnum Dei cum observatione*; ils cherchoient le Messie dans le Messie; l'obscurité de sa naissance, & l'humilité de sa vie leur étoit comme un voile impénétrable, qui leur cachoit sa sagesse & sa vérité: *Scandalisabantur in eo*, dit l'Evangile: Ainsi Matth. 13.
s'accomplissoit ce terrible mystére de la réprobation des Juifs, dont parle Saint Paul: le plus grand de tous les moyens leur devenoit le plus grand de tous les obstacles; le Médiateur étoit lui-même la cause innocente de leur perte; sa réconciliation étoit d'autant plus méprisée, qu'elle étoit abondante; & l'ignominie de sa mort achevant de les rebuter, ils aimerent mieux renoncer au Pere, que de croire au Fils, & se

révolter contre toutes les lumieres de la Loi, que de se soumettre à l'Evangile. Alors s'accomplit ce qu'avoit pré-
If. 8. dit un de leurs Prrophétes, *qui erit vobis in sanctificationem, & in petram scandali, & in ruinam habitantibus Jerusalem;* que celui qui seroit leur sanctification, seroit aussi une pierre de scandale pour eux, & une occasion de ruine à tous les habitans de Jérusalem.

La source de leur erreur, fut qu'ils ne comprirent pas la différence de la Loi nouvelle d'avec l'ancienne : l'une est une loi de chair, l'autre est une loi d'esprit : dans l'ancienne, Dieu s'étoit fait comme Roi temporel de son peuple : il demeuroit dans ses Villes, il marchoit à la tête de ses armées, il leur avoit donné des Loix politiques, il recevoit de lui un tribut pour marque de sujetion, & de dépendance : en un mot, il avoit pris tous les droits, & s'étoit chargé de tous les soins visibles de la Royauté. Mais le Royaume de la Loi nouvelle, est un gouvernement de Religion, non de politique : les Ordonnances en sont toutes saintes, les armes spirituelles, les victoires intérieures, les récompenses célestes, les châtimens invisibles & éternels. Ainsi

cette Nation orgueilleuse, s'arrêtant à une bassesse extérieure, & ne pénétrant pas dans la grandeur cachée de Jesus-Christ, n'a pas été capable de le connoître, & a persévéré dans son erreur, & dans son incrédulité.

Si j'avois à instruire ceux-ci, je leur dirois qu'il faut distinguer la vérité d'avec les figures; qu'il y a un ordre de grandeur que les yeux charnels n'apperçoivent pas. Que les mêmes Prophêtes qui représentoient le Messie comme le Maître & le Juge des Nations, le représentoient aussi comme pauvre, & méprisable aux yeux des hommes. Contrariétés que Jesus-Christ a accordées en sa Personne: que la perfection de la nouvelle alliance, demandoit que Dieu formât un peuple saint, & non pas puissant, qu'il le comblât des biens de la grace & de la gloire, & non pas de ceux de la nature & de la fortune, & le délivrât non plus de la captivité de Babylone, mais de la servitude du péché, qui est son plus dangereux & plus cruel ennemi. Mais laissons là ces incrédules: comme ils se sont scandalisés de Jesus-Christ, ils sont devenus par un juste jugement de Dieu, le scandale de tous les peuples, & le seront jusqu'à ce que Dieu sur la

fin des tems, selon les promesses de l'Ecriture, r'assemble les débris d'Israël, & sauve les restes épars d'une malheureuse Nation qu'il avoit autrefois aimée.

Les impies & les libertins, ne s'offensent pas moins de Jesus-Christ, & de sa Doctrine : Je parle de ces hommes sans foi, & sans discipline, dont un Apôtre dit, qu'ils ne croyent point en Jesus-Christ, & qui regardent Dieu comme menteur. Ils ne veulent ni loix qui les retiennent, ni Juge qui les condamne, ni vérité qui les convainque, ni remords qui les inquiéte. S'ils disent un bon mot, c'est aux dépens de la Religion. S'ils ont de l'esprit, ce n'est que pour donner aux choses même les plus saintes, un tour ridicule. Ils ne reconnoissent de Providence, que lorsqu'ils en murmurent dans leur adversité; ils ne parlent de Dieu, que lorsqu'ils le blasphêment dans leur colere : Dites-leur que vous croyez ce que croit l'Eglise, ils s'imaginent que c'est ou par simplicité, ou par bienséance : Prouvez leur la Religion, ils attribuent ce qu'il y a de fort, à votre raison & à votre esprit; ce qu'il y a de foible, ils l'imputent à la cause que vous soutenez : S'ils remarquent quelque im-

pureté dans les pratiques du Christianisme, ils se font du relâchement qu'ils voyent dans la discipline, un sujet de douter de la Doctrine. Tantôt ils pensent qu'on ne croit pas ce qu'on enseigne, quand on ne fait pas ce qu'on dit ; tantôt qu'on est bien aise d'enseigner aux autres, ce qu'on est résolu de ne pas faire soi-même, & toujours Jesus-Christ est méprisé & sa Religion offensée.

Vous croyez peut-être qu'ils alléguent de fortes raisons ? Quelle raison peut-il y avoir contre Jesus-Christ, & contre sa Foi ? Tout leur sçavoir ne consiste qu'à donner de mauvais noms à de bonnes choses. Ils croyent être plaisans & habiles, quand ils ont appellé la Foi, crédulité ; les Loix de Dieu, politique humaine ; l'humilité, bassesse ; la patience, lâcheté ; la révélation, artifice ; la mortification, mélancolie. Y a-t'il rien de si foible ? Cependant on se sçait bon gré d'avoir dit de pareilles choses. On est applaudi dans les compagnies : ceux-mêmes qui ont encore de la foi & de la Religion dans le cœur, se contrefont, & croyent que pour avoir l'air du monde, il faut paroître aussi profanes que d'autres. Cela s'appelle être habile, & sçavoir

à propos secouer le joug. Dûssai-je me tromper, Messieurs, je dois ce respect à mes Auditeurs, de croire qu'il n'y en a point de ce caractere : que ne puis-je même supposer qu'il ne s'en trouve ni dans les Cours des Rois, ni dans leurs Armées ?

Si j'avois à les convaincre, je leur dirois avec Saint Augustin : Ames extravagantes, non moins qu'incrédules, croyez-vous nous avoir bien réjouis, quand vous avez dit que notre ame n'est que du vent & de la fumée ? Ce seroit un malheur qu'il faudroit pleurer durant tout le cours de la vie : Pourquoi préférez-vous votre propre sens à l'autorité de Dieu-même ? Pourquoi mettez-vous au hazard ce qui vous est d'une si grande conséquence, je veux dire votre salut ? Il viendra ce tems fatal où le charme étant dissipé, vous verrez de près les portes de l'éternité malheureuse qui vous attend. Peut-être alors connoissant, mais trop tard, le véritable état de l'avenir & du passé, vous demanderez vainement cette foi que vous avez éteinte ; ces Sacremens que vous avez méprisés, cette grace dont vous vous êtes rendus indignes : peut-être remplis des funestes idées de votre incrédulité, vous en serez tou-

chés, mais vous n'en ferez pas convertis? Peut-être prendrez-vous entre vos mains ce Jesus-Christ crucifié, qui vous a si long-tems servi de scandale: endurcissez-vous tant qu'il vous plaira, formez-vous un cœur de fer & d'airain: Ce cœur s'amollira malgré vous, & vous reprochera le mépris que vous aurez fait de la Religion, lorsque vous ne serez plus en état de la pratiquer.

Mais j'interromps ce discours. Il faut pour eux une voix plus forte que celle de l'exhortation: Dieu, dont la grace peut les éclairer, puisse prendre soin de les convertir! Puissent ils connoître le malheur d'un homme qui n'a point de part au Royaume de Jesus-Christ! puissent-ils se persuader cette vérité, que c'est une folie de ne point penser à sa fin derniere, qu'il n'y a entr'eux & l'enfer, qu'un petit espace de vie, & qu'il n'y a que deux sortes de personnes en ce monde qui puissent être raisonnables; ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore! Je passe à une autre sorte d'esprits qui ne sont pas si corrompus, mais qui ne laissent pas d'être égarés.

Ici, Messieurs, je l'avoue, je parle de vous, de moi, & de presque tous les Chrétiens, qui, faisant profession de connoître Jesus-Christ, le renoncent pourtant par leurs œuvres : les uns négligent tous leurs devoirs, les autres les réduisent à quelques pratiques extérieures, & tous presque attachés aux biens de la terre, & dégoûtés de la piété, se contentent d'une foi morte & d'une Religion vaine, comme parle l'Ecriture, & ne croyent pas au Fils de Dieu.

Il y a deux sortes d'infidélités à l'égard de Jesus-Christ, l'une est un aveuglement entier, & une infidélité absolue. Telle fut celle des Payens, & des Juifs dont les uns ne pouvant accommoder ni l'état, ni la Doctrine de Jesus-Christ aux principes de leur superbe sagesse, prirent le Mystére de l'Incarnation pour une folie : les autres ne trouvant pas en lui dequoi satisfaire cet esprit de domination & de gloire qu'ils affectoient sur toutes les Nations de la terre, le regarderent avec mépris, & s'en firent un sujet de scandale, rejettant & sa Personne & son Evangile ; ce que Saint Paul nous enseigne en sa premiere aux Corinthiens :

1. Corinth. 1. *Judæi signa petunt, & Græci sapientiam quærunt ;*

quærunt ; nos autem prædicamus Christum crucifixum , Judæis quidem scandalum , Gentibus autem stultitiam : Les Juifs demandent des miracles , les Grecs cherchent de la sagesse : pour nous , nous prêchons Jesus-Christ crucifié , & nous regardons comme la sagesse & la force de Dieu , celui dont ils se mocquent , ou se scandalisent. Telle étoit encore l'infidélité de ces hérétiques qui nioient la Divinité de Jesus-Christ , détruisant par cette erreur , & la grandeur de sa charité , & le mérite de sa rédemption , & la force de ses exemples , & l'autorité de sa Doctrine : ce qui fait que Saint Jean a commencé , & son Evangile , & ses Epîtres , par l'existence éternelle du Verbe dans le sein de Dieu , avant que de parler de sa naissance temporelle parmi les hommes.

Mais il y a une seconde espece d'infidélité qui régne au milieu même du Christianisme , qui n'est pas opposée aux Mystéres , mais aux préceptes de Jesus-Christ , qui ne refuse pas de faire profession publique de sa Foi , mais qui ne sçauroit s'assujettir à sa Loi , ni à sa Doctrine , qui aime la vérité qui éclaire , & ne la peut souffrir dès qu'elle incommode dans la pratique. L'Apôtre nous apprend que ce n'est pas connoî-

tre Jesus-Christ, & que c'est se trom-
1. Joan. 1. per dans sa foi, *qui dicit se nosse eum, & mandata ejus non custodit, mendax est, & veritas in eo non est :* Tels sont aujourd'hui la plupart des Chrétiens, opiniâtrement attachés aux maximes du monde, & endurcis contre la vérité de l'Evangile ; peu s'en faut qu'ils ne rougissent d'être Disciples de Jesus-Christ ; ils se flatent dans leurs péchés, & s'en font une si forte habitude, qu'ils n'en ont plus aucune honte. Ils ne s'occupent dans leur vie, qu'à chercher le commodités du corps aux dépens de l'ame, & à donner à leurs sens tout ce qu'ils désirent : Ils regardent les honneurs & les richesses comme leur souverain bien, qu'ils sont résolus d'acquérir par les bonnes voyes, ou par les mauvaises : ils se reposent dans la vaine jouissance des objets qui passent, & ne songent pas à l'éternité : ils préférent les contes ridicules, & les faussetés criminelles du siécle à la parole de Dieu, qu'ils ne se soucient ni d'écouter, ni de lire, & ne sont Chrétiens, que parce qu'ils se trouvent au nombre de ceux qui le sont, qu'ils sont nés de parens qui l'étoient, & qu'ils ont gardé l'innocence de leur Baptême durant un intervalle de tems, où ils n'étoient

pas encore capables de la profaner.

Ce qu'il y a de plus déplorable ; c'eſt qu'en vain on les ramene aux principes de la Religion : les préceptes de Jeſus-Chriſt les ſcandaliſent ; ils diſent comme ces lâches Diſciples qui l'abandonnerent autrefois après lui avoir oüi dire, qu'ils devoient manger ſon corps & boire ſon ſang, s'ils vouloient avoir la vie : *Durus eſt hic ſermo, & quis poteſt eum audire ?* Cette Doctrine eſt bien dure, & qui pourroit l'écouter ? Examinons en détail les diſpoſitions ordinaires de ces Chrétiens dont je parle : Dites à l'un, vous menez une vie molle & ſenſuelle : Divertiſſement ſur divertiſſement, joye ſur joye ; ſouvenez-vous que pour être Diſciple de Jeſus-Chriſt, il faut porter ſa croix & le ſuivre. Ce langage lui paroîtra dur ; il vous répondra, qu'il faut vivre dans le monde comme dans le monde, & vous renvoyera prêcher la Croix dans les Monaſtéres : Dites à l'autre, vous vous ruinez en folles dépenſes, retranchez une partie de ce luxe, de cette table, de ce train, de ces équipages, pour payer vos créanciers, pour aſſiſter les pauvres qui meurent de faim : Jeſus-Chriſt vous défend d'être injuſte, & vous commande expreſſément de faire

Joan. 6.

Matth. 16.

des aumônes de tout ce qui vous eſt
Luc. 11. ſuperflu : *Quod ſupereſt date eleemoſynam :* Il ſe mocquera de ces préceptes, il croira pouvoir abuſer de ſon bien, pourvû qu'il ne vole pas celui d'autrui ; il ſe fera un néceſſaire de condition, ou pour mieux dire, d'orgueil, auquel tous ſes revenus ne ſuffiront pas ; il remettra à ſes héritiers le ſoin de payer ce qu'il doit, du débris de ſes terres & de ſes Charges ; & ni la charité, ni la juſtice, ne lui arracheront pas un ſou de ces fonds immenſes qu'il aura deſtinés à ſa vanité, ou à ſes débauches : Propoſez à celui-ci de purifier ſon bien de tout ce qui pourroit être acquis d'une maniere illicite, il trouvera la propoſition auſtere & rebutante : Quel embarras de ſçavoir à qui, comment, & combien il a volé ! Quelle peine de rabattre d'un air de grandeur qu'on a pris ſur le pied de ſes richeſſes ! Il inventera des raiſons pour éluder la reſtitution ; & réſolu de ne ſe dépoüiller de rien, tant qu'il pourra le retenir, il jouira de tout, & laiſſera l'affaire à démêler après ſa mort aux Exécuteurs de ſon Teſtament : Parlez à celui-là de pardonner, & redites-lui
Matth. 5. ces paroles de Jeſus-Chriſt : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui

vous haïssent : il vous répondra que c'est un conseil de perfection, & non pas un précepte de nécessité, qu'il n'est pas maître de son cœur ; qu'il est le malheureux & l'offensé : sur ces raisons, il donnera toute liberté à sa haine & à sa vengeance ; lors même qu'il protestera qu'il ne veut point de mal à son frere, il lui en fera ou lui en souhaitera pour le moins, & l'accablera même, s'il peut, en disant toujours que chrétiennement il lui pardonne.

Quel seroit leur étonnement, si l'on leur enseignoit qu'il faut toujours prier, renoncer à toutes choses, haïr son ame, entrer par la porte étroite, & être parfaits comme le Pere céleste l'est ? Ils crieroient avec plus de force : *Durus est hic sermo* : Cela est rude, cela est impraticable. Je pourrois leur répondre comme Saint Augustin, *Durus est, sed duris, incredibilis est, sed incredulis* : Ces paroles sont dures, mais c'est aux personnes endurcies, elles sont incroyables, mais c'est aux personnes incrédules, qui se scandalisent de la Doctrine de Jesus-Christ. Passons à ces esprits timides qui s'offensent de sa Religion, & n'osent la pratiquer hautement ; par cette raison, que diroit le monde ?

Aug. ser. 2. de verb. Apost.

Une des plus grandes marques de la

malignité des hommes qui vivent selon l'esprit du monde, c'est de ne pouvoir souffrir ceux qui veulent vivre selon l'Esprit de Jesus-Christ. La vertu est si noble & si estimable par elle-même, qu'ils devroient au moins avoir la justice de l'honorer en autrui, s'ils n'ont pas la force de la pratiquer eux-mêmes. Cependant au lieu d'en connoître l'excellence, d'en imiter la perfection, d'en aimer la bonté, & d'en favoriser les progrès ; ils tâchent de l'affoiblir par leurs persuasions, de la corrompre par leurs exemples, de la troubler par la haine qu'ils lui portent, & de l'arrêter par les persécutions qu'ils lui font. Le Roi Prophête avoit éprouvé ces contradictions dans le cours de sa pénitence, & s'en plaignoit à Dieu-même : *Qui inquirebant mala mihi, locuti sunt vanitates, & dolos totâ die meditabantur :* Ceux qui recherchoient ma vie passée, & donnoient de mauvaises interprétations à mes humiliations présentes, disoient de moi mille choses vaines, & me tendoient tous les jours des piéges, *& qui retribuunt mala pro bonis detrahebant mihi, quoniam sequebar bonitatem :* Ceux mêmes à qui j'avois fait du bien, me déchiroient par les traits piquans de leurs langues en-

Psal. 37.

venimées, parce que j'entrois dans les voyes du Seigneur, & que je commençois à devenir homme de bien. Quand le Prophête ne l'auroit pas dit, Saint Paul nous l'auroit appris, lorsqu'écrivant à Timothée, il déclare que tous ceux qui veulent vivre dans la piété, conformément aux régles de Jesus-Christ, seront exposés à l'aigreur & à l'injustice du monde : *omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* : & quand Saint Paul ne nous auroit pas appris cette vérité, Jesus-Christ lui-même n'a-t'il pas établi comme un principe de sa Religion, cette opposition formelle du monde, & de lui, de son esprit, & de sa sagesse, d'avec l'esprit du siécle, & la prudence de la chair.

2. ad Timot. c. 3.

Vous entendez, Messieurs, que je ne parle point ici d'une persécution violente, ni d'une opposition tyrannique à la foi, & à la Religion de Jesus-Christ. A Dieu ne plaise : nous vivons sous des Rois, sous qui il est non-seulement libre, mais encore nécessaire d'être Chrétiens ; qui mettent avec respect, ou leur couronne au pied de la Croix, ou la Croix au-dessus de leur couronne ; & qui, donnant eux-mêmes l'exemple d'un culte sincere & re-

ligieux, protégent la Religion, quand on l'opprime, & puniſſent l'impiété quand elle déborde. Je parle d'une perſécution moins cruelle en apparence, mais qui n'eſt pas moins efficace, que le monde fait tous les jours à ceux qui commencent à ſe convertir à Dieu : qu'un homme, après de longues réflexions ſur ſa vie paſſée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois mêmes, où il ſçait par ſa propre expérience qu'il expoſe ſon ſalut ; qu'il diſtribue ſes biens aux pauvres, & qu'il aſſiſte plus ſouvent & avec plus d'attention aux ſacrés Myſtéres : qu'une Dame encore à la fleur de ſon âge, renonce au luxe & à la vanité, & ſe réduiſe aux régles de la modeſtie chrétienne : Qu'elle viſite les Hôpitaux, & les Egliſes, on cherche les raiſons de ce changement, & l'on prend toujours les moins charitables : on donne autant qu'on peut, un tour ridicule à ces converſions & l'on les décrie,les faiſant paſſer, ou pour des apparences trompeuſes, ou pour des excès blâmables, ou pour des contraintes interreſſées, ou pour des ſingularités bizarres : combien d'actions de piété ſont demeurées ſans effet dans l'eſprit de ceux qui les avoient réſolues ! Combien de péniten-

ces naiſſantes ont été étouffées ! Combien d'ames ont été comme arrachées à Jeſus-Chriſt par ces dégoûts qu'on leur a donnés ! Peut-être, Meſſieurs, n'y faites-vous pas réflexion ; mais rien n'eſt ſi indigne d'un Chrétien, que ces reproches inhumains, & ces railleries piquantes qui tombent ſur des converſions encore mal aſſurées, à peu près comme ces froids & ces gelées hors de ſaiſon, qui ſurprennent des fruits encore tendres & naiſſans, & leur ôtent toute eſpérance d'accroiſſement & de maturité. Dieu vous demandera compte du ſang de vos freres, ſi vous les détournez d'aller à lui : Vous vous êtes ſcandaliſés de Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt ſe ſcandaliſera de vous.

Si la malignité de ceux-là eſt grande, combien eſt déraiſonnable la foibleſſe de ceux, qui, ſur la crainte des bruits, & des jugemens frivoles des hommes, abandonnent, ou n'oſent accomplir les deſſeins qu'ils auroient de ſervir Dieu. Je veux par des conſidérations convainquantes, vous déſabuſer, ſi je puis, de cette fauſſe pudeur, qui, comme ce dragon dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, eſt toujours prête à dé- *Apoc.* vorer les enfans de lumiere, auſſi-tôt 12. qu'ils commencent à paroître.

Je dis donc qu'il n'y a rien de si contraire a l'esprit du Christianisme, que de se conduire par les opinions & les jugemens des hommes du monde. Saint Paul déclare qu'il ne les compte pour
1. Cor. 4. rien : *Mihi enim pro minimo est, ut a vobis judicer*, & les regarde même comme entierement opposés à l'Esprit de Dieu, croyant qu'il est incompatible d'être serviteur de Jesus-Christ & de
Gal. 10. plaire aux hommes : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* La raison, c'est que chacun juge selon ses affections, & que les pécheurs ayant le cœur rempli des funestes ardeurs de leurs convoitises, raisonnent conformément à leurs passions, & non pas selon les régles de la justice. Outre que se trouvant engagés dans la foule & dans le tumulte du monde, & suivant la coutume plutôt que la vérité, ils estiment ou méprisent les choses par l'impression que fait sur eux l'usage & la prévention, & non pas par les lumieres surnaturelles, & les raisons supérieures de la Foi. Ce n'est donc pas aux discours, ni aux opinions des hommes, qu'il faut s'arrêter. S'ils approuvent votre conversion, louez-en Dieu, non pour le plaisir qu'ils vous font de vous approuver, mais pour la grace qu'il

leur fait de juger ſainement de ſa Religion ; s'ils l'improuvent, louez-le encore, puiſque c'eſt déja une grande marque que votre vie eſt chrétienne, de ce qu'elle ne plaît pas au monde, ſuivant ces paroles de l'Evangile : *Si de mundo eſſetis, mundus quod ſuum eſt, diligeret.* Joan. 19.

Mais ſi vous abandonnez vos devoirs, ou ſi vous aimez mieux mourir dans vos déréglemens, que de faire parler le Public par un changement de conduite, que peut-on penſer de vous, ſinon, que vous n'avez ni foi, ni raiſon, puiſque vous avez plus d'égard à votre repos qu'à votre ſalut, & que vous aimez mieux être condamné de Dieu, que d'être blâmé des hommes ? Combien de Chrétiens ſe trouvent dans ce malheureux état ! Appellés par la grace, retenus par la honte, pouſſés par les remords de leur conſcience, effrayés par le bruit que font les pécheurs, voulant toujours être bons, & n'oſant jamais déplaire aux méchans. L'homme du ſiécle, réduit à ces deux extrémités, penſe en lui-même, que dira-t'on ſi je fais pénitence ? & quelle excuſe ai-je pour ne la point faire ? que dirai-je à Dieu ſi je ne me refugie dans quelque retraite ? que diront mes amis

si je les quitte ? que dira le monde si je ne me venge ? que dira Dieu si je ne pardonne ? Ils déliberent comme si le parti étoit égal ; & plus souvent sans délibérer, ils se déterminent à continuer de vivre dans leurs désordres, de peur de s'attirer des reproches, recusant ainsi leur Juge invisible qui peut les sauver, ou les perdre pour l'éternité, pour des Juges visibles dont ils ne peuvent attendre que de vaines louanges, ou des railleries encore plus vaines. N'est-ce pas renverser tous le droits, & par une profanation sacrilége, mettre Dieu à la place des hommes, & les hommes à la place de Dieu ?

La cause de cette perversité vient du pouvoir que s'est acquis la coutume & l'usage sur l'esprit des hommes, & du peu de violence qu'ils se font pour se dépouiller des préjugés dont ils sont imbus dès leur enfance. On se trouve pressé de la foule, & comme accablé du nombre de ceux qui se trompent. On croit faire injure à tant de gens de vouloir être plus sages qu'eux. On sçait ce que l'Ecriture remarque, que la seule vûe d'un homme de bien, est insupportable aux impies, parce que sa vie ne ressemble pas à la leur, & que

leurs actions sont différentes. De-là on conclut qu'il ne faut pas sortir de la voye large quoiqu'elle mene à la mort, & qu'il y auroit de l'orgueil à ne pas faire ce que font les autres. Malheur à toi, torrent de la mauvaise coutume des hommes, disoit autrefois Saint Augustin, qui te pourra résister ? Jusques à quand auras-tu la liberté de ton cours ? Quand sera-ce que tes eaux seront taries ? Jusques à quand entraîneras-tu les enfans d'Adam dans cette mer vaste & effroyable du monde, que ceux mêmes qui se jettent dans les Vaisseaux les plus assurés & les mieux conduits, ne sçauroient passer qu'avec peine, & avec danger ? *Lib. 1. Conf. c. 16.*

C'est donc une erreur, Messieurs, ou pour mieux dire, la source de plusieurs erreurs, de s'abandonner à ce que fait, ou à ce que pense la multitude. Il faut vivre, dites-vous, comme vivent tant d'autres; pourquoi non pas plutôt comme prescrit l'Evangile ? Pourquoi selon la coutume, & non pas selon la vérité ? Quelle prescription peut-il y avoir contre la Loi de Jesus-Christ ? Mais quels autres m'alléguez-vous ? gens chancelans dans leur foi, déréglés dans leurs mœurs, injustes dans leurs opinions, qui sont occupés

du préſent, & ne font nulle réflexion ſur l'avenir; qui préférent à la vie éternelle des voluptés paſſageres, & qui ſe ſoutiennent par le nombre, par le crédit, & par la hardieſſe, non pas par la raiſon, par la ſageſſe, ou par la vertu. Dans les tems bienheureux où tous les Diſciples de Jeſus-Chriſt n'avoient en lui qu'un cœur & qu'une ame, où c'étoit une ſingularité ſurprenante de voir un Chrétien avare, ſuperbe ou ambitieux, & où l'on ne parloit que de pauvreté, d'abſtinence, de martyre, il étoit raiſonnable de ſe conduire, & de ſe régler ſur les autres. Mais aujourd'hui qu'il ne reſte preſque plus de ferveur ni de piété, qu'on ne voit par tout que froideur, qu'infidélité, que paſſions; & que c'eſt une choſe ſinguliere dont on s'effraye, que de voir un Chrétien qui veut vivre un peu chrétiennement; il s'agit de ſuivre les Commandemens & les exemples de Jeſus-Chriſt, & de mépriſer la conduite & les jugemens d'une multitude aveugle, qui ne travaille qu'à nous empêcher de faire le bien.

Mais je veux, Meſſieurs, que vous ſongiez à plaire aux hommes. Reglez-vous ſur leurs jugemens, puiſque vous en faites tant de cas, & ne négligez

pas une réputation qui vous eſt ſi chere. Ne craignez pas que je veuille accommoder ici Dieu avec le monde, & l'orgueil avec la Religion. S'il ſemble que j'accorde quelque choſe à la foibleſſe, c'eſt pour lui inſpirer plus de perfection, & mon deſſein eſt de convaincre votre eſprit, & non pas de flater la vanité de qui que ce ſoit. Je dis donc que le moyen d'acquérir l'eſtime du monde, c'eſt de la mépriſer ; c'eſt de perſévérer dans la piété malgré ſes accuſations, ſes reproches, & ſes railleries. Que votre converſion ſoit ferme & conſtante, que votre vie ſoit réglée & uniforme, & je vous réponds que ceux-là même qui vous blâmoient lorſque votre changement leur étoit ſuſpect, vous loueront quand votre perſévérance les aura convaincus de la ſincérité & de la fidélité de votre dévotion. Telle eſt la force de la vertu : elle imprime du reſpect dans le cœur même de ſes ennemis, lorſqu'on la reconnoît pour véritable. Si l'on s'en mocque, ce n'eſt que lorſqu'on s'en défie ; mais elle devient vénérable dès qu'elle eſt éprouvée ; ſemblable au ſoleil, dès qu'elle eſt arrivée à un certain point de lumiere & d'ardeur, il n'y a point de ténébres qu'elle n'éclaire,

point de nuages qu'elle ne dissipe, point d'yeux & de cœurs qu'elle n'attire. L'expérience le fait voir tous les jours: un homme qui se convertit avec quelque éclat, trouve des oppositions de la part des pécheurs, lorsqu'il se met à faire des bonnes œuvres; mais s'il surmonte leur résistance par sa fermeté & par son courage; ceux qui n'auront pû le corrompre, seront forcés de l'admirer; & comme ils disoient auparavant, c'est le dépit, c'est le caprice, c'est le chagrin, & la nécessité de ses affaires, qui l'a réduit à être dévot. *Aug. Ser. 18. de verb. Dom.* L'est-il de bonne foi? Le sera-t'il longtems? Ils sont contraints de dire en voyant sa persévérance, c'est vraiment un homme de bien, c'est un Saint; heureux sont ceux à qui Dieu fait de pareilles graces!

Mais quand les contradictions devroient durer toute la vie, faut-il rougir ou se scandaliser de Jesus-Christ? *Rom. 1.* Saint Paul écrivant aux Romains, proteste qu'il est prêt à leur annoncer la Religion de Jesus-Christ, & qu'il ne rougit point de son Evangile: *Non enim erubesco Evangelium.* Il parloit, dit Saint *Chrys. ibid.* Chrysostôme, à un peuple orgueilleux, qui n'estimoit que le faste & les grandeurs, & qui égaloit ses Princes aux Dieux,

Dieux, leur donnant même des Temples, des Autels, & des Sacrifices. Il prêchoit Jesus-Christ crucifié, en qui on n'avoit rien vû d'éclatant selon le monde, & qui de plus étoit mort comme un criminel. Cependant, rien n'étonne cette ame héroïque; la terre, la mer, les embûches, les trahisons, rien ne l'arrête; il annonce un Dieu humble dans la Capitale du monde, dans la Cour d'un Empereur superbe & cruel. Pour nous, nous n'osons pratiquer quelques vertus chrétiennes devant des Chrétiens, ni donner aucun témoignage public de notre foi devant ceux-mêmes qui la professent comme nous. Que devons-nous donc espérer, sinon, que Jesus-Christ exécutera sur nous cette terrible menace qu'il a faite, qu'il renoncera devant son Pere qui est au Ciel, quiconque l'aura renoncé devant les hommes : *Qui autem negavit me coram hominibus, negabo, & ego eum coram Patre meo qui in cœlis est.* Matth. 10.

Lorsqu'au tems des Dioclétiens, & des Nérons, un Chrétien traîné devant leurs Tribunaux, alloit répondre de sa foi, & que voyant autour de lui d'un côté un Tyran furieux, & des Bourreaux inhumains, l'un prêt à prononcer, les autres prêts à exécuter la

ſentence ; de l'autre des lames luiſantes & des fers brûlans ; des ruiſſeaux de ſang qui couloient encore , & un tas de corps déchirés pour la même cauſe , il conſultoit ſon cœur & ſa foi. Si le terrible appareil du ſupplice , & l'affreuſe image de la mort ébranloit ſon courage ; ſi ſa main tremblante laiſſoit tomber preſque malgré lui quelques grains de profane encens au pied d'une Idole ; le cœur eût-il déſavoué le crime au même tems que ſa main le faiſoit , eût-il gardé dans ſa conſcience , la fidélité que la foibleſſe de la nature , & la crainte des tourmens lui avoient fait perdre au dehors ; l'Egliſe le regardoit avec horreur ; & lorſqu'il demandoit grace , elle le renvoyoit au Tyran pour donner des preuves de ſon repentir , & pour laver de tout ſon ſang la lâcheté qu'il avoit commiſe. Que mériteroient donc ceux , qui , n'ayant à craindre qu'une parole , ou un mépris , étouffent tous les bons deſſeins qu'ils ont eu , & n'oſent faire profeſſion publique de l'humilité , ou de la patience de Jeſus Chriſt ? Quelle injuſtice ! on ſert le monde effrontément , ſans ſe ſoucier des jugemens de Dieu ; veut-on ſervir Dieu ? on craint juſqu'aux moindres raiſonnemens des

hommes : pour satisfaire à ses passions, on hazarde sa réputation, & son salut même. S'agit-il de satisfaire à Dieu qu'on a offensé ? On est retenu par une fausse pudeur & par de lâches timidités.

O vous, qui touchés de douleur de votre vie passée, commencez à recourir à Jesus-Christ, imitez, dit Saint Augustin, cet Aveugle de l'Evangile : il demandoit hautement sa guérison : le peuple avoit beau le gronder, & le faire taire, il crioit encore davantage : *Ipse verò multò magis clamabat, Jesu, Fili David, miserere mei :* pour vous apprendre qu'il faut redoubler votre courage, à mesure que la contradiction s'augmente : continuez de dire au Fils de Dieu : Ayez pitié de moi : dites-vous à vous-mêmes : Vaut-il mieux déplaire à Dieu, ou aux hommes ? dites au monde qui vous insulte : Que trouvez-vous qui vous offense en ma conversion ? Lorsque je vivois sans aucun sentiment de Dieu, & que je n'étois Chrétien que de nom, personne ne se plaignoit des déréglemens de ma vie ; dès qu'il me fait la grace de me convertir, & que je tâche de réparer les injures que je lui ai faites, on me trouve extravagant & insupportable.

Aug. Ser. 18. de verb. Dom.

Pourquoi ne m'accusoit-on point alors? Pourquoi m'accuse-t'on maintenant? Etois-je innocent, lorsque j'étois si criminel? Suis-je devenu coupable, lorsque je veux cesser de l'être? Mes péchés étoient grands, & personne ne prenoit soin de me corriger & de me reprendre. Ma pénitence est si petite, & l'on la trouve excessive : on se scandalise de l'une, & l'on ne se scandalisoit pas des autres ; on a oüi mes médisances ; on a vû mon ambition, on a connu mon avarice ; & le monde n'en a rien dit. Je fais des prieres, des retraites, des aumônes, & le monde s'en offense. C'est ainsi, Messieurs, qu'on se fortifie contre les murmures du siécle, c'est ainsi qu'on se tire du nombre de ces lâches Chrétiens qui se scandalisent de la Religion de Jesus Christ: reste à combattre ceux qui se scandalisent de sa Croix & de ses souffrances : encore un mot de cette troisiéme Partie.

III. POINT Rien n'a tant éloigné les Juifs de la foi, & de la confiance qu'ils devoient avoir en Jesus-Christ, que l'ignominie de sa Croix & de ses souffrances : ils n'ont pû se persuader que celui qu'ils ont crucifié fût l'Auteur de la vie, & ils ont dit au pied de la Croix, en lui

insultant : S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende présentement de la Croix, & nous croirons en lui : il met sa confiance en Dieu : si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre ; puisqu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu, en quoi ils se trompoient grossierement, dit Tertullien : ils devoient croire tout le contraire : s'il est Dieu, disoient-ils, il se défendra ; & au contraire, c'est parce qu'il est Dieu qu'il ne se défend point, & qu'il ne veut pas se défendre. Celui qui a bien voulu se cacher pour notre salut, sous la forme de l'homme, n'a rien voulu prendre de l'impatience de l'homme : il est outragé, déchiré de coups, percé d'épines, il meurt sur la Croix, & il souffre tout dans le silence ; c'est à cela même qu'il étoit aisé de le reconnoître. L'orgueil de l'homme étoit incapable de cette douceur, & il falloit être Dieu, pour souffrir avec tant d'humilité & de patience : ce raisonnement est convaincant.

Matth. 27.

Tertul. de pat. c. 3.

Graces à la miséricorde du Seigneur, nous rendons à sa Croix l'honneur que nous lui devons, nous nous glorifions en elle comme l'Apôtre, parce que c'est l'instrument de notre salut, & de notre bonheur éternel : Nous la regardons comme ce trône dont il est parlé

dans l'Apocalypſe, où Jeſus-Chriſt s'étant aſſis, a fait toutes choſes nouvelles; mettant la vérité à la place des figures, & faiſant ſurabonder la grace où le péché avoit abondé. Nous reconnoiſſons que les humiliations, & les ſouffrances du Fils de Dieu ont été des marques précieuſes de ſa charité pour les hommes; & voyant au travers de ſon anéantiſſement, des rayons d'une grandeur & d'une ſageſſe infinie, nous adorons les Myſtéres de ſa Paſſion, parce qu'elle nous a été utile, & qu'elle nous étoit néceſſaire.

Mais ceux-là mêmes qui s'en glorifient en Jeſus-Chriſt, s'en ſcandaliſent en eux-mêmes, menant une vie molle & ſenſuelle; s'en ſcandaliſent dans les gens de bien, les regardant comme maudits de Dieu, & plongés dans une triſteſſe continuelle, ſans repos & ſans conſolation en ce monde; & tout au plus comme des malheureux volontaires, qui, par mélancolie, s'interdiſent les plaiſirs préſens, pour des eſpérances de l'avenir; & gémiſſant ſous le joug peſant de la Loi & de la crainte de Dieu, traînent leurs croix en triſteſſe, & tout au plus en patience, ennemis de leur propre joye & de celle d'autrui, eſclaves de Jeſus-Chriſt cru-

cifié, & souvent homicides d'eux-mêmes, par des austérités excessives. Voilà, Messieurs, l'idée que se forment les hommes délicats & sensuels, de ceux qui vivent chrétiennement : cette vie leur fait horreur, & ils se croyent heureux d'être dans les prospérités, & dans les délices du siécle.

Que n'ai-je le tems de désabuser ceux qui pourroient être ici dans cette erreur ? je leur dirois avec toute l'autorité que donne la parole de Dieu, ce que disoit autrefois un Prophête élevé dans la Cour du Roi de Juda : *Non est gaudere impiis, dicit Dominus :* Il n'y a point de véritable joye pour les impies ; qu'ils donnent toute l'étendue qu'ils voudront à leurs passions, qu'ils se mettent, s'ils peuvent au-dessus des loix, & qu'ils n'ayent pour toute justice & toute raison, que leur volonté & leur libertinage, qu'ils se fassent une étude & un art de la volupté, & qu'ils ne refusent rien à leurs sens ; c'est Dieu qui le dit, non pas moi, ils ne peuvent être contens ; & s'ils le sont, il n'y a point de plus grand malheur, que de ne connoître pas qu'on est malheureux, & de ne sçavoir pas qu'une fausse félicité, est une véritable misere. L'Apôtre nous apprend au contrai-

Isay. c. 48. & 57.

re que les Juftes paroiffent triftes ; mais qu'ils ont dans le cœur une paix folide & une joye continuelle, qui eft infé-
1. Cor. parable de la juftice, *quafi triftes, fem-*
6. *per autem gaudentes.* La pénitence, la retraite, les oraifons, les jeûnes, la mortification, le recueillement, la pauvreté volontaire, toutes ces vertus, & ces exercices de la piété chrétienne, ne leur ôtent pas cette modeftie & cette attention qui paroît trifteffe ; mais ils répandent dans leur ame une joye intérieure & fecrette, dont ils ne voudroient pas perdre un feul jour, pour un fiécle de félicité fenfuelle.

Comparons, Meffieurs, fans prévention, l'état d'un de ces Chrétiens, avec celui d'un homme du monde : l'un met fa confiance en Dieu feul, auquel il n'y a ni changement, ni viciffitude ; l'autre la met en des biens paffagers, qu'une révolution continuelle de fortune lui donne & lui ôte ; l'un s'établit un repos folide, en affujettiffant fes paffions, & poffede fon ame comme un pays conquis, dont il a réduit les habitans à vivre en paix ; l'autre eft toujours agité : que de défirs ! que d'efpérances ! que de craintes ! que de jaloufies ! que d'intérêts ! que de remords déchirent fon ame ! L'un trouve fon

ſon bonheur dans lui-même : la connoiſſance de la vérité, l'intégrité de ſa conſcience, les graces qu'il reçoit de Dieu, & les ſervices qu'il lui rend, le comblent de conſolations ſpirituelles; & le mépris même des plaiſirs, lui eſt un plaiſir très-ſenſible ; l'autre n'a de bonheur qu'hors de lui-même ; il lui faut des divertiſſemens, des ſpectacles, encore faut-il qu'ils ſoient tumultueux, & ſouvent même diverſifiés, de crainte qu'il ne s'en ennuye.

Je ſçai qu'ils ont leurs peines l'un & l'autre, & qu'il y a des croix, & pour les Sectateurs du monde, & pour les Diſciples de Jeſus-Chriſt ; mais avec cette différence, que les uns ſouffrent comme des Malfaicteurs, les autres comme des Martyrs ; ceux-là abandonnés à eux-mêmes, ſentent toute la peſanteur de leurs croix ; ceux-ci ne la ſentent qu'à demi, le poids n'en tombe pas ſur eux. Jeſus-Chriſt qui habite en eux & qui ſouffre en eux, en porte lui-même une partie ; & ſa grace qui les ſoutient, adoucit tous leurs déplaiſirs, & rend le joug, ſinon agréable & doux, du moins léger & ſupportable. La premiere raiſon, c'eſt que leurs peines ſont volontaires : leur ôte-t'on leurs biens, ils étoient prêts de les don- *Saint Bern.*

ner eux-mêmes. Les perſécute-t'on pour la juſtice, c'eſt pour eux une des béatitudes Evangéliques. Perdent-ils ce qu'ils avoient de plus cher dans leur famille, ils l'offroient tous les jours à Dieu, & lui en faiſoient un ſacrifice dans leurs prieres. Secondement, ils aiment Dieu, & rien de ce qu'ils font pour lui, ne leur paroît difficile. La charité adoucit tout ce que le travail peut avoir de rude; aſſiſter les pauvres, conſoler les affligés, défendre les foibles, renoncer aux honneurs, aux plaiſirs, à ſoi-même; céder aux uns, pardonner aux autres, être utile à tous, ce ſeroient des fatigues inſupportables à des ames tiédes; ce ſont les délices des ames fidéles & ferventes. Troiſiémement, ils trouvent des ſecours & des reſſources dans les graces qu'ils ont reçues de Dieu, & dans l'habitude des vertus qu'ils ont pratiquées; comme lorſque le cœur eſt en quelque oppreſſion violente, tout le ſang coule à ſon ſecours, de peur qu'il ne tombe en défaillance; ainſi quand l'ame d'un homme de bien eſt dans quelque affliction preſſante, toute ſa force ſe recueille, toutes ſes vertus s'uniſſent enſemble. La Foi lui fait connoître quels ſont les véritables biens, & les véritables maux;

l'espérance adoucit ses peines, en lui représentant les récompenses éternelles; la charité lui fait adorer la main de Dieu, lors même qu'il frappe: l'humilité lui persuade qu'il n'y a point de châtiment qu'il ne mérite: l'obéïssance le soumet, la patience le console, & Jesus-Christ le fortifie. Mais les méchans sont sans appui & sans assistance dans leurs peines; ils sont humiliés, dit Saint Bernard, & ils n'ont point d'humilité: ils souffrent, & ils ne sont pas accoutumés à la patience: les volontés de Dieu leur paroissent dures, parce qu'ils n'ont point de soumission ni d'obéïssance: leurs croix leur sont insupportables, parce qu'elles n'ont point d'onction; enfin ils ne voyent que la disgrace ou la douleur qui les accable; & ce feu de la tribulation qui affine & purifie les Justes comme des métaux précieux, fond & consume les gens du monde, comme des métaux impurs & grossiers. *Saint Bern.*

Cependant ils se scandalisent des croix & des souffrances de Jesus-Christ, & ne se rebutent pas de celles du monde; ils surmontent tous les obstacles, quand il s'agit de satisfaire leurs passions, & la moindre difficulté les arrête, quand il les faut combattre; le

joug de la convoitise leur paroît doux ; celui de Jesus-Christ leur est insupportable. Faites, Seigneur, faites tomber de leurs yeux le bandeau qui les aveugle ; changez ces martyrs infortunés du monde en victimes de la pénitence, jettez une portion de votre Croix dans ces eaux améres du siécle, qui sanctifient leurs peines, & mêlez une goutte de votre Calice à l'amertume de leurs souffrances ; Faites-leur mériter le torrent de joye, dont vous ennyvrez vos Elûs dans le Ciel, que je vous souhaite, &c.





SERMON

POUR LE TROISIE'ME DIMANCHE DE L'AVENT,

Prononcé devant le Roi, dans la Chapelle de S. Germain.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis Sacerdotes, & Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum, tu qui es? & confessus est, & non negavit, & confessus est quia non sum ego Christus.

Les Juifs envoyerent de Jerusalem des Prêtres & des Lévites vers Jean pour lui demander qui il étoit? il confessa, & ne le nia point. Je ne suis point le Christ, dit-il. Joan. ch. 1.

LORSQUE je me représente sur les rives désertes du Jourdain, d'un côté des Prêtres & des Lévites chargés des vœux & des suffrages de tout un peuple, & prêts à décider le point le plus important de la Religion,

ſe jetter aux pieds du Précurſeur de Jeſus-Chriſt, & lui dire d'un air flateur & dévot tout enſemble : Eſtes-vous le Chriſt ? êtes-vous du moins un Prophête ? faut-il vous adorer & vous reconnoître pour le Meſſie ? Faites vous-même votre ſort, & ſoyez aujourd'hui tout ce que vous déſirez d'être ; à quelle épreuve, penſai-je en moi-même, eſt expoſée la vertu des Saints, & juſqu'où va la malignité ou la flaterie des pécheurs ? Lorſque d'autre côté je me figure Saint Jean animé du zéle de la vérité, joignant un humble dépit à ſon auſtérité accoutumée, rebuter de la main ces députés avec leurs profanes louanges, & ſortant comme hors de lui-même, faire retentir tout le rivage de ces paroles : Ne confondez pas le Serviteur avec le Maître, le Précurſeur avec le Meſſie. C'eſt aſſez & trop pour moi, d'être la voix de celui qui crie dans le déſert : Préparez la voye du Seigneur. Qu'il eſt difficile, m'écriai-je avec Saint Bernard, de refuſer un honneur qui ſe préſente de lui-même, de ne vouloir de réputation qu'autant qu'on ſe ſent de vertu & de mérite, & de ſe connoître tel qu'on eſt quand on peut ſe faire eſtimer, & paroître ce qu'on n'eſt pas !

Saint Jean n'a pas cette vanité ridicule, de vouloir cacher ce qu'il est, & paroître ce qu'il n'est pas. Il arrête sa vûe sur ses devoirs, & non pas sur ses vertus; tout grand qu'il est devant Dieu, il devient petit à soi-même; & s'appliquant à remplir fidellement le ministére de la parole que la Providence divine lui a commis, il renonce à tous les avantages que l'opinion des hommes lui offre ou lui attribue; & pouvant s'élever jusqu'à la dignité de Messie, il se renferme dans les bornes de sa vocation, & se contente de reconnoître & de montrer aux autres celui qui l'est. Que cette humilité soit la condamnation de notre orgueil! Puisse l'Esprit de Dieu qui fait les humbles, répandre aujourd'hui sur nous ces graces fortes & pénétrantes qu'il répand sur ses Elûs, lorsqu'il veut leur découvrir le vuide, & le néant des grandeurs humaines! demandons-les lui par l'intercession de celle, qui, étant destinée à être la Mere de Dieu, s'appelle la plus humble de ses Servantes, lorsque l'Ange lui dit: *Ave Maria.*

Il y a deux sortes de péchés parmi les hommes, Messieurs: les uns portent avec eux un caractere de honte &

d'infamie, qu déshonore ceux qui les commettent. Tels sont les vols, les assassinats, les trahisons & les parjures; soit parce qu'ils marquent un déréglement de cœur, dont les honnêtes gens, selon le monde, ne sont pas capables; soit parce qu'ils rompent les nœuds de la société, & que les Loix humaines & divines s'unissent ensemble pour les punir; soit que les hommes, par une horreur naturelle du vice, ou par des égards & des bienséances humaines, n'ayent oser s'y accoutumer; & n'ayant pû les établir, se font honneur de les décrier. Quoi qu'il en soit, ce sont des crimes grossiers; quelque corrompu qu'on soit, on ne les commet qu'en tremblant, & il n'y a point de ténébres assez épaisses pour les couvrir quand on les a commis malheureusement. Mais il y a certains péchés qui sont entrés daus le commerce du monde, & que l'usage a autorisés; & parce qu'ils flatent l'orgueil & la cupidité des hommes, parce qu'ils n'offensent que Dieu, dont les intérêts nous touchent peu quand ils se trouvent séparés des nôtres; & parce qu'ils sont établis par la corruption commune de la nature, & par la force de la coutume, chacun les pardonne, parce que chacun s'y trou-

ve engagé. Ils sont non-seulement impunis, mais encore honnêtes ; qui veut en juger autrement, passe pour sévere, pour scrupuleux, ou pour mal habile. Tels sont ces désirs de s'avancer dans les honneurs & dans la fortune ; de s'ennuyer incessamment d'être ce qu'on est, & de vouloir être ce qu'on n'est pas ; de gagner l'estime des hommes par des actions purement mondaines, & de s'attribuer une gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul. Telle est l'ambition qui renferme tous ces désirs ; ambition que chacun nourrit dans son cœur, & que personne ne se reproche ; ambition qui, pour être commune, paroît être moins criminelle. Je veux vous en montrer aujourd'hui la malignité, & vous faire voir dans ma premiere Partie combien elle est contraire aux maximes de l'Evangile ; & dans la seconde, combien elle est contraire aux ordres de la Providence de Dieu ; il n'y a peut-être point dans la Morale Chrétienne de matiere plus importante, ni qui soit plus digne de vos attentions.

I. POINT

L'ambition est un désir déréglé des honneurs & des dignités du monde ; c'est une des principales parties de la *S. Th. 22. q. 131 art. 1.*

convoitise, qui portant l'homme à s'agrandir par ses propres soins, fait qu'il devient à soi-même en quelque sorte, son principe & sa fin. C'est une des tentations que Jesus-Christ a voulu vaincre en sa personne, lorsque le démon lui offrit toute la gloire & tous les Royaumes du monde, afin de nous laisser l'exemple de la combattre, & de la vaincre par sa grace : c'est cette sollicitude du siécle dont parle Jesus-Christ dans l'Evangile, qui, remplissant l'esprit de vaines idées de grandeur & de gloire, étouffe toutes les semences de la parole de Dieu : *Sollicitudo hujus sæculi, & fallacia divitiarum suffocant verbum.* C'est enfin cette amitié de ce monde, qui nous fait négliger Dieu, & qui nous fait haïr de Dieu, selon les termes de l'Apôtre : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei :* Rien n'est si opposé à l'Esprit de Jesus-Christ, que cette passion démesurée de biens & d'honneurs mondains ; & rien ne doit être si honteux au Chrétien que de s'y abandonner. S'il se regarde comme homme, peut-il rechercher avec tant de soin des biens qu'il peut perdre malgré lui pendant sa vie, & dont il ne jouira plus après sa mort ? S'il se considere comme pécheur, prétend-il pou-

voir s'élever & s'agrandir devant les hommes au même-tems qu'il doit s'humilier & se confondre devant Dieu ? S'il est pénitent, comment peut-il accorder cette douleur & cette tristesse salutaires qui accompagnent la pénitence, avec cette joye profane qui suit le faste & la pompe de la grandeur ? Et s'il se regarde comme justifié par la grace, comment peut-il s'attacher à des biens auxquels il est mort, qu'il doit mépriser, & qui peuvent lui faire perdre ceux qu'il possede ?

Ces raisons ont engagé Tertullien à conclure que les dignités temporelles étoient incompatibles avec les vertus Evangéliques ; qu'il convenoit au Disciple de Jesus-Christ d'obéir avec soumission, & non pas de commander avec autorité ; qu'il n'y devoit avoir entre nous qu'une émulation de nous surpasser les uns les autres en humilité, & qu'il n'y avoit nulle proportion d'un Chrétien qui gouvernoit, qui jugeoit, & qui précédoit les autres, avec Jesus-Christ, qui avoit toujours vécu dans l'abaissement & la pauvreté, qui n'avoit voulu s'établir juge d'aucun différend temporel, & qui avoit refusé la Royauté que les peuples lui avoient offerte. J'avoue que ce grand homme

Tertull. de Idolat.

s'eſt trompé, & qu'il n'a pas aſſez diſtingué dans les dignités, ce qui eſt de Dieu, d'avec ce qui eſt de l'homme. L'Ecriture autoriſe cette différence de conditions, & nous apprend qu'il y a des hommes établis & appellés pour être au-deſſus des autres, qu'ils peuvent être élevés ſans être orgueilleux; que Dieu qui leur communique une partie de ſa puiſſance, peut leur communiquer quand il lui plaît, une partie de ſa ſainteté, & les ſoutenir par ſa grace, dans l'ordre où il les a placés par ſa Providence; qu'enfin la grandeur n'eſt pas incompatible avec la Religion; & que ſi l'on y remarque ordinairement de la préſomption, du faſte, de la dureté & de l'injuſtice, ce n'eſt pas la faute de la grandeur, mais la faute des Grands qui en abuſent.

Mais comme c'eſt une erreur de croire qu'un Chrétien ne peut être légitimement dans les rangs & dans les charges honorables, lorſque la Providence divine l'y fait naître ou l'y éleve, c'eſt une vérité fondée ſur tous les principes de la Religion, qu'il ne lui eſt pas permis de s'y pouſſer par orgueil ou par ambition, & qu'il ne peut s'y maintenir dans l'état de ſa vocation, ſans un grand détachement du monde, & ſans

une grande humilité. C'est ce que Jesus-Christ nous enseigne, lorsque voyant ses Apôtres prévenus d'une vaine imagination de gloire, il fait venir un petit enfant au milieu d'eux, & leur prononce cette sentence : *Nisi conversi fueritis, & efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regno cœlorum :* Si vous ne vous convertissez, & si vous ne devenez petits comme cet enfant, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux. Il y a donc une petitesse Evangélique à laquelle toute sorte de grandeur se doit réduire. Ceux qui, par leur naissance, ou par leurs emplois, se trouvent élevés au dessus des autres, doivent descendre en esprit dans leur néant, & craindre incessamment que les dignités qu'ils possedent, ne soient plutôt un poids qui les accable, qu'une qualité qui les honore. Ceux, qui, par les lumieres de leur esprit, se distinguent des autres, sont obligés d'avoir autant de docilité & de soumission, qu'ils ont de raison & de connoissance, de peur que s'arrêtant à la science qui enfle, ils ne perdent la charité qui édifie ; & que leur sagesse mêlée de présomption, ne devienne folie devant Dieu. Ceux qui se voyent au milieu des joyes & des prospérités du monde,

Matth. 18.

doivent reconnoître l'état dangereux où ils sont, & trembler qu'ils ne soient du nombre de ceux de qui Jesus-Christ a dit qu'ils ont reçu leur récompense. Si donc ceux qui sont montés dans les honneurs, doivent descendre, au moins dans leur cœur, au-dessous de ceux qui sont dans les conditions les plus médiocres ; quel aveuglement à ceux qui sont dans une condition médiocre de vouloir monter à un rang plus élevé, où ils n'arriveront qu'avec peine, & dont ils doivent descendre au moins intérieurement dès qu'ils y sont arrivés, s'il leur reste encore un peu de foi & de désir de se sauver?

S. Aug. Cet aveuglement vient de ce que l'homme créé pour commander à toutes les créatures, & à ses propres passions, étant tombé par le péché dans l'abaissement, & devenu esclave des unes & des autres, cherche à rentrer dans cet empire qu'il a perdu, & à remplir par son ambition, ce vuide qu'il trouve en lui même. Vous le voyez, dit Saint Bernard, toujours occupé du monde & de sa fortune, prêt à essuyer des périls, à susciter des scandales, à soutenir des haines, à dissimuler des affronts, à négliger des mépris, pourvû qu'il s'avance ; il laisse ce qui est

bon pour courir après ce qui lui est utile, & ne distingue ni vice ni vertu, que par rapport à ses intérêts. S'il ne peut s'élever par son mérite, il s'éleve par ses intrigues, & sacrifie tout au désir qu'il a de s'agrandir, sans avoir égard, ni aux Loix humaines, ni aux divines, ni à l'honneur, ni à l'amitié, ni aux bienséances. Malheur à tous ceux qui se rencontrent sur ses voyes! il leur impose de faux crimes, il leur en souhaite de véritables; & toujours naturellement amoureux de ses talens, & jaloux de ceux des autres, il ne peut souffrir que les autres prétendent aux mêmes honneurs que lui, non pas même qu'ils en soient dignes. Vouloir ainsi étendre une domination sur les hommes, au lieu d'établir dans nous-mêmes le régne de Jesus-Christ, c'est manquer contre tout l'ordre & toute la disposition Evangélique; c'est renouveller le péché du premier homme, c'est entreprendre sur les droits de Dieu, à qui seul appartient l'honneur & la gloire de s'assujettir ses créatures.

Bern. de Conversi. ad Cleric. cap. 31.

L'Ecriture nous apprend que Dieu exerce deux sortes d'empires; l'un intérieur & éternel, par lequel il se possede lui même comme son unique & souverain bien, suffisant lui seul à sa

Psal. 144.

perfection & à son bonheur, & régnant, s'il faut ainsi dire, au-dedans de lui, par une paisible, invariable, & éternelle jouissance de lui-même. Vous régnez, disoit le Prophête, vous régnez, Seigneur, vous êtes vous-même votre Souverain, & l'éternité est le tems & la mesure de votre régne : *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum.* L'autre est un empire extérieur & temporel, par lequel il préside hors de lui à tous ses ouvrages, les réduisant aux fins qu'il leur a marquées, & les tenant soumis aux ordres de sa Providence, par cette sagesse souveraine, qui sçait se faire obéir avec douceur & avec force tout ensemble par ses créatures : *Attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter*, dit
Sap. 8. le Sage. Or l'homme ambitieux, autant qu'il est en son pouvoir, usurpe ces deux sortes de dominations & de souverainetés. Il veut se rendre indépendant, & faire dépendre de lui tout ce qu'il peut, & devenir maître de lui-même, en devenant celui des autres. L'expérience ne nous apprend que trop ce que je dis. Combien voit-on de Grands du monde, qui vivent comme s'il n'y avoit point de Juge à qui ils dussent rendre compte de leurs actions ?
Ils

Ils croyent que l'autorité ne leur est donnée que pour en jouir & pour s'y plaire ; que les hommes ne sont faits que pour contribuer à leurs plaisirs & à leur puissance ; que tout doit servir à leur gloire & à leur grandeur ; ils se regardent comme les maîtres de leurs volontés, & non pas comme les Ministres & les Interprêtes de celles de Dieu. Ils exigent l'obéïssance comme une justice qu'on doit a leurs personnes, & non pas à Dieu qu'ils représentent, & se font eux-mêmes la régle, le centre, & la fin des autres hommes, qu'ils tiennent dans une triste dépendance. C'est à quoi tendent tacitement tous ceux qui se poussent dans les Charges ; & je puis leur dire aujourd'hui ce que Saint Augustin disoit autrefois à leurs semblables : Laissez à Dieu tout le pouvoir qu'il a sur vous : ne devenez pas esclaves du monde à force de vouloir y dominer. Cherchez au-dedans de vous dequoi exercer un empire tout spirituel ; étouffez dans votre cœur cette vengeance, & cette haine qui vous ronge ; rompez cet attachement qui vous lie ; modérez cette colere qui vous emporte. Réglez vos paroles sur la vérité, & vos actions sur la justice : Il ne s'agit pas de monter *S. Aug.*

de dignité en dignité, mais de croître de vertu en vertu : ce n'est pas le soin d'un Chrétien de s'élever sur les ruines des autres, mais plutôt de se faire de ses propres passions, comme autant de degrés pour arriver à la perfection de son état.

Mais quoi ? je parle à un ambitieux de réprimer ses passions : ne sçai-je pas qu'il ne cherche qu'à les renforcer & à les satisfaire : car, Messieurs, quelle pensez-vous que soit la vûe & la fin de ceux qui courent après les biens & après les honneurs du monde ? Demandez-leur pourquoi ils briguent cette charge, pourquoi ils sollicitent cet emploi, pourquoi ils veulent avoir du crédit & de la faveur ? ils vous répondront ; l'un, qu'il veut se donner une occupation, & se rendre la vie moins ennuyeuse ; l'autre, qu'il suit le conseil de ses amis, ou le plan qu'on lui a dressé dans sa famille : celui-ci, qu'il veut sortir d'un état de médiocrité, & se mettre en quelque considération dans le monde par le poste qu'il y occupera : celui-là prétend servir le Public, & faire valoir les talens qu'il a, ou qu'il croit avoir : chacun a sa raison honnête pour acquérir, & pour s'avancer ; mais il y a une raison commu-

ne pour tous, qu'aucun ne dit, & que chacun a dans son cœur ; c'est qu'on veut se donner plus de liberté & plus de moyens de satisfaire ses passions : on veut sortir de cette voye étroite dont parle Jesus-Christ dans l'Evangile ; c'est-à-dire, de cette pureté de Religion qui resserre la cupidité des hommes, & les *Mat. 7.*
réduit autant qu'elle peut à la charité de Dieu, & l'on veut entrer dans cette voye large qui mene à la mort & à la perdition, en donnant aux pécheurs les occasions & les facilités de pécher ; ainsi, quand vous travaillez à vous agrandir, à devenir puissans, à faire fortune, j'en appelle à votre conscience ; vous travaillez même sans y penser à vous donner une malheureuse commodité de faire le mal, & à étendre cette inclination naturelle que vous avez à le commettre : vos passions sont trop resserrées dans votre cœur, vous voulez les élargir au dehors, avoir dequoi fournir amplement à votre luxe & à vos délicatesses : attirer les yeux du Public par le nombre de vos Valets, & par la magnificence de vos équipages, avoir autour de vous quelques flateurs de plus, qui rendent hommage à votre fortune ; appuyer de votre crédit les passions de vos amis, comme si ce n'étoit pas assez

des vôtres, & faire sentir quand il vous plaira, le poids de votre colere, lorsque vous vous croirez offensé ; c'est ce que vous prétendez, du moins c'est à quoi vous vous exposez, quand vous aspirez aux grandeurs humaines, & quand vous y arrivez par vos soins & par vos poursuites.

Si la fin qu'on se propose dans une élévation mondaine, est si peu conforme aux régles de l'Evangile, la maniere de s'élever ne l'est pas moins ; car y a-t'il rien de plus indigne d'un Chrétien, qui doit être par sa condition, indépendant de tous les biens passagers & périssables, & n'avoir que Dieu seul au-dessus de lui ; qui doit connoître par la Foi, que tout ce que le monde a de grand, de glorieux & d'agréable, n'est pas seulement l'ombre des grandeurs, de la gloire & des délices que Dieu lui prépare dans le Ciel ? Y a-t'il rien, dis je, de plus indigne de la générosité d'un Chrétien, que de s'attacher à des biens, & à des honneurs qui ne sont rien, quelque grands qu'ils paroissent ; qui ne durent rien, quelque longue qu'en soit la jouissance, & qui font périr pour une éternité, ceux qui les possedent, quelque fausse & folle volupté qu'ils leur donnent pour un

tems ? Que le monde tienne tant qu'il voudra pour maxime, que l'ambition est le caractere d'une belle ame, que c'est la passion des grands hommes, que c'est le principe de toutes les actions héroïques ; la Religion Chrétienne m'apprend, que c'est la marque d'une ame basse, & le principe de toutes les mauvaises actions qui se commettent : Car y a-t'il rien de plus bas pour l'homme, que d'aimer ce qui est au-dessous de lui, & de renoncer à son héritage qui est céleste. Or toutes les dignités du monde, sont des biens créés, & par conséquent au dessous du bien increé, pour la possession duquel il est destiné : quand donc il renonce à celui-là pour s'attacher à ceux-ci, il se dégrade lui-même, & témoigne la même bassesse de cœur, qu'un Capitaine, qui, pouvant être Empereur, ne voudroit être qu'un misérable Soldat.

L'expérience même du monde, n'apprend-elle pas que la lâcheté est inséparable de l'ambition ? Quelle complaisance n'a-t'on pas pour ceux qui peuvent servir, ou qui peuvent nuire ? Quels égards pour ceux qu'on veut engager dans les mêmes intérêts ? Que ne souffre-t'on pas de ceux de qui l'on dé-

pend ? & quelque grand qu'on ſoit, combien devient-on petit devant une grandeur ſupérieure ? Le Saint-Eſprit nous fait un admirable portrait de cet état, lorſque par la bouche d'un de ſes Prophêtes, il ordonne aux Miniſtres de ſa parole, de s'adreſſer à une eſpece de gens fiers & redoutables, qui néanmoins, attendent toujours, & qui
Iſaie 8. ſe laiſſent fouler aux pieds : *Ite angeli veloces, ad populum terribilem, ad gentem expectantem & conculcatam* : Allez & voyez ces ambitieux, terribles à ceux à qui ils commandent, rampans devant ceux de qui ils eſperent ; maîtres impérieux des uns, & vils eſclaves des autres ; flatez, & flateurs à leur tour ; recevans l'encens d'une main, pour le rendre de l'autre à leurs Idoles ; voyez-les, dis-je, s'abaiſſer aux miniſtéres les plus mépriſables, ſacrifier tout l'honneur qu'ils ont pour en acquérir un qu'ils n'ont pas, après avoir paſſé leurs caprices, aller eſſuyer eux-mêmes celui des autres ; ſemblables à ces flots, qui, après avoir troublé la mer & cauſé de triſtes naufrages, viennent s'abaiſſer & ſe briſer au pied des rochers.

Mais plût à Dieu qu'il n'y eût dans l'ambition que de la baſſeſſe ! ce ſeroit

une peine qui suivroit le péché, & ceux qui ne veulent pas être humbles, méritent bien d'être humiliés. Mais hélas! l'ambition est la source de tous les crimes; car l'homme qui en est possédé, se trouve dans une préparation de cœur à les commettre tous, s'il les juge utiles à l'accomplissement de ses desseins. Tous les péchés sont à craindre, parce qu'ils offensent tous la Majesté souveraine de Dieu, & qu'ils précipitent à leur ruine des ames que Jesus-Christ a rachetées de son sang; mais il y en a qui s'arrêtent dans le cœur de celui qui les a commis; & qui, n'ayant que leur propre malice, finissent sans aucune suite au moment qu'ils sont achevés, & meurent, pour ainsi dire, dans la playe mortelle qu'ils viennent de faire: les autres au contraire, traînent avec eux une longue suite de vices, & sont presque plus redoutables, par ce qu'ils font faire, que par ce qu'ils font. Telle est l'ambition dont les funestes effets causent tant de désordres: Un Prophète la représente comme une Reine, suivie d'une foule de crimes qui l'accompagnent, & qui se rend maîtresse de toutes les puissances de l'ame, *vae coronae superbiae*; & le Sage nous avertit, que comme la crainte de Dieu & l'hu-

milité, font le commencement de toutes les vertus, l'orgueil & l'ambition font le commencement de tous les crimes.

C'eft Dieu-même qui nous confirme cette vérité dans fes Ecritures : *Si videris calumnias egenorum, & violenta judicia, & fubverti juftitiam in provincia, ne mireris fuper hoc negotio.* Si vous voyez l'oppreffion des pauvres, la violence qui régne dans les jugemens, & le renverfement de la juftice dans une Province, ne vous en étonnez pas; il en donne d'abord la raifon : *Quia excelfo excelfior eft alius; & fuper hos quoque eminentiores funt alii :* C'eft parce que l'un eft plus élevé que l'autre, & que d'autres font plus élevés que celui-ci; comme s'il difoit : C'eft parce qu'on fe pouffe dans les Charges, & que la ruine de l'un, fert à l'élévation des autres; qu'on veut fe diftinguer à quelque prix que ce foit : en un mot, c'eft parce qu'il y a de l'ambition. C'eft delà que naiffent les médifances atroces, les cruelles jaloufies, les infidélités fecretes, les haines mortelles, les guerres fanglantes; c'eft de-là que viennent l'envie contre les puiffans, la défiance de fes égaux, l'abandonnement des pauvres, & fouvent l'oppreffion des foibles :

foibles : que dirai-je de cette agitation perpétuelle de désirs, de ces joyes immodérées dans les prospérités, de ces grandes inquiétudes dans les espérances, de ces chagrins, & de ces murmures fréquens contre la Providence dans les mauvais succès ?

Non-seulement elle fait naître les vices, mais encore elle abuse de toutes les vertus : elle se sert d'une patience intéressée, qui souffre tout de ceux de qui elle espere, d'une humilité contrefaite, qui s'abaisse pour s'élever plus sûrement, d'une honnêteté contrainte qui veut plaire à tous, pour avoir moins d'opposition à sa fortune ; d'une modestie simulée pour exciter moins d'envie, & donner moins d'ombrage à ses concurrens, & d'une charité affectée, pour gagner les uns par des services recherchés, les autres par des complaisances étudiées. La Religion même, je dis, cette Religion, dont toutes les maximes tendent à l'humilité, à la soumission, à l'obéïssance, par une profanation sacrilége, est souvent employée pour donner du crédit à l'imposture, & pour servir à l'ambition qu'elle condamne. Qui ne sçait qu'il y a un art de s'approcher des dignités en faisant semblant de s'en éloigner, de couvrir l'es-

prit du monde ſous des apparences trompeuſes de piété, & ſous un air extérieur de réforme, afin d'arriver plus facilement au but qu'on s'eſt propoſé, & de ſurprendre l'approbation des hommes, en leur faiſant accroire qu'on a déja celle de Dieu : ce qui eſt le comble de l'impiété. Après cela, Meſſieurs, regarderez-vous ce péché comme pardonnable, comme honnête? Comment l'accommoderez-vous avec les régles de l'Evangile? Quelle couleur donnerez-vous à tous les excès où il porte ceux qui s'y abandonnent?

Je n'ai pas de ces grandes ambitions, direz-vous; il me ſuffit de monter de quelques dégrés; je ne ſuis pas encore au rang où je puis raiſonnablement prétendre, & j'y veux arriver ſans faire tous ces grands crimes : tirez-moi de cette ennuyeuſe médiocrité où je ſuis, & je vous quitte de tous les empires du monde. Vous ne connoiſſez donc pour ambitieux, que ces faiſeurs de grands deſſeins, qui n'imaginent rien que de vaſte, qui voudroient forcer la nature & les élémens; & qui, chargés de couronnes uſurpées, & portés par l'ardeur de vaincre juſqu'aux extrémités de la terre, demandent s'il n'y a point d'autres mondes à conqué-

rir : vous pardonnez l'ambition, si elle n'allume des guerres civiles, ou étrangeres, si elle ne fait couler des rivieres de sang, & si elle ne porte le fer & le feu par tout où elle passe. Vous vous trompez ; il n'y a pas de petit orgueil, il est égal par tout, quoique les objets soient differens, & que la fortune des orgueilleux ne soit pas égale : vous ne voulez monter qu'un dégré, vous en voudrez monter un autre ; & la cupidité croissant à mesure que vous croirez l'avoir satisfaite, vous voudrez vous pousser aussi loin que l'on peut aller ; croyez-moi, chacun prévenu de l'amour & de l'estime qu'il a pour lui-même, se croit toujours digne d'un plus haut rang à mesure qu'il en approche ; & donnez-moi le plus petit orgueilleux du monde, s'il n'a soin de se modérer, il se fera souverain, s'il peut. Mais quand vous donneriez de justes bornes à vos désirs, les moyens que vous prendrez, seront-ils toujours légitimes ? Vous ne feriez peut-être pas un meurtre ; mais ne hazarderiez-vous pas une médisance pour décréditer un de vos concurrens ? Vous n'exciteriez pas une révolte ; mais ne rompriez-vous pas avec votre meilleur ami, s'il se trouvoit contraire à vos intérêts ? Vous ne

vous porteriez pas aux dernieres violences pour empêcher qu'on ne pût vous nuire; mais ne dissimuleriez-vous pas une vérité? Ne rendriez-vous pas un mauvais office? Ne corrompriez-vous pas un Juge, s'il convenoit à votre fortune & à vos affaires? Mais je veux que vous ayez bonne intention, & que vous prétendiez peu de chose; si vous avez autant d'ardeur, d'empressement, & d'inquiétude qu'un autre en a pour les grandes, vous êtes d'autant plus coupables, que vous vous perdez plus légerement. D'où je conclus, que l'ambition est absolument contraire aux régles de l'Evangile. Il me reste à vous montrer qu'elle est encore contraire à tous les ordres de la Providence de Dieu.

II. POINT. Un des principaux désordres que produit l'ambition dans le cœur de l'homme, c'est de le mettre en inquiétude perpétuelle, de lui faire mépriser ce qu'il a, pour chercher ce qu'il n'a pas, & de le dégouter presque toujours de l'état où il se trouve, pour lui en faire souhaiter un autre plus commode, ou plus honorable; en quoi il déplaît à Dieu, & péche contre sa Providence, suivant cette parole du Prophête: *Dilexit movere pedes suos, & non quievit,*

Jerem. 14.

& Domino non placuit ; il s'eſt agité, il a voûlu quitter la condition où il étoit, & il a déplû au Seigneur. Car, Meſſieurs, chacun de nous ſe doit conſidérer, ou comme un homme que Dieu conduit à ſes fins en particulier, ou comme une partie de la ſociété, qui, ſe trouvant mêlée dans le commerce du monde, peut ſervir à l'exécution des deſſeins de la Providence. Ainſi il faut regarder tout ce qui nous arrive, ou comme néceſſaire pour nous, ou comme utile pour l'ordre de l'Univers, & ne point ſortir de la ligne que la main de Dieu nous a tracée, puiſqu'elle aboutit, ou à notre ſalut, ou à ſa gloire. Or il eſt certain, que lorſque nous déſirons de ſortir de l'état où il nous a mis par notre ſeule vanité, nous entreprenons de confondre cet ordre, comme ſi nous avions plus de bonté, & plus de ſageſſe que lui ; comme s'il devoit interrompre le cours de ſes volontés pour les régler ſur nos caprices, comme s'il devoit réformer ſes décrets éternels pour les ajuſter à nos intérêts, & créer un nouveau monde, pour nous y donner le rang & la ſituation que nous y voudrions pour notre fortune.

Non, non, mon Dieu, il n'eſt pas juſte que vous accommodiez vos deſ-

ſeins à nos paſſions, c'eſt à nous à ſoumettre nos paſſions à vos deſſeins. Bien loin de pervertir votre volonté, qui eſt ſainte, redreſſez la nôtre qui eſt dépravée; retenez-nous par votre grace, où votre Providence nous ſouhaite, & accompliſſez en nous votre volonté même malgré nous. Cette volonté, qui doit être une ſource de paix pour les ames humbles, eſt un joug inſupportable pour les ſuperbes, parce qu'elle force leurs inclinations, & qu'elle contraint leurs déſirs; de-là vient que ſans regarder ce que Dieu veut, ou ne veut pas, on penſe toujours à ſe contenter, & l'on ne penſe pas à ſuivre ſes ordres. On vient à croire qu'il ne nous a pas mis en notre place. On veut ſe donner le rang qu'on croit mériter. On ſe ſcandaliſe des jugemens de Dieu; ſa conduite devient à charge, & l'on tâche d'échaper à ſa Providence. Il faut donc donner à ſes déſirs les bornes qui leur ſont preſcrites, & nous en tenir à notre état, pour nous y perfectionner, ſans en déſirer de plus élevé.

Je ſçai bien que ce n'eſt pas en vain que Dieu diſtribue ſes dons, qu'il y peut avoir une louable émulation de s'employer pour le bien du prochain; & que celui qui ſouhaiteroit une dignité

proportionnée à son esprit & à sa naissance, qu'il seroit capable d'exercer pour le bien de l'Etat & de l'Eglise, qui ne se serviroit que de moyens honnêtes & justes pour l'obtenir, qui n'auroit en vue que de s'occuper par charité, & non pas de dominer avec empire, & qui souhaiteroit sans empressement & sans inquiétude, & n'obmettroit aucun de ses devoirs pour satisfaire sa prétention; celui-là, dis-je, ne seroit ni injuste, ni ambitieux; & quand il parviendroit au rang où il auroit désiré de monter, on pourroit croire vraisemblablement que Dieu l'y auroit destiné. Mais outre qu'il est difficile de trouver ces dispositions, il est à craindre qu'il n'y entre insensiblement un peu de présomption, de distinction, & de préférence, & qu'on n'aille un peu au-dela des limites que la charité, la justice, & la Loi de Dieu ont marquées. Ainsi l'homme sage ne s'éleve point dans ses pensées; & connoissant que ses passions le peuvent rendre malheureux en quelqu'état qu'il soit; & que sa cupidité se déborderoit davantage, si elle avoit plus de moyen de se satisfaire, dans l'incertitude où il est si ce seroit un bien ou un mal pour lui, il conclut de se tenir dans la place où il se trouve.

Pour réduire cette matiere en son ordre, remarquez, Messieurs, que, selon la doctrine de Saint Thomas, pour être légitimement dans les charges, & dans les emplois, il y a trois conditions nécessaires; la vocation de Dieu, la proportion, & la mesure de l'honneur & du mérite de la personne qui l'acquiert, & l'utilité publique qui en revient; c'est-à-dire, qu'il faut que Dieu en soit le principe & la fin; que celui qui les possede, en soit capable, & que le prochain en profite. Ceux qui y entrent sans y être appellés, ceux qui s'y maintiennent sans en être dignes, ceux qui en jouissent pour eux-mêmes sans faire du bien aux autres, n'accomplissent pas les desseins de la Providence, & péchent par ambition.

S. Tho. 2. 2. q. 131. art. 10.

Je dis donc, que sans une vocation particuliere, personne ne doit quitter son état pour en prendre un autre plus important; & l'on se trompe, quand on dit qu'il faut que ce soit un noble courage qui nous pousse où tant d'autres sont arrivés; que la carriere de l'honneur & de la fortune est ouverte à tous ceux qui ont de l'esprit & du talent; que Dieu ne se mêle point de ces légers intérêts mondains, & qu'il les abandonne à qui a plus de mérite, plus

de bonheur, & plus d'induſtrie. De-là vient cette erreur commune, qu'il eſt libre d'acquérir les biens & les honneurs du monde par importunité, par faveur & par intrigue, & qu'il n'eſt beſoin d'être appellé de Dieu, que dans les charges & les honneurs Eccléſiaſtiques; comme s'il n'avoit pas la même puiſſance ſur tous les hommes, & ſi ſa Providence ne ſuffiſoit pas à régler tous les états différens. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit aſſez examiner ſa vocation, lorſqu'on s'engage dans les dignités Eccléſiaſtiques. Qui ne ſçait que Saint Paul recommande que perſonne n'entre par lui-même dans cet honneur & dans cette charge, mais ſeulement celui qui eſt apellé de Dieu comme Aaron; quelque vertu qu'on ait, il faut un ordre & un commandement de Dieu-même; & Jeſus-Chriſt, tout ſaint, tout innocent, tout Dieu qu'il étoit, ne s'eſt point élevé lui-même en gloire, pour devenir Pontife; mais ſon Pere l'a élevé à cet honneur, en lui diſant: Vous êtes mon Prêtre éternel. Mais il n'eſt pas moins vrai de dire, que chacun par ſon mouvement, doit demeurer dans la condition où il eſt dans le ſiécle, ſoit eſclave, ſoit affranchi: *Unuſquiſque in qua vocatione vocatus eſt, in ea per-*

Ep. ad Hebr. c. 5.

1. Cor. c. 7.

maneat; servus vocatus es, si potes fieri liber, magis utere, & le reste; & qu'au contraire personne ne doit s'avancer que selon le mouvement que Dieu lui donne, & selon les graces qu'il lui fait: *Unicuique sicut divisit Deus, unumquemque sicut vocavit Deus, ita ambulet.*

Cette vérité est fondée, premierement, sur ce que Dieu étant la fin & le principe de toutes choses, tout doit procéder de lui par la puissance de sa grace, tout doit retourner à lui par un hommage dû à sa souveraine Majesté. Secondement, sur ce que, connoissant lui seul, & pesant les cœurs des hommes, selon les termes de l'Ecriture, il est lui seul en droit de leur assigner les places proportionnées à leur force, & aux desseins qu'il a sur eux. Cependant sans attendre que Dieu choisisse, chacun veut faire son choix à part, sans songer à ce qu'il peut, ou ne peut pas, à ce qu'il doit, ou ne doit pas: tel n'étoit né que pour obéïr, qui veut commander; tel veut enseigner, qui n'est propre que pour apprendre. On ne consulte que l'esprit du monde. On rejette ceux qui conviendroient, parce qu'ils ne flatent pas assez la cupidité. On s'applique à ceux qui ne conviennent pas, parce qu'ils sont plus confor-

mes à l'orgueil. Dieu, dont on a méprisé les ordres dans les commencemens, refuse ses graces dans la suite. Comme on s'est mal engagé, on s'acquitte mal de tous ses devoirs. Voilà la source des désordres des particuliers, des maux de l'Eglise, des révolutions des Etats, & des déréglemens de tout le monde.

Si l'usurpation des charges & des emplois est si contraire à la Providence, l'incapacité de ceux qui les possedent ne l'est pas moins. C'est une maxime constante dans la Religion, que Dieu, selon sa sagesse infinie, partage ses graces différemment, & que chacun doit agir selon la mesure qu'il en a reçûe. C'est ce que Jesus-Christ nous apprend *Matth.*
sous la parabole d'un Maître qui assem- *25.*
ble ses Serviteurs, donne à l'un cinq talens, à l'autre deux, à l'autre un, pour les faire profiter ; & distribuant à chacun un emploi proportionné à ses forces & à sa portée : *Unicuique secundùm propriam virtutem*, n'exige aussi qu'une fidélité proportionnée à cet emploi qu'il lui a donné. C'est ce que Saint *1. Cor.*
Paul établit dans son Epître aux Co- *12.*
rinthiens, lorsqu'il enseigne qu'il y a diverses distributions de graces, encore que ce soit un même esprit qui les di-

ſtribue ; qu'il y a diverſité d'offices ; encore qu'il n'y ait qu'un Seigneur qui les donne, & qu'il y a pluſieurs ſortes de miniſtéres & de fonctions, encore que ce ſoit Dieu qui fait tout en tous : *Eph.* 4. & dans ſon Epître aux Ephéſiens, traitant de la diverſité des graces, & des dons de Jeſus-Chriſt, après avoir montré que chacun en a reçu le partage qui lui convient ſelon la deſtination qui en a été faite ; il conclut que chacun auſſi eſt obligé dans l'opération, c'eſt-à-dire, dans la conduite de ſa vie, de ſe tenir à la partie qu'il a reçûe : *Secundùm operationem in menſuram uniuſcujuſque.* De-là je conclus qu'il y a des états proportionnés au talent des uns, qui ne le ſont pas à celui des autres ; que chacun doit s'appliquer à ſe connoître & à s'étudier ſoi-même, pour découvrir juſqu'où vont ſes forces & ſes lumieres, de peur qu'il ne s'engage témérairement ; & que s'avançant au-delà des diſpoſitions que Dieu a miſes en lui, il ne commette mille fautes.

Jugez-vous ſur cette régle, Meſſieurs. Vous prétendez aux Magiſtratures, vous ſentez-vous un cœur capable de réſiſter à la ſurpriſe de la prévention, à la ſollicitation des amis, à

la corruption des préſens, & à tous les efforts de l'injuſtice ? ſinon, ne vous mêlez pas d'être Juge : *Noli fieri judex, niſi valeas perrumpere iniquitatem.* Vous aſpirez à la conduite, & au gouvernement des peuples ; avez-vous une aſſûrance raiſonnable que vous aurez pour eux une tendreſſe de pere, & non pas une dureté de perſécuteur ; que vous ôterez les ſcandales, & que vous n'en commettrez point ; que vous punirez les oppreſſeurs, & que vous n'opprimerez perſonne ? ſinon, ſuivez le conſeil du Sage, ne rendez pas vos péchés plus publics & moins excuſables : *Ne pecces in multitudine civitatis, nec te immittas in populum.* Vous voulez vous élever aux premiers rangs de l'Egliſe. Sans vous flater, avez-vous les qualités que Saint Paul demande ? Conduirez-vous les ames avec charité, & non pas avec empire ? Répandrez-vous ſur les pauvres le patrimoine de Jeſus-Chriſt ? Ne le retiendrez-vous pas pour vous-même ? Serez-vous le modéle du troupeau par une vie apoſtolique, ou le ſcandale par une conduite irréguliere ? Si vous ne ſentez en vous-même ces diſpoſitions : *Noli quærere ducatum à Domino*, dit l'Ecriture, *neque à Rege cathedram honoris.* Ne dé-

Eccl. 17.

Ibid.

Ibid.

mandez ni à Dieu, ni au Roi, une dignité qui ne vous convient pas. Mais quoique ce soit pécher contre la Providence de Dieu, que de s'élever sans mérite, & de former des desseins de vie, sans avoir auparavant, selon l'Evangile, supputé les frais, c'est-à-dire, examiné ce que Dieu nous a donné de force, & de bonne volonté. On ne se détermine plus par la connoissance de ses vertus, ou de ses défauts, ni par la mesure des dons de Dieu, ni par les conseils sages & désintéressés des personnes éclairées; mais par certaines loix d'opinion que la vanité des hommes a établies : parce qu'on est de telle ou telle naissance, parce qu'on a certaine quantité de biens de fortune, parce qu'on est bien ou mal fait du corps. Celui-là court après les charges militaires, par cette seule raison que son pere s'y est avancé. Celui-ci achete une charge dans la robe, seulement parce qu'il a dequoi l'acheter. Cette fille se fait Religieuse, parce qu'elle ne trouve pas de parti selon sa condition, ou son caprice, & souvent, hélas! parce qu'elle déplaît à ses parens, ou qu'elle n'est pas assez belle pour le monde, ou qu'elle a le malheur de n'être pas l'aînée de sa famille; on la force

tantôt par douceur, & tantôt par crainte, d'aller dans un Cloître, sans piété & sans vocation, pleurer toute sa vie la perte involontaire de sa liberté, & porter la peine de l'âge ou de la beauté d'une sœur, de l'ambition ou de l'avarice d'une mere.

Mais ce n'est pas assez d'être appellés, ce n'est pas assez d'être capables, il faut être utiles au prochain, quand on s'éleve au-dessus de lui. Jesus-Christ nous a enseigné cette vérité, lorsque pour répondre à deux de ses Apôtres qui demandoient les premieres places de son Royaume, il leur dit : Pouvez-vous boire le Calice que je boirai ? comme s'il eût dit, ainsi que remarque Saint Augustin, vous voulez être grands, & vous ne considérez pas les conditions attachées à la grandeur. Vous regardez où vous avez dessein d'aller, & non pas où il est nécessaire que vous passiez ; il faut pour être au dessus de tous, que vous deveniez comme moi, les serviteurs de tous ; & que, par un plus grand travail, vous parveniez à un plus doux repos. Ce qui fait voir que les dignités sont des fonctions, & des ministéres laborieux, & non pas de simples marques d'honneur, ou des prétextes pour vivre dans la mollesse.

Matth. 20.

Corint. *c.* 12. Saint Paul pose comme un principe de la morale Chrétienne, que la diversité des charges est ordonnée de Dieu, non pas pour l'honneur de ceux qui les possédent, mais pour l'utilité de ceux qui en dépendent; & que s'il se trouve divers emplois dans les desseins de sa Providence, c'est pour nous secourir mutuellement par la variété de nos services, & non pas pour nous préférer les uns aux autres par l'inégalité de nos talens. L'Esprit de Dieu, dit-il, se manifeste diversement, & nous fait pourtant toujours agir pour le bien du prochain : *Unicuique datur manifestatio spiritûs ad utilitatem.* La raison qu'en donnent les Peres, c'est que celui qui est supérieur aux autres, & qui par conséquent, doit être dans une plus grande perfection, est obligé de travailler à celle des autres par ses discours, par ses soins, & par ses exemples. Secondement, parce qu'il y a plus de devoirs où il y a plus d'élévation. Troisiémement, parce que celui qui gourverne les autres, se dépouille en partie de lui-même; & que comme il acquiert sur ses inférieurs des droits de respect, d'amour, & d'obéissance, il s'impose aussi réciproquement des devoirs de charité, de protection, & de secours.

S'il

S'il amasse du bien, ce ne doit pas être pour en jouir, mais pour en faire part aux pauvres. S'il est habile, ce n'est pas pour s'en glorifier, c'est pour conduire ceux qui ne le sont pas. S'il est puissant, ce n'est pas pour son intérêt, mais pour celui des foibles qu'il assiste ; & s'il est vertueux, il n'a presque de vertus pour lui, que celles qui servent aux autres. S'il n'est dans ces sentimens, qu'il quitte les dignités, elles ne sont pas faites pour lui. Que diront ici ceux, qui, après s'être agités pour arriver aux premieres places, s'y tiennent en repos & sans action, & ne font que recevoir l'encens qu'on leur donne comme des Idoles ? Que diront ceux qui s'y tourmentent sans relâche, mais pour acquérir de la réputation, pour avoir le plaisir de dominer, pour augmenter leurs revenus, & laissent le reste au hazard ?

En voila assez, Messieurs, pour vous convaincre de l'opposition qu'il y a de l'ambition avec les maximes de l'Evangile, & avec les ordres de la Providence. Mais comme ce n'est pas assez de vous avoir découvert le mal, si je ne vous donne aussi les moyens de l'éviter, je vous remets devant les yeux la vanité des choses humaines, la brié-

veré de la vie, la févérité des jugemens de Dieu. Quelle ame, fût-elle encore plus ambitieufe que je ne vous ai repréfenté, ne fe détromperoit par ces réflexions, fi elle les faifoit férieufement ? En qualité d'images de Dieu, nous fommes faits pour être heureux par une poffeffion & une jouiffance permanente, immuable, éternelle; deforte qu'il eft abfolument néceffaire à notre bonheur, comme remarque Saint Auguftin, que notre objet foit incapable de périr, & que nous foyons auffi affûrés de fon éternité que de fa perfection. Il eft donc manifefte, que la plus ridicule & la plus baffe prétention dont les hommes foient capables, c'eft de chercher leur plaifir & leur joye dans la jouïffance des chofes du monde, qu'on eft affuré de ne pouvoir conferver, dont la durée n'eft que de quelques momens, & dont l'amour & l'attachement ferment notre cœur à la poffeffion, & à l'amour du vrai bien, & nous eft un obftacle invincible à le pofféder & à le prétendre. Je fens ici de l'indignation, & je crois pouvoir faire aujourd'hui le même reproche aux gens du monde, que leur faifoit autrefois
Amos. c. 6. un Prophête : *O qui lætamini in nihilo!* O vous, qui vous réjouiffez & qui vous

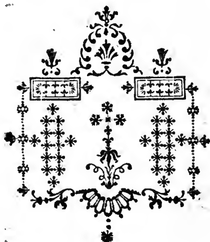
repaiſſez de rien ! Un peu de train, & quelques Serviteurs autour de vous, quelques titres qui ſerviront à vos épitaphes. Faire un peu de bruit dans le monde, être un peu plus regardé par des hommes vains comme vous, avoir un peu plus de facilité d'agir. Voilà à quoi aboutit toute votre ambition. Quelle ſolidité y trouvez-vous, & que vous en reſtera-il pour l'éternité ?

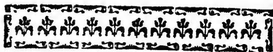
Mais je pardonne, ſi vous voulez, à votre imagination, & je veux que ces choſes ſoient eſtimables ; mais ſur quoi ſont-elles fondées ? ſur une vie de quelques jours. Quand on voit ces ambitieux qui entaſſent entrepriſes ſur entrepriſes, qui forment des deſſeins auſquels pluſieurs vies ne ſuffiroient pas, qui troublent par leurs caprices, le repos des autres & le leur propre, ſans ſonger à la mort qui les menace à tout moment ; qui eſt-ce qui ne ſe ſent pas porté à les rappeller à leur condition mortelle, & à leur dire qu'ils ſont hommes ? Cependant ils vieilliſſent, & leur ambition ne vieillit point ; il meurent, & leur orgueil ne meurt pas au moins quelque tems devant eux. Ecoutez, & prenez les ſentimens d'un homme ſage dont parle l'Ecriture. Il eſt *2. Reg.* rapporté dans le deuxiéme Livre des *c. 19.*

Rois, qu'un Seigneur de Galaad, nommé Berzellaï, considérable par ses grands biens, vénérable par son âge, renommé pour sa fidélité & pour sa sagesse, après avoir assisté David de tout son pouvoir dans le cours des guerres civiles, vint après la bataille de la Forêt d'Estraïm, trouver le Roi, pour se réjouir avec lui de l'heureux succès de ses Armes. L'accueil répondit, & à la générosité du Prince, & au mérite du Sujet. L'un croit n'avoir pas assez rendu de service; l'autre croit n'avoir pas assez de récompense à donner. L'un offre avec grandeur; l'autre refuse avec modestie. Enfin le Roi veut l'attirer à sa Cour pour le loger dans son Palais, & l'y combler d'honneurs & de gloire. Alors ce sage Vieillard, touché d'une vive reconnoissance, & plus encore du dégoût des grandeurs humaines : La Cour, Seigneur, & des honneurs, répondit-il! ne sçai je pas le peu de tems qui me reste à vivre? un homme qui ne doit penser qu'à la mort, n'a pas besoin de ces embarras; & la seule ambition qui me reste, c'est de mourir dans ma maison, & d'être enseveli auprès du tombeau de mes Peres : *Quot sunt dies annorum vitæ meæ, ut ascendam cum Rege in Jerusalem? Octo-*

genarius sum hodiè. Non indigeo hâc vicissitudine. Obsecro te, revertatur servus tuus & moriar in civitate mea. Où sont aujourd'hui les Berzellaïs, fussent-ils âgés de cent ans, qui, étant invités ou retenus à la Cour, dissent comme cet autre : Je suis vieux ; & quand je serois jeune, quelle différence y a-t'il devant Dieu de quelques années de plus ou de moins ? Qu'ai-je affaire des honneurs & des biens, que je serai bien-tôt contraint de quitter ? Qu'importe de mourir riche, il suffit de mourir Chrétien. Laissez-moi employer le tems qui me reste à pleurer mes péchés passés. Il ne s'agit pas de plaire aux hommes en un tems où je m'envas répondre à Dieu. C'est la crainte de ses jugemens qui m'occupe d'autant plus, que le moment où je les dois subir s'avance ; puisqu'une malheureuse expérience du passé me fait voir qu'au lieu de me convertir, je deviens toujours plus coupable : je ne désire pas de vivre, ô mon Dieu ! je souhaite plutôt de mourir, pour expier une vie déréglée par une mort pénitente ; si j'ai été assez misérable pour vivre de la vie des pécheurs, faites que je meure de la mort des Justes ; & que le dernier moment de ma vie sanctifié par la douleur de l'avoir si

mal employée, ſoit pour moi le commencement d'une Eternité bienheureuſe, c'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.





SECOND SERMON POUR LE TROISIE'ME DIMANCHE DE L'AVENT.

Tu qui es ... quid dicis de teipso?

Qui êtes-vous donc? Que dites-vous de vous-même? Jean chap. 1. vers. 21.

JE viens aujourd'hui, Messieurs, comme envoyé de Jesus-Christ, en vertu du ministére de sa parole, faire à chacun de mes Auditeurs, la même demande qu'on fit à Saint Jean : Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-même? non pas pour vous inspirer de l'orgueil, & pour vous donner lieu de faire votre propre éloge; car qui est ce qui ne choisit pas ses beaux endroits, quand il s'agit de se faire voir? Qui est-ce qui étant interrogé, ou qui s'in-

terrogeant de soi, ne se répond pas à son avantage? Qui est-ce qui ne se trouvant pas tel qu'il voudroit, après s'être examiné, ne cherche pas à se flater ou à se prendre pour un autre? Qui est-ce enfin qui n'a pas un portrait de soi, fait sur un original souvent imaginaire, où il trouve moyen de cacher ses défauts, & de relever ses vertus? Mon dessein est de vous ramener à vous-mêmes par la connoissance de ce que vous êtes, & de graver dans vos ames de profonds sentimens d'une humilité raisonnable & chrétienne, en tirant de vous une confession intérieure de vos défauts, de vos foiblesses, de votre néant. Esprit Saint, qui nous apprenez dans vos Ecritures, que le cœur de l'homme est impénétrable, portez dans les plus sombres replis de nos cœurs votre lumiere & votre grace; levez ce voile que notre amour propre étend sur nos consciences, & découvrez-nous ces mystéres d'iniquité qui s'y passent. Vous qui êtes venu enseigner toute vérité, enseignez-nous aujourd'hui celles qui nous sont propres; dissipez ces mensonges de nous-mêmes a nous-mêmes, & cette ignorance affectée de nos fautes, qui est la source de nos désordres. Nous implorons votre secours par l'intercession

l'interceſſion de celle qui reconnut qu'elle étoit la Servante du Seigneur, lorſque l'Ange lui annonça qu'elle en devoit être la Mere. *Ave Maria.*

LES foibleſſes qu'on éprouve, les devoirs auſquels on manque, les fautes que l'on commet, ſont des ſujets d'humiliation que chacun peut trouver en ſoi, & que chacun ſe cache & ſe diſſimule. Il n'y a rien qui ſe faſſe ſentir plus vivement que les miſeres & les infirmités du corps & de l'eſprit dans l'ordre de la nature; mais la foibleſſe de l'homme a cela de propre, dit Saint Grégoire, qu'elle lui fait détourner les yeux de tout ce qui peut lui déplaire; ne pouvant trouver dequoi ſe ſatisfaire au-dedans de lui, il cherche dequoi s'amuſer au-dehors; & au lieu de ſonger à ſa guériſon par la connoiſſance de ſes maux, & des remédes qu'il y doit apporter, il ſonge ſeulement à s'en conſoler en s'efforçant de les ignorer. Il n'y a rien de ſi convenable au Chrétien dans ſa Religion, que de s'inſtruire de ſes devoirs, & de ſe connoître, & ſe juger ſur les obligations de ſon état: cependant on n'en veut ſçavoir qu'autant qu'on eſt réſolu d'en faire; on ſe pardonne certains défauts,

du reste on s'endort sur la Foi d'une Innocence prétendue, & l'on se croit homme de bien, parce qu'on s'empêche de faire réflexion sur le mal qu'on fait. Il n'y a rien de si nécessaire au pécheur que d'avoir un ami fidéle, qui lui mette devant les yeux ce qu'il y a de défectueux & de déréglé dans sa conduite : Mais qui est-ce qui aime la vérité quand elle est contraire à ses passions ? & qui sont ceux qui ne sont pas compris dans ces paroles du Prophête ; *Odio habuerunt corripientem, & loquentem perfectè abominati sunt ?* Ils ont haï celui qui reprenoit, & ils ont eu en abomination celui qui parloit dans la vérité & dans la droiture.

Amos c. 5.

Or, Messieurs, pour vous aider à vous connoître, & pour rendre l'ignorance de nous-mêmes inexcusable, Dieu nous a donné trois principes de connoissance à notre égard : *La raison, la loi, la conscience.* La raison représente l'homme, tel qu'il est ; la loi, le Chrétien, tel qu'il doit être ; la conscience, tel qu'il est devenu par son péché. La raison lui dit : voilà ce que tu es ; la loi : voilà ce que tu dois faire ; la conscience : voilà ce que tu as fait. Ce sont trois miroirs où l'on peut se regarder à toute heure ; & quand vous vous y

ferez reconnus, je pourrai dire ſans crainte à chacun de vous : *Tu qui es? quid dicis de teipſo?* Qui êtes-vous ? & que dites-vous de vous-même ?

I. POINT

Le précepte le plus recommandé dans la Philoſophie, & payenne, & chrétienne, eſt celui qui ordonne de ſe connoître ſoi-même. Les ſages du monde ont recueilli en ce ſeul point toute leur morale ; ils ont cru que le premier uſage que nous devions faire de notre raiſon, étoit de raiſonner ſur ce que nous ſommes ; que l'étude la plus noble & la plus propre à l'homme, étoit l'homme même ; que toute autre ſcience étoit une vaine curioſité : mais que celle du cœur étoit une occupation vertueuſe ; que l'ignorance la plus honteuſe étoit celle de ſoi-même ; & que pour peu de diſpoſition qu'on eût à la ſageſſe, il falloit commencer à être ſage pour ſoi. Ils ſont tous convenus de l'importance de cette maxime : *Connois-toi toi-même ;* ils l'ont gravée unanimement ſur le portail des Temples, & l'ont enſeignée dans leurs écoles ; & quelque diviſés qu'ils fuſſent dans leurs opinions, ils ſe ſont tous réunis en ce point.

Les Peres de l'Egliſe n'ont pas moins

recommandé ce devoir à tous les Chrétiens ; ils en ont parlé comme d'un acheminement à la perfection, & comme d'un abrégé de la vie spirituelle ; & les raisons qu'ils en apportent sont dignes de votre attention. Comme l'humilité est le fondement de toutes les vertus chrétiennes, la réflexion sur soi est le fondement de l'humilité. Comment sera-t'on humble, si l'on ne se connoît ? car l'humilité chrétienne n'est pas une bassesse d'ame, ni une vertu aveugle ; elle doit être éclairée & lumineuse, dit Saint Grégoire, c'est-à-dire, fondée sur la connoissance qu'on a de soi-même, de laquelle elle dépend, & dont elle reçoit tout son prix & tout son mérite. Secondement, parce que cette vûe de nous-mêmes nous porte insensiblement à celle de Dieu, que nous ne sçaurions voir sans le louer & sans l'aimer. Les Bienheureux le connoissent d'une connoissance directe, & sans s'arrêter en eux-mêmes : Mais dans cette vie mortelle, dit Saint Augustin, il faut s'élever du néant de la créature, à la grandeur du Créateur : il faut chercher Dieu en soi-même, & se chercher soi-même en Dieu ; se rapporter à lui, tantôt comme un être abjet & dépendant à un Etre infini &

ſouverain, tantôt comme l'ouvrage à ſon ouvrier, ou l'image à ſon original, & arriver ainſi à ſa connoiſſance par les diſproportions, ou par les reſſemblances que nous avons avec lui. Troiſiémement, parce que cette étude de ſoi-même ſert comme de motif univerſel pour tous les exercices de la piété chrétienne ; la vûe de nos miſeres nous fait recourir à la miſéricorde ; celle de nos beſoins produit les bons déſirs & la priere ; celle de nos dangers nous tient dans une attention & dans une crainte ſalutaire ; celle de nos péchés nous inſpire la pénitence ; celle de nos foibleſſes nous porte à la vigilance & à la précaution ; celle de nos vertus produit la reconnoiſſance & l'action de graces. Ainſi le ſoin de ſe connoître ſoi-même eſt ûn principe & un moyen de ſatisfaire à tous les devoirs de la Religion. Y a-t'il donc rien de ſi juſte & de ſi raiſonnable, que de s'y appliquer ?

Pour entendre cette vérité, remarquez qu'il y a des choſes qu'il eſt néceſſaire d'ignorer ; d'autres, qu'il eſt ſeulement permis d'étudier & de ſçavoir ; & d'autres, qu'il eſt néceſſaire de ſaçvoir & de connoître.

Il y a des choſes que Dieu s'eſt ré-

ſervées à lui-même qu'il n'eſt pas permis de ſçavoir, & où la Foi ſeule peut ſervir de guide; les deſſeins de Dieu dans l'ordre de la Providence, la profondeur de ſes jugemens, la conduite de ſa grace, l'unité de la Nature divine, la Trinité des perſonnes, & tous ces Myſtéres que Saint Paul nomme incompréhenſibles. Ils ſont ſous le ſceau de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu, la raiſon n'y peut pénétrer; l'on n'a pû voir ſans indignation dans ces derniers tems, la licence avec laquelle chacun ſe mêle de raiſonner, & de diſputer ſur la Religion; de quelque profeſſion & de quelque ſexe qu'on ſoit, on veut diſcourir à titre de bel eſprit; on ſe fait honneur d'être de l'opinion de celui-ci, ou de celui-là, ſans ſçavoir le plus ſouvent ce qu'ont penſé ni l'un ni l'autre. On parle indiſcretement & ſans retenue de ces matieres, dont les Papes & les Conciles, quoiqu'aſſiſtés du Saint-Eſprit, n'ont jamais parlé qu'en tremblant; on perd la ſimplicité de ſa Foi, & l'on tombe ſouvent dans les abſurdités qui ſont inévitables à un eſprit qui n'eſt ſoutenu ni par la piété, ni par la ſcience, & qui joint l'ignorance à la vanité.

Il y a des connoiſſances naturelles,

& une curiosité permise, mais difficile, & même quelquefois dangereuse. L'homme est entouré de tant d'objets qui se présentent à son esprit, & qui réveillent en lui cette passion de sçavoir, gravée dans son ame, qu'il se porte, autant qu'il peut, par l'étude & par le travail, à pénétrer les principes, les causes, & les secrets de la nature. Il n'est pas nécessaire qu'il se mette un voile sur les yeux, & qu'il prenne le parti de l'ignorance ou du doute, pourvû qu'il rapporte ce qu'il sçait à celui qui s'appelle dans ses Ecritures, le Seigneur & le Maître des Sciences, & qu'il fasse de ses connoissances le bon usage qu'il en doit faire : Mais comme il est à craindre qu'il ne soit téméraire en voulant sçavoir ce qu'il ne doit que croire, ou trop dissipé, en ne s'appliquant qu'à ce qui lui est indifférent. La Providence de Dieu le propose à lui-même comme un objet de ses connoissances plus nobles, parce qu'il se doit préférer à toutes les choses inférieures ; plus utiles, parce que c'est ce qui le regarde personnellement ; plus aisées, parce qu'il n'a qu'à se considérer lui-même.

Cependant, Messieurs, soit négligence, soit orgueil, personne n'a le

courage de s'observer. Il faudroit perdre un peu de la bonne opinion qu'on a de soi, si l'on venoit à se connoître. On aime mieux s'estimer sur la foi de son amour propre, que de laisser à sa raison la peine de s'examiner. On a plutôt fait de se représenter comme on veut être, que de rechercher soigneusement comme on est. Les réflexions sur soi-même coutent trop à un esprit prévenu de son mérite; on se juge à tout hazard à son avantage, & l'on ne veut pas sçavoir l'embarras de se détromper; ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces gens qui trouvent tant de difficulté à réfléchir sur leur propre cœur, passent leur vie à vouloir pénétrer le cœur des autres; ils s'endorment sur ce qui les touche, & se tourmentent sur ce qu'ils n'ont ni intérêt de sçavoir, ni droit de comprendre, ni pouvoir de corriger; ils se mettent à part, pour ainsi dire, & se tiennent en repos dans leur aveuglement volontaire, & se servent de toutes les lumieres de l'esprit, & de tout l'art des conjectures, pour découvrir & pour deviner même les défauts d'autrui, afin d'exercer au gré de leurs passions une impitoyable censure. Il y a un certain Peuple, dit le Seigneur, par la bouche d'un de

ſes Prophêtes, qui ne voit pas, & qui pourtant, a des yeux, éloignez-le de moi : *Educ foràs populum cæcum & oculos habentes.* Iſ. 43. Ces hommes qui voyent tout ce qui se paſſe dans la conſcience d'autrui, & qui ne voyent rien dans la leur propre, indifférens pour eux, curieux & vigilans pour les autres, faciles approbateurs de leurs actions, ſéveres cenſeurs de celles de leurs freres, eſpions perpétuels de la maiſon d'autrui, aveugles habitans de la leur, attachés à la conduite du prochain, & fugitifs de leur propre cœur.

Comment vous excuſerez-vous, dit Saint Chryſoſtôme, & qu'aurez vous à répondre à Dieu, lorſqu'il deſcendra en jugement avec vous ? Direz-vous que vous n'avez pas connu la vertu ? N'aviez-vous pas dans l'eſprit une idée de perfection où vous vouliez réduire tout le monde, & dont vous croyiez ſeul avoir droit de vous diſpenſer ? Manquiez vous d'intelligence & de diſcernement pour vos actions ? Vous apperceviez la moindre imperfection dans les autres, & vous cherchiez même dans leurs intentions à voir leurs défauts. Vous ont-ils paru petits ? Vous ſçaviez ſi bien l'art de groſſir & d'amplifier ceux du prochain ; que ne don-

niez-vous au moins aux vôtres la difformité qu'ils avoient ? Vous voyiez une paille dans l'œil de vos freres, que ne voyiez-vous au moins la [illegible]tre dans les vôtres ? Peut-être n'avi[illegible]s point d'ami fidéle pour vous av[illegible] de vos fautes ? Aviez-vous besoin de conseil, & cherchiez-vous d'autres avis que ceux que vous aviez pris vous-même pour juger des fautes d'autrui ? Falloit-il que votre malice fût plus éclairée que votre raison, & que vous eussiez trop de curiosité pour les autres, & pour vous trop peu de soin & de réflexion ?

La raison nous est donnée pour trois usages. Premiérement, pour connoître & pour chercher la vérité ; c'est cet œil de l'ame, dit un Pere de l'Eglise, & ce regard de l'esprit, qui voit par lui-même ce qui est véritable & réel, & qui se sert du raisonnement pour le discerner d'avec ce qui est faux & aparent, la raison étant nécessaire pour contempler la vérité, & le raisonnement pour la chercher. Secondement, je dis que cette raison doit être employée à connoître les vérités des mœurs, parce que cette lumiere intérieure étant destinée pour conduire l'homme à sa fin & à sa félicité, elle

doit lui faire voir les principes de la discipline & les voyes de la conduite qu'il doit tenir pour y arriver. Troisiémement, que la principale fonction de l'esprit doit être de découvrir à chacun les vérités qui lui sont propres; car comme le soleil éclaire les parties les plus voisines avant que de répandre sa lumiere sur les plus éloignées, nous devons ramasser dans notre raison tout ce que nous avons de connoissance pour nous considérer nous-mêmes. Ce que l'Ecriture nous a voulu marquer quand elle a dit, que les yeux du sage sont dans sa tête, & que les yeux de l'insensé s'égarent dans les extrémités de la terre, parce qu'il dissipe en imaginations vagues & en curiosités inutiles, cette lumiere qu'il devroit recueillir & réserver toute entiere pour lui-même.

In faciε prudentis lucet sapientia oculi stultorum in finibus terræ. *Prov.* 17.

Or, Messieurs, consulte-t'on cette raison? je parle d'une raison assistée de la Foi & fondée sur la conscience; la plupart des hommes se jugent, non pas par ce qu'ils sont, mais par ce qu'ils aiment, par ce qu'ils estiment, par ce qu'ils possedent. *Tu quis es?*

On se connoît par ses richesses, par sa puissance, par ses titres, non pas par sa nature, ou par ses inclinations, par ses habitudes, par sa réputation.

On se regarde comme grand Seigneur, non pas comme homme mortel, ni comme un homme pécheur. Pourquoi vous enorgueillissez-vous, cendre & poussiere que vous êtes? Dequoi pouvez-vous vous glorifier? d'une noblesse que vos peres ont acquise par leur ambition & par leur orgueil, & que vos enfans perdront peut-être par leurs bassesses; d'un nom qu'on se fait souvent sans mérite, & qu'on perd aussi sans sa faute: des louanges que le mensonge donne à la vanité, & que la vanité paye au mensonge: d'un esprit qui s'use par le repos, qui s'appesantit par le travail: d'une beauté que l'Ecriture appelle vaine & trompeuse: d'une fortune qui s'établit avec peine, & qui se renverse & tombe souvent de son propre poids: d'une protection qu'on vous donne par hazard, & qu'on ôtera par caprice: des richesses que vous perdrez, & qui, peut-être, vous perdront: des amis à qui vous deviendrez indifférens dès que vous serez moins heureux. Voilà sur quoi vous fondez une opinion que vous avez de vous-même. Mais quand vous auriez tous ces biens ensemble, & que tous ces biens seroient solides, est-il raisonnable d'aller chercher hors de vous, l'idée

& la connoissance de vous-même ? n'ai-je pas droit de vous réduire à mon principe, & de vous demander : *Tu quis es ?*

Les autres se jugent, non pas par les sentimens de leur conscience, mais par les complaisances qu'on a pour eux ; ils se connoissent par ce qu'on leur dit, plutôt que par les vérités qu'ils pourroient se dire à eux-mêmes : personne ne nous aide à nous faire connoître ce que nous sommes, on n'a ni zéle ni charité pour le salut de son prochain. Dans les conversations, on s'entretient des choses vaines : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum;* & chacun conspire à nous cacher nos défauts pour contribuer à entretenir ou à produire la vanité. Il n'y a homme, si misérable puisse-t'il être qui ne trouve son flateur, s'il peut se rendre utile à quelqu'un. Le monde est plein de nuages que la flaterie a formés, & dont elle couvre ce qui pourroit nous humilier. On a des voiles toujours prêts à jetter sur la vérité, pour peu qu'elle soit austére, & qu'elle puisse blesser ceux à qui l'on parle : on l'altere par le mensonge, on la dissimule par le silence, on la tempere, on l'affoiblit par les expressions. La société n'est propre,

ment qu'un commerce de menſonge & de fauſſes louanges, où les hommes ſe flatent, où l'on s'entête mutuellement de l'encens qu'on ſe donne les uns aux autres; l'on traite ſouvent de vertus les vices d'autrui, pour mettre à couvert les ſiens, & ſe faire un art de tromper & d'être trompé : c'eſt l'honnêteté, c'eſt la politeſſe du monde.

Ce n'eſt pas, Meſſieurs, qu'on en ſoit dans le fond pour cela, plus doux & plus indulgens; la malignité n'y perd rien; & après le bien qu'on a dit, on va ſouvent ſe mocquer de la ſimplicité de ceux qui l'ont crû. Après avoir fait en préſence le portrait flateur, on va montrer en ſecret le portrait ridicule aux autres. On ſe dédommage des louanges qu'on a dites par les railleries mêmes qu'on en fait; & contre tous les droits de la charité chrétienne, on ſe joue de ceux qu'on a révérés, & l'on renverſe en particulier l'idole qu'on vient d'encenſer en public.

Eſt-ce donc ſur ces jugemens ſi trompeurs, que vous fondez la connoiſſance de vous-mêmes, cherchez-là au-dedans de vous : *Humiliatio tua in medio tui*, dit un Prophête : Retirez-vous au fond de votre cœur; de-là, jettez vos yeux ſur ce que vous êtes,

vous ne trouverez qu'illusion dans les sens, qu'égarement dans l'imagination, que corruption dans vos volontés, qu'inconstance dans vos désirs, qu'incertitude dans vos résolutions, qu'impuissance dans vos actions. Votre raison, assistée de votre Foi, vous donnera ces connoissances ; & la Loi de Dieu, qui est la vraie justice, la perfectionnera ; c'est ma deuxiéme Proposition.

Quand je parle de la Loi de Dieu, Messieurs, je parle de ce que la miséricorde divine nous a laissé de plus sensible pour l'instruction de nos esprits, & pour la réformation de nos mœurs ; de ces saintes Ecritures qui sont les instrumens de notre Foi, la consolation de nos espérances, les régles & les motifs de notre charité ; dans lesquels il n'y a rien qui ne nous instruise, si nous manquons de lumiere ; rien qui ne nous reprenne, si nous manquons de fidélité & de droiture ; rien qui ne nous encourage, si nous entrons dans les voyes de Dieu ; qui ne nous effraye, si nous avons besoin de crainte ; qui ne nous attendrisse, si nous sommes sensibles à l'amour de Dieu ; qui ne nous montre la vertu avec ses récompenses, II. POINT

si nous avons dessein de la suivre ; ou le péché avec ses châtimens, si nous avons résolu de la quitter. En un mot, c'est la parole de Dieu dont je parle, & cette parole de Dieu, c'est sa Loi.

Or, Messieurs, c'est cette Loi qui nous fait connoître à nous-mêmes, & sur laquelle nous devons nous juger. Premiérement, elle nous donne la connoissance du péché par les défenses & les réprimandes qu'elle fait. Comment aurois-je remarqué, dit Saint Paul, les mauvais désirs de la concupiscence, si la Loi ne me disoit : Tu n'auras point de mauvais désirs ? Sans cette lumiere, l'esprit ne pourroit distinguer le mal d'avec le bien, & le cœur suivroit aveuglément ces inclinations ; Dieu nous l'a donc donnée comme un principe de connoissance & de discernement entre le vice & la vertu. Secondement, elle nous montre nos devoirs, parce qu'elle nous expose les volontés de Dieu & les obligations que nous avons de les accomplir, non-seulement ces devoirs communs & ces volontés générales qui maintiennent l'ordre & la justice du monde, mais encore ces régles particulieres de notre état & de la justice qui nous est propre, afin que chacun passe la vie à suivre la volonté de Dieu :

Ut

Ut jam non desideriis hominum, sed voluntate Dei quod reliquum est in carne vivat temporis, dit l'Apôtre Saint Pierre. Troisiémement, elle nous fait voir les peines ou les récompenses, afin de nous retenir par les unes, & de nous exciter par les autres; & de nous montrer ce que nous sommes, par ce que nous méritons.

Enfin, toute l'intention de la Loi tend à nous donner une connoissance parfaite de nous-mêmes; aussi elle est appellée tantôt justices, parce qu'elle contient les régles de la droiture & de l'équité, que nous devons observer en nous; tantôt jugemens, parce que c'est sur elle que nous devons fonder l'opinion que nous avons de nous-mêmes; tantôt justifications, parce que c'est d'elle que nous devons prendre les principes de nos connoissances; tantôt témoignages, parce que c'est par elle que nous pouvons répondre à Dieu de la soumission que nous avons à ses volontés; tantôt commandemens & ordonnances, parce qu'elle nous prescrit ce qu'il faut faire; quelquefois lumiere, parce qu'on est éclairé quand on la suit, & quand on la pratique. Aussi Dieu commande de méditer jour & nuit cette Loi, de l'avoir sans cesse

devant nos yeux, de la conſerver & de la lier dans notre cœur : *Liga ea in corde tuo jugiter*, de la conſulter dès le point du jour : *Evigilans loquere cum eis;* de nous mettre ſous ſa garde & ſous ſa protection pendant notre ſommeil : *Cum dormieris, cuſtodiant te;* pour nous apprendre que ce doit être-là notre ſérieuſe application, & notre étude continuelle.

Cependant, Meſſieurs, quelqu'un y fait-il réflexion ? Sçait-on & veut-on ſçavoir par ſoi-même les vérités que la parole de Dieu renferme dans ſes Ecritures ? Voudroit-on avoir donné à une lecture ſi ſainte & ſi néceſſaire, quelques momens de ce tems qu'on paſſe ſi triſtement dans une molle & ennuyeuſe oiſiveté ? N'aime-t'on pas mieux lire ces curioſités inutiles, qu'un homme revenu des pays éloignés aura peut-être débitées pour ſe mocquer de la ſimplicité du ſien, & pour ſe délaſſer des travaux de ſes voyages par le plaiſir qu'il a de faire croire qu'il a vû ce qu'il n'a fait qu'imaginer ? N'a-t'on pas plutôt entre les mains ces fables amoureuſes, que les paſſions ont produites, & qui produiſent les paſſions, dont la compoſition & la lecture ſont ſouvent la corruption de l'eſprit & du cœur, &

toujours l'occupation des personnes qui n'en ont point ? Nous sommes les enfans & les disciples de Jesus-Christ, puisqu'il nous a régénérés par son sang, & qu'il nous est venu enseigner la Doctrine céleste qu'il avoit apprise de son Pere. Si nous faisons de ces deux grandes qualités notre dignité & notre gloire, pourquoi n'avons-nous pas toujours devant nos yeux le recueil des enseignemens de notre Maître, & le Testament qui nous assûre l'héritage de notre Pere ? Un Religieux qui n'auroit jamais lû les Constitutions de son Ordre, & les Régles de son Fondateur ; un Sçavant qui n'auroit pas vû certains livres originaux, où sont les fondemens de la Doctrine qu'il professe, vous sembleroient-ils raisonnables ? Comment pouvons-nous donc négliger de lire la Loi de Jesus Christ, dont les paroles sont esprit & vie, puisqu'étant entrés par le Baptême dans la Religion dont Jesus-Christ est le Fondateur, nous devons regarder l'Evangile comme notre régle, qui nous fait connoître sa volonté, qui nous propose ses exemples, qui nous assûre de ses promesses ; qui est notre lumiere en ce monde, & qui, selon l'expression même de Jesus-Christ, nous doit un jour

juger en l'autre : *Sermo quem locutus sum ipse vos judicabit in novissimo die.*

C'est de ce peu de soin de lire ces saintes instructions, que vient l'ignorance de nous-mêmes & de nos devoirs. On ne sçait ni ce qu'on doit aimer, ni ce qu'on doit haïr, ni ce qu'on doit pratiquer, ni ce qu'on doit obmettre dans la Religion ; un terme de l'Ecriture est une espece de langage inconnu. On ne sçait ni ce qu'on est, ni ce qu'on n'est pas. On ne fait aucune application sur soi des devoirs de la piété. On entend des Sermons, & l'on n'en est ni plus humble, ni plus éclairé.

La parole de Dieu ne produit presque aucun effet. On prêche, on parle, on discourt, toutes les Chaires retentissent d'invectives contre les vices ; & cependant voyons-nous moins de luxe dans les habits, moins d'injustices dans les jugemens, moins de licence dans les conversations, moins d'infidélité dans le commerce de la vie ? D'où vient qu'il y a si peu d'amendement dans les mœurs & si peu de conversions parmi les Fidéles ?

C'est à la vérité la faute des Prédicateurs, si, par une vaine & indiscrete passion de paroître, ils se produisent dans les fonctions Evangéliques, & se

mêlent de parler de Dieu avant que de l'avoir écouté dans la retraite & dans la priere : si, abusant de leurs talens pour gagner l'estime du monde, ils se prêchent eux-mêmes, au lieu de prêcher Jesus-Christ ; s'ils se proposent la prédication comme un moyen de se distinguer, ou comme un chemin pour arriver aux dignités de l'Eglise ; s'ils briguent les suffrages des Auditeurs, pour appuyer une douteuse réputation par l'intrigue & par la cabale ; s'ils démentent par leurs mauvaises mœurs la sainteté de leurs paroles, ils sont coupables du peu de fruit que produit leur ministére, & Dieu leur fait ce reproche dans ses Ecritures : Pourquoi te mêles-tu de débiter mes vérités, & de distribuer ma sainte parole ? *Quare tu enarras justitias meas* ?

Mais aussi les Auditeurs ne contribuent-ils pas à rendre tant de bons discours inutiles ? Avec quelles dispositions y viennent-ils ? les uns par occasion, les autres par curiosité, plusieurs par coutume : est-ce pour s'instruire ? est-ce pour se régler ? ils considérent le Sermon comme une simple déclamation dont ils se font eux-mêmes les Juges, non pas comme une exhortation qu'ils doivent écouter avec respect. Leur des-

ſein n'eſt pas de corriger leurs defauts, mais de remarquer ceux des autres. Ils veulent voir s'il eſt touchant, s'il eſt moral; car aujourd'hui on ne veut preſque plus oüir parler des Myſtéres; la Doctrine paroît trop ſéche : il faut des moralités qui touchent le cœur, dit-on, & qui ne font ſouvent qu'égayer l'eſprit. On ignore ſans peine la conduite de Dieu ſur nous, qui eſt le fond de la Religion, pourvû qu'on connoiſſe la conduite des hommes entr'eux : on veut avoir le plaiſir de voir un péché bien repréſenté, afin de juger, tantôt celui-ci, tantôt celle là. On demande des images des mœurs & des vices du tems, où chacun cherche les paſſions d'autrui, au lieu de découvrir les ſiennes propres; l'on ſe fait un plaiſir d'éloigner de ſoi ſon péché, par de malignes applications qu'on fait ſur celui des autres, & de tourner les remontrances de celui qui prêche, en médiſances ſecretes, & en ſatyres contre le prochain. Les Prédicateurs ſont obligés d'accommoder ainſi le pain de la parole de Dieu au goût de ceux à qui ils la diſtribuent; & ils tireroient de grands avantages de ces moralités chrétiennes, ſi les Auditeurs en faiſoient l'application ſérieuſe ſur eux-mêmes; mais ils

ne ne veulent pas s'y rrconnoître.

C'eſt pourtant le propre de la Loi de nous montrer nos défauts, & de nous donner les moyens de les corriger. Moyſe avoit ordonné dans l'ancienne Loi, qu'on mît à l'entrée du Tabernacle un grand baſſin rempli d'eau, composé de pluſieurs miroirs raſſemblés, afin que les Prêtres qui entroient dans les fonctions de leur Sacerdoce, trouvaſſent en même-tems dequoi découvrir leurs taches, & dequoi les laver & effacer : Image, dit Saint Grégoire, dans laquelle les Chrétiens, qui ſont le Peuple ſaint, & le royal Sacerdoce, doivent ſe conſidérer attentivement, afin de ſe laver de leurs péchés, & de ſe rendres dignes de la pureté de Dieu. Il faut donc méditer cette Loi, il faut ſe l'appliquer, il faut la pratiquer.

Mais combien d'illuſions ſe fait on pour ſe mettre à couvert de la Loi de Dieu, & pour éviter ſes lumieres? *On l'altere, on la diviſe, on en abuſe.*

On n'oſeroit chocquer ouvertement la parole de Dieu, mais on l'interpréte, on la prêche, on la tourne à ſon avantage ; on raiſonne ſelon ſes déſirs, on s'aide de toutes les circonſtances qui peuvent diminuer le péché ; on

consulte des personnes foibles, ou pré-venues, ou intéressées, & l'on fait tout dire à l'Evangile par les détours & par les fausses couleurs qu'on lui donne. Dieu commande dans ses Ecritures de pardonner les injures : *Nisi remiseritis unusquisque*. Cependant chacun se croit le malheureux & l'offensé. On se fait un zéle de justice, de son ressentiment & de sa passion : on croit que c'est assez de resserrer sa haine & de sauver les apparences : on proteste qu'on ne veut point de mal à son frere, on en pense de lui, on lui en procure, on lui en fait si l'on peut, en disant toujours que chrétiennement on lui pardonne. Dieu dit dans ses Ecritures, que si notre œil, notre pied, ou notre main nous scandalise, nous devons les arracher & les couper; c'est-à-dire, que si les choses mêmes qui nous sont les plus cheres, nous sont occasion de chûte & de péché, il faut nous en séparer, quelque peine & quelque violence que nous ayons à souffrir en le faisant. Cependant on se flate qu'on n'aura pas tant de foiblesse, on se fonde sur une résolution qu'on aura tant de fois prise inutilement, sur une confession qu'on aura faite sans beaucoup de disposition, sur quelques jours de trêves que le

remords

remords de la conſcience, quelque reſpect humain, ou le dépit, auront fait faire. C'eſt ainſi qu'on déguiſe les uſures, les ſimonies; chacun a ſes ſubtilités, & l'on ne reconnoît preſque plus de coupables, que ceux qui ſont aſſez ſimples & aſſez groſſiers pour ne pas ſçavoir donner la couleur qu'il faut à leurs péchés.

Les autres diviſent la Loi. Ils regardent comme ce Phariſien de l'Evangile, les endroits qu'ils en obſervent, & ne voyent pas ceux où ils manquent, prenant occaſion, non pas de s'humilier de ce qu'ils n'en font pas, mais de ſe juſtifier de ce qu'ils s'imaginent en faire. Combien voit-on de riches, qui, ſous ombre de quelques aumônes qu'ils donnent, croyent que tous leurs péchés d'ailleurs ſont effacés. Ils conſidérent, non pas les pauvres qu'ils ont faits, mais quelques pauvres qu'ils aſſiſtent. Ils couvrent leurs injuſtices ſous un peu de charité; ils ne s'accuſent pas du bien qu'ils retiennent, mais ils ſe glorifient de celui qu'ils donnent, & ſe font une dévotion de ce qu'ils retranchent à leur injuſtice.

Combien voit-on de perſonnes ſe pardonner leur luxe, leur orgueil, leur envie, à la faveur d'un peu de pu-

deur qu'elles ont ; pourvû qu'elles soient chastes, elles croyent pouvoir être malfaisantes, s'imaginant que de n'avoir pas un vice, c'est avoir toutes les vertus, qu'à la faveur d'une bonne réputation qu'elles ont, elles ont acquis le droit de faire ce qu'il leur plaît dans tout le reste, & qu'elles peuvent médire de tout le monde impunément, parce qu'elles sont à couvert d'une espece de médisance.

Voilà, Messieurs, les illusions qu'on se fait sur la Loi de Dieu. Elle est faite pour nous donner la connoissance de nous-mêmes ; & pourquoi ne nous en servons-nous pas de miroir pour nous y regarder, non pas d'une vûe passagere, mais fixe & constante ? Cette Loi est sainte, dit David ; pourquoi ne nous réglons-nous pas sur elle pour le devenir ? Cette Loi convertit les ames ; pourquoi sur ces lumieres ne commençons-nous pas à changer de vie ? Cette Loi est un témoignage fidéle ; pourquoi cherchons-nous à l'altérer & à la corrompre ? Cette Loi donne de la sagesse aux humbles ; pourquoi ne nous voyons-nous pas en elle toujours petits, toujours imparfaits, tels que nous sommes ? Prions que Dieu la répande dans nos esprits comme

Lex Domini immaculata, convertens animas : testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.

lumiere, afin qu'elle nous éclaire; que Dieu l'imprime dans nos cœurs comme charité, afin qu'elle nous ſanctifie, & qu'elle ſoit la ſource des graces qui produiront la gloire que je vous ſouhaite.



SERMON
POUR LE QUATRIE'ME
DIMANCHE
DE L'AVENT,

Prêché devant le Roi, en sa Chapelle à Versailles.

Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ . . . jam enim securis ad radicem arboris posita est. *Luc chap.* 3.

Faites donc des fruits dignes de pénitence, car déja la coignée est au pied de l'arbre. Ev. sel. S. Luc chap. 3.

SIRE,

Je croirois manquer aujourd'hui à mon ministére, si je ne joignois ma foible voix à celle du Précurseur de Jesus-Christ, premier interprête de l'Evangile, & premier modele des Prédicateurs Evangéliques. Les Peuples, sortis en foule de leurs Villes, l'alloient

trouver dans son Désert pour s'instruire de leurs devoirs ; au lieu qu'il faut aller trouver les Riches & les Grands du monde pour les instruire & pour les avertir des leurs. Ceux-là, résolus de changer de vie, & touchés du désir d'accomplir la Loi, écoutoient avec soumission & avec crainte, les exhortations & les menaces qu'on leur faisoit, & disoient en tremblant : Que faut-il donc que nous fassions ? *Quid ergo faciemus ?* Ceux-ci, charmés des plaisirs & des vanités du siécle, écoutent souvent sans fruit & sans réflexion les vérités les plus importantes quand elles blessent leur délicatesse, & qu'elles s'opposent à leurs passions, & diroient volontiers comme ces enfans de mensonge & de désobéïssance dont parle un Prophête : Prêchez-nous des choses qui plaisent, voyez nos erreurs, & laissez-les nous : *Dicite nobis placentia, & videte nobis errores.*

Je sçai, Messieurs, je sçai, que la sainteté du Prédicateur, contribuoit à la docilité & à la conversion des Auditeurs ; que l'austérité de sa vie confirmoit celle de sa Doctrine, & que rien ne pouvoit résister à un célebre Pénitent qui avoit pratiqué la pénitence avant que de l'enseigner ; & qui, tou-

jours admirable & par ses mœurs & par ses discours, soutenoit la grandeur de ses instructions par la force de ses exemples. Mais l'Evangile ne dépend pas des œuvres de ceux qui le prêchent, pourvû que Jesus-Christ soit annoncé, il n'importe qui est le Ministre qui l'annonce. La vérité, par quelque canal qu'elle coule, retient toujours sa pureté, & soit Saint, soit pécheur qui l'enseigne, comme elle est toujours également pure en elle-même, elle doit toujours être également vénérable à ceux qui l'écoutent. Ne vous étonnez donc pas, si tout indigne que je suis, prenant la voix d'un Prophête, & plus que Prophête, je vous dis comme lui, changez de mœurs, corrigez-vous, faites des fruits dignes de pénitence.

Mais en vain parlerois-je de la pénitence comme Saint Jean, si je n'étois animé de ce même Esprit qui le fit parler : *Factum est Verbum Domini super Joannem, ut exiret de deserto.* Faites, Seigneur, que je sente en moi cette impression vive & efficace de votre parole, qui me fasse comme sortir hors de moi-même pour aller imprimer dans l'esprit de mes Auditeurs la crainte de vos jugemens, que je leur découvre les conséquences du présent & de l'a-

venir, dont ils abusent, que je leur montre les portes de la mort ouvertes, & les portes du Ciel fermées pour eux, s'ils n'appaisent la justice de Dieu qui les menace, & qu'enfin je leur inspire, non pas des désirs lents & vains, d'une conversion foible & mal assurée, mais des fruits solides d'une prompte & véritable pénitence; c'est par l'intercession de la Mere de Jesus-Christ que j'espere obtenir cette grace, & c'est pour cela que je lui dis les paroles de l'Ange: *Ave Maria, &c.*

SIRE,

Ce seroit ignorer tous les principes de la Religion, & toutes les régles de l'équité & de la justice, que de douter de la nécessité indispensable de la pénitence. Qui ne sçait que tout homme est pécheur, & que tout pécheur doit être puni, ou par les peines qu'il s'est lui-même imposées pendant sa vie, ou par celles qui lui sont destinées après sa mort. La justice de Dieu peut être adoucie, mais elle ne peut être fraudée, l'ordre doit être rétabli, ou par la réparation volontaire, ou par la peine forcée de celui qui l'a violé. Jesus-Christ a prêché ces vérités, l'Evangile

est composé de ces maximes : Faites pénitence, car le Royaume des Cieux approche : si vous ne faites pénitence vous périrez tous. Mais quoique tout le monde convienne de la nécessité de la pénitence, tout le monde en éloigne la pratique. On ne croit pas pouvoir s'en défendre, mais on croit pouvoir la différer ; & chacun persuadé du fond de sa conversion, se retranche sur le tems de l'exécuter. L'un dit, je suis jeune, rien ne me presse ; l'autre dit, je péche, il est vrai, mais je me convertirai à la fin. Je m'arrête à ces deux prétextes, je prétends combattre cette fausse raison de l'âge ou de la santé, cette fausse espérance de se convertir dans une extrême maladie, & vous montrer si bien la vanité de ces pénitences éloignées, que si vous n'en êtes convertis, du moins vous en demeurerez convaincus.

I. POINT

Il n'y a rien de plus injuste ni de plus déraisonnable que cette pensée. Je suis jeune, & je ne suis pas pressé d'être homme de bien. Les Philosophes Payens ne l'ont pû souffrir, & l'un d'eux s'écrie sur ce sujet : Insensés que vous êtes, vous voulez donc donner à vos passions la fleur de vos ans, & ne ré-

ſerver à la ſageſſe qu'un reſte de vie qui ne ſera plus bonne à rien ! Eſt-il tems de commencer à bien vivre lorſqu'il eſt tems de mourir ? Ne pouvez-vous concevoir de bons deſſeins que pour un âge où vous n'aurez plus la force de les accomplir ? Quelle erreur de ne vouloir être raiſonnable qu'en un âge où peu de gens ſont arrivés, & où vous n'arriverez peut-être jamais..... Qu'eût-il dit, s'il eût connu par la foi, que chaque portion de notre vie appartient à Dieu, par qui nous vivons ; que Jeſus-Chriſt ne peut ſouffrir de Serviteurs, non-ſeulement méchans, mais même inutiles, & que tous les momens que nous paſſons en ce monde, ſont des ſemences de l'éternité ? Qu'eût-il dit, s'il eût ſçû le prix de la ſageſſe divine que nous profeſſons, de la gloire infinie où nous eſpérons arriver, du ſang de Jeſus-Chriſt dont nous devons faire un fidéle uſage ? Qu'eût-il dit, s'il eût appris de l'Evangile, que Dieu nous ayant choiſis pour être à lui, s'eſt hâté, pour ainſi dire, de nous aimer dès l'éternité ; que nous ayant depuis adoptés pour être ſes enfans & ſes héritiers, il n'a pas interrompu le cours de ſes bienfaits & de ſes graces ; & que cependant nous nous laſſons, où

nous cherchons des délais à l'aimer, & lui retranchons la plus grande & la meilleure part d'une vie, qui, toute entiere, ne suffiroit pas à la reconnoissance & aux services que nous lui devons.

Mais cherchons dans les pures sources des Ecritures des preuves touchantes de cette vérité. Le Sage ne donne point de conseil plus précis & plus important que celui d'une prompte conversion : *Ne tardes converti ad Dominum, & ne differas de die in diem.* Il en donne trois raisons différentes dans la suite. La premiere, est tirée de la grandeur des récompenses divines; comme s'il disoit, faites du bien en tout tems, parce que les récompenses de Dieu durent éternellement. On vous prépare une éternité de gloire, mais il faut employer tous les momens qu'on vous donne pour l'acquérir : vous êtes destinés à être heureux autant que Dieu régnera dans le Ciel, mais vous êtes obligés de servir Dieu tout le tems que vous vivrez sur la terre : voilà dans l'inégalité des services & des récompenses, la seule proportion qu'on y peut trouver. La seconde, est tirée de l'infirmité de la vieillesse: *Memento Creatoris tui antequam veniant dies afflictionis.* Souviens-

toi de ton Créateur pendant que tu es jeune, avant que ces jours de douleur & de travail arrivent, & ces tristes années qui rendent la vie ennuyeuse & insupportable : concluons de-là qu'il ne faut pas remettre sa pénitence à cet âge, où les forces venant à manquer, on ne peut plus porter sur soi la peine de son péché, & où souvent l'on ne l'interrompt que par l'impuissance où l'on est de continuer à le commettre. La troisiéme raison qu'il apporte, c'est l'utilité que l'homme retire d'une prompte conversion. Vous louerez le Seigneur votre Dieu, dit-il, étant encore jeune & en santé, & vous serez comblé de ses faveurs & de ses miséricordes, pour nous apprendre que le moyen d'attirer les graces de Dieu dans tout le cours de la vie, c'est de répondre à ces premiers mouvemens ; & que pour guérir de nos maux avec plus de sûreté, il faut être des premiers à entrer dans la piscine salutaire de la pénitence dès que les eaux en sont agitées.

Le principe de toutes ces raisons est tiré de l'obligation que nous avons de faire un bon usage du tems. Saint Paul met en cela toute la prudence, & toute la justice Chrétienne : *Videte, fratres, quomodo cautè ambuletis, non quasi insi-*

pientes, sed ut sapientes, redimentes tempus. Prenez garde de ne pas vous conduire comme des insensés, mais comme des gens sages qui rachetent le tems, c'est-à-dire, qui en connoissent le prix, qui en ménagent les instans, qui réparent par leur ferveur ce qu'ils en ont perdu par leur négligence, le retenant comme captif, & le faisant servir aux vanités & aux divertissemens du monde, au lieu de le rapporter à sa fin naturelle qui est l'éternité. Car, comme remarque Saint Thomas, Dieu ayant créé les Anges & les hommes pour les rendre heureux, n'a pas voulu pourtant leur donner la béatitude, sans leur laisser quelque tems pour travailler à s'en rendre dignes. Aux Anges il n'a donné qu'un moment, parce qu'étant purement spirituels, & n'ayant besoin ni de succession ni de durée pour agir, un seul acte de charité leur suffisoit pour obtenir la félicité. Pour les hommes qui sont plus lents dans leurs opérations, il leur falloit un plus long espace, c'est ce cercle de jours & d'années qui composent le cours de notre vie, qui nous est donné pour nous perfectionner, & que Saint Jerôme appelle un tems qui conduit à l'éternité : *Tempus æternitatis viaticum.*

Oüi, Messieurs, il nous est donné ce tems par une bonté infinie de Dieu pour pleurer nos péchés, pour en mériter une réconciliation parfaite, pour acquérir les vertus chrétiennes, pour multiplier nos bonnes œuvres, pour obtenir la grace de Jesus-Christ, pour éviter les supplices de l'enfer, pour acquérir une gloire qui est éternelle. Par quel droit voulez-vous donc partager ce tems? Pourquoi en donnez-vous une partie au monde, l'autre à Dieu, l'une au plaisir, l'autre à la pénitence, l'une à l'avidité d'acquérir injustement, l'autre à la peine de réparer vos injustices, l'une à entretenir votre luxe & vos vanités, l'autre à faire des aumônes, & à payer vos dettes? Quelle idée & quelle monstrueuse opposition de vie vous faites-vous, des années de passions & des années de sagesse? Une jeunesse payenne, une vieillesse chrétienne, un déréglement par inclination, une conversion par nécessité; enfin une vie mêlée de mal & de bien, moitié religion, moitié monde; encore le partage n'en est-il pas égal, & nous ne donnons à celui à qui tout appartient, que les misérables restes d'un esprit & d'un cœur usés; semblables en cela à ces Prêtres idolâtres dont parle

Tertullien, qui se réservoient les parties bonnes & saines de la victime, & n'offroient à leurs Dieux que ce qu'il y avoit d'inutile & de corrompu. Il n'est donc pas juste que vous disposiez du tems comme d'un bien qui vous est propre; & si Jesus-Christ vous avertit dans l'Evangile, que ce n'est pas à vous de connoître les tems & les momens que son Pere a mis en sa puissance, comment croyez-vous en être les maîtres, & en pouvoir user selon vos désirs?

Mais quand vous auriez dessein de faire un juste partage, sçavez-vous quelles seront les bornes de votre vie? Quel garant avez-vous de l'avenir qui soit si sûr & si infaillible? Y a-t'il une mesure certaine de vie pour vous? Ecoutez, hommes trompeurs & trompés, disoit le Prophête Isaïe : *Audite, viri illusores.* Vous qui dites, nous avons fait un pacte avec la mort : *Percussimus fœdus cum morte.* Nous nous sommes fait une confiance trompeuse ou non, le mensonge n'a pas laissé de nous protéger : *Posuimus mendacium spem nostram, & mendacio protecti sumus.* Dieu rompera cette alliance que vous avez faite : *Delebit fœdus vestrum.* La grêle détruira l'espérance du men-

ſonge : *Subvertet grando ſpem mendacii* ; & un déluge d'eaux emportera la protection qu'on en attendoit , *& protectionem aquæ inundabunt.* Ne reconnoiſſez-vous pas en ces paroles l'image du monde ? N'y découvrez - vous pas ce qui ſe paſſe tous les jours à vos yeux, & peut-être même dans votre cœur ? Ne vous faites-vous pas un traité de menſonge avec la mort , une eſpérance de menſonge , une protection de menſonge ? Je m'explique : pour peu de ſentiment de Religion qu'on aye , on a quelque deſſein de ſe convertir , mais on met toujours quelque occupation entre ſa converſion & ſoi. On comprend bien que c'eſt une choſe néceſſaire , mais on s'en fait d'autres qu'on avoue à la vérité moins utiles , mais qu'on veut faire paſſer devant comme plus preſſées. Je renoncerai , dit-on , à mon ambition , ſi je puis une fois parvenir à ce dégré de fortune que j'attends , & qui me convient ; cependant on met tout ſon eſprit & tout ſon cœur à ce qu'on recherche : on s'inquiete , on ſe trouble , on employe flaterie , menſonge , injuſtice : On amuſe l'un , on ſupplante l'autre ; on perd ſon repos dans l'eſpérance de le retrouver , & l'on redouble ſon ambition ,

parce qu'on se flate qu'elle finira ; un coup mortel & imprévû au milieu de votre poursuite, vous renversera vous & vos desseins ; vous n'aurez, ni le tems de venir à bout de vos affaires, ni le tems d'accomplir votre conversion. Le monde ne me sera plus rien, dites-vous, si je puis établir ma famille & élever mes enfans au rang & à la grandeur que je leur souhaite. Sur cela on devient & insensible à la misere des pauvres, indifférent pour le prochain, avare pour soi. On ne pense qu'à l'alliance qu'on veut faire, on renverse sa famille pour l'établir, pour élever un de ses enfans ; on devient le tyran des autres, destinant ceux-ci à l'Eglise, sans discernement & sans vocation, afin de mêler à des richesses d'iniquité le patrimoine de Jesus-Christ & de ses pauvres, forçant celles-là par des dégoûts continuels, & par des persuasions violentes, à se jetter dans des Religions, non pas pour se consacrer à Dieu par une oblation volontaire, mais pour se sacrifier par désespoir à la passion de leurs parens, à l'élévation d'un frere plus chéri, à l'ambition d'un pere injuste ou d'une mere dénaturée ; & peut-être après tous ces soins, à la veille de ce mariage qui fait le comble

de

de vos souhaits, à la vûe de ces enfans que vous avez enrichis par votre avarice, que vous avez rendus ambitieux par vos exemples, vous manquerez tout d'un coup à vous, à eux; & de tous ces projets de fortune, il ne vous restera que la douleur des biens que vous aurez perdus pour vous, & les châtimens des péchés que vous aurez commis pour eux.

Mais quand on auroit autant de vie qu'on en souhaite; quand tous les desseins réussiroient selon les vœux qu'on a faits, croyez-vous qu'on suivît vivement la résolution qu'on auroit faite, & qu'on ne travaillât, & qu'on ne pensât plus qu'à la pénitence qu'il faut faire. Hélas! ce repos, ces retraites, ces conversions prétendues ne sont souvent que des espérances de mensonge : *Posuimus mendacium spem nostram.* Où voit-on qu'après une longue suite de désirs mondains, on vienne si aisément à la paix du cœur, & à la tranquillité chrétienne; l'ambition se resserrera, mais elle ne se perdra pas. On n'aura pas les mêmes desseins, mais on aura les mêmes inquiétudes & les mêmes empressemens. On n'aura plus de grandes espérances, on se retranchera sur les petites. On sera aussi vif & aussi

fenſible ſur de petits intérêts de famille qu'on l'aura été ſur les grands. Toute la différence qu'il y aura, c'eſt qu'on ne croira plus avoir de paſſions, parce qu'on n'en aura que de médiocres; & qu'au lieu que dans les grandes agitations du monde, on s'imaginoit au moins qu'on feroit un jour pénitence; on ſe perſuadera qu'on eſt devenu aſſez homme de bien, & qu'on n'a pas beſoin de la faire. Où voit-on des retraites du monde bien ſincéres? le chagrin, la vanité, la bienſéance, font une partie des converſions qu'on voit aujourd'hui: car on s'eſt fait un art de ſe retirer à propos, quand le crédit commence à diminuer, & qu'on ceſſe d'être à la mode; quand, par les diſgraces de la fortune, ou par ſa mauvaiſe conduite, on s'eſt mis en état de ne pouvoir plus ſoutenir ſa qualité; quand on eſt rebuté d'une vie ſouvent fâcheuſe par ces accidens, & ſouvent même laborieuſe dans ſes plaiſirs. Alors on commence à penſer que tout ne convient pas à tout tems ni à tout état; que le luxe & les paſſions ont leurs bornes, qu'il y a un âge à donner à la vanité, & un âge à donner à la modeſtie; qu'il faut affecter d'être ſage, de peur de paſſer pour ridicule. On

s'éloigne du monde, parce que le monde commence lui-même à s'éloigner. On cherche à se venger du mépris que les autres font de soi par le mépris qu'on fait semblant d'avoir pour les autres. On se défait de certains défauts pour avoir droit de critiquer ceux qui les ont. On se jette dans des partis de dévotion pour se consoler en quelque façon de n'être plus propre pour les intrigues du monde. On se fait un mérite de cette espece de nécessité, comme si c'étoit un désir de réforme, & non pas une régle de bienséance; & changeant de manieres sans changer de cœur ni d'inclinations, après avoir eu la vanité de suivre le monde, on veut encore avoir la vanité de le quitter. Voilà les exemples qu'on se propose, voilà les espérances, voilà les ressources imaginaires de dévotion qu'on se fait : *Posuimus mendacium spem nostram.*

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se fait, dit le Prophête, comme une espece de protection de cette conversion imaginaire : *Mendacio protecti sumus.* Le péché naturellement imprime la crainte de la justice de Dieu; mais on se rassûre sur un projet de pénitence qui demeure toujours dans l'es-

prit, & qui ne descend pas jusqu'au cœur. On couvre ses vices présens du prétexte d'une résolution qu'on a faite pour l'avenir. On se juge, non pas sur ce qu'on est, mais sur ce qu'on espere qu'on sera; ainsi souvent l'on se croit vertueux, parce qu'on s'est formé une image de la vertu, & l'on se pardonne sa mauvaise vie, parce qu'on a un désir superficiel de vivre avec plus de régle & plus d'ordre. Voilà, Messieurs, les dangers où vous vous mettez en différant votre conversion, de ne vous convertir jamais.

Plusieurs disent en eux-mêmes, il faut laisser passer cette premiere fougue de jeunesse, on est à Dieu bien plus paisiblement quand on est lassé de ses passions & de soi-même; ils donnent ainsi un prétexte à leur lâcheté, vous le sçavez, mon Dieu, vous qui sondez les consciences & qui lisez dans les cœurs des hommes: ce n'est pas tant une résolution qu'ils font de se corriger, qu'un dessein de s'excuser de leurs fautes. Ils croyent que leurs mauvaises habitudes sont trop difficiles à reprimer; lorsqu'ils seront plus avancés en âge, elles leur paroîtront trop enracinées: ainsi toujours trop jeunes, & toujours trop vieux pour aller à vous,

manquans tantôt de courage & tantôt de force, ils ne vous laisseront que l'intervalle de quelques soupirs que l'extrémité de la maladie ou la crainte de vos jugemens prochains leur arrachera presque malgré eux, & qui ne seront pas tant des marques d'un cœur repentant, que des remords d'un cœur corrompu & endurci dans ses péchés. Car, Messieurs, vous vous trompez si vous croyez que les passions de l'homme finiront avec la jeunesse : écoutez les paroles de l'Ecriture : *Ossa ejus complebuntur vitiis adolescentiæ ejus, & cum eo in pùlvere dormient.* Ses os seront remplis des vices de sa jeunesse, & ses vices seront ensevelis avec lui. Combien voit-on de vieillards sujets aux désordres de leurs premieres années ? Combien d'ambitieux qui ne tenant plus au monde que par de foibles restes de vie, ne laissent pas de courir âprement après des honneurs qui ne leur serviront qu'à augmenter les frais de leur sépulture ; & a graver un titre de plus dans leur épitaphe ? Combien de violence en qui la froideur du sang & l'affoiblissement de la nature n'ont rien diminué de leurs coleres passées ? Combien d'impurs dont l'ame est aussi corrompue par l'impudicité du corps, que le corps par la ca-

ducité de l'âge, nourrissent encore un feu secret dans leurs os, qui ne s'éteindra qu'avec la vie ? Ils sont esclaves des mêmes tyrans ; & s'ils ne sont pas si liés, c'est qu'ils ne sont pas en état de se révolter, & qu'ils n'ont plus la force de rompre leurs chaînes, & de sortir de leur esclavage. Voila le tems où vous esperez servir Dieu si tranquillement, & où vous renvoyez votre pénitence.

Hélas ! dit Saint Bernard, c'est l'erreur capitale des gens du monde, ils pensent diversement à leur vie ; & la trouvant tantôt trop courte, & tantôt trop longue, ils disent comme ces impies dont il est parlé dans le Livre de la Sagesse : Notre vie disparoîtra comme une nuée qui passe, comme un broüillard qui se dissipe, comme une ombre qui s'évanouit : de cette opinion qui est véritable, ils tirent cette conséquence qui est fausse : donc jouissons des biens présens. Ils ne sont pas chagrins d'être pécheurs, mais de ne pouvoir l'être toujours. Ils s'attachent d'autant plus au monde, qu'ils craignent qu'il ne leur échape ; leur vie étant nécessairement courte, ils veulent qu'elle soit au moins agréable & délicieuse ; & pour se récompenser du peu de tems

qu'ils ont à vivre par la satiété des plaisirs qu'ils cherchent, ils se hâtent d'être méchans, parce qu'ils n'ignorent pas qu'il faudra qu'ils cessent bien-tôt de l'être. Mais ceux-là même qui craignent tant que la vie ne leur manque pour pécher, quand ils viennent à faire réflexion sur les jugemens de Dieu : car certains remords importuns sortent du fond de la conscience pour les en avertir au milieu même de leurs plaisirs ; quand, dis-je, il leur vient dans l'esprit quelque pensée de se convertir, ils prolongent leur vie dans leur imagination, & croyent toujours avoir plus de tems qu'il ne leur en faut pour faire pénitence ; jamais rien ne les presse. Ils s'endorment dans une fausse paix, & se persuadent qu'il importe peu de mal vivre, parce qu'ils auront toujours assez de tems pour bien finir quand ils le voudront. Je viens combattre cette derniere erreur, & vous montrer que si vous êtes mal fondés de vous confier à votre jeunesse, vous ne l'êtes pas moins de vous confier en l'espérance & en la volonté de vous convertir en vos derniers jours.

II. POINT

Il suffiroit, Messieurs, parlant comme je fais à des esprits raisonnables,

de leur représenter l'extravagance de cette pensée. J'offense Dieu, mais j'ai dessein de m'en repentir. Examiner le fond de ses actions, en prévoir la fin & les conséquences, ne rien conseiller & ne rien faire dans des occasions importantes qu'on ne doive approuver, & qu'on ne puisse soutenir, c'est la conduite d'un homme sage; mais faire des actions qu'on désavoue soi-même en les faisant mener une vie qui n'a pour fin que le repentir & le regret qu'on en doit avoir, quand Dieu & le salut n'y seroient pour rien, y a-t'il rien de si déraisonnable? Ou vous croyez, dit Saint Bernard, que Dieu vous doive un jour pardonner ou non. Si vous croyez qu'il ne vous pardonnera pas, quelle folie que de l'offenser sans espérance de pardon! Si vous croyez que tout offensé qu'il est, il sera encore assez miséricordieux & assez bon pour vous pardonner, quelle malice de prendre occasion de l'offenser de ce qui devroit vous obliger à l'aimer! Si ce repentir au moins suivoit immédiatement le péché, il y auroit lieu de croire que vous connoîtriez l'importance de l'un & de l'autre, & que Dieu seroit aussi prompt à vous accorder sa grace, que vous le seriez

à la lui demander ; mais que peut-on eſpérer d'une pénitence que vous éloignez, & que vous remettez aux derniers jours de votre vie ?

L'Egliſe a toujours fait ſi peu de cas de ces converſions différées juſqu'à la fin de la vie, que dans les premiers ſiécles elle les a rejettées, ou comme fauſſes, ou tout du moins comme ſuſpectes. Saint Cyprien déclare indignes de la paix & de la communion des Fidéles, ceux qui ne la demandent qu'à l'extrémité d'une maladie. Ont-ils donné, dit-il, des marques viſibles de leur pénitence ? Ont-ils expié leurs péchés par un reſſentiment véritable ? Qui ſçait ſi c'eſt la mort qui les effraye, ou ſi c'eſt la grace qui les attire ? Si c'eſt une compaſſion naturelle qu'ils ont d'eux-mêmes, ou une componction ſolide, & une douleur ſincere de leurs fautes ? Quoi qu'il en ſoit, on peut juger que c'eſt la crainte du péril qui les étonne, & non pas la charité de Jeſus-Chriſt qui les preſſe ; & ils ne méritent pas les conſolations qu'on donne aux mourans, puiſqu'ils ont vécu comme s'ils ne devoient jamais mourir : *Nec dignus eſt in morte accipere ſolatium, qui ſe non cogitavit eſſe moriturum.* L'Egliſe a depuis uſé d'une conduite plus indul-

gente, mais elle n'a pas perdu cette inquiétude qu'elle avoit dans les premiers tems ; elle ne refuse pas la réconciliation aux pécheurs mourans, mais elle craint qu'elle ne soit vaine ; elle ne leur ôte pas l'espérance du pardon, mais elle n'oseroit leur donner aucune assurance de salut ; elle fait ce qu'elle peut, mais elle laisse à la miséricorde de Dieu d'en ordonner comme il lui plaît ; ce sont les termes de Saint Augustin.

Mais pourquoi, direz-vous, tant de défiance ? Le bras du Seigneur est-il accourci ? Soit que je vive, soit que je meure, sa grace est-elle plus ou moins forte selon les tems, & par quel droit m'excluez-vous de la promesse générale qu'il a faite aux hommes de les recevoir toutes les fois qu'ils retourneront à lui ? A Dieu ne plaise que je donne des bornes à la miséricorde de Dieu, ou que je m'érige en censeur & en juge des conversions de mes freres. La vérité m'oblige d'adorer la bonté infinie de l'un, la charité m'oblige d'avoir bonne opinion du salut des autres. Mais j'offenserois cette bonté, si je l'assujettissois au tems & aux volontés du pécheur, & je tromperois le pécheur, si je lui promettois cette bonté sans qu'il

se disposât à la mériter. Je dis donc, fondé sur les principes de la Religion & de l'Ecriture, qu'il n'y a rien de si difficile, rien de si incertain que ces pénitences différées jusqu'à la fin de la vie.

Il faut trois choses pour une véritable pénitence, les œuvres, le motif, & la résolution; les œuvres qui la composent, le motif qui la sanctifie, la résolution qui l'affermit; en un mot, qu'elle soit effective, qu'elle soit sincere, qu'elle soit constante; conditions qui d'ordinaire ne conviennent pas à ces pénitences tardives. Premiérement, elle doit être effective, la voix seule du pénitent ne suffit pas pour effacer des crimes; & la satisfaction qu'on doit pour ses péchés, ne consiste pas en paroles, mais en œuvres. L'Evangile ne dit pas: recevez la pénitence, mais faites pénitence; pour marquer qu'il faut du cœur & de l'action: & Jesus-Christ nous enseigne lui-même, que pour entrer dans le Royaume des Cieux, il ne suffit pas de dire: Seigneur, Seigneur; mais qu'il faut faire la volonté de son Pere, pour nous apprendre qu'il ne se contente pas d'une volonté vaine & infructueuse, qu'il lui faut des services effectifs, & des satisfactions

réelles. Or, quels fruits de pénitence fait un homme qui a vécu sans réflexion au gré de ses passions & de ses désirs? Quels fruits de pénitence peut-il faire, lorsqu'accablé de la douleur de ses maux, plutôt que touché de celle de ses péchés, il n'a plus de force d'esprit & de corps, qu'autant qu'il en faut pour reconnoître la justice de Dieu, & non pas pour y satisfaire. Quand on voit de ces pécheurs publics donner en mourant quelques signes extérieurs de repentir, demander eux-mêmes le Prêtre, baiser la Croix de Jesus-Christ, dire quelques paroles touchantes, & recevoir les Sacremens, chacun admire, on fait l'histoire de ces belles morts, & l'on dit : il avoit vécu comme un impie, graces à Dieu, il est mort comme un Saint; il a pleuré, il a soupiré, tous les assistans étoient attendris, le Confesseur qui l'exhortoit a souhaité de mourir ainsi. Ces spectacles touchent le monde, on a pitié d'un homme qui meurt, on juge favorablement de sa pénitence, non pas par cette charité, qui, selon Saint Paul, croit tout & espére tout; mais par une compassion intéressée, qui fait qu'on se promet pour autrui une indulgence dont on sent bien qu'on a besoin pour

soi-même. Je ne dis pas qu'il faille déséspérer ou mal juger de qui que ce soit. Je sçai quelle est l'efficace du sang de Jesus-Christ, quand Dieu exerce quand il veut ses grandes miséricordes sur le pécheur; qu'il a des graces vives & pénétrantes, qui consument en peu de tems toute l'impureté que le commerce du monde a répandu dans les cœurs, & qu'il y a des momens de charité qui valent des années de pénitence; mais je dis que suivant toutes les régles de la Foi, ces conversions qui n'ont été ni précédées, ni soutenues par les œuvres, sont ou fausses ou miraculeuses, & qu'on a tort de se régler sur des exemples qui trompent, ou de s'attendre à des miracles que Dieu ne fait que pour peu de gens.

C'est une maxime constante dans la morale, qu'on ne devient ni bon ni méchant tout d'un coup, il y a des dégrés pour arriver à l'un & à l'autre de ces états. Le cœur ne change pas si subitement d'objet & de fin; & dans la révolution des passions humaines, il faut que l'une s'affoiblisse, & que l'autre s'introduise & prenne sa place. Dieu dans les opérations de sa grace, suit ordinairement le même ordre, il ébranle le cœur par la crainte de ses jugemens, avant que de le toucher de son

amour ; il y forme de bons désirs, & des commencemens de charité, qui le font agir avec ferveur & avec soin ; il dénoue insensiblement tous les liens qui l'attachoient aux créatures, afin de s'en rendre le maître par un amour dominant qui le tourne vers lui comme vers sa derniere fin. Voilà comme se forme l'homme justifié par la voye commune ; c'est dans cette vûe que l'Eglise avoit autrefois établi ces dégrés & ces états différens de la pénitence, obligeant les pécheurs à gémir, à écouter, à demeurer prosternés durant le cours de plusieurs années, afin de leur donner le tems de déraciner leurs péchés par la pratique des vertus contraires, & de s'affermir dans la bonne vie. Un pécheur mourant ne sçauroit passer par ces dégrés, ni par ces dispositions successives. Les fruits de sa pénitence ne peuvent, par un secours ordinaire, parvenir à leur point de maturité ; je veux dire, qu'il est à craindre qu'en cet état leurs sentimens & leurs désirs ne soient que des commencemens de crainte ou d'amour, qui ne suffisent pas pour une conversion parfaite. Il leur faudroit une grace extraordinaire qui brisât leur cœur d'un seul coup, & qui, ramassant tous ses effets successifs

en un ſeul, les convertît ſans intervalle, les purifiât ſans diſpoſition, & les couronnât ſans travail. Mais par quel titre oſent-ils prétendre à tant de faveurs? Eſt-ce parce qu'ils ont tant de fois contrevenu à la Loi de Dieu, qu'ils croyent qu'il ſera pour eux? Eſt-ce parce qu'ils ont ſi long-tems abuſé de ſa miſéricorde, qu'il la leur réſervera toute entiere à la premiere demande qu'ils lui en feront? Je vous ai appellés, dit-il, dans l'Ecriture, & vous ne m'avez point voulu écouter. J'ai étendu ma main, & il ne s'eſt trouvé perſonne qui m'ait regardé. Vous avez mépriſé mes conſeils, & vous avez négligé mes réprimandes; & moi, je me rirai de vous à votre mort: *Et ego in interitu veſtro ridebo.*

Pour une converſion véritable, il faut que le motif en ſoit pur, & l'intention ſincére; c'eſt-à-dire, la haine pour ſon péché, & l'amour pour Dieu que le péché a offenſé, dit Saint Auguſtin; la crainte ſeule ne produit ces deux effets qu'imparfaitement. On s'abſtient de faire le mal, mais ce n'eſt que pour le mal qui en doit arriver. On ne veut pas déplaire à Dieu, mais c'eſt qu'on craint d'en être puni; la cupidité s'arrête au-dehors, mais elle s'entre-

rient encore au-dedans. Telles conversions de contrainte & d'amour propre sont des bienséances qui amusent le pécheur, mais qui ne le sauvent pas, parce que Dieu veut être adoré en esprit & en vérité, & qu'il ne se contente pas d'un culte extérieur, ni d'un motif naturel dans les actes de religion que nous lui adressons. Jugeons suivant cette vérité de l'état des hommes mourans, près de ce point fatal où se rassemblent le passé & l'avenir pour ne faire plus qu'une éternité, où l'on est affligé de la vie qui finit, & où l'on craint celle qui commence, où la mort anéantit les plaisirs & va redoubler les miseres, se voyant près d'entrer dans le tombeau, & touchant déja aux portes de l'enfer, où toute leur vie passée les conduit; ils prient, ils confessent, ils s'affligent, mais ce n'est peut-être que parce qu'ils craignent. Il est probable que le danger où ils sont les réveille de l'assoupissement où ils étoient; ils ont un peu de foi dans l'esprit, mais ils n'ont pas peut-être de charité dans le cœur. Le passé leur déplaît, mais ils voyent un redoutable avenir; ils tremblent comme des esclaves fugitifs, que leur maître a rencontrés, & qu'il a saisis lorsqu'ils croyoient aller

plus loin ; non comme des enfans respectueux, qui sont touchés d'avoir déplu à leur pere.

Pourquoi en jugez-vous ainsi, direz-vous, & pourquoi en jugerois-je autrement ? Ne voit-on pas tous les jours dans de pressantes maladies les funestes effets de cette crainte ? On se trouble au souvenir de la mort, lorsqu'on en est proche, on s'effraye à la vûe d'un Confesseur, comme s'il ne venoit que pour prononcer le dernier arrêt ; on éloigne les derniers Sacremens, comme si c'étoient des Mystéres de mauvais augure ; on rejette les vœux & les prieres que l'Eglise a institués pour les mourans, comme si c'étoient des vœux meurtriers & des prieres homicides. La Croix de Jesus-Christ, qui devroit être un objet de confiance, leur devient un objet de terreur ; & pour toute disposition à la mort, on n'a que l'appréhension & la peine de mourir. Quels égards & quels ménagemens n'a-t'on pas pour eux ? Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger, & ils meurent ou ils sont morts avant qu'on ait bien concerté le biais qu'il faut prendre pour les avertir qu'ils doivent mourir. Toute une famille allarmée ne

ſçait plus à quoi s'en tenir, chacun cache ſa triſteſſe, de peur de les attriſter; on peſe toutes les paroles qu'on leur dit, on compoſe même le ſilence qu'on garde. Ainſi par un terrible jugement de Dieu, on leur garde un ſecret qui les rend inſenſibles à leur ſalut, on ne les porte pas à ſe reconnoître; & par une cruelle pitié, on les perd ſouvent, de peur de les effrayer; mais quand même ces hommes s'acquiteroient des derniers devoirs de la Religion, quand ils reſtitueroient leur bien mal acquis, quand ils ſe réconcilieroient avec leurs ennemis, quand ils renonceroient à tous les engagemens qu'ils avoient au péché: Hélas! leur ſalut eſt encore bien hazardé. Ce pécheur n'eut jamais ces bons ſentimens durant ſa ſanté; tirez-le du danger où il eſt, il rentrera dans ſes liens avec le même attachement, il rallumera ſes paſſions, il renouvellera ſes intrigues, & vivra comme auparavant, ſans crainte, ſans retenue, ſans religion. Quand on ne quitte le péché que lorſqu'on ne peut plus le commettre, quand on l'a commis autant qu'on a pû, on donne ſujet de penſer que la volonté reſteroit, mais que le pouvoir ne reſte plus, & que les proteſtations extérieures ne

ſont que l'effet d'une impreſſion paſſagere que la frayeur de la mort avoit causé. Hé! voilà pourtant ſur quoi vous remettez les eſpérances de votre ſalut ; jugez ſi c'eſt une conduite raiſonnable ?

Enfin outre les œuvres & le motif, il faut la réſolution & la force dans la pratique de la pénitence, ſur-tout lorſqu'il s'agit de vaincre l'habitude du péché, ce qui, ſelon Saint Jerôme, eſt la plus difficile de toutes les victoires. Cette difficulté vient, premiérement de la puiſſance que le démon, ce fort armé dont il eſt parlé dans l'Evangile, qui garde avec plus de ſoin ce qu'il tient ſous ſon empire, s'eſt établie dans une ame. Secondement, de l'éloignement de Dieu que cauſe une longue ſuite de péchés, ſource d'une infinité de miſeres. Troiſiémement, de l'altération & de la corruption des puiſſances que le péché cauſe, non pas en leur ſubſtance, mais en leurs effets, & en leurs opérations, obſcurciſſant l'eſprit, affoibliſſant la volonté, déréglant les ſens, diminuant la liberté, & rendant la converſion plus difficile. Les difficultés étant donc ſi grandes, croyez-vous qu'il ſoit poſſible de vaincre en peu de jours des habitudes contractées durant tout le cours de la vie,

de défaire tant de nœuds, tant de plis & de replis qui vous serrent? Et vous imaginez-vous que quelques protestations de bien vivre, faites dans l'extrémité d'une maladie, quelques prieres interrompues, quelques Messes ordonnées, quelques legs pieux insérés par honneur dans un testament, soient capables de vous justifier devant Dieu de tant de péchés que vous aurez commis si long-tems?

Que faut-il donc faire? Se repentir de ses péchés, entrer dans les voyes de la pénitence, dès aujourd'hui, dès ce moment: *Ego dixi, nunc cœpi.* Vous avez encore assez de tems, l'importance est d'en profiter. Commencez à combattre vos passions, afin qu'elles vous soient un jour plus faciles à vaincre; accoutumez-vous à demander grace, afin que vous la demandiez efficacement la derniere fois; prenez du tems pour vous disposer à cette derniere pénitence, afin qu'elle consomme votre salut, & qu'elle vous procure la gloire.



SERMON

POUR LE JOUR

DE NOEL,

Prononcé devant le Roi, en sa Chapelle de S. Germain.

Ecce evangelizo vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous annoncer une grande joye, c'est qu'il vous est né un Sauveur qui est Notre Seigneur JESUS-CHRIST. Luc. 2.

TEL qu'après une longue suite de sombres jours, & de tristes nuits, le soleil s'approchant de nous, dissipe cet amas de nuages qui cachoit le Ciel à nos yeux, & réveille toute la nature, auparavant languissante & comme ensevelie en elle-même. Tel, après tant de siécles d'infidélité & d'ignorance, s'avance du plus haut des Cieux, dit le Prophête, Jesus-Christ Fils de Dieu, Dieu lui-même, & vient éclairer des

lumieres de sa Foi les esprits aveuglés des hommes, & réchaufer leurs cœurs insensibles, du feu divin de sa charité : *A summo cœlo egressio ejus, nec est qui se abscondat à calore ejus.* Il descend jusqu'à nous, non-seulement par la compassion de nos miseres, mais encore par la participation de notre nature, enveloppant sa grandeur éternelle sous les voiles d'un corps mortel, quoiqu'il pût demeurer dans sa gloire, & nous abandonner à nos péchés & à sa justice; sa bonté lui fait entreprendre ce que notre nécessité nous a dû faire souhaiter. Il prend dans nos propres maux les remédes de nos maux mêmes; & par un artifice digne de sa sagesse & de son amour, il tempere si bien en lui & ses richesses, & nos besoins, & ses forces, & nos foiblesses, qu'en se chargeant de nos miseres, par cette union ineffable de notre nature avec la divine, il nous rend capables de jouir, & de ses graces, & de sa gloire.

Mais n'entreprenons pas de pénétrer dans ce Mystére que Saint Paul appelle impénétrable; & comme les Géographes, après avoir tracé des mers & des terres qui leur sont connues par les navigations & les voyages, marquent

dans l'extrémité de leurs cartes, ce sont ici des pays perdus, des terres inconnues, des déserts vastes & inhabitables, des mers sans fond & sans rive, & sauvent ainsi leur jugement en avouant leur ignorance ; ainsi, après avoir tiré du Mystére de l'Incarnation & de la naissance de Jesus-Christ, ce qui peut contribuer à notre instruction & à notre exemple, confessons que notre esprit est arrivé aux dernieres limites de ses connoissances. Je me renferme donc dans les paroles de mon Texte, & sans autre détour, je prétens vous faire voir que Jesus-Christ naissant pour être le Sauveur des hommes, en a exercé toutes les fonctions, & rempli sans défaut, sans inégalité, sans interruption, tous les devoirs de son ministére ; & dans ma seconde Partie, que les hommes destinés à être sauvés par Jesus-Christ, soit ignorance, soit foiblesse, soit dureté, ou peut-être tous les trois ensemble, n'ont pour la plupart aucun soin de profiter de ce salut. Demandons à l'Esprit de Dieu les lumieres qui nous sont nécessaires, & prions-le qu'il nous découvre ce qu'il faut sçavoir de la naissance de Jesus-Christ, par l'intercession de celle qui l'a conçu par sa grace, lorsque l'Ange lui dit : *Ave Maria, &c.*

I. POINT Il n'y eut jamais entreprise plus glorieuse, ni plus digne de la grandeur & de la puissance du Fils de Dieu, si vous en regardez la fin & le principe, que celle de sauver les hommes coupables. Sa fin étoit de réduire tous les peuples dispersés sous l'unité de sa Loi, d'abattre toutes les idoles du siécle au pied de la véritable Divinité ; de dompter toutes les forces de l'enfer, de reconcilier la terre avec le Ciel, & d'être le Médiateur entre Dieu & les hommes ; quoi de plus grand ? Son principe étoit son infinie charité. L'homme avoit pû se blesser, mais il ne pouvoit se guérir ; il s'étoit lui-même formé ses chaînes, mais il n'avoit pas la force de les rompre. Il s'étoit jetté dans les ténébres, dont il étoit incapable de sortir sans le secours d'une lumiere surnaturelle. Jesus-Christ vient pour guérir cet infirme, pour délivrer cet esclave, pour éclairer cet aveugle, & pour réparer tous les maux que le péché avoit faits, & qui devoient durer éternellement, si une bonté & une force divine ne les avoit fait cesser. Quoi de plus noble ? Mais si vous considérez les moyens dont il s'est servi, & les devoirs qu'il s'est imposés, rien ne paroît si peu proportionné

portionné à la dignité de sa Personne. Qui dit Sauveur, dit un Dieu revêtu de nos foiblesses, dit un homme de douleurs, consacré par les afflictions pour être la victime publique du genre humain; un homme qui vient combattre la rébellion par l'obéïssance, l'orgueil par l'humilité, & le plaisir par la souffrance, & qui employe tous les momens de sa vie à satisfaire à la justice de Dieu, & se sacrifie depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Voilà l'emploi de Jesus-Christ, il s'anéantit prenant la forme d'un homme, & la ressemblance d'un pécheur. Il est prêt à tout souffrir pour des pécheurs, il ne pense & ne travaille qu'au salut des pécheurs.

Pour vous prouver la profondeur de l'abaissement de Jesus-Christ, je n'ai qu'à vous faire souvenir que c'est un Dieu qui se fait homme, c'est-à-dire, une des trois Personnes de la Trinité divine, infinie, immense, qui se réduit à prendre un corps fragile, qui se rétressit sous une petite figure visible, qui se rend sujette à l'ordre des tems, des lieux, des évenemens, & de la volonté des hommes; qui descend dans un état inférieur à toutes les substances spirituelles, & se précipite, pour ainsi dire, du haut de sa grandeur, par des

espaces infinis, jusqu'au rang d'une créature mortelle. Nous lisons quelquefois dans les Ecritures, que Dieu s'éleve & s'abaisse, qu'il descend ou qu'il monte; ce n'est pas par des mouvemens grossiers, ni par des changemens imparfaits, tels que sont ceux des corps & de la matiere. Il s'éleve, quand il veut donner quelque idée éclatante de sa grandeur & de sa majesté, ou quand il veut faire comprendre combien il est au-dessus de la capacité de notre esprit, & de la fragilité de notre nature. Il s'abaisse quand il veut s'accommoder à notre infirmité, & compatir à notre foiblesse. Il falloit autrefois expliquer ainsi selon l'esprit, les paroles de l'Ecriture; mais aujourd'hui il faut les réduire à la lettre, & dire dans le sens propre & sans figure, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de l'homme : *Exinanivit semetipsum.*

Mais lorsque je considére un Dieu enfant, qui pleure & qui tremble dans une crêche, exposé à toutes les rigueurs du tems, & à toutes les infirmités de l'âge; j'avoue que c'est une humiliation bien profonde : car enfin y a-t'il rien de plus infirme qu'un enfant ? Dans l'état de la nature, il ne sçait que souffrir & se plaindre, & il porte encore

toutes les impreſſions du néant d'où il vient de ſortir. Dans l'état de la morale, tous les principes de la raiſon qui nous élevent au deſſus du reſte des créatures, ſont comme liés & ſans action, & il n'y a rien en lui de raiſonnable que l'eſpérance qu'on a qu'il le deviendra. Dans l'ordre même de la grace, il entre en ce monde comme un malheureux qui vient payer la peine du premier péché, & qui eſt débiteur à la juſtice de Dieu, & lors même qu'il y eſt régénéré par la grace; cette grace, qui eſt un principe agiſſant de ſa nature, devient en lui un principe oiſif & ſtérile, parce qu'elle trouve un ſujet incapable de réflexion, & par conſéquent de mérite. Cependant c'eſt l'état où Jeſus-Chriſt paroît en naiſſant, & la premiere condition du Sauveur, c'eſt-à-dire, du Verbe fait chair. La Divinité ſeule ne pouvoit expier les péchés des hommes, à cauſe de ſa dignité incompatible avec cette expiation; l'humanité ſeule ne le pouvoit pas auſſi à cauſe de ſon impuiſſance & de ſa baſſeſſe. Il falloit donc que la Divinité & l'Humanité fuſſent unies enſemble dans cette unité de perſonne, par laquelle étant intimement conjointes, elles ſe communiquent l'une à l'autre leurs proprié-

tés & leurs qualités, afin que le Fils de Dieu égal à ſon Pere par ſa nature divine, & ſemblable aux hommes par ſon humanité, devînt Médiateur, Interceſſeur, & Sauveur par ſa nature humaine, en lui communiquant une grandeur & une perfection divine, & un merite infini; & par ſa nature divine, en la faiſant entrer dans la condition des pécheurs par ſon Incarnation.

C'eſt ce qu'il exécute aujourd'hui viſiblement dans ſa crêche, ſupprimant non-ſeulement toute ſa grandeur & ſa gloire quant aux fonctions & à l'exercice, mais encore ſes tréſors de ſcience & de ſageſſe, qui ſe trouvoient renfermés en lui, afin de paroître un enfant ordinaire. Tertullien ſur ce ſujet remarque qu'il y a cette différence entre la naiſſance de Jeſus-Chriſt & la nôtre, que la nôtre eſt un état d'acquiſition & d'accroiſſement, & celle de Jeſus-Chriſt eſt un état d'anéantiſſement & de diminution : *Homo naſcens augetur, Chriſtus exinanivit ſemetipſum.* J'explique cette penſée. Nous entrons en naiſſant dans une condition plus parfaite & plus élevée, & Jeſus-Chriſt entre dans une condition plus humiliante; naître pour nous, c'eſt ſortir

du néant ; naître pour lui, c'est entrer dans le néant ; au lieu que nous augmentons en liberté, en raison, en abondance, à mesure que nous croissons, par une acquisition & une suite naturelle de la vie, Jesus-Christ diminue aux yeux des hommes par un renoncement volontaire de tout ce qui peut servir à sa gloire. Nous naissons pour vivre, il naît pour mourir ; nous recevons une volonté pour nous conduire, Jesus-Christ n'en reçoit une que pour la remettre entre les mains de son Pere ; nous recevons un cœur qui est en nous un principe de vie, Jesus-Christ en reçoit un comme un principe de mort, parce qu'étant destiné à reconcilier les pécheurs par le Mystére de la Croix, il s'immole déja pour eux par avance aussi-tôt qu'il est dans le monde. Qu'est-ce donc que Jesus-Christ homme, Jesus-Christ naissant ? C'est un Dieu qui descend de sa véritable grandeur, pour obliger l'homme à descendre de sa grandeur imaginaire. On ne peut presque dire que de Jesus-Christ, qu'il s'humilie, & qu'il s'abaisse, parce que l'abaissement n'étant qu'un mouvement d'un terme plus éminent & plus élevé, à un terme plus bas & moins parfait, plus on a de dégrés d'éléva-

tion, plus on a de dégrés à descendre à l'abaissement. Or l'homme ne sçauroit presque se mettre au-dessous de la condition de son être & de sa misére. Se croira-t'il pécheur ? Il l'est toujours plus qu'il ne pense. Descendra-t'il jusqu'à la terre ? C'est la matiere dont il est composé. Descendra-t'il jusqu'aux enfers ? C'est le lieu destiné à ses peines. Descendra-t'il jusqu'au néant ? C'est remonter à son origine.

S'il est donc vrai, Messieurs, que l'humiliation de Jesus-Christ est un moyen pour notre salut, notre orgueil en est un obstacle. Il ne s'est étudié qu'à se cacher & à se mettre au-dessous du reste des hommes, & nous ne cherchons qu'agrandissement, que distinctions, & que préférences. L'un parce qu'il s'est élevé de la poussiere par ses brigues, par ses artifices, peut-être même par ses crimes, regarde avec pitié & avec mépris tout ce qui n'est pas aussi grand que lui, & s'estime plus par ses dignités, qu'il n'estime les autres par leurs vertus. L'autre ne se trouve heureux qu'au milieu d'une troupe de gens lâches & intéressés, qui louent jusqu'a ses défauts, & ne songe pas que le monde est plein de flateurs qui disent du bien à proportion

qu'on leur en fait, ou qu'on leur en peut faire, & qu'on ne manque jamais de louanges, quand on a dequoi les payer. Combien y en a-t'il, qui, ne pouvant entierement se dissimuler qu'ils sont pécheurs, s'imaginent qu'ils le sont peu, parce que d'autres le sont plus qu'eux. L'amour propre qui fait qu'on se pardonne toujours, & qu'on s'excuse aux dépens d'autrui, les flate d'une espece d'innocence imaginaire, qui n'est fondée que sur la malice des autres. Une médisance grossiere leur paroît un étrange crime; c'est se jetter avec violence sur la réputation du prochain; c'est le déchirer sans pitié, c'est assassiner son frere inhumainement: pour lui, parce qu'il commence un discours sanglant par une préface flateuse, & qu'il sçait empoisonner finement tous les traits de sa médisance, il se croit beaucoup moins coupable, parce qu'il blesse plus délicatement, & qu'il tue de meilleure grace: De-là vient qu'ils ne travaillent point à leur guérison, parce qu'ils ne croyent pas être malades. Qui se jugera tel qu'il est, n'aura pas sujet d'être si content de lui-même: hé! que c'est peu de chose qu'une vertu qu'on ne sauve que par la comparaison du vice, & qu'on est peu

homme de bien, quand on ne l'eſt que parce que d'autres le ſont moins ? Ce n'eſt point-là l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, il cache ſa grandeur ſous les voiles de nos infirmités, il cache ſa ſainteté même ſous la reſſemblance de la chair du péché, & ne ſe diſtingue en naiſſant, & dans tout le cours de ſa vie, ni des hommes, ni des pécheurs.

Il s'impoſe même un pénible devoir de tout ſouffrir pour le ſalut des pécheurs. La Théologie m'apprend qu'il n'étoit pas d'une néceſſité abſolue que Jeſus-Chriſt ſouffrît pour les hommes. Dieu pouvoit laiſſer périr dans leurs péchés ceux qui avoient abuſé de ſes graces. La nature n'étoit qu'une maſſe corrompue qu'il pouvoit abandonner à ſa corruption : *Quis tibi imputabit, ſi perierint omnes nationes terræ*, dit le Sage ? Quand il auroit abandonné toutes les Nations de la terre, ſes jugemens auroient été très-ſévéres, mais ils n'auroient pas été moins équitables. L'homme en péchant avoit mérité de perdre les avantages de la nature, & les eſpérances de la gloire. Que ſi Dieu vouloit ſauver les hommes, il n'étoit pas néceſſaire qu'il en coutât la mort d'un innocent, ou des coupables ; il pouvoit, par un pur mouvement de ſa

miſéricorde

miséricorde extraordinaire, délivrer tant de criminels, ou se contenter d'une parole, d'un désir, d'une goutte du sang de son Fils. Il dispose comme il veut de la vie & de la mort de ses créatures, & il est le maître de ses graces. Ainsi parlant absolument, il étoit libre à Dieu de choisir d'autres moyens que ceux qu'il a choisis; il étoit libre à Jesus-Christ de mourir ou ne mourir pas; il n'y avoit point de nécessité de contrainte. Mais Dieu ayant déterminé la fin de l'Incarnation, il étoit nécessaire de suivre les moyens les plus convenables à cette fin; & l'Ecriture nous enseigne, tantôt qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé sur une Croix, afin que ceux qui croyent en lui ne périssent pas; tantôt que comme dans la Loi il ne se fait point de rémission sans effusion de sang, il falloit qu'un Dieu homme répandît le sien, & en plusieurs endroits, que sa gloire devoit être une récompense de ses humiliations, & de ses travaux; qu'il devoit accomplir tous les oracles des Prophêtes & toutes les figures de la Loi, fonder une Religion toute pure, laisser aux hommes des exemples des vertus Chrétiennes, leur faire connoître l'importance de leur salut par le prix qu'il

coûte, nous mériter en souffrant la justification & la gloire, & remplir depuis sa naissance jusqu'à sa mort tous les devoirs de son ministére.

C'est ce qu'il entreprend aujourd'hui en qualité de Sauveur, se rendant l'unique victime, pour satisfaire à la justice de son Pere, & pour réconcilier avec lui tous les pécheurs : c'est pourquoi, dit Saint Chrysostôme, les sacrifices de la Loi que Dieu avoit institués, non comme des vraies satisfactions, mais comme des ombres & des figures de l'oblation de Jesus-Christ, furent abolis à sa naissance ; & Saint Paul dans son dixiéme Chapitre de l'Epître aux Hébreux, nous représente Jesus-Christ entrant au monde avec une disposition absolue d'obéir à tout, & de tout souffrir : *Ingrediens in mundum dixit, oblationem & hostiam noluisti, corpus autem aptasti mihi..... Tunc dixi, ecce venio.* Vous n'avez voulu, Seigneur, ni hostie, ni sacrifice, mais vous m'avez formé un corps pour mettre en leur place. Dieu étant esprit, c'est-à-dire, amour, charité, sainteté, justice, il lui falloit une victime pleine d'obéissance, d'amour, de sainteté, & de charité. Il falloit qu'elle fût tirée de la nature qui avoit péché, & qu'elle fût

Chrysost.

pourtant d'un prix infini, afin que sa souffrance fût proportionnée à la souffrance éternelle qu'avoient méritée tous les hommes. Jesus-Christ seul ayant ces conditions, entre dans le monde comme dans le sanctuaire de Dieu, pour offrir son sang & sa mort, & pour rendre à son Pere un culte & un hommage infini dans l'accomplissement de notre réconciliation : *Tunc dixi, ecce venio.* Alors il déclare, me voici, je viens; comme s'il disoit : Je me destine à être l'objet de l'infidélité des peuples, de la contradiction des sages du monde, de la persécution & de la cruauté des tyrans, de l'injustice de mes ennemis, de la trahison de mes disciples, de la colere de Dieu-même. Etendu déja sur ma Crêche, comme je dois l'être un jour sur ma Croix, je porte déja dans ma volonté tout le poids des péchés des hommes. Impatient de croître pour consommer l'ouvrage que j'entreprens, je n'acquiers des forces que pour être plus propre à supporter de grands supplices; huit jours seront à peine écoulés, que je repandrai les premieres gouttes de mon sang, pour faire comme un essai de mon sacrifice; hostie trop foible & trop tendre, mais déja volontairement dévouée; je soulagerai mes

désirs, si je ne puis encore accomplir mes desseins. Nul intervalle de repos ou de plaisir n'interrompra le cours de ma vie laborieuse & souffrante. Tout innocent que je suis, je me mets à la place des hommes coupables ; & par mon état de Sauveur, je ne tends qu'à vivre & mourir pour eux.

Si la profession que Jesus-Christ fait de sauver le monde, lui impose des loix si rigoureuses, croyons-nous pouvoir profiter de ce salut en menant une vie molle & mondaine ? C'est une erreur : la Religion du Chrétien est une Religion d'austérité & de pénitence, parce qu'il doit sans cesse punir en lui le péché, & qu'il est uni à Jesus-Christ par les liens de sa rédemption & de ses souffrances. Cependant chacun se croit assez innocent pour pouvoir se laver sans peine. Chacun se flate & se justifie à soi-même, & renvoye la pénitence aux grands pécheurs, ou aux grands Saints. Quand nous voyons des hommes de sang contre tous les droits de l'humanité, employer le poison & le fer pour assouvir une brutale vengeance ou une sordide avarice, nous les condamnons à expier leurs crimes par leur propre sang, ou pour le moins, par des larmes continuelles. Ceux, qui

par de mauvais offices préparés sourdement & de longue main, renversent des fortunes innocentes, ou qui, par des calomnies concertées, ou des Arrêts surpris ou achetés, ruinent toute la famille, & peut-être toute la postérité d'un homme de bien; qu'ils réparent les maux qu'ils ont faits, & qu'ils les pleurent toute leur vie. Ceux qui se sont enrichis des dépouilles des pauvres, & qui, selon les termes de l'Ecriture, dévorent le peuple de Dieu par leurs vexations, & leurs violences, qu'ils tâchent d'appaiser le Ciel courroucé, qu'ils rendent sept fois autant qu'ils ont pris, comme ce Publicain de l'Evangile, & qu'ils se dépouillent volontairement de leur propre bien, après avoir restitué celui des autres. Qu'enfin ceux qui ont abusé des sacrés Mystéres, & qui ont porté la profanation dans le Temple, couvrant leur ambition, leurs intérêts, ou leurs haines du voile de la Religion, qu'ils se jugent avec sévérité, & qu'ils gémissent jusqu'à leur mort au pied de ces mêmes Autels qu'ils ont méprisés. Chacun les condamne à toutes les rigueurs de la Loi, & croit, comme il est vrai, que la pénitence est faite pour eux. On assujettit à ces mêmes régles ceux qui

ont embrassé une profession austére ; qu'un Religieux qui s'est sauvé dans le fond d'une Religion, de peur de goûter ni de voir même les plaisirs du monde, & qui a retiré son cœur & ses yeux de la corruption & de la vanité, vienne à paroître par nécessité ou par charité même dans le monde ; qu'il se retire, disons-nous, dans les ténébres de sa cellule, qu'il aille selon sa vocation pleurer ses péchés & ceux du monde ; il a choisi sa croix ; il faut qu'il la porte. Voyons-nous un Ecclésiastique mortifié, nous trouvons que c'est son état, il consacre tous les jours le Corps & le Sang de Jesus-Christ, il doit apprendre en offrant ce redoutable Sacrifice à se sacrifier lui-même.

Voilà le faux raisonnement que nous faisons : Les uns à cause des désordres de leur vie, sont obligés à la pénitence ; les autres y sont engagés à cause de la sainteté de leur profession, & nous faisons pour nous un troisiéme état de mollesse & de liberté ; nous ne sommes pas assez méchans pour être des premiers, nous ne sommes pas assez bons pour être des seconds. Nous n'avons pas les raisons de suivre les uns, nous n'avons pas le courage d'imiter les autres. Ainsi donnant aux uns

un titre de pénitence par justice, aux autres un titre de pénitence par choix & par état; & supposant à l'égard des uns que nous sommes justes, à l'égard des autres que nous ne le sommes pas assez; nous donnons une malheureuse impunité à nos passions, parce qu'elles ne vont pas jusqu'aux derniers excès; nous vivons comme d'honnêtes Payens dans le Christianisme; & condamnant tout le monde à la pénitence, nous nous en sauvons nous-mêmes, comme si le premier titre qui nous y oblige, n'étoit pas l'état & la profession du Chrétien, & le soin que chacun doit avoir de son salut.

La troisiéme obligation que le Sauveur s'est imposée, c'est de penser toute sa vie au salut des pécheurs. Quoique la Théologie n'ose attribuer à Jesus-Christ de véritables passions, & qu'elle ait voulu même adoucir ce terme, parce que les passions sont en nous des mouvemens déréglés, qui s'opposent à la raison, qui troublent le jugement, & qui portent les puissances de l'ame à des vûes presque toujours illicites. Saint Augustin n'a pas laissé de dire que Jesus-Christ étant véritablement homme, avoit de véritables passions, toutefois sages & réglées, qui

se soulevoient & se calmoient par ses ordres, qui suivoient toujours les loix de la raison, & qui ennoblissoient tous leurs objets. On peut même en remarquer de deux sortes. Les unes étoient des mouvemens passagers qu'il excitoit dans les occasions pour nous donner quelques grands exemples, ou pour nous marquer quelques grands Mystéres : il a tremblé, il s'est attristé; mais on peut dire qu'il y a eu une passion perpétuelle & permanente en Jesus-Christ, je veux dire le désir du salut des hommes. C'est ce désir qui lui a donné ces empressemens & ces inquiétudes charitables d'arriver à la fin de la rédemption. C'est ce désir qui lui a fait dire avec tant de tendresse, qu'il sentoit une émotion violente qui lui serroit le cœur, jusqu'à ce qu'il eût
Luc.12. achevé son ministére : *Quomodo coarctor donec perficiam* ? C'est ce désir qui lui a fait surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à l'accomplissement de son dessein, & qui, selon l'expression du Prophête, l'a fait courir comme un géant que rien ne peut arrêter, dans la voye que son Pere lui avoit marquée.

Puis-je vous dire davantage, Messieurs, sur une vérité dont vous êtes

assez persuadés ? Les soins de Jesus-Christ pour votre salut vous sont assez connus ; mais vous êtes-vous apperçus jusqu'ici de vos négligences ? Sentez-vous un peu de cette ardeur qui l'enflâme ? Où sont les marques de vos désirs ? Quels efforts faites-vous sur vous-mêmes ? Quelles difficultés avez-vous surmontées ? Que je crains que vous ne soyez du nombre de ceux que Jesus-Christ est venu chercher, & qui ne cherchent pas Jesus-Christ eux-mêmes, c'est ma seconde Partie.

II. Point

Il y a trois sortes de personnes qui ne profitent pas de la rédemption de Jesus-Christ : Les uns ne le connoissent pas, les autres ne le croyent pas, les autres ne le suivent pas. Le monde, selon l'Evangile, ne l'a point connu : *Et mundus eum non cognovit*, parce qu'il y a une opposition formelle entre leurs loix & leurs maximes. Car, Messieurs, qu'est-ce que le monde ennemi de Jesus-Christ & du salut, dont l'Ecriture parle si souvent ?

C'est cette société & ce commerce de gens qui sont animés par cet esprit corrompu & déréglé, qui est naturel à tous les hommes, tant qu'ils vivent selon la premiere génération qu'ils ont

reçue d'Adam, & non pas selon la seconde qu'ils ont reçue de Jesus-Christ ; c'est une secte presque universelle d'esprits trompeurs ou trompés, qui, suivans les mouvemens de leur propre cœur, & ne s'accommodans pas des régles de l'Evangile, ne reconnoissent pour biens que les plaisirs, les honneurs, les richesses, la curiosité & l'indépendance, & ne craignent d'autres maux que la pauvreté, l'obéissance, la douleur & la soumission ; & qui, tantôt transportés d'une fausse joye, tantôt accablés d'un chagrin imaginaire, passent leur vie au hazard à se réjouir ou à s'affliger, comme s'ils ne croyoient rien par-delà, & si la Religion qu'ils font semblant de professer n'étoit qu'une fable.

Quoique l'orgueil, l'intérêt, la malice soient les principales parties qui composent cette masse de corruption, le Sage nous avertit en plusieurs endroits, que l'esprit du monde, n'est qu'un esprit de niaiserie qui nous fait voir les choses vaines comme importantes, & les importantes, comme vaines. C'est une foule d'esprits remuans, qui s'entrechoquent les uns les autres ; les simples servent de jouet aux plus fins ; ceux-ci, avec tout leur es-

prit, se laissent entraîner aux modes & aux coutumes; les doctes sont ceux qui donnent plus de poids à leurs rêveries, & qui les débitent plus gravement. Le peuple s'abandonne, & ne juge de rien par lui-même. Les plus polis sont ceux qui se font une occupation d'un amusement, qui négligent leurs véritables devoirs pour de vaines cérémonies, qui sçavent déguiser leurs passions & flater celles des autres, & qui, perdant un solide repos pour des bienséances imaginaires, s'occupent de rien, se mêlent de tout, travaillent sans fruit, vivent sans régle, & meurent sans préparation.

Cette sorte de vie vous étonne, Messieurs, craignez que ce ne soit la vôtre. Je dis donc que ces hommes ne connoissent pas Jesus-Christ. Premiérement, parce que les habitudes qu'ils ont au vice, ont épaissi les ténébres de leur esprit, & augmenté leur aveuglement, suivant cette parole de l'Evangile : *Dilexerunt magis tenebras quàm lucem, erant enim eorum mala opera.* Secondement, parce qu'ils n'écoutent pas la parole de vie, ou que s'ils l'écoutent, ils ne peuvent l'entendre, puisque l'homme animal & charnel n'est pas capable d'entendre les vérités qu'en-

ſeigne l'Eſprit de Dieu. Troiſiémement, parce que le Dieu de ce ſiécle, qui préſide aux paſſions, aux intérêts & aux convoitiſes, aveugle leur entendement : *In quibus Deus hujus ſæculi excæcavit mentes infidelium*, dit l'Apôtre, leur faiſant rejetter une doctrine qui combattoit leur orgueil, leur injuſtice & leur volupté, & dont la profeſſion les engageoit à la haine du monde, & troubloit leur fauſſe tranquillité.

D'où l'on peut conclure le malheur de cet état. Tout a connu Jeſus-Chriſt, dit Saint Grégoire, le Ciel a fait naître des étoiles pour être un témoignage viſible & éclatant de ſa naiſſance. La mer a baiſſé ſes flots ſous ſes pieds, & pour le ſoutenir, elle a rendu ſes eaux ſolides & fermes. La terre, cette maſſe peſante & immobile, ſoumiſe à ſa voix, ou ſenſible à ſes peines, ouvrit le ſein des tombeaux ſur l'une de ſes paroles, & s'ébranla juſqu'aux fondemens à la vûe de ſes ſouffrances. Les pierres mêmes ont amolli leur dureté naturelle, & par une impreſſion ſecrette de la puiſſance de Jeſus-Chriſt, ſe ſont briſées d'elles-mêmes, pendant que les impies incrédules à ſa doctrine, ingrats à ſa bonté, infidéles à ſa grace, rebelles à ſa vérité, inſenſibles à

ſes douleurs, ne le connoiſſent pas, & ne veulent pas même le connoître.

Les ſeconds connoiſſent Jeſus-Chriſt, mais ils ne croyent pas en Jeſus-Chriſt, du moins d'une foi vive & agiſſante. Car, Meſſieurs, il y a deux ſortes de créance; l'une eſt une créance de conſentement; l'autre eſt une créance de perſuaſion intérieure; l'une ſoumet notre raiſon aux Myſtéres de la Religion; l'autre ſoumet notre volonté à l'obéïſſance de l'Evangile. La premiere, eſt une lumiere qui nous fait connoître la vérité; la ſeconde, eſt une charité répandue dans le cœur, qui nous fait accomplir nos devoirs. Or la plupart des Chrétiens n'ont que cette premiere Foi. Ils croyent la naiſſance de Jeſus-Chriſt, ils admirent les ſecrets de la Providence de Dieu dans toute la diſpoſition de ce Myſtére; ils adorent, ſi vous voulez, dans leur eſprit toutes les vertus que Jeſus-Chriſt y a pratiquées, mais ils en font des objets de leur opinion, & non pas des objets de leur imitation. Ils en ſont mieux inſtruits, mais ils n'en deviennent pas meilleurs; ces vertus mêmes, qu'ils révérent en Jeſus-Chriſt, leur paroiſſent rudes & inſupportables dès qu'elles les regardent en particulier; la vérité les choque,

l'humilité les effraye, la patience les rebute, la soumission leur paroît rude; ils honorent Jesus-Christ des lévres, mais ils en sont éloignés du cœur. Jesus-Christ ne demeure pas en eux, quoiqu'il semble qu'ils demeurent en Jesus-Christ; semblables à ces greffes malheureux qui n'ont point repris, qui touchent bien le tronc de l'arbre, qui les soutient, mais qui n'en sont pas vivifiés.

Saint Paul dans sa premiere aux Corinthiens, nous apprend que Jesus-Christ nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, & notre rédemption : *Qui factus est nobis sapientia a Deo, & justitia & sanctificatio, & redemptio.* Comme sagesse, il nous instruit, & il est l'objet de notre connoissance. Comme justice, il nous fait sentir nos péchés, & il est la cause de notre justification. Comme sanctification, il nous purifie, & il est la régle de notre conduite. Comme rédemption, il nous délivre de nos miséres, & nous remet dans l'espérance des biens éternels. Or, Messieurs, selon la remarque de Saint Chrysostôme, pour être véritable Disciple de Jesus-Christ, il faut croire en lui, & le recevoir selon ces quatre états différens :

comme sageſſe, en connoiſſant ſa vérité : comme juſtice, en recourant à ſa grace : comme rédemption, en attendant de lui la félicité : & comme ſanctification, en vivant de ſon Eſprit, & ſelon ſes Loix. Mais nous diviſons Jeſus-Chriſt, nous voulons bien qu'il ſoit notre Rédempteur, mais non pas notre Maître ; qu'il nous donne ſon Sang, qui efface nos péchés, & non pas ſon Eſprit, qui détruit nos paſſions. Nous voudrions qu'il nous ôtât les peines de nos péchés, & qu'il nous laiſsât les péchés mêmes ; qu'il nous donnât le prix de ſon Sang, & qu'il nous ôtât le joug de ſa Loi ; qu'il fît de nous tout ce qu'il voudroit pour notre ſalut, & qu'il nous laiſsât faire tout ce que nous voudrions pour nos plaiſirs ; & qu'enfin il nous fît heureux, mais qu'il nous diſpenſât d'être Juſtes. Ce n'eſt pas croire en Jeſus-Chriſt, c'eſt le rejetter.

Ainſi pluſieurs déſirent d'être Saints, ils ſont même perſuadés qu'il faut y travailler ; ils voudroient qu'on pût aller au Ciel plus commodément. Les moyens leur en paroiſſent un peu trop difficiles : qui leur donneroit droit d'impunité pour quelqu'une de leurs paſſions ! Qui leur ſauveroit un plaiſir illégitime, une vengeance défendue !

peut-être se soumettroient-ils d'ailleurs à la Loi ; mais ils regardent le Ciel d'un côté, & la terre de l'autre, selon les termes du Prophête : *Suspiciet sursum, & ad terram intuebitur.* En quoi ils ressemblent à ces Peuples que le Roi des Assyriens avoit envoyés pour peupler la Samarie, qui d'une main, donnoient de l'encens au vrai Dieu, & de l'autre à leurs idoles, & qui alloient égorger des victimes devant l'Autel de leurs fausses divinités, après en avoir immolé sur les Autels du Tout-puissant : *Qui cùm Dominum colerent, Diis quoque suis serviebant.*

Les troisiémes enfin, sont ceux qui connoissant Jesus-Christ, & croyant en lui, en apparence, ne tâchent pas de le suivre & de l'imiter. Le Sauveur, par son Incarnation, acquiert trois sortes de pouvoir sur les hommes. Le premier, est une puissance de rédemption : en naissant, il prend possession de tous les hommes, il les regarde comme des esclaves dont il va briser les chaînes ; & par son humilité même, il acquiert une souveraineté de miséricorde, & s'assujettit toute la nature par un nouveau droit de protection & de secours. Le second, est un droit de Religion, parce qu'étant Fils de Dieu, il rend

rend à son Pere un hommage infini, remplissant le vuide qui se trouve dans le cœur & dans le culte des hommes, & lui rendant un culte parfait & une Religion proportionnée à sa Majesté divine, par une capacité infinie qu'il a de l'aimer & de l'adorer infiniment. Le troisiéme, est un droit & une puissance d'instruction, par laquelle, non-seulement il exerce sur les hommes le ministére souverain de la vérité, mais encore il devient leur chef & leur modéle, en leur imposant une heureuse nécessité de se conformer à son image, & de se régler sur ses exemples.

C'est un principe de Saint Augustin; il est certain, & l'Ecriture nous l'enseigne en plusieurs endroits, que le dessein de l'Incarnation est de nous donner les moyens d'arriver à Dieu, qui est notre unique & souverain bien: *Ut ad Deum esset iter homini per hominem Deum.* Dequoi nous serviroit de sçavoir le terme où nous aspirons? Où aboutiroient ces espérances, ces mouvemens intérieurs, ces inclinations naturelles que nous sentons, si nous n'avions le moyen d'y parvenir? Toute notre foi se recueille en la personne de Jesus-Christ: Admirez la divine Providence, Jesus-Christ homme, Jesus-

Christ Dieu ; il est Dieu, voilà notre fin ; il est homme, voilà nos moyens ; il est Dieu, & c'est à lui qu'il faut aller ; il est homme, & c'est par lui qu'il faut aller : *Deus est quò itur, homo est quà itur.* Formez-vous toutes les idées du Christianisme qu'il vous plaira. Etablissez votre salut sur les fondemens que votre raison peut vous inspirer : Cherchez dans votre esprit toutes les voyes de devenir Saints, c'est un article de Foi, qu'il ne peut y avoir ni Christianisme, ni sainteté, ni espérance de salut que par l'imitation de Jesus-Christ ; en vain se seroit-il rendu visible, en vain auroit-il fondé une Religion, en vain auroit-il mené une vie si sainte devant les hommes, s'il n'avoit voulu nous servir d'exemple.

Cependant où trouve-t'on des Chrétiens qui portent le caractére de Jesus-Christ ? Où trouve-t'on de la conformité avec sa vie ? Jesus-Christ depuis sa Crêche jusqu"à sa Croix a senti & porté la peine de nos péchés, & nos péchés ne nous pesent point. La médisance nous paroît un jeu d'esprit, un enjouement de conversation, une raillerie agréable, qui fait à la vérité un peu de tort à celui de qui on parle ; mais qui, en récompense, divertit ceux

qu'on entretient. Le mensonge est devenu un commerce officieux de paroles que l'usage du monde autorise, sans lequel la vérité seroit trop austére, & la sincérité trop rebutante. La flaterie & la facilité à se laisser corrompre, passent pour des moyens honnêtes d'union & d'intelligence avec le prochain, pour des complaisances nécessaires, & des civilités indispensables. Le Fils de Dieu n'a travaillé toute sa vie qu'à gagner des ames à Dieu par ses discours, par ses exemples, par sa grace; & ne travaille-t'on pas tous les jours à les perdre, ou par des scandales qui les blessent, ou par des condescendances qui les amolissent, ou par des duretés qui les désesperent. Jesus-Christ à peine a trouvé dequoi se couvrir pauvrement dans sa Crêche, & l'on recherche curieusement toutes les modes que la vanité ingénieuse, & le luxe prodigue ont inventées. On ne se contente pas des étoffes les plus précieuses, si l'esprit & la main des ouvriers ne se sont lassés à les embellir; l'or & la soye ne paroissent pas assez riches, si l'art n'enchérit sur la nature, & si la façon ne releve le prix de la matiere.... Enfin Jesus-Christ commence une vie dont tous les momens sont marqués par un

renoncement entier aux biens ; aux plaisirs, & aux commodités du monde ; & trouvera-t'on dans ceux qui suivent sa Foi, un seul moment de vie qui lui ressemble ? A peine sont-ils nés, qu'on les accoutume à l'orgueil & à la mollesse, on les éleve sans aucun principe de Religion. A peine ont-ils atteint l'usage de la raison, on ne parle point de l'Esprit de Dieu, on ne leur souhaite que l'esprit du monde ; on y réussit, & tout le reste de leur tems se partage entre des passions souvent différentes, mais toutes également criminelles, parce qu'elles sont contraires à l'Esprit de Jesus-Christ.

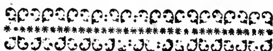
Voilà, Messieurs, ce que j'avois à vous représenter sur le sujet du Mystére que nous célébrons. Fasse le Ciel que vous tiriez de tant de principes de Religion les conséquences nécessaires pour votre conduite ; & que la précieuse semence de la parole de Dieu, arrosée des eaux de sa grace, produise en vos cœurs des fruits abondans dans l'éternité.

Vous, Seigneur, qui tenez en vos mains le cœur des Rois, & qui, selon les termes de vos Ecritures, donnez votre salut aux Rois : *Qui das salutem Regibus* ; comblez aujourd'hui de vos

graces, celui à qui je viens d'annoncer vos vérités; il aime mieux que je vous adresse ici des vœux, que si je lui adressois des louanges, & il vous renvoye toute sa gloire, qui, ne venant que de vous seul, ne doit appartenir aussi qu'à vous seul. S'il est éclairé dans ses conseils, c'est votre sagesse qui l'éclaire: s'il est heureux dans ses entreprises, c'est votre Providence qui le guide: s'il est victorieux dans ses guerres, c'est votre bras qui le protége, c'est votre main qui le couronne au milieu de tant de prospérités dont vous avez honoré son Régne: Il ne nous reste plus à vous demander pour lui, que ce qu'il vous demande tous les jours lui-même, son salut. Vous avez affermi son Trône contre tant d'ennemis ligués qui l'attaquent, affermissez son ame contre tant d'objets de passions qui l'environnent. Il a des victoires à gagner plus glorieuses que celles qu'il gagne, & vous avez des couronnes à lui donner plus précieuses que celles qu'il porte. Ce seroit peu de cette immortalité que tous les siécles lui semblent promettre, s'il n'avoit celle que vous seul pouvez lui donner au-delà de tous les siécles. Consacrez tant de vertus royales, par autant de vertus Chrétiennes; étendez

ce fond de Religion que vous avez gravé dans ſon ame, & faites-le auſſi ſaint que vous l'avez fait grand, afin qu'après avoir régné long-tems heureuſement par vous, il régne enfin éternellement avec vous.





SERMON
PRÊCHÉ
Le jour des Rois au Séminaire des Missions Etrangeres.

Ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum. *Matth. chap.* 2.

Les Mages vinrent aussi-tôt à Jerusalem, disant : Où est celui qui est né Roi des Juifs ? Car nous avons vû son étoile en Orient, & nous sommes venus l'adorer. En S. Matth. ch. 2.

C'Est aujourd'hui, mes Freres, que la grace de notre Sauveur Jesus-Christ commence de paroître aux hommes, & que la miséricorde de Dieu se découvre enfin dans toute son étendue. On eût dit avant le Mystére de ce jour, que c'étoit un Dieu partial, qui se refusoit aux uns pour se donner tout entier aux autres, & qui, laissant presque tout le monde dans l'aveugle-

ment, resserroit toutes ses bontés dans une petite portion de la terre, & ne vouloit se communiquer qu'à une nation souvent rebelle, & pourtant toujours favorite.

Mais aujourd'hui il fait voir qu'il n'y a auprès de lui ni différence ni acception de personnes ; il réunit tout l'Univers en un seul peuple ; il appelle les Etrangers comme ses enfans ; il répand indifféremment ses bénédictions, & sur les uns & sur les autres ; & nous pouvons nous dire à nous-mêmes avec l'Apôtre : *An Judæorum Deus tantùm, nonne & gentium ? imò & gentium.* Je vois l'origine de notre Foi, l'Orient se découvre, l'Etoile paroît, les Mages partent, les Anges les regardent, Jesus-Christ même les attend, & c'est à nous à les imiter & à les suivre.

C'est dans ce dessein que je prétends vous faire voir aujourd'hui dans la conduite de ces Princes,

Une Foi vive & prompte,

Une Foi hardie & généreuse,

Une Foi entiere & parfaite.

Nous avons besoin aussi-bien qu'eux d'un Guide céleste qui nous éclaire. Ce sera l'Esprit de Dieu que nous invoquerons, qui nous conduira à Jesus-Christ par l'intercession de Marie, à qui

qui nous dirons : *Ave Maria, &c.*

I. POINT.

CE n'eſt pas ſans raiſon que le Prophête Iſaïe, prévoyant les grands mouvemens que devoit cauſer dans le monde la naiſſance du Fils de Dieu, avoit prédit qu'il commenceroit de vaincre dès qu'il auroit commencé de vivre ; & que par une prompte défaite de ſes ennemis, il ſe hâteroit de faire voir qu'il étoit le Sauveur des hommes, qu'il prendroit même cette rapidité de conquête pour ſon nom & pour ſa qualité eſſentielle : *Vocabitur accelera, aufer ſpolia, feſtina prædari.* En effet, dit Saint Bernard, dès ſa naiſſance, il attire les bons par ſa miſéricorde, il trouble les méchans par ſa juſtice, il ſoumet les grands par ſa puiſſance, il éleve les petits par ſa grace. La qualité de Sauveur le preſſe de mettre en liberté des ames captives, ſa qualité de Libérateur lui donne une ſainte impatience de briſer le joug qui les accable d'une main qui paroît encore infirme, & qui pourtant eſt toute-puiſſante ; il dépouille des Rois de leur orgueil, des Paſteurs de leur groſſiereté naturelle, des Juifs de leur prévention, des Gentils de leur ignorance : ce ſont autant de marques de ſes victoires, & comme

autant de trophées précipitamment arrachés au démon, qui pendent autour de la Crèche d'un Roi enfant & Sauveur : *Manent hæc insignia apud Regem infantem, & Salvatorem.*

Que s'il est pressé du désir de sauver les hommes, il se trouve des hommes pressés du désir de chercher & d'adorer leur Sauveur, & quels hommes ! si vous considérez leur état, ce sont des Rois, que la naissance, la fortune, l'honneur du monde, la douceur de la vie, & le plaisir de commander attachent à leur condition, & semblent devoir renfermer en eux-mêmes, & éloigner de tout autre soin que de celui de leur grandeur & de leur gloire. Si vous regardez leur profession, ce sont des sages du monde, jouissans & faisans jouir leurs sujets d'une tranquillité civile & politique, occupés à des sciences vaines & inutiles ; & vous sçavez ce que l'Ecriture nous enseigne : Que la sagesse du monde est ennemie de Dieu, & que la présomption est naturelle à ces esprits curieux, qui, s'arrêtant aux choses visibles de Dieu, sans passer jusqu'aux invisibles, se repaissent de leur orgueil, & s'évanouissent dans leurs propres pensées. Si vous considérez leur Religion, ils sont nés dans l'erreur &

dans la ſuperſtition de leurs peres, & engagés au culte des Dieux de leur pays par les loix & par la coutume. Qu'il eſt difficile de ſe défaire de ſes anciens préjugés, & de ſe rendre à la lumiere, quand on eſt aſſis dans les ténébres & dans l'ombre de la mort, ainſi que parle le Prophête.

Cependant, malgré tant d'obſtacles, au premier mouvement de l'Eſprit de Dieu, au premier aſpect d'une lumiere céleſte, ils renoncent à leur grandeur, à leurs ſciences, à leurs Idoles. Dès qu'ils ſçavent que le Roi des Rois vient de naître dans la Judée, ils joignent l'effet à la connoiſſance, ils deſcendent du trône, ils abandonnent leurs Palais. En vain la raiſon humaine leur repréſente qu'un voyage entrepris ſur un préſage incertain, ſeroit une avanture peu convenable à leur rang, & à leur ſageſſe; que c'étoit un triſte ſpectacle de voir des Rois errans ſe mêler avec des peuples inconnus, & traverſer des Cours qui pouvoient leur être ſuſpectes; que les Souverains étoient faits pour recevoir en repos le tribut de leurs Sujets, non pas pour en porter eux-mêmes à d'autres; qu'ils n'avoient qu'à jouir avec juſtice des droits de la Royauté, ſans ſe mettre en peine d'un

Roi enfant que sa propre nation refusoit de reconnoître; que ce seroit abandonner leurs Etats à des dissensions domestiques, & commettre leur dignité à des jalousies étrangeres : *Quomodo ita insipientes facti sunt viri sapientes*, dit Saint Bernard ? comment des hommes si sages se sont-ils ainsi oubliés ? La Foi leur a inspiré, que la véritable sagesse à l'égard de Dieu, étoit de s'abandonner à sa Providence; que puisqu'il leur inspiroit le dessein d'aller, il seroit lui-même leur protecteur & leur guide; que le premier devoir des Rois étoit d'adorer celui de qui relevent toutes les couronnes; qu'heureux, & très-heureux seroient les Etrangers qu'il auroit choisis à la place de ses Sujets pour le reconnoître, & qu'il n'y avoit qu'une raison, qu'une félicité, qu'une gloire de ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent, ou de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore.

Sur ces principes, ils quittent leurs Etats, leurs possessions, leurs familles, & suivent sans délibérer cette étoile qui les précéde. Pourquoi faut-il qu'ils entreprennent ce voyage ? La grace dépend-elle des tems & des lieux, & ne

peut-elle se communiquer qu'à la portée du berceau de Jesus-Christ ? Puisqu'il fait naître de nouveaux astres dans le Ciel, ne peut-il pas créer des cœurs nouveaux dans toutes les parties de la terre ? Ne peut-il recevoir d'hommage que de la main de ceux qui le lui font ? Son pouvoir est-il borné dans l'enceinte d'un Village de la Judée ? Oüi, Messieurs, il faut qu'ils sortent de leurs Etats.

Les Peres en donnent trois raisons différentes, toutes également solides. La premiere, c'est pour marquer le détachement où doivent être tous ceux que Dieu appelle ; ils devoient laisser à tous les Chrétiens qui sont leur postérité, dit Saint Leon, cet exemple d'une prompte & fidelle obéïssance ; & comme Abraham qui devoit être la racine & le modéle de la perfection de la Loi à l'égard du culte du vrai Dieu, reçut ordre de sortir de son pays & de sa parenté : *Egredere de terra tua.* Ainsi ces Princes d'Orient, que Dieu avoit choisis pour être les Introducteurs des Gentils dans la Foi de Jesus-Christ, & les premiers modéles de la perfection Evangélique, devoient faire voir qu'ils ne tenoient à aucune affection terrestre, quand il s'agissoit d'accom-

plir la Loi de Dieu, & de suivre ses volontés, quand elles leur étoient manifestées. Saint Bernard en donne une autre raison : Il falloit, dit-il, qu'il y eût de la proportion & de la ressemblance entre les Adorateurs, & le Dieu qu'ils alloient adorer, puisque Jesus-Christ avoit fait aux hommes comme un sacrifice de toute sa gloire ; il étoit juste que les hommes lui sacrifiassent la leur. Quelle apparence y avoit-il qu'ils demeurassent dans leurs Palais, tandis que Jesus-Christ étoit dans sa Crêche ? N'étoit-il pas juste qu'ils n'eussent plus de richesses que pour les lui consacrer par un saint usage, & qu'ils renonçassent aux grandeurs mondaines, pour se conformer à celui qui devoit dire que son Royaume n'est pas de ce monde ?

Pour apprendre enfin, dit Saint Chrysostôme, par le prompt départ de ces Mages, que l'action la plus importante que doit faire un Chrétien que Jesus-Christ appelle à lui, c'est de se séparer du monde, je veux dire, des objets, & des embarras du monde, des occasions & des dangers du monde, des amusemens & des inutilités du monde, des vanités & des passions qu'inspire le monde. Je ne parle pas ici de ces retraites de chagrin, de dégoût,

de néceſſité, ou de bienſéance, ſi ordinaires dans les converſions de ce tems-ci. Nos Rois n'eurent aucun de ces motifs; ils n'étoient pas dégoûtés de leur condition, ils étoient Princes; rien ne pouvoit les inquiéter, ils étoient maîtres; ils n'étoient pas rebutés de la rigueur ou de la ſtérilité de leur pays, ils régnoient dans ces doux climats de l'Orient, où il ſeroit heureux de vivre quand on n'y auroit pas le plaiſir de commander. La vieilleſſe, ou l'infirmité ne les obligeoit pas de ſe tourner vers Dieu, puiſqu'ils étoient en état d'entreprendre & de ſupporter les fatigues d'un grand voyage. Il n'entre ni chagrin, ni bienſéance, ni contrainte dans leur retraite. Ils partent, ils vont les premiers offrir à Jeſus-Chriſt un ſacrifice de grandeur & de puiſſance. Ils ſont les premiers qui ont jetté des couronnes au pied de l'Agneau, qui ont abaiſſé ſous lui la pompe & la majeſté du ſiécle, & qui ont montré, non-ſeulement ce qu'on pouvoit faire, mais encore ce qu'on pouvoit quitter pour Dieu.

Il ne leur faut pour cela que l'apparition d'une étoile. Quoiqu'elle pût leur paroître un ſigne douteux, la foi & la révélation intérieure qui les détermine,

les fait agir. Il falloit que Jeſus-Chriſt leur marquât dans le Ciel ſa naiſſance. Leur eût-il envoyé des Prophêtes? Qui les auroit aſſûrés de leur miſſion? Qui leur auroit été garand de la ſûreté de leurs paroles? Leur eût-il annoncé ſa venue par un Ange comme aux Paſteurs? accoutumés à l'idolâtrie, il étoit dangereux qu'ils ne priſſent l'Ambaſſadeur pour le Maître, la créature pour le Créateur. Eût-il fait retentir des voix céleſtes? Il étoit à craindre, dit Saint Chryſoſtôme, qu'ils ne priſſent pour illuſion le ſon de ces organes étrangers. Il étoit de la Providence divine de les appeller par les ſignes qui leur étoient les plus familiers & les plus connus, en faiſant voir un nouvel Aſtre, dont l'éclat, la grandeur & le mouvement attirent les regards & les réflexions de ces hommes adonnés aux ſpéculations des choſes céleſtes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent capables d'entrer par de plus nobles moyens à des connoiſſances ſublimes.

C'eſt ici, dit Saint Chryſoſtôme, qu'il faut admirer, non pas tant la prompte obéïſſance des Mages, que la bonté ſouveraine de Dieu. Il daigne s'accommoder & condeſcendre à leur foibleſſe, & les porte inſenſiblement,

& comme par dégrés à la perfection. Remarquez, dit ce Pere, qu'il se manifeste d'abord à eux sous la qualité de Roi de Judée : *Ubi est qui natus est Rex Judæorum ?* Afin de les attirer par cette conformité de condition, & de former avec eux comme une espece d'alliance. Il se découvre enfin comme Fils de Dieu, pour recevoir leurs vœux & leurs adorations, & les assujettir à sa puissance souveraine. Il leur fait voir une étoile qui les éclaire, qui les précéde, qui les conduit, qui les attend ; il les dispose par ce moyen à écouter, & à croire le témoignage des prophéties, pour recevoir après les avertissemens, & les révélations par le ministére d'un Ange. Il les mene ainsi par des dégrés imperceptibles de la curiosité à l'admiration, de l'admiration à la foi, de la foi à l'obéïssance, de l'obéïssance à la ferveur, de la ferveur à l'adoration. Pour apprendre à ceux qui sont appellés à la conduite des ames, qu'il y a certaines condescendances de charité qu'on doit avoir pour des consciences encore foibles, qu'ils doivent se rétressir en se proportionnant à ceux qu'ils veulent animer de l'Esprit de Dieu, ainsi que le Prophête, qu'il faut observer un ordre & une succession dans

la découverte des vérités, & dans la pratique des vertus Chrétiennes ; qu'il faut nourrir de laît, & non pas de viandes si solides, ceux qui sont encore dans les commencemens, & pour ainsi dire, dans l'enfance de la piété ; & qu'il vaut mieux les dégager peu à peu du monde, avant que de les avancer à des oraisons & à des méditations sublimes, & les humilier par la connoissance sincére de leurs foiblesses & de leurs défauts, que de les porter par une ardeur indiscrete, & par des désirs impuissans à une perfection précipitée.

C'est par cette sagesse que Dieu conduit les Rois à sa Crêche ; aussi suivent-ils l'étoile qui les y conduit, sans se détourner, & sans regarder en arriere, marchant dans les voyes qu'elle leur traçoit avec une fidélité inviolable. Je sçai bien, Messieurs, que cet objet muet, qui ne sembloit parler qu'à leurs yeux, ne laissoit pas de se faire entendre à leur esprit. Celui qui les avertissoit au-dehors, les instruisoit & les touchoit au-dedans. Une vertu secrete agissoit plus puissamment sur eux que cette lumiere visible, & un rayon de la vérité qui les persuadoit intérieurement, leur étoit un guide plus pressant

que l'aftre qui les éclairoit. Mais n'avons-nous pas les mêmes fecours, & voyons-nous les mêmes effets ? Combien parmi nous de lumieres inutiles, & d'étoiles qui luifent en vain ? Faifons réflexion fur nous-mêmes. Une ame foible & irréfolue, combien de fois a-t'elle dit connoiffant fon défaut, l'air du monde m'eft contagieux, les paffions fe réveillent à la vûe des objets, les méchans difcours corrompent les bonnes mœurs. L'exemple, l'occafion, la coutume, tout fait impreffion fur moi. Quand je pourrois me fauver de ces foibleffes, j'en ferois toujours plus fufceptible; & quand je ne reviendrois pas plus coupable de ces communications mondaines, du moins j'en reviens plus trifte & plus inquiete. C'eft une étoile que Dieu vous envoye pour vous guider vers la folitude : cependant vous recommencez dès le lendemain, & vous vous rejettez dans les compagnies. Lorfqu'un homme riche vient à penfer, pourquoi me tourmentai-je à amaffer & à acquérir ? Ne vaudroit-il pas mieux me faire un tréfor pour le Ciel par mes bonnes œuvres & par mes aumônes ? Ne fçai-je pas qu'il n'y a proprement que la bénédiction de Dieu qui enrichiffe, & que le peu du jufte vaut mieux

que l'abondance du pécheur ? C'est une étoile que Dieu vous envoye pour vous conduire au détachement des biens du monde. Cependant vous refermez vos entrailles aux nécessités du pauvre, & la convoitise des richesses vous entraîne. Un Ecclésiastique dans sa priere a fait réflexion en lui-même : Que fais-je des talens que Dieu m'a donnés ? La moisson est abondante, & les ouvriers sont en petit nombre ; tout serviteur oisif sera traité comme coupable ; je répondrai des fruits que je pouvois faire ; les Pharisiens couroient la terre & les mers pour aller faire un Prosélyte ; la charité ne peut-elle faire en moi ce que la vanité faisoit en eux ? C'est une étoile qui les guide à la vigne du Seigneur pour y travailler ; cependant on demeure oisif, & l'on ne semble tenir à l'Eglise que par l'honneur qu'on en reçoit, ou par le bien qu'on en retire. Tremblons, Messieurs, que Dieu n'accomplisse en nous cette terrible menace qu'il faisoit autrefois par un Prophête : *Nigrescere faciam stellas.* J'effacerai toutes ces lumieres, je jetterai un voile d'obscurité sur vos connoissances, puisque vous méprisez mes conseils & mes inspirations, prenez garde que je ne vous frappe d'aveuglement, & que

votre ignorance ne ſoit la punition de votre pareſſe.

Dieu a déja condamné par cette foi prompte & agiſſante de ces trois Princes, l'infidélité & l'ingratitude des Juifs. Jeſus-Chriſt, dit Saint Chryſoſtôme, venoit mettre fin à l'ancien Teſtament, & appeller tout le monde à ſa connoiſſance. Il ouvrit la porte aux Gentils, afin d'inſtruire ſes propres Sujets, en invitant les étrangers. Les Juifs n'avoient pas aſſez conſidéré les prédictions des Prophêtes qui leur avoient annoncé ſa venue, il fait venir des pays éloignés des Gentils pour les en convaincre, afin que ceux qui ſeroient bien diſpoſés, euſſent occaſion de le croire & de le connoître, & que ceux qui réſiſteroient à une vérité ſi conſtante ne puſſent trouver aucune excuſe à leur incrédulité. Quelle couleur pouvoient-ils donner à leur infidélité, ſi après tant de témoignages ils refuſoient de le recevoir, lorſque des inconnus, à la vûe d'une étoile, alloient le chercher ? La prompte obéïſſance confirme l'élection des uns, la pareſſe & la négligence attire la réprobation des autres.

Voulez-vous en voir la différence : *Vidimus & venimus*, diſent les uns ; entre voir & venir, ils ne mettent point

d'intervalle, ils ne consument pas le tems en délibérations inutiles ; ils ne consultent pas leurs flateurs, & ne font pas une affaire d'Etat, d'une affaire de Religion : connoître & croire, croire & obéir, ce ne fut que la même chose : *Vidimus & venimus.* Leur esprit s'attache & leur volonté se porte presque au même-tems à un objet qui sembloit ne les point regarder, & devoit leur être pour le moins indifférent. Quelle est au contraire la disposition des Juifs ? Au premier bruit de la naissance du Messie, qui n'eût dit que les rivages du Jourdain alloient retentir de cris d'allegresse, que le peuple accourroit en foule vers Bethléem, que les Prêtres entonneroient les Cantiques de Sion, & qu'Herode lui-même alloit disputer à ces Princes étrangers, la gloire du premier hommage ? Cependant ils demeurent indifférens, & insensibles. Herode s'amuse à des recherches & à des consultations qui ne vont à rien. Les Scribes & les Phariſiens se contentent de produire des Ecritures, & de montrer la vérité sans la suivre. Toute la Ville est émûe de la crainte du Tyran, non pas de l'amour du Prince légitime, & pas un de ses habitans n'a le courage d'aller l'adorer, non pas,

même la curiosité d'aller s'informer de la vérité de cette nouvelle ; ils s'en remettent à des inconnus : *Ite & renunciate diligenter*, sur un sujet qui avoit fait de tout tems l'attente & la passion de leurs Peres, & sur le point le plus important & le plus essentiel de leur Religion : y a-t'il rien de plus étonnant ?

Il étoit déja bien vrai ce que Jesus-Christ a dit depuis dans son Evangile, qu'il viendroit des hommes d'Orient & d'Occident, qui seroient assis avec Abraham, Isaac, & Jacob dans le Royaume des Cieux, & que les enfans du Royaume seroient jettés dans les ténébres extérieures. Quand je regarde la tiédeur & l'insensibilité des Chrétiens, que je crains que cet oracle ne s'accomplisse encore en nous. La Foi fût-elle jamais mieux établie, & vit-on jamais moins de bonnes œuvres ? Y eût-il jamais tant de Chrétiens, y eût-il jamais si peu de Fidéles ? Les secours sont grands, mais la négligence est extrême ; jamais on ne parla tant de réforme, & l'on ne fut jamais plus déréglé. La parole de Dieu ne fut jamais mieux annoncée, & n'eut jamais moins de succès. Il semble qu'abandonnée parmi nous, elle se refugie dans ces

Eglises naissantes, où fructifie abondamment la semence de l'Evangile, où se renouvelle heureusement dans ces derniers tems, l'innocence & la ferveur des premiers siécles.

M. l'Evêque d'Heliopolis présent. Fidéle Ministre de Jesus-Christ, qu'il a choisi pour porter son Nom à ces Nations infidelles, & qui croyez avec plaisir les accroissemens que Dieu donne à ces plantes que vous arrosez, vous le sçavez; & comme vous êtes le témoin de sa vérité, vous pouvez l'être aussi des effets merveilleux de sa grace. Vous le sçavez, on leur parle d'un Dieu inconnu, & ils écoutent; on leur prêche sa bonté, & ils l'aiment; sa vérité, & ils la croyent; sa puissance, & ils la craignent; ses promesses, & ils espérent; sa Loi, & ils la pratiquent. Les œuvres s'accordent avec la foi, la persévérance s'y trouve jointe avec la ferveur, & la tranquillité de l'esprit avec la rigueur des persécutions & des martyres. Qu'il est à craindre que le régne de Dieu n'y soit transféré, que la Foi ne retourne à son origine; & que par une funeste révolution, comme elle a passé des Juifs aux Gentils, elle ne repasse des Chrétiens aux Gentils; & que comme elle nous a été apportée de l'Orient par trois Rois, elle ne retourne d'ici

d'ici en Orient par trois Evêques qui l'y annoncent. D'où viendroit ce malheur? de ce que nous n'avons pas une foi prompte comme les Mages, ni une foi courageuse comme eux.

On se forme ordinairement dans le monde deux fausses idées de la Religion Chrétienne, & de ses devoirs. Les uns les regardent comme faciles, les autres les regardent comme impossibles. Les premiers réduisent leur piété à quelque pratique de dévotion extérieure, une Messe où l'on assiste par bienséance, un Sermon qu'on entend souvent avec dégoût, une priere qu'on récite par coutume & sans réflexion, une aumône qu'on donne par hazard, & peut-être par vanité; une Communion qu'on fait négligemment à l'occasion d'une bonne Fête, un peu de réforme dans les habits, qui ne passe pas jusqu'au cœur, quelques tendresses de dévotion, qui viennent plutôt d'un tempérament affectueux, que du fond d'une piété solide; sans s'incommoder autrement, & sans se contraindre dans leurs passions, ils croyent qu'ils ont accompli toute la Loi, & ils attendent cette couronne de justice que Dieu n'a promise qu'à ceux qui l'aiment. Cepen- II. POINT

dant l'Ecriture-Sainte nous enseigne qu'il faut adorer Dieu en esprit & en vérité; que pour être Disciple de Jesus-Christ, il faut porter sa croix, & renoncer à soi-même, & emporter le Royaume des Cieux avec violence.

Les autres au contraire trouvent des difficultés par tout, ou s'en imaginent, toute la Religion leur est à charge. Soumettre aveuglément son esprit à des créances obscures & enveloppées, se réconcilier avec son frere quand on croit en être offensé, restituer une portion de bien mal acquis, quand il y a long-tems qu'on le possédé; ce sont des loix qu'ils regardent comme impraticables. Tout les rebute, la Terre sainte leur paroît une terre qui dévore ses habitans; tous les sentiers de la vertu leur semblent fermés d'une haye d'épines; ils n'osent sortir de leurs passions, à cause des périls qu'ils prévoyent; & ils disent comme ces hommes lâches dont parle le Sage: *Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*; & sans considérer les secours du Ciel & les adoucissemens de la grace dont ils n'ont aucune expérience, ils s'effrayent de ce qui devroit les attirer; semblables à ces Astronomes qui ont imaginé des formes horribles & des animaux furieux

dans ces parties du Ciel où il y a des constellations lumineuses, & qui se font figuré des monstres où il n'y a que des étoiles.

Je ne dis pas qu'il soit si aisé d'être bon Disciple de Jesus-Christ ; à Dieu ne plaise que j'élargisse la voye étroite qu'il nous a marquée dans son Evangile, & qu'affoiblissant sa vérité, je sois prévaricateur de mon ministére. Je ne dis pas non plus qu'il soit impossible ; malheur à moi, si j'appesantissois le joug du Seigneur, & si je donnois à mon gré des bornes à sa miséricorde & à sa puissance. Mais je dis qu'il est difficile, qu'eu égard à la dépravation de notre nature, il n'y a point de vertu qui ne renferme en soi quelque difficulté dans sa pratique, & qu'un Chrétien doit agir par des principes plus forts & plus élevés que ceux du monde, parce que la noblesse de sa profession, mérite bien qu'il ait de la résolution & du courage.

Tels furent ces Princes dont l'Evangile nous parle aujourd'hui, & que les Peres de l'Eglise nous représentent comme des exemples d'une vocation constante, d'une foi hardie, & d'une charité magnanime. Examinons la générosité de leur conduite. Ils se mettent

premiérement au-dessus de toutes considérations d'intérêt & de gloire humaine, sans lesquelles les Grands du monde n'entreprennent jamais rien d'extraordinaire. S'ils recherchent de s'allier les uns aux autres, c'est ou pour se faire honneur de leur amitié, ou pour s'appuyer de leurs forces, ou pour agrandir leurs Etats, ou pour envahir ceux des autres. Ils réglent tous leurs desseins sur les avantages qui leur en reviennent, & fondent toujours leurs correspondances sur certains intérêts particuliers qu'ils couvrent d'ordinaire du spécieux prétexte du bien commun & d'une utilité publique. Mais ces Princes, dit Saint Chrysostôme, viennent à Jesus-Christ, non par politique, mais par grandeur d'ame : qu'y avoit-il de commun entre la Perse & la Judée ? Que pouvoient-ils prétendre d'un Roi enfant, & d'une Mere pauvre ? Y avoit-il aucune marque d'une puissance au-dessus des autres ? Avoient-ils besoin de gagner la bienveillance d'un Pere régnant, ou d'une maison signalée par son crédit & par ses alliances ? Croyoient-ils que cet Enfant dans son berceau leur sçauroit gré de leurs présens, & se chargeroit du souvenir de leur adoration prématurée ? Non, non, ils cher-

chent Jesus-Christ pour Jesus-Christ-même ; bien loin d'aller lui faire des vœux & des prieres pour des prospérités temporelles, ils vont lui faire des offrandes de ces mêmes biens que les autres demandent ; ils regardent les devoirs, & non pas les récompenses, & ne souhaitent d'autre fruit de leur entreprise, que de l'avoir cherché, & de lui avoir rendu une soumission sincére & désintéressée ; bien différens de ces Chrétiens mercénaires, qui ne louent Dieu que pour les consolations sensibles, & pour les biens temporels qu'ils en reçoivent, ils ne sçavent que dire avec l'Apôtre : Béni soit Dieu qui nous console dans nos tribulations, ou avec un Prophête : Béni soit Dieu, parce que nous sommes devenus riches : *Benedictus Dominus, quia divites facti sumus.*

Ils se mettent encore courageusement au-dessus des soupçons, & des jugemens du monde. Il est à croire que ces premiers Chrétiens eurent le sort de tous les autres qui ont depuis voulu vivre religieusement en Jesus-Christ, qu'ils furent exposés aux raisonnemens des politiques, & à la censure des peuples. Combien de fois les prit-on pour des ames basses, qui, ne pouvant sup-

porter le poids de la Royauté, alloient ſe confondre avec le vulgaire ? Combien de fois les regarda-t'on comme des impoſteurs déguiſés, qui, ſe faiſant honneur d'un titre vain & ſpécieux, cherchent à abuſer les Sujets des autres, n'en ayant point eux-mêmes à gouverner ? Combien de fois après avoir ſçû le ſecret de leur voyage, les accuſa-t'on d'une curioſité indiſcrete, ou d'une crédulité ridicule ? Combien de fois prit-on pour un entêtement & une viſion d'Aſtrologue, la découverte & l'apparition de cette étoile qu'ils prenoient pour guide ? Telle eſt la malignité & la contradiction des peuples, ſur-tout à l'égard des Grands ; ils veulent interpréter leurs actions, ils ſe dreſſent un tribunal capricieux où ils aiment à décider témérairement de leurs intentions, & à ſe venger de l'obéiſſance qu'ils ſont forcés de leur rendre, par la liberté qu'ils ſe donnent de mal parler, & de mal juger d'eux.

Telle eſt l'injuſtice du monde. Le Roi Prophête l'avoit éprouvée dans le cours de ſa pénitence, & s'en plaignoit à Dieu-même : *Qui inquirebant mala mihi, locuti ſunt vanitates, & dolos totâ die meditabantur.* Ceux qui recher-

choient ma vie passée, donnoient de mauvaises interprétations à mes humiliations présentes, disoient de moi mille choses vaines, & me tendoient tous les jours des piéges : ***Et qui retribuunt mala pro bonis detrahebant mihi, quoniam sequebar bonitatem.*** Ceux-mêmes à qui j'avois fait du bien me déchiroient par les traits piquans de leurs langues envenimées, parce que je commençois à devenir homme de bien. En effet, n'est-ce pas-là la contradiction ordinaire des gens du monde ? qu'un homme après être entré dans le fond de sa conscience, descende en jugement avec lui-même, & vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois mêmes qu'il aura reconnu par une expérience fatale, être contraires à son salut ; qu'il distribue ses biens aux pauvres, & qu'il assiste plus souvent, & avec plus d'attention aux sacrés Mystéres : qu'une Dame encore à la fleur de son âge renonce au luxe, à la vanité, & se réduise aux régles de la modestie Chrétienne, qu'elle visite les Hôpitaux & les Eglises ; on cherche les raisons de ce changement, & l'on prend toujours les moins charitables. On donne autant qu'on peut un tour ridicule à ces conversions : tantôt ce sont des ap-

parences trompeuſes, tantôt ce ſont des contraintes intéreſſées, tantôt des excès blâmables, tantôt des ſingularités bizarres. On ne ſe ſcandaliſoit pas de leurs péchés, & l'on ſe ſcandaliſe de leur pénitence.

Cependant il n'y a rien de plus déplorable que la foibleſſe des Chrétiens qui ſuccombent à cette tentation ; appellés par la grace de Jeſus-Chriſt, retenus par la honte du monde, pouſſés par les remords de leur conſcience, effrayés par le bruit que font les pécheurs, voulant toujours être bons, & n'oſant jamais déplaire aux méchans ; ils délibérent, comme ſi le parti étoit égal, & ſouvent ils ſe déterminent à continuer dans leurs déſordres, de peur de s'attirer des reproches, recuſant ainſi leur Juge inviſible, qui peut les ſauver ou les perdre pour l'éternité, pour des Juges viſibles dont ils ne peuvent attendre que de vaines louanges ou des railleries encore plus vaines. Qu'ils ſçachent que Saint Paul ne comptoit pour rien d'être jugé des hommes : *Mihi autem pro minimo eſt ut à vobis judicer*, & qu'il les regardoit même comme entierement oppoſés à ceux de Dieu : croyant incompatible d'être ſerviteur de Jeſus-Chriſt, & de plaire aux hommes : *Si hominibus*

hominibus placerem, Christi servus non essem. Qu'ils se souviennent qu'il n'y a rien de si foible ni de si honteux que de rougir de la Foi & de la Religion, & que Jesus-Christ renoncera devant son Pere qui est dans le Ciel, quiconque le renoncera devant les hommes.

Lorsqu'au tems des Dioclétiens, & des Nérons, un Chrétien traîné devant leurs Tribunaux, alloit répondre de sa foi; & que voyant autour de lui, d'un côté un tyran furieux, & des bourreaux inhumains, l'un prêt à prononcer la sentence, les autres prêts à l'exécuter; de l'autre des fers brulans, des épées luisantes, des ruisseaux de sang qui couloient encore, & un tas de corps déchirés pour la même cause. S'il consultoit son cœur & sa foi, si l'appareil terrible du supplice, & l'affreuse image de la mort avoit ébranlé son courage, si sa main tremblante avoit laissé tomber malgré lui quelque grain d'encens au pied d'une idole; le cœur eût-il désavoué le crime au même-tems que la main le commettoit, eût-il gardé dans sa conscience la fidélité que la foiblesse de la nature, & la crainte des tourmens lui avoit fait perdre au-dehors; l'Eglise le regardoit avec horreur, & lorsqu'il venoit à demander

grace, elle le renvoyoit au tyran pour donner des preuves de son repentir, & pour expier de tout son sang la lâcheté qu'il avoit commise. Que mériteroient donc ceux, qui n'ayant à craindre qu'une parole ou un mépris, étouffent les bons desseins qu'ils ont eus, & n'osent faire profession publique de l'humilité, ou de la patience de Jesus-Christ : Quelle foiblesse ! on fert le monde effrontément, sans se soucier des jugemens de Dieu ; veut-on servir Dieu, on craint jusqu'aux moindres raisonnemens du monde, pour satisfaire à ses passions, on hazarde sa réputation & son salut même ; s'agit-il de satisfaire à Dieu qu'on a offensé, on est retenu par une fausse pudeur, & par une lâche timidité.

Les Mages ne tombent pas dans cette foiblesse, non-seulement ils méprisent les jugemens & les murmures des hommes ; ils s'élevent même par une sainte hardiesse au-dessus des craintes, & des périls même du monde. Ils entrent dans le Royaume, dans la Capitale, dans la Cour même d'Herode ; ils annoncent avec confiance au peuple, aux Prêtres, peu s'en faut qu'ils ne s'adressent au Roi même : *Ubi est qui natus est* ? Ils ne laissent aucun doute

de la vérité de cette naiſſance, ils ne ſont incertains que du lieu; ils jettent le trouble & la terreur dans Jeruſalem, & font trembler le Tyran juſques ſur ſon trône. Ne connoiſſent-ils pas la flaterie des Courtiſans? Ne ſçavent-ils pas qu'il n'y a rien de ſi délicat ni de ſi jaloux que l'honneur de la Royauté, qu'un uſurpateur eſt toujours infailliblement cruel & ſoupçonneux; qu'il ſoutiendra ſon ambition par ſa cruauté, & qu'il ſe maintiendra ſur le trône par les mêmes crimes, par leſquels il y eſt monté. Ces ſaints Rois ne s'étonnent point, & cherchent Jeſus-Chriſt avec un courage ferme & intrépide. Qu'il eſt vrai ce qu'a dit Saint Auguſtin, que la cupidité eſt lâche & timide, parce qu'elle craint, ou qu'on ne lui donne pas ce qu'elle ſouhaite, ou qu'on ne lui raviſſe ce qu'elle poſſéde, & qu'au contraire la foi eſt hardie, parce que n'ayant rien à gagner, ni rien à perdre que Dieu, elle ne s'attache qu'à lui, & n'appréhende rien de la part des hommes. Voilà la différence de ces Princes.

Herode à l'arrivée de ces Etrangers, s'inquiete & ſe trouble: *Turbatus eſt.* Quelque effort qu'il ſe faſſe pour diſſimuler ſon chagrin, il le montre & le

communique à toute la Ville, *& omnis Jerosolyma cum illo.* Il appelle les Mages en secret & à petit bruit : *Clam vocatis Magis* ; pour découvrir adroitement ce qu'ils prétendent, il leur parle, non pas de la naissance de Jesus-Christ, de peur de les confirmer dans leur opinion, mais de l'apparition de l'étoile, comme d'une vision chimérique : *Didicit ab eis tempus stellæ.* Il consulte les Docteurs, mais ce n'est, ni sur le pouvoir, ni sur la majesté, ni sur la Royauté du Messie, mais seulement sur le lieu de sa naissance : *Sciscitabatur ubi Christus nasceretur.* Quoique la Prophétie qu'on lui expose paroisse claire & évidente, il ne sçait à quoi s'en tenir ; il ne la croit pas, & il la craint ; il la croit, & il s'imagine qu'il en arrêtera l'accomplissement ; il demande la vérité, & il voudroit être flaté. Il feint de vouloir adorer celui qu'il a dessein de perdre. Sa politique l'amuse, & sa conscience le tourmente : quel embarras ! quels détours ! quelle défiance ! Les Mages au contraire, avec une foi vive, & un héroïque simplicité, annoncent la venue du Sauveur dans la Judée, occupés de sa grandeur, possédés de sa grace, poussés par son Esprit ; ils ne regardent les hommes que

poûr sçavoir d'eux la vérité, ou pour la leur apprendre : *Ubi est qui natus est?* Roi ou sujets, amis ou ennemis; tout leur est égal. Vous diriez qu'ils se multiplient; ils ne sont que trois, & ils sont par tout, dans le Palais, dans les places, dans toute la Ville, *& omnis Jerosolyma cum illo.* Ils ne connoissent pas encore Jesus-Christ, & ils le confessent; ils s'informent de lui, & ils le prêchent, sans embarras, sans finesse, sans détour. Herode les craint, & ils ne craignent pas Herode; ils parlent comme s'ils étoient dans leurs Etats, & Herode tremble comme s'il étoit étranger dans son propre Royaume. C'est ainsi qu'ils s'acquittent de tous les devoirs de leur vocation, & qu'ils laissent à tous les Prêtres de Jesus-Christ, l'exemple d'une Mission Evangélique.

Enfin étant arrivés à la Crêche de Jesus-Christ, ils s'élevent par la foi audessus des sentimens de la raison, & des apparences humaines, en reconnoissant un Dieu sous le voile de nos infirmités & de nos foiblesses; & peutêtre ne leur falloit-il pas moins de courage, pour n'être pas scandalisés de Jesus-Christ, que pour n'être pas étonnés de la puissance d'Herode; tout sembloit s'opposer à leur connoissance : *Invene-*

runt puerum. Quoi de plus infirme qu'un enfant ! Dans l'état de la nature, il ne ſçait que ſouffrir & ſe plaindre, & il porte encore ſur lui les impreſſions du néant dont il vient de ſortir. Dans l'état de la Morale, tous les principes de la raiſon qui nous élevent au-deſſus du reſte des créatures, ſont comme liés & ſans action, & il n'y a rien en lui de raiſonnable que l'eſpérance qu'on a qu'il le deviendra : dans l'ordre même de la grace, il entre en ce monde comme un malheureux qui vient payer la peine du premier péché, & qui eſt débiteur à la Juſtice; & lors même qu'il eſt régénéré par la grace, cette grace qui eſt un principe agiſſant, devient en lui un principe oiſif & ſtérile, parce qu'il trouve un ſujet incapable de réflexion, & par conſéquent de mérite. C'eſt-là la premiere condition du Sauveur, c'eſt l'état où les Rois le trouvent. Cependant ils percent toutes les obſcurités qui le cachent, ils pénétrent ſa ſageſſe au travers de cette enfance muette; ſous la forme de ſerviteur, ils apperçoivent la grandeur & la puiſſance du Maître; ils voyent ſous ces pauvres langes qui l'enveloppent les marques d'une Royauté céleſte; des Philoſophes adorent un Enfant, des Rois

adorent un Pauvre, leur Foi eſt non-ſeulement courageuſe, mais encore entiere.

III. POINT.

C'eſt un effet ordinaire de la grandeur & de la ſageſſe de Dieu, d'élever à un dégré ſublime de perfection & de vertu, ceux qu'il a choiſis pour être les premiers ſujets, & comme les chefs après lui de ſa Religion. Comme c'eſt ſa Providence qui les deſtine, c'eſt ſa grace qui les forme, & qui les conduit à ſes deſſeins; & comme il ſe ſert d'eux pour faire connoître ſes vérités, & pour annoncer ſa gloire parmi les hommes, il veut qu'ils ſervent aux hommes pour leur inſtruction & pour leur exemple: car comme dans les Arts il y a certains originaux qui ſont les chefs-d'œuvres des ſiécles paſſés, & les modéles de ceux qui les ſuivent; il y a de même dans le Chriſtianiſme des hommes Evangéliques que Dieu ſemble avoir ſuſcités dans ſon Egliſe naiſſante pour les animer plus abondamment de ſon Eſprit, & pour en faire des modéles d'une foi entiere & parfaite.

Il n'y en a point eu, dit Saint Leon, qui ayent été plus favoriſés, & qui ayent témoigné plus de foi que ces Mages, que nous devons regarder comme

nos Peres, qui nous ont engendrés en Jesus-Christ, & qui nous ont laissé comme une succession précieuse, les exemples d'une conduite tout-à-fait Chrétienne.

Ils ont été éclairés des premiers rayons de la vérité; ils ont senti les premiers mouvemens de la grace de Jesus-Christ; ils ont recueilli auprès de son berceau les prémices de l'esprit Evangélique; aussi ont-ils été les premiers Prédicateurs de l'Evangile, les premiers Prophêtes de la Loi de grace, les premiers Evangélistes de Jesus-Christ, les premiers Témoins de sa naissance, & les premiers Confesseurs de son Nom. Aussi nous ont-ils appris comment il faut se comporter dans les prospérités, & dans les tribulations, dans les commencemens, & dans les progrès de la pénitence, dans la vie privée, & dans les Ministéres publics de l'Eglise. Leur foi est éclairée dans les Mystéres; ils reconnoissent la divinité de Jesus-Christ par l'encens qu'ils lui offrent; ils reconnoissent sa Rédemption par le prix de l'or qu'ils lui donnent; ils témoignent son incorruptibilité & sa résurrection par la myrrhe qu'ils lui présentent. Leur foi est fervente; ils lui consacrent dans l'or la pureté de leurs bonnes œuvres,

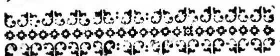
dans l'encens la bonne odeur de leurs prieres, dans la myrrhe l'amertume de leur pénirence. Leur foi est libérale ; ils ne viennent pas seulement fléchir les genoux devant sa Crêche ; mais le combler, s'il faut ainsi dire, de leurs dons royaux & mystérieux tout ensemble. Leur foi est humble ; ils entrent en pénitens, & non pas en Rois ; ils se prosternent pour demander grace ; ils adorent Jesus-Christ, & au même tems ils l'imitent dans son abaissement & dans son humilité. Ils ne parlent que par leurs actions : Voilà cet or qui servoit à nos vanités. Voilà cet encens & cette myrrhe qui avoient servi à nos superstitions. Enfin leur foi est persévérante, ils sont retournés par la voye étroite, ils ne veulent plus aucun commerce avec Herode. Ils vont réparer les mauvais exemples qu'ils ont donnés, faire adorer Jesus-Christ où ils avoient adoré des Idoles, pratiquer la pauvreté où ils ont abusé des richesses, & étouffer les maximes du siécle sous les loix & sous les maximes de Jesus-Christ.

Pour nous, Messieurs, nous partageons souvent notre foi ; nous avons une foi superficielle des Mystéres de Jesus-Christ, mais non pas une foi vive & agissante en lui & par lui. Il y a une

créance de consentement, & une créance de persuasion intérieure ; l'une soumet notre raison aux Mystéres de la Religion ; l'autre soumet notre volonté à l'obéïssance de l'Evangile. La premiere, est une lumiere qui nous fait connoître la vérité. La seconde, est une charité répandue dans le cœur, qui nous fait accomplir nos devoirs. Or, la plupart des Chrétiens n'ont que cette foi sans action. Ils croyent la naissance de Jesus-Christ. Ils admirent les secrets de sa Providence dans la disposition de ce Mystére. Ils adorent, si vous voulez, dans leur esprit, toutes les vertus que le Fils de Dieu y a pratiquées ; mais ils s'en font des objets de leur opinion, & non pas des exemples pour leur imitation. Les moindres difficultés les rebutent, les moindres intérêts les retiennent. Herode iroit volontiers avec les Mages, mais ce seroit reconnoître un Maître., ce seroit exposer cette autorité qu'il avoit usurpée, il lui en couteroit son repos, & peut-être sa couronne. Les Scribes & les Pharisiens soutiendroient peut-être la vérité, mais ils craignent de déplaire au Tyran qui les consulte. Les Peuples iroient volontiers à Bethléem, mais ils voudroient voir le Messie avec un ap-

pareil plus pompeux & plus magnifique. Suivons l'exemple de ces Rois. Sacrifions à Dieu tout ce qui lui déplaît en nous. Ne regardons que Jesus-Christ, suivons ses traces. Allons nous humilier avec lui dans sa Crêche, afin de régner avec lui dans le Ciel, &c.





SERMON

PRONONCÉ

Dans l'Eglise des Nouvelles Catholiques à Paris, le I. Vendredi de Carême.

Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, & orate pro persequentibus & calumniantibus vos.

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persécutent & vous calomnient. En S. Matth. chap. 6.

SI nous vous exhortions, Messieurs, de notre autorité privée, ou sur un simple fondement de quelque tradition humaine, à souffrir sans murmurer & sans vous plaindre, à vaincre la malice d'autrui par votre propre patience, à aimer indifféremment ceux qui vous haïssent ou qui vous aiment, à payer même de vos bienfaits l'injure qu'on vous aura faite, & à traiter vos enne-

mis par charité, comme vous traiteriez vos amis par reconnoiſſance : Vous nous diriez ſans doute, & ce ne ſeroit pas ſans raiſon, que c'eſt autoriſer l'injuſtice que de la ſouffrir ; qu'il faut arrêter la licence par des vengeances modérées ; qu'il eſt naturel de réprimer les paſſions d'autrui par les ſiennes propres ; que c'eſt pervertir l'amitié que de ménager ceux qui la mépriſent ; qu'un cœur doit être la récompenſe d'un autre cœur, & que la charité ne peut être bien employée que pour ceux qui la pratiquent envers les autres. Et comment oſerions-nous vous annoncer de nous-mêmes ces vérités en un tems où l'iniquité eſt accrue, & la charité réfroidie ; où, par de vains raiſonnemens & des diſtinctions imaginaires, on a tâché de juſtifier la plupart des coleres & des vengeances ; & où bien loin d'avoir des égards pour ſes ennemis, on n'épargne pas ſes amis même ?

Mais nous parlons avec confiance, puiſque nous vous portons la parole de Jeſus-Chriſt. N'écoutez donc pas ce que la chair & le ſang vous révelent, ce que le monde vous enſeigne, ce que la nature corrompue vous conſeille, ce que votre foible raiſon vous inſpire, ce qu'une injuſte coutume vous perſua-

de, ce qu'une loi imparfaite ſemble permettre : Jeſus-Chriſt parle : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos.* Il nous apprend, non-ſeulement la charité, mais encore la perfection de la charité, en aimant même nos ennemis. C'eſt ſon grand précepte, il n'y a rien de plus noble que l'Evangile, & il n'y a rien de plus noble dans l'Evangile que cette loi de dilection ; de ce que nous faiſons pour eux, il fait la meſure de ce qu'il doit faire pour nous ; c'eſt ſon grand exemple, puiſqu'il nous a aimés & réconciliés avec ſon Pere par l'effuſion de ſon Sang, tout pécheurs & ennemis que nous étions : c'eſt enfin ſon grand ouvrage qu'il opere dans notre cœur, quand il y demeure par la foi, comme parle l'Apôtre : car ce qu'il nous ordonne par ſa parole, il le fait en nous par ſa grace ; le même Eſprit qui nous commande, eſt le même qui nous touche & nous perſuade ; puiſque le même amour, eſt l'amour de Dieu qui le donne, & l'amour de l'homme qui le reçoit.

Eſprit Saint, Dieu de paix & de charité, c'eſt à vous à graver dans nos cœurs de chair cette loi d'amour & de grace que vous avez apportée au monde. C'eſt à vous, qui devez nous en-

seigner toute vérité, à nous persuader efficacement une des principales que Jesus-Christ nous ait enseignées. Vous seul pouvez détruire au-dedans de nous l'amour déréglé de nous-mêmes, pour mettre en sa place votre charité pour nos freres : Eclairez nos entendemens, échauffez nos volontés, nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave Maria, &c.*

Il n'y a rien de si contraire à la loi & à la justice Evangélique, que les haines, les divisions & la discorde. Le Ministére de Jesus-Christ est un Ministére de réconciliation & de paix pour les Gentils & pour les Juifs, pour ceux qui s'approchent de lui, ou qui s'en éloignent : *Evangelizavit pacem vobis qui propè, & iis qui longè*, dit l'Apôtre, il est devenu lui-même notre paix, en faisant de plusieurs peuples une Eglise, & de plusieurs Fidéles un peuple, & de tous les Fidéles comme un seul homme nouveau ; *Ipse enim est pax nostra, ut condat in unum novum hominem.* Réunissant ainsi toute chose sous un principe de charité, & étouffant en lui-même sur la Croix les inimitiés entre Dieu & le pécheur, entre le pécheur & le pécheur même : *Interficiens inimicitias in*

semetipso. Il nous a montré qu'un Chrétien doit être un homme doux & pacifique, qui ne soit ennemi de personne, qui aime la personne même de ses ennemis, & qui fasse mourir dans son cœur toutes les semences de division & de haine. Or je trouve qu'il y a dans la société trois sources de discorde & de haine ; l'humeur que chacun suit presque sans réflexion : on donne tout à son naturel & à son propre sens : on veut accommoder tout le monde à soi, au lieu de s'accommoder soi-même aux autres ; de-là viennent ces aversions qu'on prend par délicatesse ou par caprice. La seconde, est la passion qui s'excitant par la moindre injure qu'on reçoit ou qu'on croit avoir reçue, porte à haïr & à se venger : de-là viennent les querelles, & toutes ces suites funestes que produit un ressentiment, quand on n'a pas la force de le réprimer dans sa naissance. La troisiéme, c'est l'intérêt, qui, nous attachant aux biens de ce monde, arme notre cupidité pour les acquérir ou pour les défendre : de-là viennent les contentions, les procès, les injustices qu'on fait, ou qu'on ne peut souffrir. Je viens vous apprendre aujourd'hui qu'il faut que la charité détruise dans vos cœurs ces haines

d'humeur,

d'humeur, ces haines de paſſion, ces haines d'intérêt : voilà tout le partage de ce Diſcours.

I. POINT.

Quoiqu'il n'y ait point de précepte plus recommandé dans l'Ecriture que la charité & l'amour du prochain, qu'il n'y en ait point de plus néceſſaire, parce qu'il y va du ſalut des particuliers, & du repos de l'Egliſe même : qu'il n'y en ait point de plus grand uſage, parce que les occaſions de l'exercer en ſont preſque continuelles ; qu'il n'y en ait point de plus raiſonnable, parce qu'il eſt naturel de s'entr'aimer & de ſe ſouffrir les uns les autres ; de plus étendu, parce qu'il regarde généralement tous les hommes : Cependant c'eſt le précepte le moins obſervé, & la charité la plus parfaite des vertus, eſt la plus expoſée & la plus fragile de toutes, dit Saint Bernard. Elle dépend de nos humeurs & de nos caprices ; un tour d'eſprit un peu différent du nôtre, un dégré de chaleur ou de froideur de plus ou de moins dans un tempérament ; des manieres ùn peu plus groſſieres qu'il ne convient à je ne ſçai quelle politeſſe dont on ſe pique, ſont capables de bleſſer notre imagination, & de réfroidir notre charité.

Le monde eſt compoſé de certaines petites contrariétés qui font qu'on ſe déplaît les uns aux autres ; la différence des mœurs, l'inégalité des inclinations & des coutumes ; la rencontre des intérêts cachés ou connus ; la diverſité des penſées & des ſentimens, & le mêlange de tant d'eſprits peu accommodans ou incompatibles, qui ſont à charge les uns aux autres, & qui ſe choquent, ou par leurs vices, ou par leurs vertus, entretiennent ſouvent, ſi l'on n'y prend garde, du moins de l'indifférence & de la froideur, & même des ſecretes averſions dans le cœur. On vient à juger mal de ſes freres, parce qu'on a bonne opinion de ſoi-même ; on ne les aime pas, parce qu'on voit en eux des qualités qu'on n'eſtime point ; on examine leurs défauts, & l'on ſe cache les ſiens propres. Ainſi l'on paſſe ſa vie à ſouffrir & à ſe plaindre pour rien les uns des autres. C'eſt la foibleſſe de notre nature. Dieu, dans une eſſence très-ſimple, & une ſeule forme de divinité, enveloppe toutes les eſſences, toutes les formes, & toutes les perfections des créatures. Auſſi il ne hait rien de ce qu'il fait ; il ne mépriſe rien, il n'eſtime rien indigne de ſa Providence ; comme il eſt tout, il aime tout : *Diligit*

enim omnia, quæ sunt, & nihil audisti eorum quæ fecisti, dit le Sage; mais nous qui sommes bornés à certaines conditions & qualités particulieres, il est impossible que nous ne rencontrions d'autres objets qui ont des natures ou des qualités contraires aux nôtres, & de-là vient qu'on se choque, qu'on se résiste, & qu'on vient à perdre la charité les uns pour les autres.

Pourquoi donc, direz-vous, ne sommes-nous pas également tournés à l'équité & à la justice? D'où vient cette contrariété d'humeurs qui cause tant d'impatiences? Ne valoit-il pas mieux avoir formé sur un même modéle les sentimens & les inclinations des hommes? Non, Messieurs, Dieu l'a permis ainsi, & les Saints Peres en donnent trois raisons différentes. La premiere, c'est pour donner de l'exercice à plusieurs vertus Chrétiennes; s'il n'y avoit rien à estimer en nos freres, où seroit notre humilité? S'il n'y avoit rien à excuser, où seroit notre condescendance? S'ils ne souffroient rien, où seroit notre compassion? Si nous n'avions rien à souffrir d'eux, où seroit notre patience? Si tous les hommes étoient parfaits, ils ne contribueroient pas les uns au salut des autres; si tous

les hommes étoient méchans, il n'y auroit entr'eux ni union ni intelligence : C'est donc pour notre commune sanctification que Dieu permet ces différences, afin que nous assistions les uns dans leurs foiblesses, que nous imitions les autres dans leurs vertus ; & que si nous ne sommes pas assez parfaits pour souffrir nous-mêmes quelque chose pour Jesus-Christ, nous ayons au moins la consolation de souffrir quelque chose de lui en la personne de nos freres.

La seconde raison, c'est afin de tenir les hommes dans une espece d'égalité, qui les empêche de se préférer les uns aux autres, qui leur fasse voir qu'ayant eux-mêmes leurs défauts, ils ont besoin de la même grace qu'on leur demande, & que chacun se supportant à son tour, il se fasse comme une compensation de charité & de patience.

La troisiéme raison, c'est afin que nous nous servions comme de miroirs les uns aux autres, & que dans les défauts d'autrui nous nous représentions les nôtres ; autrement, dit Saint Chrysostôme, nous serions inexcusables, incorrigibles, injustes ; inexcusables, si, étant aussi attentifs & aussi éclairés que nous le sommes, pour découvrir ce qu'il y a de défectueux dans la per-

ſonne & dans les actions de nos freres, nous manquons de ſoin & de lumiere pour connoître & pour voir en nous ce que nous haïſſons ou que nous mépriſons en eux : incorrigibles, ſi, dans le déſir naturel que nous avons tous d'être loués & d'être aimés, nous ne travaillons en nous à réformer ce que nous ne reſſentons que trop n'être ni louable ni eſtimable dans les autres ; injuſtes enfin, ſi, cenſurant notre prochain, nous prétendons nous exempter de la cenſure, & ſi, trouvant des raiſons pour lui refuſer notre amitié, nous ne croyons pas qu'il en trouvera pour nous priver auſſi de la ſienne.

Ce n'eſt donc pas une raiſon pour s'exempter d'aimer ſon prochain de dire : Il me déplaît, il m'incommode. A Dieu ne plaiſe, dit Tertullien, que la patience d'un Chrétien, qui doit être à l'épreuve des perſécutions & des martyres, céde à ces petites & frivoles tentations ; & que la charité, qui doit être forte comme la mort, ſelon les termes de l'Ecriture, ſuccombe & s'éteigne par les petits dégoûts, & par les petites afflictions de la vie ! Je dis donc qu'il y a une douceur Chrétienne que nous devons exercer ſur tous, ſoit qu'on nous plaiſe, ou qu'on nous déplaiſe. Je

dis Chrétienne, qui vienne d'un cœur pur, & d'une foi non feinte, comme parle l'Apôtre : car il y a une modération mondaine, & une honnêteté politique qui lui ressemble. On a ses raisons pour bien vivre avec tout le monde; on se répand au-dehors par des démonstrations d'une bienveillance extérieure; on gagne les esprits par des offices affectés, & par des complaisances étudiées plus ou moins, selon qu'on y est plus ou moins intéressé. Il y a un art de se faire des amis à peu de frais, de s'attirer de la considération par celle qu'on paroît avoir pour les autres, d'établir même son repos en ne troublant celui de personne. On pense que les biens qu'on fait ne sont pas perdus, que ces amitiés officieuses en produisent d'autres. On seme pour recueillir. Ce n'est pas-là la charité que Dieu commande, c'est l'honnêteté que le monde conseille à ceux qui le suivent; c'est ménager le prochain, mais ce n'est pas aimer le prochain.

Aimer, exprime l'affection du cœur. Ce n'est pas assez de faire du bien, il faut le faire par un motif intérieur d'une sincére bienveillance. Quand j'aurois distribué tous mes biens aux pauvres, si je n'ai la charité je ne suis rien,

dit l'Apôtre. Il faut que ce soit l'amour de Dieu qui régle & allume celui que nous avons pour nos freres, & que ce soit le même amour qui nous lie. Qui croit avoir l'un sans l'autre, est menteur, *hic mendax est*. Les hommes sont naturellement portés à faire ces distinctions de Dieu & du prochain. Les uns mettent toute leur dévotion à faire de tems en tems quelques aumônes, un peu de tendresse de cœur fait tout le repos de leur conscience ; ils croyent être remplis de Dieu, quand un objet de pitié les touche : ils ne connoissent d'autre mérite que d'être sensibles à des miseres que le hazard leur fait connoître. Cependant ils n'honorent point Dieu, ils n'ont ni respect pour ses Autels, ni vénération pour ses Mystéres, ni soumission pour sa Foi, ni obéïssance pour ses Préceptes. Toute leur Religion est dans leur main ; & pourvû qu'ils ayent fait une action apparente de charité, ils s'imaginent avoir droit de violer toute la justice ; ils séparent Dieu d'avec le prochain, & ils n'aiment ni l'un ni l'autre.

Les autres au contraire séparent le prochain d'avec Dieu, & c'est l'erreur & le mensonge ordinaire de la plupart des Chrétiens. Nous prétendons aimer

Dieu, quelque orgueilleux que nous ſoyons ; il faut bien s'humilier malgré ſoi devant cette grandeur & cette majeſté ſuprême. Quelque inſenſibles que nous ſoyons, nous ſommes touchés malgré nous de cette ſouveraine Bonté, dont nous reſſentons les effets, & notre conſcience nous reprocheroit une ſi noire ingratitude. Nous avons beau ſecouer le joug de ſa Loi, & nous affranchir de ſa ſervitude, il ſe ſert de nous-mêmes malgré nous ; & nous aſſujettiſſant aux indiſpenſables devoirs qu'il impoſe à ſes créatures, il nous fait bien ſentir notre dépendance. Qui eſt-ce qui ne ſe croit pas obligé de le ſervir & de l'adorer, & qui ne s'imagine pas qu'il l'aime, qu'il le ſert, & qu'il l'adore ? Mais pour le prochain, à qui nous ne croyons pas être obligés, nous le regardons, ou au-deſſous de nous par notre orgueil, ou au-deſſus de nous par notre envie, ou hors de nous par notre indifférence, ou contre nous par notre haine. Nous en faiſons le ſujet de nos mépris, la matiere de nos médiſances, & la victime de notre amour propre. Détrompons-nous, Meſſieurs, quand nous exhalerions notre ame en ſoupirs, en larmes, en vœux, en prieres, quand notre cœur ſeroit attendri,

émû,

émû, enflammé, en vain nous flaterions-nous d'aimer Dieu, si nous ne cessons de haïr nos freres.

Je ne les haïs pas, direz-vous, mais je ne puis aimer que ceux qui m'aiment. Je pourrois vous répondre avec Saint Chrysostôme, que vous n'avez qu'une vertu de Payen, qu'il faudroit redoubler votre amitié pour gagner celui qui vous a refusé la sienne; que ce vous sera un plus grand honneur d'avoir engagé à vous aimer un homme qui n'étoit pas disposé à le faire; qu'en pratiquant ainsi l'Evangile vous y ramenerez celui qui s'en éloignoit; que s'il persiste dans sa froideur, vous aurez le mérite de votre charité & celui de votre patience; & qu'enfin celui qui étant aimé vous aime, vous paye son amitié de la sienne: mais que celui qui étant aimé ne vous aime pas, laisse à Dieu le soin, & pour ainsi dire, l'obligation de vous récompenser à sa place. Je pourrois vous dire même avec Jesus-Christ, que si vous n'aimez que vos amis, votre amitié n'est que naturelle; qu'étant sans aucun effort, elle sera sans aucun mérite; & qu'étant sans mérite, elle sera sans récompense. Mais je passe plus avant, & je dis que si vous n'aimez pas vos freres, vous les haïs-

sez ; il n'y a point de milieu entre l'amour & la haine parmi les Chrétiens, parce qu'étant unis en Jesus-Christ comme membres d'un même corps, ils sont obligés à des offices mutuels, & à une correspondance réciproque. Or l'indifférence est opposée à cette affection & à ces assistances qui sont nécessaires entre Fidéles, c'est un refus des devoirs, & comme une extinction de la charité chrétienne ; & par conséquent, elle n'est guéres moins criminelle que la haine, étant comme une portion de la mort spirituelle, selon l'Apôtre : *Qui non diligit, manet in morte.*

De-là je conclus, que la charité doit être sensible & effective, qu'elle doit avoir ses passions & ses actions, dit Saint Augustin, pour être sincere & véritable. Dans le malheur & dans les souffrances d'autrui, elle a ses troubles & ses inquiétudes ; dans le danger où sont les hommes qu'ils ne périssent en perdant Jesus-Christ, elle a ses craintes ; dans la misére où tombent les hommes en se séparant de Jesus-Christ, elle a ses chagrins & ses tristesses ; dans l'espérance d'acquérir des ames à Jesus-Christ, elle a ses désirs & ses impatiences ; dans le bonheur d'en avoir acquis, elle a ses joyes & ses complai-

ſances ; elle a de même ſes actions : car elle ne conſiſte pas en paroles, mais en œuvres, & en effets, & en vérité ; elle ne court pas ſur les prétentions d'autrui, & ne s'empreſſe pas pour les ſiennes propres ; elle ſouffre de tous quand il le faut, & ne fait jamais ſouffrir perſonne ; elle ſe réjouit des proſpérités d'autrui, & ſe conſole de ſes peines ; elle croit tout, elle eſpere tout, elle ſupporte tout, elle prévoit les beſoins, elle prévient les déſirs ; enfin elle s'acquitte de tous les devoirs. Eſt-ce ainſi, Meſſieurs, que vous aimez votre prochain ?

Oſerez-vous dire que vous l'aimez ? Hélas ! de quelle eſpece de charité me parlez-vous ? Vous fait-elle ſouffrir quelque choſe de ceux que vous dites que vous aimez ? Vous fait-elle penſer à eux ? Vous fait-elle affectionner à ce qui les regarde ? Quel eſt cet amour qui n'excuſe rien & qui prend tout dans le mauvais ſens, qui condamne au lieu de défendre, qui eſt tranquille quand on eſt troublé, qui même, ſçachant les beſoins, laiſſe ſans ſecours & ſans aſſiſtance ? Quel eſt cet amour, qui a tous les effets de l'indifférence & de la haine ? A quoi ſe réduiſent tous les entretiens d'aujourd'hui ? Si-non, à dé-

chirer celui-ci, décrier celle-là. Ennemis, indifférens, amis, tout est égal; on ne sçauroit les distinguer dans les portraits que l'on en fait. La médisance est un péché que chacun craint, & que chacun aime; c'est l'agrément de ceux qui parlent, c'est le plaisir de ceux qui écoutent: sans cela la compagnie languit, les conversations tarissent, le monde n'a plus d'esprit; avec cela chacun plaît, chacun s'insinue, chacun s'exprime heureusement. Ainsi, s'amuser aux dépens d'autrui, & se jouer de la réputation les uns des autres, ce n'est plus inimitié, ce n'est plus vengeance, c'est le bel esprit, c'est la belle humeur, c'est le commerce de tous les hommes. A quoi se réduit l'étude & l'application qu'on a dans la société du monde, si-non, à dominer par son humeur, à prendre l'ascendant, & à gagner quelque dégré de supériorité les uns sur les autres? Pour cela l'on veut ou se faire aimer ou se faire craindre par politique; on donne des conseils à tout le monde, & l'on n'en reçoit de personne; on veut de l'encens à pleines mains, & l'on en jette à peine quelque grain sur les autres qui le méritent; & lorsqu'on n'a presque aucun égard pour personne, on vou-

droit être l'amitié, & pour ainsi dire, l'idole de tout le monde. De-là viennent ces disputes, où l'on veut, non pas s'éclaircir, mais s'accréditer, & où l'on combat pour la victoire, non pas pour la vérité ou pour la justice; de-là cette liberté qu'on se donne de faire le censeur & le réformateur, & de tenir un tribunal toujours dressé pour faire le procès aux actions, & aux intentions même des hommes : de-là cette maligne joye qu'on a à découvrir les défauts d'autrui, & à établir sa réputation en affoiblissant celle des autres; comme si l'on regagnoit sur eux toute l'estime qu'on leur fait perdre : vices contraires à la paix & à la charité chrétienne, & pourtant communs parmi les Chrétiens.

Pour remédier à ces désordres, & pour entretenir la paix & l'union avec les hommes avec qui nous vivons, l'Apôtre Saint Pierre nous donne une régle, qui seule peut affermir notre repos & celui des autres; elle mérite que vous y fassiez réflexion : *In fraternitatis amore simplici, ex corde diligite attentiùs.* Aimez-vous avec circonspection comme des freres, d'une amitié simple; c'est-à-dire, soyez simples à l'égard des défauts & des humeurs des

autres, & circonſpects touchant les vôtres. Le cœur ſimple & franc ne ſe refroidit pas, ne s'offenſe pas légerement, ne prend pas de faux ſoupçons ni de vains ombrages, ne va pas ſonder ſans raiſon le fond des actions ou de la conduite, ne fait ni le délicat, ni le pointilleux mal à propos. Il ne regarde pas à certaines petites irrégularités, il ne ſe pique pas de formalités inutiles, & n'exige pas des devoirs chargeans, ni des complaiſances forcées. Par cette indulgence on jouit de ſa propre paix, & l'on laiſſe la leur aux autres. Il faut au contraire être circonſpects & attentifs ſur notre conduite. Cette circonſpection fait qu'on veille à tous ſes devoirs, qu'on s'accommode aux inclinations des autres, qu'on les prévient en honneur & en affection, qu'on eſt ſenſible à leurs beſoins, qu'on les oblige avec adreſſe, qu'on fait valoir leur mérite autant qu'il vaut, & qu'on craint toujours d'être moins doux, moins retenus, & moins civils qu'on ne doit être. Mais l'amour propre renverſe cet ordre, nous gardons notre prudence pour examiner le prochain à la rigueur, & la ſimplicité pour nous permettre tout à nous-mêmes. Nous voulons que nos freres

ſoient nos amis, & nous voulons être les tyrans de nos freres. Chacun veut aimer ſon prochain commodément, & veut être aimé dans toutes les formes : on reſſerre ſes obligations, & l'on étend celles des autres. On exige des égards & des déférences qu'on n'a pas intention de rendre ; on veut réduire tout à ſon humeur, on ſe pardonne bonnement tous ſes défauts de ſociété, & l'on reſſent tous ceux des autres : de-là viennent les dépits, les jalouſies, les aigreurs, & les haines parmi les hommes, par la différence d'humeurs ; voyons comment la charité doit régler celles qui viennent du reſſentiment des injures par le pardon des ennemis.

II. POINT.

Le commandement d'aimer les ennemis & de pardonner les injures, eſt proprement l'ordonnance de la Loi nouvelle, & le Commandement de Jeſus-Chriſt : *Hoc eſt præceptum meum.* La prudence de la chair s'en offenſe, toute la force de la nature s'y oppoſe, tous les mouvemens d'un cœur humain s'y trouvent combattus ; & pour établir une telle Loi, il ne falloit pas moins qu'un tel Légiſlateur qui la rendît juſte par ſon autorité, poſſible par ſa grace, ſainte & néceſſaire par ſon

exemple. Les Philoſophes avoient quelquefois conſervé leur repos & leur tranquillité dans les injures ; mais ils mépriſoient plus ceux qui les avoient offenſés, que les offenſes qu'on leur avoit faites ; ils étoient modérés par fierté, dit Saint Auguſtin ; ils cherchoient leur propre gloire dans les ſouffrances ; & la patience ſans l'humilité eſt une vertu fauſſe & inutile.

Moyſe avoit borné la vengeance, en condamnant chacun à ſouffrir la même peine qu'il avoit fait ſouffrir à d'autres : *Oculum pro oculo, dentem pro dente.* Mais cette juſtice pouvoit s'appeller la juſtice des injuſtes, ſelon Saint Auguſtin ; c'étoit modérer la colere, mais ce n'étoit pas l'éteindre ; c'étoit ôter l'excès de la vengeance, mais c'étoit laiſſer le déſir de la vengeance : ainſi, quoiqu'il fût juſte de punir l'offenſeur, ajoûte ce Pere, que l'offenſé recherchât lui-même cette punition, qu'il la déſirât, qu'il s'en réjouît, il étoit réſervé à Jeſus-Chriſt d'apporter au monde ce dernier dégré de charité pour perfectionner cette Loi qui convenoit à un peuple imparfait & groſſier, tel qu'étoit le peuple Juif ; par un Evangile de paix qui convînt à un peuple ſaint, & choiſi, tel que devoit être le peuple Chrétien.

C'est pour cela qu'il l'appelle lui-même un commandement nouveau : *Mandatum novum do vobis.* Nouveau quant à l'exemple qu'il en a donné lui-même : on avoit vû des esclaves mourir pour leurs maîtres ; mais non pas des maîtres mourir pour leurs esclaves. Nouveau quant au principe, parce que l'Evangile a communiqué en abondance l'esprit de dilection & de charité que la Loi ne fournissoit point, & que la promesse de grace ne donnoit dans l'ancien Testament qu'en petite mesure. Nouveau quant au motif; la Loi obligeoit à l'amour de Dieu & du prochain par les terreurs de la colere & des malédictions de Dieu, ou par les promesses des bénédictions temporelles ; au lieu que l'Evangile nous y porte par l'amour que Jesus-Christ nous a porté, par l'adoption qu'il nous a acquise, par la félicité éternelle qu'il nous destine. Enfin nouveau, parce que c'est un précepte qu'il faut renouveller tous les jours dans nos cœurs, de peur que les cupidités qui s'y attachent ne s'en rendent les maîtresses, & qu'on ne laisse vieillir par une dangereuse négligence une certaine habitude de haine presque insensible, & un éloignement secret qui se réveille toutes les fois qu'on voit,

ou qu'on entend parler de ceux dont on croit n'avoir pas sujet d'être satisfait.

Que si c'est-là la Loi de l'Evangile, on peut dire que ç'a été une des principales preuves de l'Evangile ; & que si Jesus-Christ a établi cette parfaite charité, cette charité bien observée n'a pas peu servi à établir la Foi & la Religion de Jesus-Christ, la patience des Martyrs ayant été, dit Saint Augustin, comme le fondement de la grandeur & de la gloire de l'Eglise. Leur douceur s'accordoit avec leur courage, ils ne résistoient pas, & ils ne succomboient pas ; ils avoient un cœur capable de souffrir & de pardonner : humbles & généreux tout ensemble, ils ne perdoient ni la charité pour leurs tyrans, ni la patience dans leurs supplices. Les Payens en étoient surpris ; ils voyoient ces hommes qui n'avoient rien des mœurs ni des inclinations des autres hommes, qui regardoient la pauvreté comme les richesses, & la vie comme la mort ; qui souffroient & qui se réjouissoient dans les souffrances ; qui étoient haïs, & qui aimoient. Leurs paroles ne les avoient pas touchés ; ils avoient douté de la vérité de leurs miracles, mais leur patience les désar-

moit. C'eſt-là qu'ils reconnurent que cette charité, qui ne cédoit pas à des haines opiniâtres ne pouvoit pas être l'ouvrage de la Nature ; que pour de telles actions, il falloit qu'il y eût dans l'homme un autre eſprit que celui de l'homme ; que telles vertus ne pouvoient venir de la diſcipline de leurs Sages. Ils crurent en la puiſſance inviſible de Jeſus-Chriſt qui les ſoutenoit ; ils ne purent continuer de haïr ceux qui ne pouvoient ſe laſſer de les aimer, ils les admirerent, ils les aimerent, ils les imiterent. S'ils euſſent ſouffert ſans aimer, leurs ſouffrances étoient inutiles ; s'ils euſſent aimé ſans ſouffrir, leur charité eût été ſuſpecte, ou du moins commune ; mais qui eſt-ce qui peut long-tems réſiſter à la patience & à la charité jointes enſemble ? il y a des choſes dans l'Evangile qui plaiſent aux ennemis même de l'Evangile, qui touchent les ames les plus paſſionnées : car qui eſt-ce qui n'aime pas des gens qui l'aiment & qui lui cedent ?

D'où je conclus, Meſſieurs, que dans la néceſſité où nous ſommes de contribuer au ſalut les uns des autres, nous devons nous ſanctifier nous-mêmes par l'amour de nos ennemis, & gagner nos ennemis par notre douceur

& par notre patience. Mais n'eſt-ce pas renverſer l'ordre des loix & de la juſtice ? N'eſt-ce pas donner lieu aux oppreſſions, & aux attaques des méchans ? N'eſt-ce pas entretenir le vice par l'impunité, & introduire ainſi la confuſion dans la ſociété & dans le commerce des hommes ? Non, dit Saint Auguſtin, il n'y a rien de plus utile pour le Public & pour les particuliers, que d'être diſpoſé à ſouffrir autant qu'il convient au ſalut des particuliers qui nous font ſouffrir. N'eſt-ce pas le moyen de ſurmonter la malice par la bonté, de perſuader le mépris de la gloire & des ſouffrances du monde, pour ſe rendre digne des récompenſes de l'autre vie ? N'eſt-ce pas déſarmer la cruauté par la patience, & vaincre le monde avec Jeſus-Chriſt ? Celui qui offenſe n'eſt-il pas aſſez puni par le mal qu'il fait ? que s'il faut qu'il ſoit puni, c'eſt la charité, & non pas la vengeance qui doit ſe charger de le châtier. Une punition exemplaire, diſoit autrefois Saint Grégoire de Nazianze peut être utile, mais une charité exemplaire le ſera toujours davantage, la punition arrêtera les méchans, mais la patience les rendra bons ; en pardonnant aux autres nous obtiendrons le pardon pour nous-mêmes.

Phinées & Moyse ont été loués d'avoir puni les méchans ; mais ils l'ont été encore davantage d'avoir fait l'office de Médiateurs en faveur des criminels ; Dieu même a pardonné à ses ennemis, & Jesus-Christ nous oblige dans l'Evangile de pardonner jusqu'à septante-sept fois,

Mais entrons dans le détail de ce précepte. Jamais Jesus-Christ ne s'est expliqué plus clairement : on diroit qu'il avoit en vûe de prévenir toutes les ruses du cœur humain, tous les détours de l'amour propre, toutes les interprétations qu'une raison corrompue pouvoit donner à sa parole. Il nous prépare à l'écouter par cette autorité toute divine de Législateur & de Maître dont il se sert, quand il veut prononcer, ou ses loix, ou ses jugemens, & assujettir la raison & les passions mêmes des hommes à ses volontés & à son service : *Ego autem dico vobis.* C'est moi qui vous le commande ; il sçait le joug qu'il nous impose, & sans restriction, sans adoucissement, sans exception, il nous commande de vaincre nos ressentimens, & d'aimer nos ennemis ; *Diligite inimicos vestros.* Quoique l'amour comprenne tout, Dieu sçait qu'on se déguise, qu'on se flate,

qu'on donne le nom d'amitié à de cruelles indifférences, qu'on se repaît de l'ombre & de l'image d'une charité superficielle & infructueuse; ainsi il ajoute : Faites du bien, *Benefacite.* Il semble que c'est assez dit, que faire du bien enferme tous les biens ensemble : mais il veut expliquer ses intentions ; il prétend que nous entreprenions de gagner nos ennemis en priant pour nous & pour eux, & que nos prieres soient aussi ferventes que les effets de notre amour, & les sentimens de notre cœur doivent être sinceres : *Orate pro persequentibus.* Mais comme les hommes sont d'ordinaire intéressés, & que dans les occasions difficiles il faut les soutenir par de grandes espérances ; il leur promet qu'ils deviendront les enfans de son adoption, & les héritiers de son Royaume. *Ut sitis filii Patris vestri.* Il fait de la miséricorde de l'homme une condition pour la sienne, & une mesure même pour la sienne : *Dimitte, & dimittetur.* Après cela cherchez des rafinemens, des prétextes de justice, d'honneur, de raison, de défense. Grossissez le tort qu'on vous fait, justifiez celui que vous faites ; formez-vous une conscience qui compatisse à vos passions, cherchez des Directeurs.

qui s'y accommodent, vous trouverez en vous dequoi vous tromper ; mais vous ne trouverez pas dequoi vous excuser dans l'Evangile.

Il faut donc aimer vos ennemis, ce commandement s'adresse à tous, quoique la plupart des hommes s'en croyent exempts, à moins que de se faire une guerre ouverte, & de scandaliser le Public par des inimitiés éclatantes : on se persuade aisément qu'on n'est ennemi de personne, pourvû qu'on puisse sauver les apparences au-dehors, on se satisfait librement au-dedans de soi : on ne compte pour rien ces haines qu'on peut tenir cachées sous les replis de sa conscience : on se rassûre contre la malice des ressentimens intérieurs qu'on ne peut se dissimuler à soi-même, par des devoirs extérieurs qu'on rend froidement à ceux qu'on haït & qu'on méprise. On aime mieux s'imaginer qu'on n'a point d'ennemis, que d'avouer qu'on est ennemi de quelqu'un ; & pour n'avoir pas la peine de pardonner à autrui, on juge qu'il est plus court de se pardonner à soi-même. Il n'y a personne qui ne se trouve coupable devant Dieu d'avoir rompu la charité ou de l'avoir fait rompre à ses freres. Ce tems heureux n'a pas duré ;

où les Chrétiens n'avoient entr'eux qu'un cœur & qu'une ame ; il n'y a point de vie qui n'ait ses troubles & ses traverses, point de cœur qui n'ait été blessé par quelque endroit, peu de bienfaits & d'amitiés qui n'ayent fait des ingrats & des infidéles, & presque point d'hommes qui n'ayent à faire un sacrifice à Dieu de quelque secrette vengeance, & qui ne doivent se faire effort pour aimer quelque ennemi. Je dis l'aimer d'un amour effectif, qui craigne pour eux les périls ausquels ils s'exposent, que nous espérions pour eux la grace que Dieu leur peut faire comme à nous : car son bras n'est pas accourci, & nous n'avons pas épuisé ses divines miséricordes. Il faut avoir de la tristesse de l'aveuglement où ils sont, de la joye de tous les biens qui leur arrivent, & de tout ce qui a le moindre rapport à leur salut; autrement vous ne les aimez pas en effet.

Ce n'est pas assez, il faut leur faire du bien dans leurs nécessités & dans leurs besoins : *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum*, dit l'Apôtre. Premierement, parce qu'étant l'image de Dieu qui est notre Bienfaicteur, vous devez reconnoître ses graces en la personne de votre ennemi même, & que vous ne sçauriez

sçauriez témoigner le respect & la reconnoissance que vous avez pour cette bonté souveraine plus purement, que sur des sujets qui n'ont contribué de rien à se l'attirer. Secondement, pour imiter cette bonté souveraine de Dieu, qui fait luire son soleil sur les bons & sur les méchans, & qui fait pleuvoir sur les justes & sur les injustes : ce qui nous engage à étendre nos devoirs indifféremment sur ceux dont nous avons sujet de nous louer, & sur ceux dont nous avons sujet de nous plaindre. Troisiémement, afin de les gagner par cette charité abondante, en les adoucissant par nos soins & par nos bienfaits, en leur inspirant pour nous la même bonté que nous avons pour eux, & les engageant par les biens que nous leur faisons, à se repentir du mal qu'ils nous ont fait, ou qu'ils ont eu dessein de nous faire.

Mais suis-je instruit de leurs besoins ; dites-vous, qu'y a-t'il de commun entre eux & moi ? Quel commerce avons-nous ensemble ? Hé ! c'est déja un assez grand malheur pour vous d'avoir cette froideur & cette indifférence, & de ne vouloir rien de commun avec des hommes régénérés par la même grace que vous, rachetés du même prix que

vous, destinés à la même gloire que vous, & ne faisant ainsi qu'un même corps & un même esprit en Jesus-Christ avec vous ? Mais cette ignorance affectée de leurs besoins ne vous justifiera pas un jour devant le Tribunal du souverain Juge. Vous êtes si instruits de tout le reste de leurs affaires, pourquoi ne sçavez-vous pas ce qui leur manque, & ce que vous pouvez faire pour eux ? La malice vous ouvre les yeux pour discerner tous leurs défauts, & la charité ne devroit-elle pas vous les ouvrir pour vous faire observer leurs vertus ? Vous sçavez tout le mal qu'ils font, d'où vient que vous ne sçavez pas le mal qu'ils souffrent ? Vous êtes les premiers avertis de leurs disgraces pour en triompher, & vous êtes les derniers informés de leurs nécessités pour y remédier. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait pas une de leurs imperfections qui vous échape, & que tous leurs besoins vous soient inconnus ? Vous les connoissez trop, ou vous les connoissez trop peu, & l'un & l'autre vient du défaut de votre charité.

Il faut encore prier pour eux : *Orate pro persequentibus*, parce que l'amour des ennemis étant une des plus difficiles pratiques de la Religion de Jesus-

Christ, nous ne pouvons en être capables que par son esprit. Or comme nous sommes obligés de les aimer sans cesse, nous sommes obligés de prier sans cesse, & de dire comme Samuel pour un peuple qui venoit de lui ôter le gouvernement que Dieu-même lui avoit donné : *Absit à me hoc peccatum, ut cessem pro vobis orare ad Dominum.* Ce qui se doit entendre, non pas de ces prieres récitées sans affection & sans tendresse, mais d'une effusion de cœur qui se fait devant Dieu, & qui a été précédée par les devoirs & par les bienfaits de l'amour que cette priere a produits.

Voilà, Messieurs, à quoi vous oblige ce précepte de Jesus-Christ. Quelle excuse trouverez-vous donc pour sauver vos ressentimens & vos vengeances ? Direz-vous que ce n'est pas vous qui avez offensé le premier ? Pourquoi falloit-il redoubler un mal qu'un autre avoit déja fait ? Selon le monde, c'est un soulagement de votre douleur, dit Tertullien ; selon Dieu, c'est un redoublement de malice. Quelle différence y a-t'il entre vos péchés, sinon, qu'il y a eu quelque intervalle de tems entre l'un & l'autre, & qu'il a fait avant vous le mal que vous avez fait

après lui ? Direz-vous que vous n'avez pas excédé dans votre vengeance ; & ne sçavez-vous pas que dans les régles de l'Evangile, toute vengeance est excessive? Quel sacrifice ferez-vous à Dieu, si vous ne lui sacrifiez vos ressentimens ? N'est-il pas juste pour connoître le mérite de la patience que vous lui offrez, n'est-il pas assez puissant pour vous satisfaire ? Peut-être direz-vous que vous n'avez rien fait que par un zéle de justice ; mais quel droit avez-vous de monter sur le tribunal, & de décider sur ce qui vous touche? Estes-vous si dégagés de tout intérêt & de tout amour propre, que vous gardiez la modération qu'il faut dans votre propre cause ? Seriez-vous si zélés pour la justice sur des sujets où vous n'auriez aucune part ? Direz-vous enfin que ce commandement est difficile ? Je l'avoue, mais la récompense qu'il promet est grande : *Dura jussit, sed magna promisit*, dit Saint Augustin, d'être enfans du Pere céleste, d'être héritiers de son Royaume, & cohéritiers de Jesus-Christ-même. Voilà cette charité qui éteint les ressentimens : voyons en peu de mots quelles sont les haines d'intérêt qu'elle doit vaincre.

Une des principales conditions que l'Apôtre donne à la charité, c'eſt qu'elle ne cherche pas ſes intérêts : *Non quærit quæ ſua ſunt*, & un des principaux déſordres que produit l'intérêt, c'eſt de faire perdre la charité. Il n'y a rien de plus fort dans le cœur de l'homme, que la cupidité des biens du monde ; le Riche y trouve dequoi fournir à ſes paſſions, le Pauvre dequoi ſoulager ſes beſoins. L'un les regarde comme utiles à ſes plaiſirs, l'autre comme néceſſaires à ſon entretien : ainſi dans un état différent, ayant preſque les mêmes déſirs, l'un de ſe maintenir dans ſa vanité, l'autre de ſortir de ſon indigence ; ils ne trouvent rien de plus ſenſible que de perdre ce qu'ils poſſedent, rien de plus doux que d'acquérir ce qu'ils ne poſſedent pas encore. De-là vient qu'il n'y a rien de ſi difficile que de réparer l'offenſe que nous faiſons aux autres, en leur faiſant perdre leurs biens, & rien de ſi difficile que de pardonner aux autres, celle qu'ils nous font en nous retenant le nôtre : c'eſt-là la principale ſource des inimitiés & des vengeances, & les plus grands dangers où la charité ſe trouve tous les jours expoſée. III. POINT.

Or je dis que dans ces occaſions un Chrétien doit ſe ſouvenir qu'il lui importe plus de ſauver ſon ame, que de conſerver ſes biens, qu'il a des intérêts à ménager plus conſidérables que les temporels, qu'il doit acquérir le Royaume des Cieux par la perte même de ſa vie, & que la charité eſt cette perle Evangélique, qu'il faut tout vendre pour l'acquérir, & tout perdre pour la conſerver.

Faut-il donc, direz-vous, que l'innocence ſoit en proye à la malice des pécheurs ? Jeſus-Chriſt l'a prédit ainſi dans ſon Evangile. Faut-il laiſſer la robbe à celui qui nous enleve le manteau ? Ce ſont ſes propres termes : Ne faut-il pas réſiſter à l'homme injuſte ? Il le défend expreſſément, voyez juſques où va la douceur chrétienne, & combien vous êtes éloigné de la perfection de votre état.

Cependant aujourd'hui pour un droit incertain, pour une prétention douteuſe, on ſe trouble, on s'allarme, on ſe cite devant les Tribunaux, on laſſe la patience des Juges par des pourſuites opiniâtres, on couvre la vérité par des adreſſes artificieuſes, on paſſe de la diſcuſſion de la cauſe à la déſolation des perſonnes ; on ſe plaint, on

se haït, on se venge, on s'accuse, on allume toutes ses passions, souvent pour un petit intérêt, & l'on blesse mille fois la justice en faisant semblant de la demander. Pourquoi ne souffrez-vous plutôt qu'on vous fasse tort, disoit l'Apôtre. Que ne souffrez-vous plutôt qu'on vous ôte ce qui vous appartient? Je sçai que la nécessité oblige quelquefois à recourir aux Juges que Dieu a établis pour maintenir la paix entre les hommes, & pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Je sçai que la justice est comme une digue que Dieu a opposée à l'insolence des Grands & des Riches du siécle, qui oppriment les pauvres & les foibles; qu'il est permis de défendre par des voyes justes les biens qu'on nous ravit injustement, & qu'il y a même quelquefois une espece de charité de réprimer les cupidités, & de ne pas tout permettre à l'injustice. Mais je sçai aussi que de-là naissent mille passions, les faux soupçons, les paroles outrageuses, les noires médisances, les injures atroces, & les inimitiés irréconciliables. Sondez vous-mêmes vos consciences, si vous pouvez éviter ces écueils, implorez la justice, s'il le faut, contre vos freres, mais entretenez la paix

avec eux, redemandez votre bien, si vous voulez, mais perdez-le plutôt que de perdre la charité.

C'est de ce même principe d'intérêt que naît l'injustice de la plupart des Riches du siécle, d'exiger ce qu'on leur doit avec rigueur, & de ne payer ce qu'ils doivent qu'à leur fantaisie. Avec quelle exactitude pressent-ils leurs débiteurs, eux qui se nourrissent de la graisse de la terre, & qui recueillent le fruit des travaux & des peines des autres hommes ? Avec quelle dureté font-ils attendre le salaire à ces misérables artisans, à qui la Providence de Dieu n'a donné que leur industrie pour tout patrimoine, qui vivent du travail de leurs mains, & qui portent à la lettre la peine du premier péché, en gagnant leur pain à la sueur de leur visage ? La charité désintéressée ne cause du trouble à personne, & n'a pas de ces empressemens pour les biens périssables de ce monde.

Je veux en finissant ce Discours, vous laisser deux exemples de ce désintéressement en la personne de deux hommes, de la plus charitable, de la plus pacifique, & de la plus sainte famille que l'Ecriture Sainte nous ait représentée; de Tobie le pere, & de son Fils,

Fils. Ce bon Vieillard, prêt à rendre les derniers soupirs, chargé du mérite de ses bonnes œuvres, levant déja sa main tremblante pour bénir son Fils, lui donnoit ses derniers conseils, qu'il lui laissoit comme un Testament de piété, & comme son plus précieux héritage. Je meurs heureux, mon Fils, si je vous laisse la crainte de Dieu; honorez votre mere comme la nature & la Religion vous l'ordonnent; ayez toujours Dieu dans votre pensée & devant vos yeux; faites l'aumône de vos biens à mesure & à proportion que vous en aurez, & ne rebutez jamais un pauvre. Payez promptement & largement le salaire de ceux qui travaillent pour vous. Bénissez Dieu en tout tems, & priez-le qu'il soit votre conseil & votre guide. Après tous ces avis, il lui parle de retirer dix talens d'argent qu'il a prêtés depuis long-tems à un de ses parens. Exemple rare, dit Saint Ambroise, les autres hommes attendent à la mort à payer leurs dettes, & font ordinairement ces réflexions; il sera toujours assez tems de penser à mes obligations, mes créanciers ne perdront rien, je laisserai à mes héritiers dequoi les satisfaire du débris de mes terres, & des biens dont j'aurai joui pendant

ma vie : au contraire, ils ne penſent qu'à recouvrer tout ce qu'on leur doit pendant leur vie, & celui-ci attend à l'extrémité à demander ce qu'on lui doit, plus pour ſon héritier que pour lui-même.

L'exemple du Fils n'eſt pas moins admirable, il répond avec ſoumiſſion à tous les conſeils de ſon Pere : *Omnia quæcumque præcepiſti mihi, faciam, Pater*; mais quand il lui ordonne de retirer ſes dettes : *Quando pecuniam hanc requiram ignoro*. C'eſt le ſeul avis qui l'embarraſſe : un autre auroit trouvé des excuſes pour tout le reſte ; ſoyez obéiſſant, je ſuis en âge de me conduire & de me gouverner moi-même. Soyez libéral aux pauvres, mon bien ſuffit à peine pour ma dépenſe. Soyez humble, ne faut-il pas ſuivre les loix du monde ? Soyez patient, il faut traiter nos ennemis comme ils le méritent : recouvrez vos dettes, je le ferai très-volontiers. Pour celui-ci, il faut l'aſſûrer, qu'il a affaire à un homme de bien & de conſcience ; il faut lui montrer l'écrit ſigné de la main du débiteur ; encore craint-il de troubler le repos de cet homme. Travaillons, mes Freres, à nous former ſur ces grands modeles que le Saint-Eſprit nous

présente dans les Livres saints, pour être la régle de notre vie ; ôtons de nos cœurs l'attachement aux biens temporels, & nous retrancherons en même tems la cause d'une infinité de divisions & de querelles. D'où venoit cet esprit de concorde, qui ne faisoit des premiers Chrétiens qu'un cœur & qu'une ame, si ce n'est de cet esprit de détachement, qui ne faisoit de tous leurs biens qu'un seul héritage? ils vivoient sans animosité, parce qu'ils étoient sans cupidité. Ah! si la charité de Jesus-Christ regne en nous, elle répandra dans nos ames une onction, une douceur, une paix, qui bannira toutes ces aigreurs de tempérament, tous ces chagrins de caprice, toutes ces haines d'humeur, de passion & d'intérêt, qui nous troublent ; ces antipathies & ces aversions secretes seront vaincues par l'amour divin & surnaturel du prochain, qui nous fera regarder dans nos freres les membres de Jesus-Christ, les enfans de Dieu, & les traits sacrés de son image, à laquelle ils sont formés comme nous. Il n'y a, dit Saint Augustin, que les démons, qui, étant les ennemis irréconciliables de Dieu, sans espoir de retour, doivent être les nôtres ; mais comme les plus grands

pécheurs peuvent devenir des pénitens & des Saints, il ne nous est permis de haïr en eux que le péché, en priant Dieu pour leur conversion, afin qu'après avoir été unis sur la terre par les liens de la charité, nous le soyons encore dans le Ciel, par la gloire, que je vous souhaite.





SERMON
DE
LA CORRECTION FRATERNELLE.

Si autem peccaverit in te frater tuus, vade, & corripe eum inter te & ipsum solum.

Si votre frere a péché contre vous, allez, & reprenez-le entre vous & lui seul. Matthieu 18. v. 15.

COMME toute la Loi est renfermée dans le double précepte de l'amour de Dieu, & de l'amour du prochain, les devoirs qui regardent l'observation de l'un, ne sont pas moins indispensables que ceux d'où dépend l'accomplissement de l'autre. On peut dire que ces deux préceptes ont une liaison nécessaire qui les rend inséparables, ou plutôt qui des deux n'en fait qu'un seul : car comment aimez-vous véritablement Dieu que vous ne voyez

pas, dit l'Apôtre, si vous n'aimez pas votre frere que vous voyez ! Et quand vous offensez l'image de Dieu dans votre prochain, comment pouvez-vous aimer Dieu qui a gravé cette image dans votre frere ? c'est pour cela que Saint Jean, le Disciple bien-aimé, que l'on peut nommer le Docteur & l'Apôtre de la charité par excellence, répétoit sans cesse cette leçon abrégée du Christianisme : *Filioli, diligite invicem.* Mes chers enfans, aimez-vous les uns les autres, ne leur recommandant que ce point de la Loi, parce qu'on a tout fait quand on l'observe ; nous devons en cela reconnoître la bonté infinie de notre Dieu, qui, pour assûrer autant qu'il est en lui, le salut de tous les hommes, ordonne à chaque particulier de veiller au salut de son frere ; qui n'est pas plus jaloux des droits de sa Divinité, pour nous obliger à lui rendre ce que nous lui devons, qu'il est attentif pour nous faire rendre ce que nous devons à notre prochain, & qui, dans l'obéïssance rigoureuse qu'il exige de nous sur cet article de la Loi, n'est sévere que par un motif de miséricorde. Or parmi les nombreuses obligations contenues dans ce précepte général de l'amour du pro-

chain, & qui en sortent, dit Saint Augustin, comme autant de rejettons de leur racine, la correction fraternelle est sans doute une des plus importantes.

Cependant on peut dire, qu'il en est peu de plus inconnue & de plus négligée. Nous sommes environnés de transgresseurs de la Loi, & les plus sages se contentent d'en gémir, sans penser à les corriger ; bien éloignés de ce Prophête que son zéle faisoit sécher & tomber en défaillance à la vûe des pécheurs, & qui, pour me servir de ses paroles, les exterminoit tous les matins dans les mouvemens d'une sainte indignation : Notre indolence semble lâcher le frein à la licence des impies ; nous vivons au milieu des scandales de la luxure, de la fraude, de la perfidie, de la duplicité, de la médisance, & de l'ambition ; mille tombent à nos côtés, & dix mille à notre droite, & nous ne pensons pas à les relever de leur chûte ; nous sommes insensibles au milieu de tant de désordres : au lieu que si chacun tendoit une main secourable à son frere par une sage correction, le monde se réformeroit : nous laissons un libre cours à ce torrent d'iniquité, qui couvre la face

de la terre, & nous nous y laissons entraîner nous-mêmes, au lieu de nous opposer à sa violence.

Que s'il se trouve des Chrétiens plus éclairés & plus attentifs que les autres sur cette obligation, ils y satisfont d'une maniere qui les rend plus coupables que s'ils la négligeoient entierement; ils touchent les playes du prochain avec si peu de précaution, qu'ils les irritent au lieu de les guérir, & les rendent quelquefois incurables, en y voulant apporter du remede; ils mêlent l'indiscrétion, l'humeur, le chagrin, l'amertume, la hauteur, le reproche, où il faut, le gémissement, la douceur, l'humilité, la sagesse : c'est l'homme, & non pas le Chrétien, qui corrige, & qui reprend; de-sorte que la charité que toutes les vertus accompagnent, se trouve bannie d'un devoir dont elle doit être l'ame & le motif.

Or mon dessein est dans ce Discours d'instruire les Chrétiens qui négligent d'accomplir la Loi de la correction fraternelle, & ceux qui l'accomplissent imparfaitement, ou plutôt qui la violent en croyant l'accomplir; de dissiper l'ignorance des uns, & de régler la mauvaise conduite des autres; en un mot, de vous faire voir que la cor-

rection fraternelle est un devoir d'une obligation indispensable, & de vous marquer ensuite les conditions dont elle doit être accompagnée, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria, &c.*

I. POINT

IL n'y a point de précepte plus expressément marqué, & plus recommandé dans l'Ecriture, que celui de se corriger les uns les autres. Il n'y en a point de plus nécessaire, parce qu'il y va du salut des ames. Il n'y en a point de plus grand usage, parce que les occasions en sont presque continuelles; il n'y en a point de plus raisonnable, parce qu'il est naturel de s'entr'aider les uns les autres; il n'y en a point de plus étendu, parce que la matiere de reprendre est aussi vaste que la licence de pécher. Cependant c'est le précepte le moins pratiqué: Les uns, dit Saint Augustin, ne veulent pas s'en donner la peine; les autres craignent de se faire des ennemis: ceux-ci n'ont pas l'assûrance de résister en face aux pécheurs; ceux-la n'osent les offenser, de crainte qu'ils ne leur nuisent dans quelques biens temporels que leur convoitise veut encore acquérir, ou que

leur foiblesse a peur de perdre. Ainsi personne presque ne se hazarde, personne ne veut se charger de ce soin; & cependant ceux-là mêmes qui sont si circonspects & si scrupuleux quand il s'agit de corriger leurs freres en particulier, sont si prompts & si hardis à s'en moquer dans les compagnies; ils craignent de les aigrir par un avis charitable, & ils ne craignent pas de les blesser par des railleries, & par des médisances piquantes : ainsi également coupables, également perfides, soit qu'ils gardent le silence, soit qu'ils le rompent; en l'un, ils abandonnent leur prochain; en l'autre, ils le déshonorent; en l'un, ils négligent sont salut; en l'autre, ils déchirent sa réputation; en tous les deux, ils péchent contre Dieu, contre le prochain, & contre eux-mêmes.

Je dis donc, que comme il y a un précepte qui nous oblige d'avoir pitié de nos freres, & de les assister dans leurs besoins corporels; il y a de même un précepte qui nous oblige à compatir à leurs infirmités morales, & à les secourir dans leurs nécessités spirituelles. Or comme l'état du péché est l'état le plus pitoyable où ils puissent être, parce qu'il les prive de la grace,

& qu'il les exclut du Royaume que Dieu a préparé à ses Elûs, il n'y a rien de plus juste, de plus charitable, ni de plus pressant que de les en retirer & de les remettre dans les voyes de Dieu & dans l'espérance de leur salut éternel, par des avis sinceres, par des conseils utiles, & par des corrections sages & salutaires. Le Sage nous enseigne que c'est-là la plus louable & la plus sainte fonction de l'amitié : *Que la correction manifeste vaut mieux qu'un amour secret, & que les blessures de celui qui aime, sont plus estimables que les baisers trompeurs de celui qui haït* ; pour nous apprendre que la charité doit se manifester par les œuvres, & qu'elle ne peut le faire plus utilement qu'en servant de guide à ceux qui s'égarent, & en montrant la vérité à ceux qui ne veulent point la connoître. Saint Paul recommande cette pratique comme le ministére propre des gens de bien & des hommes spirituels. *Si quelqu'un*, dit-il, *par ignorance ou par foiblesse est tombé dans quelque péché, instruisez-le, corrigez-le avec un esprit de douceur, vous qui êtes spirituels.* Pour montrer que c'est le caractere d'une sainte amitié, de reprendre & de corriger, comme c'est la marque de l'amitié de la

chair & du monde de flater & de séduire.

Mais Jesus-Christ en a fait un des points principaux de sa discipline, & une des loix les plus expresses de son Evangile : *Si peccaverit in te frater tuus, corripe eum.* S'il arrive que votre frere ait péché, ces paroles nous enseignent, *quelle doit être la matiere de la correction, quelles personnes sont chargées de faire la correction, quelle doit être la fin de la correction.* La matiere de la correction, c'est le péché : *Si peccaverit.* Ce n'est pas ce qui est contraire à notre humeur, & à notre inclination ; mais ce qui est contraire à la Loi de Dieu : car il y a des répréhensions de caprice, comme il y en a de charité, & il nous prend plus souvent des zéles d'intérêt & d'amour propre, que des zéles de justice & de Religion : nous nous choquons de rien, un tour d'esprit un peu différent, une humeur qui ne revient pas, un dégré de chaleur ou de froideur de plus ou de moins dans un tempérament, un air & des manieres un peu plus grossieres qu'il ne nous convient ; c'est souvent ce que nous voudrions réformer en notre prochain ; il nous importe peu de le conduire à Dieu, nous ne pensons qu'à le rame-

ner à nous ; nous le quittons de ses obligations essentielles, pourvû qu'il ne manque pas à certaines formalités, & qu'il veuille se defaire de certains petits défauts qui nous incommodent ; & dès qu'il ne néglige rien de ce qu'il nous doit, nous laissons à Dieu à changer en lui ce qui lui déplaît, & ce qui l'offense. C'est ne sçavoir parler ni ne sçavoir se taire quand il faut, c'est abuser d'une des plus importantes fonctions de la charité Chrétienne : c'est vouloir accommoder l'Evangile à soi, & ne pas s'accommoder à l'Evangile.

Mais parce qu'on s'excuse ordinairement sur ce qu'on n'a ni crédit, ni autorité, & qu'on rejette tous les soins onéreux du salut des ames sur ceux qui en sont chargés par administration & par office, Jesus-Christ ajoute, si votre frere a péché : *Frater tuus.* Il n'est pas nécessaire qu'il soit votre inférieur, il suffit qu'il soit votre égal. Nous sommes tous destinés à contribuer selon notre pouvoir à la destruction du corps du péché. Or le péché peut se considérer, ou comme un mal particulier à l'égard de celui qui le conçoit & qui le commet, & à l'égard d'une justice propre à chacun selon son état, ou comme un mal commun à l'égard de

ceux qu'il blesse & qu'il scandalise, & à l'égard d'un certain ordre établi de Dieu, & d'une certaine droiture de justice que nous nous devons les uns aux autres. De-là vient, que comme il y a un droit de puissance & d'autorité que Dieu donne à ceux qui sont établis en dignité, afin qu'ils arrêtent les pécheurs par des châtimens justes & convenables, lorsqu'ils se montrent indociles, ou qu'ils les retranchent du corps de l'Eglise quand ils sont devenus incorrigibles; il y a de même un droit de miséricorde & de charité, par lequel tous les Fidéles peuvent & doivent même s'entr'aider les uns les autres en s'avertissant mutuellement de leurs défauts, & se sanctifiant les uns par une humble soumission, les autres par une sage remontrance.

Mais parce qu'il est dangereux qu'on ne perde la charité en voulant la pratiquer de la sorte, Jesus-Christ nous enseigne que l'intention de celui qui reprend doit être de gagner son frere: *Lucratus es fratrem*, & que la fin de la répréhension doit être l'amendement de celui qu'on a repris. Eloignez donc ici de vos esprits l'idée de ces hommes critiques, qui, selon le langage de l'Ecriture, font leur principale fin, non

pas de corriger, mais de reprendre ; qui sont comme les espions de la vie d'autrui, & qui, s'élevant par leur présomption jusques dans les airs, comme des oiseaux de proye, pour fondre sur le prochain au moindre soupçon d'une faute, semblent être nés pour troubler le repos & pour désoler la maison du Juste ; je ne parle pas de ces zélés indiscrets, qui, sans considérer les dispositions du pécheur, sans attendre le moment favorable, sans prendre les tours qu'il faut pour le redresser, l'irritent souvent par une censure précipitée, lorsqu'il falloit le supporter par une patience raisonnable, & font souvent plus de mal par leur correction, qu'on n'en a fait par la faute qu'ils veulent reprendre.

Cela supposé, je dis que tout Chrétien, suivant ces régles, est obligé à cette correction évangélique. Cette vérité est fondée sur la correspondance mutuelle qui doit être entre les Chrétiens, parce qu'étant d'un même corps, & vivant sous un même Chef, ils doivent contribuer à ce que chacun soit parfait dans son ordre & dans sa fonction ; toutes les parties d'un corps, dit Saint Paul, s'intéressent l'une pour l'autre, la douleur de l'une se communique à

tout le corps, chaque membre se sent soulagé de la guérison des autres; c'est dans son Epître aux Corinthiens. Et Saint Augustin poursuivant cette pensée : S'il arrive, dit-il, que le pied marche sur une épine, à peine en est-il piqué, qu'il se fait un mouvement universel, les yeux se hâtent de la chercher, le corps se courbe pour la découvrir, la langue demande où elle est, la main se met en peine de la tirer. C'est ainsi que nous devons nous comporter avec nos freres, lorsque quelqu'un d'eux viént à pécher, tous devroient ressentir le mal qu'il s'est fait, chacun devroit s'empresser pour sa guérison; l'un lui mettre le premier appareil sur sa playe, l'autre lui remontrer le danger où il s'est mis, l'autre prier & pleurer pour lui, & tous ensemble conspirer à sauver son ame, parce que nous sommes tous unis en Jesus-Christ, tous d'une même famille, qui est son Eglise. Qu'on ne dise donc pas ces froides & inhumaines paroles qu'on n'entend que trop dans le monde : Qu'ai-je à demêler avec lui? Qu'il vive comme il voudra, m'a-t'il été donné en garde? Qu'y a-t'il de commun entre lui & moi? Qu'y a-t'il de commun, dit Saint Chrysostôme. N'êtes-vous pas nés

nés ſpirituellement dans le ſein d'une même mere ? Les mêmes eaux n'ont-elles pas coulé ſur vous & ſur lui dans le Baptême ? N'avez-vous pas été nourris du même lait de la parole de Dieu dans votre enfance ſpirituelle ? Ne participez-vous pas tous les jours au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt en une même table ? N'offrez-vous pas vos encens & vos prieres dans un même eſprit ? N'eſpérez-vous pas le même héritage du même Pere céleſte ? Dites après cela, que vous n'avez rien de commun ; ou renoncez à tous les droits de cette ſainte alliance, ou tâchez de l'entretenir en retirant votre frere de ſon péché par des avis charitables, & s'il le faut par une correction rigoureuſe.

La raiſon de cette vérité, eſt que la charité chrétienne ayant pour objet en général tout ce qui concerne l'intérêt & le ſervice du prochain, doit également veiller ſur tout ce qui peut lui être ou utile, ou dommageable. C'eſt pour cela que Saint Paul lui attribue ces deux qualités ; de ſe rejouir avec ceux qui embraſſent la vérité, de compatir à ceux qui commettent l'injuſtice : *Non gaudet ſuper iniquitate, congaudet autem veritati.* Enſorte que, comme

se fâcher ? Aimez-vous mieux le trahir que de le contredire ? Mais pourquoi lui faites-vous ce tort, que de le croire indocile ? La charité n'est pas si injuste ni si timide ; elle ne suppose pas si facilement que ceux qu'on reprend se blessent de la vérité. Elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une délicatesse aussi déraisonnable que celle-là ; elle sçait même avertir & reprendre d'une maniere si simple & si humble, qu'il est presque impossible de s'en offenser. Peut-être auriez-vous réveillé sa conscience endormie, peut-être encore qu'il craignît la vérité, l'auroit-il respectée, & enfin suivie ? Peut-être auriez-vous éprouvé ce que le Saint-Esprit a dit dans son Ecriture : *Que celui qui reprend un homme, trouvera grace entiere auprès de lui, plus que celui qui le trompe par des paroles flateuses.* Proverb. 23. Mais quand l'évenement en auroit été douteux, il n'étoit pas en votre pouvoir de le convertir, mais il étoit en votre pouvoir de le convaincre. Dieu seul, qui connoît ceux qu'il a choisis, en pouvoit sçavoir le succès, & vous qui devez souhaiter que tous les hommes soient à lui, vous deviez en accomplir le devoir. Vous répondrez de son péché,

& Dieu vous en demandera compte au jour de son terrible jugement, parce que vous en serez devenu comme complice par votre funeste & lâche silence.

Car, Messieurs, il y a deux manieres de participer aux péchés d'autrui, selon Saint Augustin, en les approuvant, ou en ne les reprenant pas : *Duobus modis te maculat malus, si consentias, si non redarguas.* L'une, est un consentement formel & une union expresse de volonté, par laquelle on entre en commerce & en société avec le pécheur dans l'exécution de quelque crime. Qui ne sçait que c'est se rendre coupable soi-même, que de l'assister, ou de le flater dans son péché? Mais il y a un silence qui est une espece d'approbation muette, par laquelle en dissimulant le mal qu'on voit ou qu'on entend, on donne lieu de croire qu'on y consent, ou que du moins l'on le permet ou l'on s'y plait, parce qu'on ne s'y oppose pas. Saint Paul nous enseigne cette vérité, lorsqu'il dit : *Nolite communicare operibus infructuosis tenebrarum, magis autem redarguite.* Gardez-vous bien de participer aux œuvres vaines des pécheurs qui vivent dans les ténébres, mais plutôt corrigez-les, pour nous apprendre que qui manque

à ce devoir de répréhension, devient coupable de la faute qu'il n'a pas reprise : écoutez comme Dieu parle dans le Prophête Ezechiel : *Si dans un tems de guerre & de précaution, l'homme qu'on aura mis en sentinelle, aux premieres approches de l'ennemi, manque à sonner de la trompette, & que l'ennemi tombe sur le Camp, avant qu'on y ait pris les armes, tous ceux que le glaive enlevera, seront pris dans leur iniquité, parce qu'ils devoient être sur leurs gardes; mais celui qui devoit les avertir sera coupable de leur sang, & j'entends qu'il m'en rende compte. Et toi, Fils de l'homme, qui dois veiller a la Maison d'Israel, si tu ne reprens pas l'impie, & si tu ne lui dis de ma part : Impie tu mourras. Ipse impius iniquitate sua morietur, sanguinem autem ejus de manu tua requiram : il mourra dans son impiété, mais tu me répondras de son sang.* C'est Dieu qui parle, & vous sçavez que Dieu & la vérité, c'est la même chose, & ce qu'il a dit une fois, il le dit toujours.

Vous, qu'il a choisis pour être les Pasteurs de son peuple, si vous abandonnez vos troupeaux, si vous laissez errer vos brebis, si vous négligez de les ramener dans le bercail par vos instructions, vos exhortations & vos censu-

res, quand vous seriez d'ailleurs des Saints, vous répondrez de la perte des ames qui vous sont commises. Vous, qui êtes les Ministres de sa parole, si vous affoiblissez ses vérités, si vous cherchez à plaire à vos Auditeurs, au lieu de les instruire & de les toucher, si vous vous amusez à des spéculations creuses, qui laissent les ames dans la disette & dans la faim de la parole de Dieu, au lieu d'aller à la correction des mœurs, vous répondrez du peu de fruit qu'on rapporte de vos Sermons. Vous à qui il a confié l'honneur de son Temple & la sainteté de ses Mystéres : Prêtres qui voyez tous les jours tant d'irrévérences, tant de profanations, & de sacriléges, dans les Eglises, au pied des Autels, dans le tems même qu'on offre le sang encore fumant de la Victime ; si le zéle ne vous prend, si vous ne dites à ces profanateurs, que la Maison de Dieu est une Maison de priere, & non pas une maison de trafic & de conversation, qu'il faut y entrer le cœur humilié, & non pas la tête haute ; & qu'il faut y venir demander pardon de ses péchés, & non pas en commettre de nouveaux : Vous serez responsables de l'injure qu'ils font à la Religion. Vous enfin qu'il a éta-

blis Juges dans ce Tribunal de la pénitence, si vous n'avez la force de rompre le cours de l'iniquité, si vous n'avez pas fait connoître à un pénitent la grandeur & les conséquences de son péché, si vous n'avez pas coupé les racines de cette vengeance en lui ordonnant des satisfactions nécessaires, si vous avez épargné son avarice, & n'avez pas appuyé sur cette restitution, qui étoit le nœud le plus essentiel de sa conscience, vous avez beau l'avoir absous, il n'en sera pas plus justifié, & vous serez responsable de sa perte.

J'en dis de même de chaque particulier selon la mesure du pouvoir & de la charité que Dieu lui a donnée. Car, Messieurs, ne dites pas : *Je ne suis ni Prêtre, ni Religieux, & je n'ai aucun caractere.* Le caractere de Chrétien, dit Saint Chrysostôme, ne vous engage-t'il pas à servir votre prochain, & pouvez-vous le mieux servir, que de l'instruire & de le corriger? Trop heureux de gagner une ame à Jesus-Christ! Si vous trouviez un trésor, ajoute le même Pere, diriez-vous : pourquoi celui-ci, ou celui-là ne l'a pas trouvé plutôt que moi? Ne l'enleveriez-vous pas préférablement à tout autre? Que si vous négligez au contraire de reprendre vo-

tre frere quand il a péché, vous devenez coupable comme lui, & plus coupable encore que lui, selon le sentiment des SS. Peres : *Pejor factus es eo qui peccavit.* Premierement, parce que celui qui péche ne fait tort qu'à lui-même, en manquant contre la justice; & que celui qui le souffre se fait tort à lui même, en ne faisant pas son devoir, & au prochain, en manquant à la charité qu'il lui doit. Secondement, parce que celui qui péche est souvent, ou trompé, ou prévenu par sa passion; au lieu que celui qui le voit est de sang froid, & connoît mieux la vérité. Aussi Saint Augustin après avoir examiné les causes des châtimens temporels & des calamités publiques qui enveloppent souvent les gens de bien avec les méchans, assûre que c'est un effet de la Justice de Dieu, qui punit les uns, pour avoir été prompts à faire le mal; les autres, pour avoir été trop lents & trop timides à le corriger. Ils n'ont pas assez estimé le bien spirituel qu'ils pouvoient procurer à leurs freres, il est juste qu'ils ayent leur part des maux temporels dont ils sont affligés. Ils n'ont pas voulu troubler la douceur de leur vie en les reprenant, il faut qu'ils en sentent l'amertume, en souffrant & gémissant avec eux.

En effet, Messieurs, ne voyons-nous pas tous les jours cette négligence punie par elle-même dans les particuliers. Craignez qu'il ne vous en arrive de même. Vous donnez à chacun la liberté de mal parler, & de médire devant vous, au lieu de prendre un air sévere & d'arrêter ces discours sanglans par un sage avertissement, ou du moins par un morne & grave silence; la raillerie vous paroît plaisante, & vous aimez qu'on vous divertisse aux dépens d'autrui; il s'élevera contre vous des railleurs & des médisans, & peut-être les mêmes que vous souffrez, & à qui, sans y penser, vous mettez en main ces pointes fatales, qui vous perceront jusqu'au fond du cœur. Vous leur livrez l'honneur d'autrui, ils s'en prendront bientôt au vôtre. Le plaisir que vous avez pris à les entendre quand ils parloient du prochain, sera bien puni par les chagrins qu'ils vous donneront en parlant de vous. Vous serez assaillis par ces langues de serpent que votre complaisance a comme aiguisées contre les autres; & par un juste jugement de Dieu, la honte & la diffamation seront les fruits amers que vous recueillerez de vos lâches condescendances. Vous abandonnez vos enfans à leurs

humeurs & à leurs caprices, une fausse tendresse vous empêche de les corriger & de discerner même leurs défauts ; vous porterez la peine de cette cruelle indulgence. L'innocence de l'âge passera, & leurs passions que vous avez négligées, venant à croître, ils les tourneront peut-être contre vous ; vous n'osiez troubler leur repos, ils troubleront peut-être le vôtre ; ils seront votre supplice, au lieu qu'ils devoient être votre consolation ; & vous serez contraints de les souffrir tels pour votre malheur ; parce que vous les aurez rendus tels par votre lâcheté.

Mais pourquoi m'arrêtai-je ici à vous montrer les peines qui sont destinées à ceux qui négligent le salut de leurs freres ? Peut-être serez-vous plus touchés des récompenses que Dieu prépare à ceux qui s'acquitent de cette fonction de charité. Le Sage nous enseigne que ceux qui reprennent l'impie seront loués, & que les bénédictions tomberont sur eux. Premierement, parce qu'ils auront la gloire d'approuver ce que Dieu approuve, de condamner ce que Dieu condamne, ce qui est la véritable sagesse. Secondement, ils auront la gloire d'avoir sauvé une ame, ce qui vaut mieux que la conquête de tout un

monde. Si quelqu'un de vous, dit Saint Jacques, s'eſt éloigné de la vérité, & que quelqu'un le ramene & le convertiſſe, il aura l'honneur & la ſatisfaction d'avoir ſauvé de la mort un de ſes freres : *Salvabit animam ejus à morte.* Les Romains donnoient autrefois une couronne à chaque Soldat de leur pays qui en ſauvoit un autre dans le combat. Ils ne connoiſſoient rien de plus grand que leur patrie, chacun s'y regardoit comme une portion de la république. On y comptoit pour beaucoup plus un Citoyen qu'on avoit ſauvé, que des ennemis qu'on avoit vaincus : chacun s'y croyoit chargé de la conſervation des autres comme de la ſienne propre ; & c'étoit parmi eux une eſpece de victoire que de ſauver un Romain, & d'arracher à la mort un de ces hommes qui ſe croyoient nés pour l'immortalité & pour la conquête du monde. La charité ne nous fera-t'elle pas faire ce qu'ils faiſoient par une honnête vanité ? La gloire de l'Egliſe nous ſera-t'elle moins conſidérable que ne leur étoit celle de Rome ? Courons-nous moins après une couronne immortelle & infletriſſable, qu'ils ne couroient après quelques feuilles entrelaſſées qui ſe ſéchoient le lendemain ? Et puiſqu'ils

estimoient tant la vie d'un homme qui leur servoit à conquérir une petite partie de la terre, quel cas ne devons-nous pas faire du salut d'un Chrétien, qui par sa foi, s'éleve au-dessus de toutes les choses sensibles, qui court à la conquête du Royaume des Cieux; & qui, selon les oracles de l'Ecriture, après avoir vanicu le monde, doit juger lui-même le monde avec Jesus-Christ?

S'il est donc vrai que cette fonction évangélique soit si juste, si nécessaire, si noble, pourquoi est-elle si peu pratiquée? D'où vient que chacun s'en dispense, & que chacun s'en excuse & s'en effraye? Je trouve trois raisons de cette dissimulation & de cette négligence; Premierement, *notre timidité*; secondement, *notre indifférence*; troisiémement, *notre amour propre.* Saint Augustin ne craint pas de dire que la timidité est une des sources de tous les péchés aussi-bien que la cupidité, & qu'on peut dire de la crainte aussi-bien que de la concupiscence, qu'elle est la racine de tous les maux: *Radix omnium malorum cupiditas, radix omnium malorum timiditas.* La raison de cette vérité, c'est que le cœur de l'homme se trouve comme partagé entre un amour déréglé de ce qu'il estime bien, & une

crainte déréglée de ce qu'il considere comme un mal ; & comme nous avons des passions secretes qui nous font souhaiter ce que nous voulons acquérir, il y a de même des passions secretes en nous qui nous attachent aux choses que nous appréhendons de perdre. Vous aimez les richesses, vous commettrez une violence & une injustice pour en acquérir ; mais aussi vous abandonnerez la vérité & la justice, crainte d'exposer ou de diminuer ce que vous en aurez acquis : Vous aimez votre réputation, vous tromperez ceux qui ne vous connoîtront pas par une dévotion hypocrite ; mais vous décrierez ceux qui vous connoîtront, de peur qu'ils ne vous décrient.

Ainsi d'où vient que nous sommes si réservés & si retenus, que nous n'osons reprendre qui que ce soit, ni nous opposer aux moindres désordres ? C'est que notre cupidité nous attachant à notre repos, notre timidité nous fait appréhender de le troubler ; nous sommes attachés à un peu d'honneur que nous avons dans le monde, nous ne voulons pas le commettre, nous prenons garde à ne nous engager à rien qui nous inquiete, & nous craignons de passer pour des dévots sans discrétion,

qui s'érigent en censeurs du genre humain, & en réformateurs du monde; ainsi la crainte produit autant de péchés que la convoitise. Mais avec cette différence, que les péchés que produit la convoitise, consistant d'ordinaire dans des actions & des effets sensibles, se font sentir & se font éviter; opprimer un pauvre pour en tirer le peu de bien qui lui reste, ravir l'honneur aux gens de bien par des calomnies & des médisances; ce sont des fautes grossieres & palpables: mais les péchés que produit la crainte, consistant d'ordinaire en omissions, ne laissent presque aucune trace de leur malice, ni aucun regret de les avoir fait; on n'assiste pas les pauvres, on ne reprend pas ceux qu'on voit manquer; on n'avertit pas, on ne veut régler personne, on ne veut mécontenter personne; & cependant on ne voit pas qu'on veut bien se perdre & déplaire à Dieu par cette lâche complaisance.

La seconde raison de cette dissimulation des péchés d'autrui, c'est l'indifférence; comme nous n'avons qu'une teinture & une surface de Religion, l'injure que l'on fait à Dieu ne nous touche que foiblement; le cœur ne la ressent pas, il n'y a presque plus de

zéle, le nom même en eſt devenu ridicule, on s'en mocque comme d'un vieil uſage du tems paſſé, qui ne convient plus à la politeſſe de ce ſiécle : on ſe ſcandaliſe des moindres défauts des gens de bien, parce qu'on veut trouver à redire à la vertu, & l'on pardonne tout aux méchans, parce que l'on ne s'intéreſſe ni en leur converſion, ni en l'honneur de Dieu qu'ils offenſent. Combien de railleries profanes fait-on tous les jours devant nous ? Nous ne les trouvons pas mauvaiſes, peu s'en faut que nous ne les trouvions plaiſantes. Combien de mauvais tours donne-t'on aux choſes ſaintes & à l'Ecriture ? Si nous les condamnons, c'eſt parce qu'ils ne ſont pas aſſez ingénieux, & non pas parce qu'ils ſont contraires à la piété. Combien de blaſphêmes entendons-nous ? Et nous demeurons froids & inſenſibles, comme ſi nous n'avions pris aucun parti dans la Religion.

Enfin, Meſſieurs, d'où vient que nous n'oſons reprendre ? C'eſt que nous ſommes nous-mêmes répréhenſibles, dit Saint Chryſoſtôme ; la corruption eſt devenue ſi générale, que perſonne n'a preſque plus aſſez de force pour ſuporter la correction, ni aſſez d'auto-

rité pour la faire. On auroit des vérités à nous dire, qui seroient pour le moins aussi fortes que celles que nous dirions aux autres. Ainsi on se ménage, on s'observe, on craint certains retours de censure ; & pour ainsi dire, certain droit de représailles, qui n'est que trop établi dans les avis peu charitables qu'on se donne ; chacun accorde facilement à autrui une indulgence dont il sent bien qu'il a besoin pour lui-même ; & l'amour propre le fait taire pour ceux qu'il pourroit reprendre, de peur que la vérité ne fasse parler contre lui ceux qu'il reprendroit. Voilà quelle est la tyrannie de ce démon muet, qui possede la plupart des hommes, si Jesus-Christ ne délie leur langue en allumant dans leur cœur le zele de sa vérité & de sa gloire. Mais parce que cette liberté de parler a ses bornes & ses régles, que le Saint-Esprit a prescrites, il me reste à vous faire voir quelles sont les conditions de la correction Evangélique.

II. POINT

Ce qui rend la pratique de la correction fraternelle difficile & infructueuse, c'est qu'on ne sçait, ni la recevoir, ni la faire selon les régles de l'Evangile. Ceux qui reprennent, sont

indiscrets ; ceux qu'on reprend , sont délicats : Les uns , manquent de patience ; les autres , manquent de charité. De-là vient que les uns , n'ayant pas la force de souffrir la répréhension ; les autres , n'ayant pas le courage de la faire , la justice chrétienne ne s'accomplit point. Le vice n'est plus contredit , la vertu n'est plus respectée ; & par-là s'établit parmi les hommes une malheureuse liberté de pécher.

Qu'il est vrai ce que les Peres nous enseignent , que la Doctrine de Jesus-Christ renferme toutes sortes de Religions, & toute sagesse, & que l'Evangile, comme la plus sainte & la plus parfaite de toutes les Loix , contient non-seulement la souveraine vérité pour la foi , mais encore la souveraine prudence pour la conduite ! Voici ce qu'il ordonne : *Si peccaverit frater tuus* , de frere à frere , de Chrétien à Chrétien ; car ce précepte ne s'étend pas sur les Payens & sur les Infidéles. La correction suppose la jurisdiction ; ils sont étrangers & hors du Royaume de Jesus-Christ ; & faisant un corps à part , qui se gouverne par d'autres régles , ils ne croyent pas , & sont déja jugés de Dieu , selon sa parole : comment écouteroient-ils les particuliers comme leurs freres ,

s'ils ne veulent pas écouter l'Eglise comme leur mere? Non-seulement leurs actions, mais tout leur état est répréhensible; & l'on peut exercer sur eux des offices de charité pour les instruire, & non pas des droits d'autorité pour les corriger. C'est donc aux Chrétiens que le précepte s'adresse, qui sont unis par les liens du sang & de la grace du Sauveur, & qui composent la famille de Jesus-Christ & de son Eglise; ensorte qu'étant les membres vivans d'un même corps, ils doivent, par une correspondance nécessaire, non-seulement demeurer dans l'ordre & dans les proportions où chacun doit être, mais encore avoir soin que les esprits y demeurent, & les redresser quand ils en sortent. De plus, étant par un état particulier enfans de Dieu, formés de sa main, soutenus par son Esprit, destinés à son héritage, quel zele ne doivent-ils pas avoir pour son honneur & pour sa gloire?

Si peccaverit. Il faut quand votre frere péche, que Dieu ou le prochain soit notablement offensé par ses actions ou par ses paroles; ces blasphêmes où l'on déshonore le Nom de Dieu, qui est si saint & si redoutable, & où l'on fait servir une source de bénédictions d'in-

ſtrument à ſa paſſion & à ſa colere ; ces railleries qu'on entend tous les jours ſur les Myſtéres & ſur les cérémonies les plus ſaintes de la Religon ; ces injuſtices criminelles qui déſolent le prochain ; ces paroles libres qui ſaliſſent l'imagination , qui bleſſent la pudeur & la bienſéance , & allument les déſirs impurs juſques dans le cœur d'une jeuneſſe innocente qui les écoute ; ces entretiens tiſſus de médiſances groſſieres , ou délicates , où il n'y a point de fleur qu'on ne flétriſſe , de ſecrets fâcheux qu'on ne révele , d innocence qu'on ne noirciſſe , &c.

Car de ſe jetter ſur toutes les petites fautes , de ne vouloir rien paſſer à tous ceux à qui l'on a affaire , de faire des procès de toutes les petites légeretés , de s'ériger en critique , & ſe charger de toutes ces petites réformes , c'eſt ſe rendre inſupportable à la ſociété , & ſe faire appeller avec raiſon , *virum rixæ , virum diſcordiæ in univerſa terra* ; c'eſt avoir l'eſprit chagrin & bizarre , & uſer ſur des bagatelles par une vaine & ſcrupuleuſe critique , le crédit qu'on auroit à corriger des fautes notables. On s'accoutume à reprendre , & l'on ne corrige point. On dégoûte les gens qu'on veut corriger ; & c'eſt peut-être ce que

Jer. 15.

le Sage a entendu, Eccles. 19. de ces Corrections menteuses : *Correctio mendax.*

Il ne faut pas même que ceux qui sont en obligation de reprendre, reprennent toujours; il arriveroit par-là, ou qu'on rebuteroit les inférieurs, & qu'on rendroit la réprimande insupportable, étant si souvent réïtérée, ou qu'on les y accoutumeroit, & qu'on rendroit la correction inutile & infructueuse, dit Saint Bernard : *Censura nunquam emissa, intermissa tamen plerumque plus proficit.* Car il y a des esprits boüillans qui ne supportent rien, qui recherchent tout, qui murmurent du présent, qui font revenir le passé, qui jugent toujours mal de l'avenir ; semblables à certains climats désastreux, où il tonne & grêle presque à toute heure. Il faut pardonner quelque chose aux pécheurs, sans pourtant leur lâcher la bride. Trop de liberté les corrompt, trop de sévérité les irrite & les désespere. Si ce sont fautes de surprise ou d'ignorance, il faut user de plus d'indulgence envers le prochain.

Ep. 24. ad Hugonem.

Inter te. Il ne suffit pas que votre frere ait fait faute, il faut que cette faute vous soit connue, pour avoir droit de la reprendre. Il ne faut point sur des

ſoupçons incertains, ou des rapports infideles, hazarder une correction de piété, ni faire injure à l'innocence ſous prétexte de charité. Comme il ne faut point de légereté dans les jugemens qu'on fait du prochain, il ne faut point de témérité dans les réprimandes qu'on lui fait; la répréhenſion doit toujours tomber ſur le péché, & non ſur la perſonne; il faut que l'offenſe ſoit publique, & la correction ſecrete; au contraire de ce que font pluſieurs, qui vont déterrer de vieux péchés oubliés, ou découvrir des fautes cachées, pour avoir lieu d'exercer une juriſdiction tyrannique. Il faut bien ſe garder de croire trop légerement les bruits qu'on répand de celui-ci, ou de celui-là. Qui ne ſçait que le monde eſt tout plongé dans la malignité? que le plaiſir de médire eſt ingénieux & inventif? D'ailleurs l'innocence mérite bien qu'on ait ce reſpect & ces égards pour elle, qu'on craigne de l'offenſer injuſtement, & qu'on laiſſe plûtôt paſſer en ſa faveur quelque faute ſans châtiment. *Ne inſidieris & quæras impietatem in domo Juſti, neque vaſtes requiem ejus.* Prov. 24.

Vade. Allez trouver votre frere; pour marquer qu'il n'y doit avoir, ni emportement, ni précipitation de zé-

le ; qu'il faut laiſſer un intervalle entre la faute & la correction, attendre qu'un peu de réflexion du moins, & un commencement de repentir dans la conſcience du pécheur, préparent les voyes aux remontrances d'un homme de bien ; il faut que la modération de celui qui reprend, inſpire la modération à celui qui eſt repris, & chercher prudemment ces mouvemens de docilité, où la paſſion étant refroidie, l'ame ſe trouve plus ſuſceptible des impreſſions de la vérité & de la juſtice.

Corripe eum. Par voye de repréſentation & de remontrance, non pas par voye de reproche & d'inſulte. Paſteurs, courez après cette ame errante ; mais joignez la douceur à la ſévérité, conduiſez-là ; ramenez-là, & chargez vos charitables épaules du poids de cette brebis égarée. Confeſſeurs, inſpirez à ce pénitent l'horreur du péché qu'il confeſſe, & percez ſon cœur de la crainte du Seigneur, par vos conſeils & vos cenſures ſalutaires. Prédicateurs, tonnez dans les Chaires ; & par vos ſages & ſolides invectives contre les mœurs de tous, excitez dans l'eſprit de chacun de vos Auditeurs de ſaintes réſolutions de changer de vie. Peres, retirez vos enfans du précipice, où

le penchant & la corruption de la nature, & les mauvaises compagnies les entraînent, par des châtimens doux & charitables. Toute jurisdiction oblige à correction. Par justice, tout supérieur doit redresser ses inférieurs, quand ils manquent. Les inférieurs mêmes, dans des cas extraordinaires, ont droit de répréhension. Judith reprit les Prêtres de Bethulie, saint Paul reprit saint Pierre. Mais chacun est chargé de faire la correction à son frere par charité.

Les raisons sur lesquelles je me fonde, c'est que chacun, dans l'ordre de la charité, doit songer au salut de son prochain, chacun est débiteur aux autres. C'est une dette solidaire, où tout le Christianisme est engagé par son état.

2°. Tout Chrétien doit concourir à la destruction pour sa part du corps du péché, *Ut destruatur corpus peccati*; soit en soi, en mortifiant sa chair & ses convoitises, soit dans les autres en corrigeant ou moderant leurs passions par des avertissemens salutaires. 3°. Il faut, dit Saint Thomas, que tous les Prêtres, comme les autres Fidéles, ayent un grand soin de cette correction particuliere des bons ou des mauvais : *Quatenus ii qui pereunt aut eorum redargu-*

tione, corrigantur à peccatis, aut si incorrigibiles appareant, ab Ecclesiâ separentur.

Cependant saint Augustin remarque, *Eccle. 1. de Civ. Dei cap. 9.* combien il est rare de trouver assez de charité pour cette fonction Evangelique, dont la crainte ou l'esprit du siecle nous détournent : *Dissimulatur, vel cum laboris piget, vel cùm eorum os coram verecundamur offendere, vel cùm inimicitias devitamus ne impediant in iis rebus quas appetit nostra cupiditas, sive quas amittere formidat infirmitas.*

Je ne dis pas qu'il faille sans reserve & sans retenue, s'en prendre à tout le monde à tems & à contre-tems : la prudence a mis des bornes au zéle, & même à la charité. Il y a deux sortes de personnes qu'on peut se passer de reprendre, celles qui reconnoissent leurs fautes, celles qui ne sont pas en état de les reconnoître. Pour les premieres ; quelle apparence de s'en prendre à un pécheur qui se répent, d'ajouter à l'humiliation de son cœur, celle d'une réprimande qui tomberoit sur le pénitent, non sur le pécheur ? Quelle nécessité y a-t'il de faire la correction à un homme qui se corrige, & de blâmer celui, à qui Dieu, qui voit le fond des

des cœurs, a peut-être déja pardonné ? Ne seroit-ce pas r'ouvrir une playe qui est fermée, & sortir des bornes de la charité, en croyant l'exercer ?

Les secondes, sont les personnes qu'on présume incorrigibles, en qui l'on n'apperçoit aucune espérance d'amandement, dont toutes les dispositions marquent indocilité : *Noli arguere derisorem, ne oderit te.* Il faut craindre non pas la haine qu'ils peuvent avoir contre vous, mais le mépris qu'ils peuvent avoir pour votre charité. Il faut craindre, non de leur déplaire, mais de les endurcir ; non le mal qu'ils vous peuvent faire, mais celui qu'ils se font à eux-mêmes. Combien voit-on de ces gens, que le moindre mot effarouche ? Qu'un Prêtre par un zéle discret, & selon la science, voyant deux personnes de qualité, d'un sexe même différent, dans le tems qu'on offre le saint Sacrifice, Mystere divin & redoutable, s'entretenir indécemment & scandaleusement de leurs affaires, peut-être même de leurs intrigues, & du feu de leur passion, aille les avertir tout bas, de l'attention, du silence & du respect qu'ils doivent à Dieu dans son Temple, ils regardent comme un affront le bon office qu'on

Prov. 9.

leur rend, & se tiennent offensés de ce qu'on les prie de ne point offenser le Seigneur jusques dans son Sanctuaire. Une Dame dans une Paroisse, mene une vie scandaleuse, sans égard ni de sa réputation ni de sa conscience, qu'on voye à toute heure entrer le galant, que toute la Ville en murmure; qu'il arrive qu'un Curé lui aille dire qu'il n'est pas permis, *non licet*, ou qu'il lui refuse la Communion après l'en avoir souvent menacée; elle s'éleve avec arrogance, porte ses airs de fierté jusqu'au Tribunal de la Pénitence : on diroit que le Confesseur est le criminel, & qu'elle a tous les droits d'une innocence reconnue. Que faire à des pécheurs aussi endurcis ? Les abandonner à la miséricorde de Dieu, puisque la correction les irrite au lieu de les amander : *Considera opera Dei quod nemo potest corrigere quem Deus despicit.* Eccles. 7.

Ce n'est pas qu'il faille aisément désespérer de la conversion des pécheurs. Il y a pour les plus obstinés des momens de résipiscence, des coups de miséricorde & de grace qui renversent la nature la plus fiere ; il faut hazarder une semence qui fructifiera peut-être avec le tems. Quelque stérile que soit

une terre, elle portera à force de lui donner une culture convenable ; peut-être ôterez-vous du moins à votre frere la facilité de pécher, peut-être à force de l'avertir, vous le gagnerez ; peut-être Dieu veut se servir de ce moyen pour insinuer sa grace dans son cœur. *Corripe, ut profis Dei est*, dit saint Chrysostôme, Hom. 3. in Matth. Que ne peuvent sur un esprit, quelque prévenu qu'il soit, des corrections inspirées par la charité, & réïtérées par le zéle & par la prudence : C'est Dieu, qui donne l'efficace à nos paroles. Saint Thomas, conclus. 22. qu. 33. art. 2. *Omnibus debemus fraterna correctionis officium impendere sub spe divini auxilii* ; il vous fera quelque mauvaise réponse. La playe encore fraîche & récente a peine à souffrir le premier appareil, mais elle se consolidera, & recevra du soulagement. L'esprit aigri par la répréhension s'adoucira ; après des injures, vous vous attirerez des actions de graces ; ces malédictions se tourneront en bénédictions : quoi qu'il en arrive, vous vous serez acquité de votre devoir, & Dieu se chargera de la récompense.

Inter te, & ipsum solum. La prudence veut que la correction soit secrete

entre vous & lui. Il faut bien ſe garder de publier une faute qu'on veut corriger : pourquoi prendre d'autres témoins que votre frere & ſa conſcience ? pourquoi augmenter ſa confuſion ? *Studens correctioni*, dit ſaint Auguſtin, *parcens pudori*; il faut lui ôter ſa malice, & lui laiſſer ſa réputation. Il eſt juſte de s'aider du lieu & du tems pour adoucir des propoſitions toujours difficiles à écouter. La ſage Abigaïl ne reprit point ſon mari Nabal dans le feſtin, pour ne pas troubler la joye de l'Aſſemblée ; elle attendit que le tems & le lieu y fuſſent propres. Il ne faut point mêler, dit ſaint Hilaire *in Pſal.* 14. le reproche à la remontrance, la confuſion à la correction, l'outrage à l'avertiſſement.

La correction a deux choſes qui ſont rudes ; elle jette de l'amertume dans le cœur de celui qu'on corrige, en lui repréſentant ſon péché. Elle porte avec elle le caractere d'une odieuſe autorité, en exerçant ſur lui une eſpece de ſupériorité, non-ſeulement de droit, mais encore de vertu : double humiliation ! Il y a quelque honte d'avouer que l'on a péché : de quelles menaces n'a-t'il pas fallu ſe ſervir, de quels préceptes, pour porter le pécheur à la

confeſſion de la pénitence, & découvrir volontairement à l'oreille d'un Prêtre les playes de ſa conſcience? Quelle ſureté du ſecret, quelle précaution? On ne veut pas donner à ſon frere la même confiance qu'on a peine d'avoir pour ſon Confeſſeur. La ſupériorité eſt un joug toujours peſant à porter. On croit quelquefois reprendre de ſi bonne grace, qu'on fait plaiſir à ceux qu'on reprend. On ſe trompe, dit ſaint Gregoire de Nyſſe, *de caſtig.* le repréhenſeur eſt toujours importun & fâcheux à celui qu'il reprend. C'eſt pour cela qu'il faut qu'une charité induſtrieuſe adouciſſe le poids de l'autorité; afin que celui qui eſt repris, ne perde, ni le reſpect, ni l'amitié; & qu'il ſe perſuade qu'on lui parle, non par humeur ni par vengeance, mais par raiſon & par affection: *Ut videatur delicta, non tam velle punire, quàm tollere, Caſſiod.* Il faut, dit ſaint Gregoire, un cœur de mere par la tendreſſe, un cœur de pere par la réſolution, une douceur qui n'affoibliſſe pas la diſcipline, un zéle qui ne bleſſe pas la charité: *Et matrem pietas, & patrem exhibeat diſciplina.* Saint Paul recommande à ceux qui font la correction, de la faire dans un eſprit de douceur

& de charité. Il remet la correction aux ſpirituels, à ceux qui ont l'eſprit de Dieu : *Vos qui ſpirituales eſtis.* Il veut que ce ſoit en forme d'inſtruction plûtôt que de réprimande : *Inſtructio*, Galat. il veut ailleurs qu'il y ait dans nos paroles un aſſaiſonnement de grace & de ſel, des marques de bonté, avec une pointe de correction, qui ſe temperent l'un & l'autre. Il y a une colere de paſſion, qui eſt la colere de l'homme contre les perſonnes qui n'opérent pas la juſtice. Il y a une colere de charité, qui eſt le zéle de Dieu contre les vices, qui opere l'amandement.

La raiſon qu'en donne ſaint Auguſtin, c'eſt que la correction n'eſt pas un jugement de juſtice pour le châtiment du pécheur, mais une correction médecinale pour ſon amandement. Ainſi il faut y obſerver, non pas ce qui peut punir pour le paſſé, mais corriger pour l'avenir.

Corripiet me juſtus in miſericordia. C'eſt cette monition de charité & de compaſſion qui remedie au mal ; c'eſt ce ſel qui s'amolit, qui ſe fond, qui pénetre inſenſiblement toutes les parties qu'il doit guérir de la corruption.

Trouvez donc ce ſage tempérament

de douceur & de zéle dans la Loi de Dieu, ne suivez pas ni la roideur, ni la mollesse d'un naturel qui vous ralentit, ou qui vous entraîne. Tenez-vous à l'ordre & à la mesure de l'Evangile : Saint Paul ordonne à Tite, de parler & de reprendre avec autorité & avec empire : *Loquere cum omni imperio* ; au contraire, il exhorte Timothée de reprendre, *cum omni patientia. Quid est*, dit saint Gregoire, Hom. 11. in Epist Pauli, *quòd uni imperium, alii patientiam præcepit ?* C'est, dit-il, que l'un étoit d'un naturel plus doux ; l'autre avoit l'esprit plus ardent : *Unum lenioris, alium ferventioris spiritus esse conspexit.* Il falloit les ramener à la juste mesure de l'Esprit de Dieu, & supléer par la grace aux défauts de leur naturel ; ordonner à celui qui étoit trop doux, de se soutenir par l'autorité du commandement, & par la sévérité de la parole, de peur qu'il n'affoiblît son ministere par une trop grande indulgence : à l'autre, de tempérer l'ardeur de son zéle par la douceur & la patience, de peur qu'une trop grande sévérité n'aigrît les esprits, & qu'il ne vînt à blesser ceux qu'il entreprenoit de guérir.

Il faut encore examiner quelle né-

cessité a le pécheur de recevoir la correction ; s'il a péché par foiblesse, & qu'il donne espérance d'un prochain amandement, la correction n'est pas nécessaire ; si par ignorance, il faut l'instruire, ou par des enseignemens généraux, ou par quelque exemple cité à propos, ou par quelque lecture utile & propre au sujet, ou par des démonstrations touchantes de charité, ou par l'entremise de quelque personne d'autorité & de crédit sur son esprit, avec cette précaution de ne point apprendre le mal qu'on veut blâmer, & de ne rendre pas la correction peut-être plus dangereuse que la faute qu'on veut corriger.

Comme la correction est une espece de domination & d'ascendant qu'on prend sur le prochain, pour la rendre utile, il faut lui ôter toute apparence d'orgueil. Les supérieurs même doivent éviter ces airs de confiance & de présomption lorsqu'ils corrigent. Dieu ne les met pas au dessus des ames pour les dominer avec empire, ce que Jesus-Christ défend dans son Evangile ; mais il veut au contraire que leur charité les mette en quelque sorte au dessous d'elles pour les suporter, afin qu'ils gouvernent, non avec une autorité

fastueuse,

fastueuse, mais avec une sagesse miséricordieuse : *Non participandi superbiâ, sed consulendi misericordiâ*, dit saint Augustin : ensorte qu'il semble qu'on conseille, & non qu'on commande, qu'on reprenne par affection & par pitié, non par un esprit d'orgueil & de préférence.

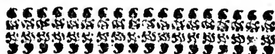
Si vous vous sentez coupable des mêmes fautes, la correction doit s'arrêter sur vous ; vous êtes déchû du droit que vous auriez eu sur les autres ; on vous diroit avec raison : *Quare assumis testamentum meum ?* Pourquoi démentir les paroles par les exemples ? Il faut gémir & conjurer le pécheur avec humilité : *Non reprehendamus*, dit S. Augustin, *neque objurgemus, sed congemiscamus, & non illum ad obtemperandum nobis, sed pariter ad cavendum nobiscum invitemus*, dit saint Augustin, tom. 2. Nous ne sommes pas en état de le corriger ; mais de prier pour nous & pour lui. Nous ne devons point exiger de lui, qu'il suive nos instructions, mais qu'il prenne aussi bien que nous les précautions dont nous avons besoin. Saint Gregoire nous exhorte à considerer si nous sommes, ou si nous avons été autrefois tels, *quales nonnullos corrigimus*, afin que nous recon-

noissans nous-mêmes en eux, & les reconnoissant en nous, nous soyions modérés par la considération de notre foiblesse, nous employions notre charité pour les corriger, & notre humilité pour nous confondre : que si nous ne sommes pas, ou nous n'avons pas été tels qu'ils sont, il faut éviter que notre cœur ne devienne pire par la présomption ; & que notre innocence même, en nous mettant au dessus d'eux, ne nous rende plus coupables qu'eux : En regardant le mal qu'ils font, & que tu ne fais pas, regarde en même tems le bien qu'ils font, & que tu ne fais pas en d'autres choses. Cet homme à qui tu reproches de n'être pas libéral envers les pauvres, & circonspect sur la réputation du prochain. Cette Dame est un peu mondaine, mais elle est officieuse & charitable ; elle entretient une intrigue secrette, mais elle n'est ni orgueilleuse, ni critique, ni médisante comme vous, qui, sous prétexte d'une sagesse qui vient plûtôt de votre naturel, ou du mépris qu'on fait de vous, que de votre vertu, vous croyez en droit de vous cacher votre mal, & d'insulter à sa fragilité. Que si nous ne voyons aucun bien en eux, pouvons-nous nous glorifier des biens

que nous avons reçus. Les avions-nous mérités, quand le Pere des lumieres, de qui descendent ses dons, les a répandus sur nous?

Entrons dans des sentimens d'humilité & de charité; d'humilité, pour tourner contre nous cet esprit de censure que nous exerçons contre nos freres; de charité, afin de joindre aux corrections nécessaires tous les tempéramens de douceur que la Religion demande, pour nous rendre nous-mêmes incorrigibles & irréprochables devant Dieu, qui jugera ceux que nous aurons jugés, & rendra à chacun selon ses œuvres dans l'éternité, que je vous souhaite bienheureuse, au nom du Pere, &c.





SERMON DE LA SAMARITAINE.

Si sçires donum Dei, *Joan.* 4.

Si vous connoissiez le don de Dieu, dans le chap. 4. de l'Evangile de S. Jean.

NE vous semble-t'il pas, Messieurs, que cette femme de Samarie, que l'Evangile nous représente aujourd'hui, bien loin de manquer de raison & d'intelligence, s'éleve au dessus des lumieres & des connoissances de son sexe? Elle entre en conférence avec Jesus-Christ, elle l'interroge, elle lui répond; elle raisonne sur la différence des Religions entre les Samaritains & les Juifs, sur la grandeur de Jacob & de ses peres, sur la forme & sur le lieu de l'adoration; sur la venue du Messie; & ne diroit-on pas que si le Fils de Dieu s'ap-

plique à l'instruire de ces Mysteres, c'est qu'il trouve en elle un esprit accoutumé à les méditer, & capable de les comprendre ? Cependant avant qu'elle fût touchée de Dieu, ce n'est qu'aveuglement, ce n'est que ténebres. Elle trouve Jesus-Christ sans le chercher, elle lui parle sans le connoître, elle l'écoute sans l'entendre, elle le prie sans sçavoir ce qu'elle demande ; elle ignore l'essence de la Religion, la puissance de la grace, le mauvais état de sa conscience ; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elle ne connoît pas le don de Dieu : *Si scires donum Dei.* Attachée aux plaisirs des sens, elle ne sçait pas la douceur qu'il y a d'être à Dieu, de le servir & de l'aimer ; ennuyée des peines du monde, & tristement occupée à tirer de la profondeur du Puits de Jacob, une eau morte qui peut soulager, mais qui ne peut éteindre la soif ; elle ne sçait ce que c'est que de puiser avec joye des pures sources du Sauveur, cette eau vive & vivifiante, qui éteint le feu des passions, & qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Souffrez, Messieurs, que m'élevant ici au dessus de moi-même, en vertu de mon ministere, & prenant

la parole pour Jesus-Christ, je dise à ceux qui mettent leur bonheur dans l'accomplissement de leurs profanes désirs, & qui, selon le langage du Prophête, cherchent leur consolation dans les Dieux qu'ils se font eux-mêmes; à ceux qui, trompés par des apparences, courent après de faux plaisirs, avec des travaux & des peines qui leur seroient insuportables, si l'esprit du monde, dont ils sont enchantés, ne leur faisoit trouver je ne sçai quelle douceur dans ses amertumes : à ceux qui, pour justifier leur négligence, croyent que tous les chemins de la vertu sont entourés d'une haye d'épines, & qui voyent les croix, & non pas les onctions de la pieté : à ceux qui servent Dieu avec tristesse & avec contrainte, & qui le craignant sans l'aimer, semblent lui jetter à regret l'encens qu'ils lui donnent, & lui plaindre les offrandes qu'ils lui présentent : souffrez que je leur dise: si vous sçaviez le don de Dieu, le bonheur d'une ame fidelle, la joye intérieure qui l'accompagne, les graces continuelles qui la soutiennent, les couronnes éternelles qui l'attendent, *si scires donum Dei.* Ce qui m'engage à vous faire voir dans la suite de ce Discours, cette importante vérité, qu'en

vain les gens du monde cherchent leur repos dans les objets de leurs passions, que la paix est le fruit naturel de la justice, que Dieu seul peut donner de véritables consolations, & qu'il ne les donne qu'à ceux qui l'aiment ; & qu'enfin il n'y a des gens solidement heureux, même dans cette vie, que ceux qui sont véritablement dévots & touchés de Dieu. Fasse le Ciel que pour ôter ces prétextes à votre paresse, je vous ôte la fausse idée que vous avez peut-être de la vertu : que je vous encourage à la suivre, en vous représentant ses douceurs & ses avantages ; & puisse l'Esprit de Dieu, Esprit consolateur, faire couler par avance dans vos ames, quelques gouttes de ces divines rosées, pour les disposer à profiter de ces Instructions. C'est ce que nous lui demandons par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

QUOIQUE Dieu ait voulu, que dans le cours de cette vie mortelle, les bons & les méchans fussent confondus, & que dans le champ de l'Eglise, la paille & le froment soyent mêlés ensemble, l'Ecriture nous enseigne que Dieu connoît ceux qui sont à lui, qu'il les éleve, qu'il les proté-

ge, & qu'il fait tout pour le salut & pour la gloire de ses Elus : *Omnia propter Electos.* Quoiqu'il afflige ordinairement ceux qu'il aime, & qu'il livre à leurs propres cupidités ceux qu'il méprise ; il exerce dans le cœur des uns & des autres ses miséricordes, & ses justices secrettes ; & comme il fait trouver aux justes ses consolations dans leurs peines, il fait sentir aux pécheurs dans leurs joyes mondaines ses châtimens & ses amertumes. Si vous entrez dans le fond de leur état, vous verrez qu'ils vivent sans repos, qu'ils se tourmentent sans fruit, qu'ils souffrent sans secours ; au lieu que les Justes qui craignent Dieu, qui travaillent pour Dieu, qui souffrent pour Dieu, ont une conscience pure, une espérance solide, une protection puissante ; pureté de conscience, qui fait leur repos & leur joye ; solidité d'espérance, qui soutient leur courage ; abondance de secours, qui couronne leur patience. Voila tout le sujet de ce Discours, si vous m'honorez de vos attentions.

I. POINT. Dieu qui fait tout avec poids & mesure, & qui forma l'homme pour soi, n'a rien oublié de ce qui peut le porter à sa perfection ; & comme cette

perfection consiste dans son entendement & sa volonté, qui sont les deux principales puissances de l'ame, & que l'entendement se perfectionne par la science, la volonté par la vertu, il a crée dans notre esprit les principes universels de toutes les sciences, & dans notre cœur les semences de toutes les vertus, en lui donnant une inclination naturelle pour le bien, & une aversion pour le mal, qui peut être affoiblie ainsi que notre liberté par la coutume & par l'habitude du vice; mais qui ne peut être entierement détruite : De-là vient que nous ne sçaurions manquer à nos devoirs de justice & de pieté, qu'il n'y ait au dedans de nous un conseil qui nous y rappelle; quand nous aurions perdu toute honte, une pudeur secrette nous saisit même malgré nous au milieu des flateurs qui nous excusent; une voix de la vérité, cachée dans le fond du cœur crie plus fort que le mensonge & la flaterie : nous avons beau déguiser le mal que nous avons fait, & nous le cacher à nous-mêmes, il sort des replis de notre conscience, une image & une représentation du péché que nous avons fait, dépouillée des fausses couleurs que nous lui avons donnée; quand tout

le reste nous trahiroit, la conscience nous avertit & nous accuse. Et comme dans toutes les pertes que faisoit le saint homme Job, il y eut du moins un serviteur qui se sauvant de la déroute, lui portoit la nouvelle de ses disgraces : *Et ego fugi solus, ut nuntiarem tibi*, il y a de même au dedans de nous un sentiment fidéle, qui, malgré le déréglement de l'esprit, & l'endurcissement du cœur, lorsque tout est confus ou assoupi, & que le péché ravage & détruit toutes les puissances, s'échape pour représenter au pécheur les miseres de l'état où il est tombé.

C'est de cette espéce de peine que Dieu menace les pécheurs par la bouche d'un de ses Prophêtes : *Ponam Babylonem in possessionem Ericii*, Je mettrai Babylone en la puissance du Hérisson ; pour dire qu'il abandonnera l'ame des méchans aux pointes & aux piqûures de leur conscience ; supplice naturel & inséparable du crime. Le trouble de l'ame, l'incertitude de la vie, l'image de la mort, la crainte des jugemens de Dieu, ce sont les pointes qui le percent. C'est le portrait que l'Esprit de Dieu nous en fait dans ses Ecritures : *Sonitus terroris semper in auribus illius*, des voix de crainte & de

frayeur retentissent incessamment à ses oreilles ; la réprimande salutaire d'un bon ami qui lui reproche ses débauches, le récit d'une mort subite ; qui par les malheurs d'autrui, le fait réfléchir sur ses périls ; les exhortations d'un Prédicateur, qui entre dans le détail des vices pour toucher ceux qui les commettent ; & plus encore l'accusation de sa conscience, qui, comme un Prédicateur intérieur, lui dit tout bas & à tous momens : *Tu es ille vir*, c'est toi, c'est toi, lui faisant faire malgré lui les retours & les applications sur lui-même : *Cùm pax sit semper, insidias suspicatur.* Au milieu de la paix, il craint les embuches de ses ennemis, il s'apperçoit qu'il donne dans tous les pieges que lui tendent ses convoitises, que ses propres plaisirs l'endorment & le trahissent ; qu'une vie molle a souvent une fin funeste ; qu'il est le jouet du démon, & qu'il en sera peut-être bien-tôt la victime. *Circumspectans undique gladium*, il voit devant ses yeux, tantôt le glaive tranchant de la parole de Dieu, qui menace de couper ses attachemens, & de le diviser d'avec lui-même ; tantôt le glaive de la Justice de Dieu, qui va exécuter la Sentence : *Terrebit eum tribulatio.* Une maladie

l'effrayera, il implorera la miséricorde, il pleurera son malheur plûtôt que sa malice; ces marques de pénitence seront des efforts d'une conscience désespérée, plûtôt que les effets d'une sincere conversion : & ne voit-on pas ordinairement ces libertins déterminés, trembler au moindre péril d'une mort, au-delà de laquelle ils faisoient profession de ne rien croire, invoquer plus de Saints, appeller plus de Prêtres, faire plus de vœux que les autres, recourir à de petites dévotions, dont ils ont raillé mille fois, & devenir superstitieux à la mort, après avoir été sans religion pendant leur vie? Enfin il sera environné de craintes & de malheurs comme un Roi est environné de ses Gardes au jour d'une bataille : *Angustia vallabit eum sicut Regem qui præparatur ad prælium.*

Voilà, mes Freres, les expressions de l'Ecriture; le saint Esprit qui voit les sentimens des cœurs, les décrit ainsi; & si vous connoissez des pécheurs qui ne sont pas sujets à ces inquiétudes & à ces peines, c'est qu'ils ont étouffé les remords de leur conscience; plaignez leur malheureuse insensibilité; & sçachez qu'il y a dans la Religion, comme dans la naviga-

tion, un calme plus dangereux que les tempêtes ; & que le mal qui ne se laisse point sentir en est d'autant plus incurable.

Mais cette conscience au contraire est une source de joye & de consolation pour les gens de bien. Le Sage la compare à un festin qui ne finit point, *mens secura juge convivium* ; à ces douces heures où les amis se rassemblent, où l'on suspend tous les soins & tous les travaux, où la liberté, la familiarité, la gayeté regnent sans trouble, d'où l'on exclut tout ce qui choque ou qui importune ; où non seulement on se nourrit de viandes exquises ; mais encore l'esprit se satisfait par des entretiens agréables. C'est-là que se réduit toute la douceur de la vie. Telle est la conscience du Juste. Cet assemblage de vertus, qui toutes contribuent à le rendre heureux, cette assurance que son cœur lui donne, cette paisible liberté que lui laissent ses passions affoiblies ou vaincues, cette sage & modeste confiance qu'il a en la miséricorde du Seigneur, la présence du saint Esprit qu'accompagnent toujours la paix & la joye, tout cela compose le bonheur d'une ame vertueuse.

La raison de cette vérité, c'est qu'il

y a toujours dans l'ordre de Dieu une proportion de mérite & de récompense. Or la vertu a deux especes de mérite ; l'un, extérieur, qui consiste dans l'exemple & dans l'édification qu'elle donne à ceux qui la voyent : l'autre, intérieur, qui vient du cœur & de la bonne intention de celui qui la pratique. Aussi il y a deux sortes de récompenses naturelles à la vertu ; l'une, extérieure, qui est l'honneur & la révérence qu'on lui doit, étant juste qu'elle soit glorifiée, puisqu'elle sert à glorifier le Pere céleste ; l'autre, intérieure, qui est le repos & la joye du cœur ; étant raisonnable que le fruit de la justice soit cueilli dans le lieu même où il est produit. De plus, l'homme étant composé d'esprit & de corps, & chacune de ces deux parties pouvant jouir d'une félicité proportionnée, l'homme sensuel se satisfait par la volupté, & l'homme spirituel se contente par l'innocence ; ainsi le corps ayant ses plaisirs terrestres & bas, selon sa nature, l'esprit plus noble par la condition de son origine, par la capacité de sa béatitude, par l'excellence de ses désirs, & par la grandeur de son objet, ne doit-il pas avoir ses plaisirs conformes à sa noblesse ? Et qui, par

conséquent ne peuvent consister que dans la possession de la vérité, de la charité & de la justice, qui font une bonne conscience.

Si vous aviez goûté ces plaisirs, mes Freres : que ceux que le monde vous offre vous paroîtroient vains & insipides ! Mais vous les avez goutés, & je n'ai qu'à vous ramener à vos expériences passées. Lorsqu'après une confession exacte & sincére de vos péchés, que vous aviez peut-être long tems gardés dans votre ame sans réfléxion & sans repentir, vous avez enfin obtenu grace dans le Tribunal de la pénitence ; & qu'en vertu de la miséricorde & du Sang de Jesus-Christ, vous vous leviez absous & justifié par la voix du Prêtre, que pensiez-vous ? que sentiez-vous ? quel étoit le calme & le repos de votre cœur ? ne vous sentiez-vous pas comme déchargé d'un pesant fardeau ? une consolation intérieure ne se répandoit-elle pas dans toute l'étendue de votre ame ? ne vous sembloit-il pas que les chaînes de vos péchés étoient tombées, & que vous aviez recouvré votre liberté ? quelle étoit votre ferveur, lorsque délivré de vos mauvaises habitudes, & enveloppé dans vos bonnes intentions, vous alliez parti-

ciper au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt ? Ces intervalles de piété ont peu duré, & cette divine ſemence, faute d'être entretenue, a été bientôt étouffée : *Natum aruit, quia non habebat humorem.* Mais je m'aſſure que vous reconnoiſſez que ç'ont été là les plus doux & les plus heureux momens de votre vie, & que tous les plaiſirs des ſens ne valent pas ces heures de conſolations pures & ſpirituelles, que votre bonne conſcience vous a données.

Si dans ces converſions paſſageres, il y a tant d'onction & tant de douceur, que ſera-ce dans un entier changement de vie ? Qu'il m'étoit doux, s'écrioit ſaint Auguſtin, de renoncer aux douceurs trompeuſes, & aux vains plaiſirs du monde ; & quelle étoit ma joye, de quitter ce que j'avois eu tant de peine à perdre ! Que ſera-ce enfin dans ces ames pures, qui ont ſuivi l'Agneau ſans tache, & qui ont conſervé l'innocence de leur Baptême ? l'Eſprit ſaint leur rend un témoignage perpétuel qu'ils ſont enfans de Dieu ; une voix de réjouiſſance & de ſalut raiſonne dans leurs tabernacles, je veux dire dans leur conſcience : *Vox exultationis & ſalutis in tabernaculis juſtorum.* Ils n'y voyent d'autres images

que

que celles des dangers qu'ils ont évités, & des graces que Dieu leur a faites, & ils jouissent déja par avance de cette paix & de ce repos qui leur est préparé dans l'éternité.

Mais quel repos peuvent-ils avoir, direz-vous, dans les peines que Dieu leur envoye, dans celles que le monde leur fait, dans celles qu'ils s'imposent eux-mêmes? Il est vrai, ils sont persécutés, ils sont affligés, mais ils sont tranquilles; vous les voyez souffrir, mais vous ne les entendez pas murmurer: ils portent dans leurs corps la mortification de Jesus-Christ, mais ils ont dans leurs cœurs les consolations du saint Esprit; les victimes s'égorgent dans le parvis, mais il n'y a que l'Arche où l'on conserve la Manne dans le Sanctuaire. Mais quand ils auroient quelques peines, sont-elles comparables aux tourmens d'une mauvaise conscience? La vie des Religieux les plus austéres, est-elle plus fâcheuse que celle d'un ambitieux, qui court après une fortune où il n'arrivera peut-être jamais? toujours flotant entre ses désirs, & ses dépits, entre ses espérances & ses craintes, entre ses crimes & ses remords? Y a-t'il dévote si mortifiée, si esclave de ses devoirs, si

retirée du monde, qui passe de plus mauvais tems qu'une femme mondaine, qui a des confidences à ménager, des intrigues à conduire, qui a peine à se régler, & qui a peur de se commettre; qui ne fait pas une partie, qu'elle ne croye entendre toutes les voix de la médisance qui crient contr'elle, qu'elle ne pense voir un mari qui l'observe, un Confesseur qui la réprimande, sa conscience qui lui reproche ses désordres? Y a-t'il un pauvre mendiant, pour peu qu'il soit touché de Dieu, pour supporter sa pauvreté, qui ne soit plus heureux entre les mains de la Providence, qu'un riche, qui jouit d'un bien mal acquis, qui craint les jugemens de Dieu & les recherches des hommes, que la conscience pousse d'un côté, & que la cupidité retient de l'autre, qui ne peut se cacher l'obligation qu'il a de restituer, & qui ne peut se résoudre à rabattre de son train, & de cet air de grandeur qu'il ne peut soûtenir que par ses richesses? lequel de ces états choisiriez-vous? car il faut désabuser le monde par le monde même; & je veux vous convaincre aujourd'hui par des preuves sensibles dont vous ne puissiez disconvenir.

Ce qui produit ce repos & cette joye dans les gens de bien, c'est ce témoignage de leur conscience, qui, selon saint Paul, est notre véritable & solide gloire : *Gloria nostra testimonium conscientiæ nostræ.* Il n'y a rien de si touchant qu'une approbation & une louange qui nous vient du propre fond de nos bonnes œuvres. Le témoignage que les hommes rendent à notre vertu est toujours suspect ; nos actions ne sont louables, & ne peuvent être justifiées que par l'intention ; & cette intention étant inconnue aux hommes, nous avons souvent sujet de nous moquer même de ceux qui nous louent. D'ailleurs la plûpart des vices se couvrant d'un faux visage de vertu, comment discerner la vérité d'avec le mensonge ? De plus, les hommes sont naturellement flateurs & intéressés, ils excusent les défauts d'autrui, afin qu'on leur pardonne les leurs ; & l'intention ordinaire de ceux qui présentent l'encens des louanges, c'est que l'odeur du parfum leur en revienne : Ainsi il n'y a pas lieu de se glorifier, ni de se réjouir de tout le bien que le monde peut dire de nous. Mais un témoignage intérieur qui nous vient des bonnes œuvres que nous avons faites, & de

la Loi de Dieu que nous avons pratiquée, quand c'est la vérité, & non pas l'amour propre, qui nous le rend, quand nous en rapportons à Dieu toute la gloire, c'est une joye solide; parce qu'elle vient d'une Religion pure & sincere; c'est une joye certaine, parce que la conscience est incorruptible; c'est une joye perpetuelle, parce que personne ne peut nous l'ôter: *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis*; c'est enfin une joye pleine, selon la parole de J. C.: *Ut gaudium vestrum sit plenum*, parce qu'elle seule suffit pour faire la félicité du Juste en ce monde.

Car d'où vient ce recueillement, cette retraite, cet éloignement de tout ce qu'on appelle divertissement dans le siécle, dont les gens véritablement dévots, se privent même avec plaisir? C'est qu'ils ont au dedans d'eux-mêmes une source de satisfaction qui ne tarit point, & qui absorbe même toutes les peines qu'ils pourroient avoir d'autre part; au lieu que les méchans qui ont le cœur toujours inquiet & toujours troublé, & qui ne peuvent appaiser leur conscience chagrine, sortent de chez eux, dit Saint Augustin, *Foras exeunt à seipsis*; semblables, ajoute ce Pere, à ces maris malheureux, qui ne pouvant supporter les tristes hu-

meurs d'une femme grondeuſe & bizarre, & ne trouvant ni douceur ni repos chez eux, ennuyés de leurs chagrins domeſtiques, s'arrêtent le moins qu'ils peuvent dans leurs maiſons, & vont chercher des conſolations étrangeres. Telle eſt la vie des pécheurs, ils courent après tout ce qui les diſtrait & qui les amuſe.

Pourquoi a-t'on inventé ces ſpectacles, où l'on va réveiller ſes paſſions, nourrir ſon ame de folles tendreſſes, & de muſiques efféminées, & égayer, comme on peut, une ennuyeuſe & peſante oiſiveté, & ſe remplir d'idées du monde en ce ſaint tems de Carême, où l'Egliſe interdit tous les plaiſirs, où le Chrétien ne doit avoir d'autre ſpectacle que celui de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, n'apprendre d'autres maximes que celles de la pénitence qu'on lui prêche, & n'oüir d'autres chants que ceux de l'Egliſe, qui inſpirent la douleur & la componction ? D'où vient cette paſſion qu'on a pour le jeu, où l'on expoſe au hazard & à la fortune les biens qu'on a reçus de la Providence divine, où les amis même ſe ruinent de gré à gré, & où l'on s'eſt fait une méthode de perdre ſon bien, ſon tems & ſa conſcience ? Et bien

que souvent ce plaisir devienne fureur & supplice par l'inquiétude, l'impatience, le jurement; si l'on n'y trouve pas à se divertir, du moins on y cherche à s'amuser, parce qu'on n'a pas de quoi s'arrêter dans soi-même. D'ou viennent enfin ces études où l'on charge son esprit de curiosités, du moins inutiles; ces visites qui se passent en commerce de vanités & de nouvelles, ces conversations où l'on se divertit aux dépens de la pudeur ou de la charité chrétienne? Saint Augustin vous répondra qu'ils cherchent leur repos: *Quietem in nugis, in spectaculis, in luxuriis quærunt;* & pourquoi le cherchent-ils ainsi? *Quia non est illis intus bene unde gaudeant in conscientiâ suâ;* C'est qu'ils n'ont rien dans le fond de leur cœur, où ils puissent trouver un contentement solide & véritable. Dieu l'ayant ainsi ordonné, qu'un méchant homme ne peut être heureux, soit que ce soit une suite du déreglement de l'ame, qui, étant sortie de l'ordre naturel de soumission & d'obéissance qu'elle doit à Dieu, se trouve dans une situation contrainte & violente, soit que ce soit un effet de la miséricorde de Dieu, pour nous détacher du péché par les amertumes qu'on y ren-

contre, & nous rappeller à lui par ces inquiétudes, comme à la source des vrais & solides plaisirs; soit par un effet de sa justice, qui punit le pécheur par le péché même, en lui faisant sentir ce joug pesant, qui accable les enfans d'Adam, selon les termes de l'Ecriture.

Le Juste au contraire ne se jette pas dans les divertissemens extérieurs, pour donner un faux repos aux troubles intérieurs de son ame, il n'a qu'à se retirer en lui-même, il trouve son repos assuré. Lorsque David, qui avoit éprouvé, & les tourmens du péché, & les douceurs de l'innocence, veut définir l'homme heureux, en quoi pensez-vous qu'il fait consister sa félicité? Est-ce dans la grandeur mondaine? Non, elle ne sert ordinairement qu'à faire de grands criminels: Est-ce dans l'abondance des biens, dans la somptuosité, dans l'étendue des possessions? Non; car outre que ces choses étant au dessous de nous, elles ne peuvent nous rendre meilleurs, elles nous corrompent, ou du moins elles nous échapent. Quel est donc cet homme heureux? *Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum.* Qui vit dans la justice, qui marche devant Dieu avec circons-

pection, mais avec confiance, qui ne se propose point de mauvaises fins, qui ne pervertit pas les bonnes, par des voyes injustes, qui ne compte le monde que pour ce qu'il est, & ne demande qu'à plaire à Dieu; qui posséde ses biens sans attachement, & regarde ceux d'autrui sans envie; qui ramene ses affections à la loi; & qui ployant toute sa volonté sur celle de Dieu, ne fait jamais que ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce que Dieu ordonne qu'il fasse ou qu'il lui arrive, *Qui facit hæc, non movebitur in æternum.* Il ne sera jamais troublé, sa conscience établira son repos, & son espérance soutiendra son courage dans ses travaux.

II. Point. Dieu seul par sa grandeur & par sa bonté, peut faire le bonheur de l'homme, parce que l'homme ne relevant que de Dieu, & ne pouvant trouver hors de lui que des félicités fragiles & passageres, il reconnoît que celui-là seul qui l'a fait, peut le rendre heureux; & qu'il n'y a de véritable bien pour lui, que celui qui est la source de tous les biens. Ainsi posséder Dieu par la connoissance & par la charité, c'est la gloire des Bienheureux dans le Ciel; posseder Dieu par le désir & par l'espérance,

l'espérance, c'est le repos des gens de bien sur la terre. C'est ainsi que raisonne Saint Augustin ; & c'est-là tout le fondement de la Religion Chrétienne. C'est pour cette raison que le Saint Esprit dans l'Ecriture, joint ordinairement la bénédiction & la béatitude avec l'espérance : *Benedictus vir qui confidit in Domino* ; beni soit l'homme qui met sa confiance au Seigneur : *Beatus vir, beati omnes qui sperant in eo* ; Bienheureux l'homme, & bienheureux tous ceux qui esperent en lui. Au lieu qu'il applique un caractere de malheur & de réprobation à ceux qui s'attachent au monde par leurs affections, & leurs espérances : *Maledictus homo qui confidit in homine* ; maudit soit l'homme qui met sa confiance en l'homme. *Va filii desertores sperantes auxilium in fortitudine Pharaonis.* Malheur à vous, enfans rebelles, qui esperez votre secours des forces d'Egypte & de Pharaon ; pour nous apprendre que c'est la joye & le repos des bons de s'attacher à Dieu qui les soutient & les récompense ; & qu'au contraire c'est la misere des méchans de s'attacher au monde, qui les abandonne & qui les trompe.

Car que peut-on espérer du monde ? quels biens possede-t'il qui ne soient

faux ? Quels maux a t'il qui ne soient véritables ? Sa paix est sans tranquillité, sa sureté sans fondement, ses craintes sans cause, ses travaux sans fruit, ses larmes sans sujet, ses desseins sans succès, ses joyes sans modestie, ses tristesses sans componction, ses espérances sans consolation. Et ce qu'il y a de plus cruel, c'est que l'iniquité l'environne, & qu'au milieu de lui comme dans leur centre, est le travail & l'injustice : *Circumdabit eam iniquitas, & labor in medio ejus & injustitia*, dit le Roy Prophête, endurant sans patience, péchant sans réflexion, également malheureux en ses plaisirs, & dans ses peines, également criminel, & par ce qu'il souffre, & par ce qu'il aime, parce qu'il aime sans choix, & qu'il souffre sans espérance.

Ce n'est pas que le monde ne soit plein de gens qui prétendent & qui esperent ; mais comme ils ne cherchent pas leur salut dans leurs prétentions, par une juste punition de Dieu, ils n'y trouvent pas leur repos. Qu'il y ait du bien ou de la gloire à gagner, qu'une charge soit à remplir, qu'un bénéfice vienne à vacquer, combien de brigues se forment ! combien de désirs se réveillent ! Car on traite aujourd'hui le sa-

cré comme le prophane. Le monde leur montre, comme durable & comme réel, un bien qui n'est que passager & imaginaire, il promet à plusieurs ce qu'il ne peut donner qu'à un seul. Il fait vieillir ceux qui le servent, dans la poursuite de ses moindres faveurs ; & bien souvent après avoir usé leur patience, il ne les paye que de mépris ; semblable, dit un Pere de l'Eglise, à ce démon, qui tenta Jesus-Christ dans le désert, qui après un jeûne de quarante jours, lui présente des pierres pour du pain, *Dic ut lapides isti panes fiant.* Mais quand leurs espérances ne seroient pas trompées, quelle est leur fin ? Estre un peu plus regardé qu'un autre, être servi & salué de plus de gens, avoir un peu plus de dépense à faire, fournir quelques titres de plus à sa vanité ; & tout cela pour passer quelques jours d'une miserable vie. *O qui lætamini in nihilo*, disoit autrefois un Prophête, O vous, qui vous réjouissez de rien ! si vous en jugez selon la vérité de Dieu, rien ; si vous considérez la dignité de l'ame, rien ; si vous regardez leur fond & leur durée, rien ; si vous les comparez au désir, & à l'ambition de ceux qui les possédent, rien.

Voilà, mes Freres, à quoi se réduisent toutes les espérances mondaines. Faut-il s'étonner si elles ne peuvent satisfaire, & si bien loin de consoler, elles tourmentent ? Cependant il semble qu'on ne prétende rien de Dieu, & qu'on attende tout du monde : Mais l'espérance chrétienne est le sujet de notre joye, puisqu'elle nous fait voir la récompense de nos travaux, solide, certaine, éternelle, *Spe gaudentes, in tribulatione patientes*, dit l'Apôtre. C'est elle qui adoucit toutes les peines de notre pélerinage, par la vue de l'héritage qui nous est préparé dans notre Patrie céleste ; c'est elle qui nous fait porter nos croix avec ferveur, en nous montrant les couronnes qui nous sont destinées, quand nous serons arrivés au bout de notre carriére : c'est elle qui nous fait profiter de tout le tems que Dieu nous donne pour mériter de recueillir avec joye une bienheureuse éternité que nous aurons comme semée par nos bonnes œuvres. C'est ce Tabernacle que Dieu promet à ses Elus par son Prophête, pour les mettre à couvert des chaleurs de l'été, & des tempêtes de l'hyver ; c'est-à-dire, des prospérités & des adversités de cette vie. C'est cette ancre sacrée dont parle l'Apôtre,

où le Chrétien ayant attaché son vaisseau, demeure ferme, & résiste aux orages des tentations que l'ennemi de notre salut nous suscite.

Je parle de cette espérance vive, en laquelle nous avons été régénérés par la grande miséricorde de Dieu, qui fait dire à l'Apôtre Saint Pierre : *Benedictus Deus & Pater Domini nostri Jesu-Christi, qui secundum misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam, in hæreditatem incorruptibilem, & incontaminatam & immarcescibilem conservatam in cœlis, in vobis*; où vous remarquerez, Messieurs, que comme il y a deux sortes de foi, une foi morte, qui demeurant dans la superficie de l'esprit, & n'opérant point par la charité, ne produit aucune action de vie, ni aucun fruit de justice & de piété : & une foi vive, qui, échauffant le cœur après avoir éclairé l'esprit, répand dans toute la conduite des Justes, un esprit d'action & de vie, & leur fait produire les bonnes œuvres : il y a de même deux sortes d'espérances ; une espérance morte qui ne donne aucune vigueur à l'ame, qui ne la fortifie point dans ses fonctions, qui ne l'anime pas dans ses combats, qui ne la console pas dans ses peines,

par laquelle on veut froidement être recompensé sans travail, être heureux sans mérite, être couronné sans victoire ; c'est ainsi que les mauvais Chrétiens espérent. Mais il y a une espérance vive, qui donne des consolations & des joyes, du courage & de la force aux gens de bien ; qui les persuadant dans le cœur, de la grandeur des biens éternels qu'ils attendent, leur fait tout entreprendre pour les obtenir, & tout souffrir pour les mériter. C'est cette joye intérieure, cette espérance des Justes dont parle Saint Paul : *Spe gaudentes, in tribulatione patientes.*

Or cette espérance produit en nous trois sentimens ; une joye de reconnoissance, qui fait que nous servons Dieu comme notre bienfaiteur ; une joye de ferveur, qui fait que nous regardons, dans les peines que nous rencontrons en le servant, les avantages qui nous en reviennent. Parcourons ces vérités en peu de mots.

Il n'y a rien de si sensible à un cœur noble & généreux, que de témoigner sa reconnoissance. Un bienfait qu'on reçoit, ne se fait jamais mieux sentir, que quand on peut le payer de quelque service. Le cœur

ne se contente pas de ses sentimens, il veut s'exprimer par les actions, ou du moins par les louanges ; & pour être en repos, il veut avoir le plaisir de rendre, autant qu'il est en son pouvoir, les bons offices qu'il a reçus. C'est l'hommage que nous devons à ceux qui font, ou qui veulent faire notre fortune, & cette honnêteté n'est pas un intérêt, mais une bienséance & une justice. C'est ainsi que le Juste s'attache à servir & à louer Dieu, dont il reçoit les graces, & dont il espére la gloire : il n'a d'autre passion que de plaire à celui qui le rend heureux. Quoiqu'il ne puisse jouir de ce bonheur qu'après sa mort, c'est un assez grand bonheur pour lui de le désirer & de l'espérer durant sa vie ; il ne peut considerer le bien qu'il attend, sans louer celui qui le donne ; & l'espérance & la charité se fortifiant l'une & l'autre, il met sa confiance en Dieu, & il aime Dieu dans sa confiance.

Quels sont ses mouvemens dans l'attente de cette félicité, après laquelle il soupire ? Tantôt il admire les miséricordes du Seigneur, qui, pour de si petits services que nous lui rendons, nous prépare de si grandes récompenses. Tantôt il contemple sa grandeur,

qui donne à l'homme des biens que l'homme ne peut comprendre. Tantôt il s'aſſûre de la fidélité de ſes promeſſes, & lit ſes Ecritures, comme des lettres qui nous inſtruiſent de ce que nous devons poſſéder un jour, & qui nous en donnent de continuelles aſſûrances, afin que nous ayons au moins cette conſolation dans les peines qui nous travaillent : *Ut in conſolatione Scripturarum ſpem habeamus.* Quelquefois il regarde ce qu'il en coûte à Jeſus-Chriſt pour lui acquérir cette gloire, & il ſe confond & s'anéantit en lui-même : il s'accoutume par avance à chanter les cantiques de Sion dans cette terre étrangere. Il ſe prive des plaiſirs même innocens, pour ne pas perdre la jouiſſance de ces biens infinis : enfin il s'applique avec joye à chercher par ſes déſirs, à demander dans ſes prieres, à obtenir par ſes travaux ce que Dieu lui accordera par ſa grace.

Mais l'eſpérance des méchans eſt une eſpérance triſte & méconnoiſſante, elle porte avec elle ſon ingratitude & ſa confuſion ; environnés des biens continuels que Dieu leur fait, & des biens éternels que Dieu leur promet, s'ils le ſervent, ils oublient leur bienfaiteur, & traînent tous les jours au pied même

de ses Autels, un cœur languissant, & une conscience ingrate. Lassés des peines de ce monde, ils levent quelquefois les yeux, mais ils ne voyent rien qui les console. Ils ne peuvent ignorer quel est leur véritable bonheur, & ils ne peuvent quitter les consolations mondaines ; le Ciel s'ouvre & se referme aussi-tôt pour eux ; une lueur souvent importune leur fait voir dans le Paradis ce qu'ils auroient pû gagner & ce qu'ils vont perdre, s'ils considérent en passant les miséricordes de Dieu, ou s'ils réfléchissent sur leurs propres miseres, ils n'ont ni confiance ni charité, & leur espérance s'allume & s'éteint presqu'en même tems. Aussi l'Ecriture nous enseigne que l'espérance des impies, est comme ces petites pailles que le vent emporte, comme une legere écume qui s'évanouit dans l'eau, comme la mémoire d'un hôte qui passe. Y a-t'il rien de plus ennuyeux que de vivre ainsi ?

La seconde joye des ames fidelles, est celle d'une sainte ferveur, qui leur fait vaincre les difficultés & les obstacles qu'elles trouvent dans les voyes du salut. Et c'est ici, mes Freres, que le monde fait le charitable, & qu'il a pitié de la dévotion. Hélas! dit-on, tou-

jours ſe contraindre, aller toujours contre ſon inclination, eſt-on fait pour s'incommoder ſoi-même, & pour fuir tous les plaiſirs? On juge des ſentimens d'autrui par les ſiens propres; on ſe fait une bizarre idée de la dévotion; & ſans s'arrêter à la ſageſſe, au repos, à la liberté d'un homme de bien, on le regarde ſeulement comme un homme mélancolique, qui ſe tourmente & qui ſe contraint. Quand cette imagination ſeroit véritable, le monde a-t'il moins de contraintes & de tourmens? Pour s'élever de quelques dégrés, à combien de portes faut-il frapper? A combien de maîtres faut-il répondre? Combien de ſuperbes humeurs faut-il eſſuyer? Combien de fois faut-il renoncer à ſes plaiſirs, à ſes volontés & à ſes devoirs? Si vous en jugiez par la Foi, vous auriez plus de pitié de ſa perſonne, que d'envie pour ſa fortune. Pour acquérir les richeſſes, ne faut-il pas porter le poids du jour & de la chaleur, auſſi-bien que pour le ſalut? Quelle aſſiduité, quelle ſoumiſſion n'a-t'on pas pour les perſonnes dont on hérite, quand on auroit d'ailleurs du mépris & de l'averſion pour elles? La volupté même n'a-t'elle pas ſes peines? Ne trouve-t'elle pas ſous ſes fleurs des

ſerpens qui piquent & qui empoiſonnent ? Et ſes ſectateurs les plus délicats, ne ſe plaignent-ils pas dans l'Ecléſiaſte, qu'ils ſe ſont laſſés dans les voyes pénibles & embarraſſantes de l'iniquité ? Le Sage, qui avoit peſé toutes les vanités & tous les penchans du cœur de l'homme, n'oſe lui demander, ſinon qu'il faſſe pour la ſageſſe ce qu'il fait pour ſon intérêt : *Si quæſieris ſapientiam quaſi pecuniam.* Et vous, Miniſtre infatigable de l'Evangile, Xavier, Apôtre de ces derniers tems ; après les périls, les ennuis d'une longue navigation, vous ne pouviez vous conſoler, que la cupidité des gens du monde eût été plus entreprenante & plus courageuſe, que la charité des enfans de Dieu ; que les Pilotes & les Marchands euſſent été plutôt au Japon que les Miſſionnaires, & qu'on eût eu plus d'ardeur à y porter les curioſités de l'Europe, que la doctrine de l'Evangile. Tant il eſt vrai que le monde ne donne guéres moins de peine que Jeſus-Chriſt. Il y a cette différence, que dans le monde les peines ſont véritables, & les eſpérances ſont vaines & fauſſes ; au lieu que dans la Religion les eſpérances ſont ſolides, & les travaux ne ſont qu'apparens, ou tout au moins ne ſont que légers.

L'espérance est leur force qui les soutient : *in spe fortitudo vestra* ; elle les rend capables de tout ; & selon Saint Bernard, rien ne fait mieux connoître la vertu & la toute-puissance de Dieu, que de voir, que non-seulement il peut tout, mais encore que ceux qui espérent en lui, sont aussi en quelque façon tout-puissans ; & que dans le service de Dieu, aucun obstacle ne les arrête. On les voit s'élever au dessus des sentimens de la nature, ne pas regarder le chemin par où ils vont, mais le terme où il mene ; & par l'impression de la fin bienheureuse qu'ils attendent, trouver leurs plaisirs où les autres trouveroient leurs supplices. Quelle joye pour eux, d'aller porter au pied du Seigneur les passions qu'ils ont vaincues, & d'en faire autant de sacrifices à sa gloire ! La douceur qu'ils ont à vaincre, fait qu'ils ne sentent pas la peine d'avoir combattu. Quelle joye de voir croître leurs récompenses par leurs travaux, que leurs tribulations, quelque légeres qu'elles soient, forment insensiblement ce poids éternel de gloire dont parle l'Apôtre ; & que chaque pas qu'ils font dans les sentiers de la vertu, les avancent vers la béatitude : *Scientes quòd labor vester non est inanis in Domino.*

Et c'est cette joye de gain & de profit, que les gens de bien seuls ressentent; car il y a des croix pour tout le monde, les bons & les méchans sont affligés également. On pleure à Jerusalem comme à Babylone; & il n'y a point de cœur si heureux, qui n'ait été meurtri & blessé par quelque disgrace, soit par un effet particulier de la Providence, soit dans le cours de la nature, soit par les révolutions de la fortune, soit par l'imprudence ou par la malice des hommes: il n'y a personne qui n'ait eu dequoi se sanctifier par sa patience. Le malheur est que cette patience en la plupart est inutile, qu'ils souffrent comme des damnés, & non pas comme des pénitens, que leurs tourmens ne produisent aucun fruit pour la vie éternelle, que ce sont les peines de leurs péchés, & non pas les fruits de leur pénitence, que leurs épines ne fleurissent jamais, & qu'ils meurent sur les croix de leurs passions, & non pas sur la Croix de Jesus-Christ: *Vacua spes eorum, & labores sine fructu.* Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils se font une habitude de ces peines, quand elles ont quelque raport à leurs convoitises, & qu'ils aiment même leurs supplices; semblables à ces enfans de Za-

Inundationem maris quasi lac sugent. *Deut.* 31. c. 19. bulon dont parle l'Ecriture, qui fucent l'eau de la mer comme le lait, & dont les amertumes leur paroissent délicieuses ; & ce qu'il y a de déplorable, c'est que les peines qu'on souffre pour le monde, sont à leur gré plus supportables que celles qu'on souffre pour Dieu. On fera des abstinences rigoureuses pour sa santé, on ne pourra faire un jeûne d'Eglise pour sa conscience ; on se levra matin pour solliciter un procès ; on abandonnera le Sermon, si l'heure ne s'accommode à la foiblesse, ou pour mieux dire, à la paresse de ceux qu'on y appelle ; on hazardera sa réputation & sa fortune pour satisfaire une ridicule passion, & l'on n'osera se convertir, ou l'on interrompra sa conversion sur une fausse honte, & sur la mauvaise raillerie d'un libertin. D'où vient cela ? C'est qu'ils sentent tout le poids du travail, & qu'ils ne sont pas animés par une espérance divine, qu'ils n'ont pas même les secours ni les ressources que les Justes ont dans leurs peines ; c'est ce qui me reste à vous faire voir, que je réduis à quelques simples réflexions, pour ne pas pousser trop loin votre attention.

III. Point

Ce qui rebute d'ordinaire les maux

vais Chrétiens de la pratique de la vertu, c'est qu'ils ressentent les difficultés, & qu'ils n'ont pas éprouvé les secours & les ressources qui l'accompagnent. Ils voyent les Syriens armés contre le Prophête, & ne voyent pas ces invisibles soldats que Dieu destine à sa défense; ainsi ils se regardent comme incapables de soutenir une entreprise si difficile, & regardent comme malheureux ceux qui s'y engagent. Cependant tout contribue à soulager les gens de bien dans les tribulations de la vie, Dieu se déclare leur protecteur dans toutes les parties de ses Ecritures; il promet tantôt qu'il l'assistera dans ses néceffités: *Adjutor in necessitatibus*; parce que le Juste l'invoquera, & que ses prieres seront exaucées; tantôt qu'il sera avec lui dans son affliction: *Cum ipso sum in tribulatione*; ce qui fait dire à Saint Bernard: Seigneur, donnez-moi sans cesse des afflictions, afin que vous soyez toujours avec moi; tantôt qu'il dilatera son cœur: *In tribulatione dilatasti mihi*, en y faisant couler ses consolations & sa joye, dans les déplaisirs même qui l'environnent; tantôt qu'il le cachera dans le secret de sa face: *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ*, non-seulement dans

son Tabernacle, mais sous ses yeux même, pour le tenir en plus grande sureté contre ses ennemis. Comme c'est sa Providence qui les afflige, c'est sa miséricorde qui les console : Heureux qu'il daigne les affliger pour les corriger de leurs défauts, pour éprouver leur vertu, pour les tenir dans la dépendance de sa grace, pour réveiller leur foi, pour exercer leur patience, pour les former à l'humilité, pour les détacher du monde ; & qu'il fasse ainsi de leurs maux même, une partie de leurs biens ! Heureux qu'il daigne les consoler, pour leur montrer qu'il est leur Sauveur & leur Pere, pour leur faire mépriser les soulagemens humains par le goût de ses bénédictions spirituelles, & pour redoubler leur amour, par le soin qu'il prend de leur repos & de leur salut, & par la confiance qu'il leur donne en ses promesses & en sa grace.

Que ne puis-je vous montrer les secours que Jesus-Christ opére en eux ; comme il y regne par sa grace, comme il les conduit par la voye de ses vérités évangéliques, comme il les sanctifie dans l'usage de ses Sacremens, & comment souffrant en eux après avoir souffert pour eux, il porte lui même pour

pour les soulager une partie de leur croix après avoir porté la sienne ? Que ne puis-je vous expliquer comment le Saint-Esprit par l'infusion de sa charité remue ces cœurs vuides des affections humaines, comme il adoucit le joug dont ils sont chargés, comme il y répand ces joyes efficaces qui font qu'on ne sent point les peines, ou pour mieux dire, qu'on aime les peines qu'on sent ? Que ne puis-je enfin vous montrer les ressources que trouvent les gens de bien dans les graces qu'ils ont reçues de Dieu, & dans l'habitude des vertus qu'ils ont pratiquées ? comme lorsque le cœur est en quelque oppression violente, tout le sang coule à son secours, de peur qu'il ne tombe en défaillance ; ainsi quand l'ame du Juste est dans quelque pressante affliction, toute sa force se recueille, toutes ses vertus s'unissent ensemble. La foi lui fait connoître quels sont les véritables biens & les véritables maux ; l'espérance adoucit ses peines par la vue des récompenses ; la charité lui fait adorer la main de Dieu, lors même qu'il frappe ; l'humilité lui persuade qu'il n'y a point de châtiment qu'il ne mérite, l'obéïssance le soumet, la patience le console, & Jesus-Christ le

fortifie. Mais les méchans ſont ſans appui & ſans aſſiſtance dans leurs peines ; ils ſont humiliés, & ils n'ont point d'humilité ; ils ſouffrent, & ils ne ſont pas accoutumés à la patience ; les volontés de Dieu, leur paroiſſent rudes, parce qu'ils n'ont pas de ſoumiſſion.

Concluons, Meſſieurs, par deux réflexions importantes. La premiere, eſt que le monde eſt un aſſemblage d'apparences, que c'eſt une figure, ſelon ſaint Paul, juſqu'à ce que Dieu ait révélé les ténebres & les ſecrets des conſciences par la foi. On ſe trompe dans les jugemens qu'on fait ſur le bonheur de cette vie ; mais ſelon les principes de cette foi, il eſt certain que le bonheur même en cette vie, eſt attaché à la piété. Je vous dis avec toute l'autorité que donne la parole de Dieu qu'il n'y a point de paix pour les impies : *Non eſt pax impiis ;* qu'ils donnent toute l'étendue qu'ils voudront à leurs paſſions, qu'ils ſe mettent s'ils peuvent au deſſus des loix, qu'ils n'ayent pour toute juſtice & pour toute raiſon, que leur volonté & leur libertinage, qu'ils ſe faſſent une étude & un art de la volupté, c'eſt Dieu qui le dit, & non pas moi, *Non eſt pax*

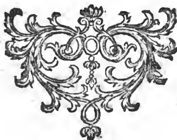
impiis, dicit Dominus. La vanité n'étoit-elle pas alors introduite ? le Prophête qui prêchoit cette vérité, ne voyoit-il pas les emportemens des gens du monde ? le bruit des réjouissances publiques & particulieres ne retentissoit-il pas jusqu'à ses oreilles ? les filles de Sion avoient-elles jamais été plus gayes & plus parées ? les amusemens, les plaisirs, la bonne chere n'étoient-ils pas les sujets ordinaires de ses censures ? Et cependant il crie, & c'est de la part de Dieu, qu'il n'y a point de véritable joye pour les pécheurs ! Quelle autre joye voyoit-il donc ? celle qui est au dessus des sens, qui a rapport dans sa durée à l'éternité, qui vient de la part de Dieu, & de la participation de sa jouissance, de la vie des Justes, qui paroît triste, quoiqu'elle soit remplie de consolations, *Quasi tristes, semper autem gaudentes*, dit l'Apôtre.

La seconde réflexion, c'est que la tentation la plus universelle & la plus dangereuse, n'est pas celle des plaisirs, quoique ce soit l'écueil où le monde fait ordinairement naufrage ; mais celle de la crainte : parce, dit Saint Augustin, que cette crainte nous empêche d'entrer dans les voyes de la

vertu, où nous trouverions des douceurs qui nous feroient mépriser celles du monde. De-là vient qu'on envisage la dévotion comme une source de tristesse, qu'on se scandalise des gens de bien, dès que leur gayeté paroît un peu trop, qu'on prend leur recueillement & leur modestie pour mélancolie. De-là vient qu'on recueille toutes les austérités de la Religion, pour s'en faire des difficultés ; & qu'on aime même à entendre prêcher avec la derniere rigueur, ce qu'on n'a garde de vouloir pratiquer. Graces à Jesus-Christ, nous sommes dans un tems, où non seulement on souffre, mais encore on aime la vertu, où un Prédicateur seroit écouté peu favorablement, s'il affoiblissoit les maximes de sa Religion, & s'il trahissoit l'honneur de son ministere. On se plaît à une morale sévere qu'on entend débiter ; mais est-ce pour se proposer des idées de perfection qu'on ait quelque dessein de suivre ? Est-ce pour s'animer ou pour se confondre de sa lâcheté, par l'image de cette ancienne & pure vertu, qui regnoit au tems de nos peres ? Est-ce pour entretenir son humilité par la disproportion qu'il y a entre nos relâchemens, & leur ferveur dans la pra-

tique de l'Evangile ? Est-ce enfin pour faire de ces maximes la regle de leurs actions ? Non, c'est pour avoir le plaisir d'entendre une doctrine, qui d'elle-même est agréable, & qu'on n'a pas dessein de pratiquer ; pour justifier sa paresse par un prétexte d'impuissance ; & pour se faire comme un désespoir volontaire de la vertu. En effet on ne parla jamais tant de réforme, & on ne fut jamais si déréglé ; on ne prêcha jamais une morale plus sévere, & il n'y eut jamais tant de relâchement : on veut que le Prédicateur gronde en général, mais on veut que le Confesseur se radoucisse en particulier ; que l'un excite notre admiration, que l'autre condescende à notre foiblesse ; que l'un nous étonne par la vertu, que l'autre pardonne & flatte, s'il se peut, nos vices. Rentrons sérieusement en nous-mêmes, mes Freres, défaisons-nous de ces fausses idées de la vertu, qui nous la représentent avec cette tristesse qui opére la mort ; au lieu qu'elle répand dans l'ame la joye intérieure qui vient de la vie ; formons une sincére résolution de marcher dans les voyes de la piété, & nous trouverons que toutes les épines se changeront en fleurs ; goûtons & voyons combien le Seigneur est doux ;

regardons avec une ſainte horreur ces fleuves impurs de Babylone où nous nous ſommes plongés ; puiſons les eaux ſalutaires de la grace dans les fontaines du Sauveur, qui nous ſont ouvertes par les Sacremens, & les gouttes d'eau dont Dieu rafraîchira notre ſoif dans le déſert de cette vie, ſe changeront en un torrent de volupté dans l'autre, que je vous ſouhaite, &c.





SERMON
DE LA
MEDISANCE.

Quis ex vobis arguet me de peccato ?

Qui de vous me reprendra d'aucun péché ?

QUELQUE raison qu'eût le Sauveur du monde, de défier ainsi la malignité de ses ennemis, puisque non seulement il n'étoit coupable d'aucun péché, mais qu'il étoit même incapable d'en commettre, sa sainteté & son innocence furent exposées aux traits les plus envenimés de la médisance. Les Scribes & les Phariſiens, cette maudite génération de viperes, comme Saint Jean les avoit nommés, déchirerent le sein de leur mere, pour percer de leurs langues cruelles leur frere selon la chair ; ils l'attaquerent dans ses mœurs, dans sa doctrine, dans sa personne, dans ses Disciples : ils lui tendirent des piéges & des em-

buches de toutes parts, pour le surprendre dans ses paroles, pour trouver quelque foible dans sa vie, quelque endroit qui donnât prise à leur censure : ils le traiterent de magicien & de démoniaque, de perturbateur du repos public, d'ennemi des Loix & de César ; les noms de séducteur, d'homme livré aux excès du vin & de la bouche, de violateur du Sabbat, de destructeur du Temple, furent les titres odieux dont ces malades phrénétiques appellerent le Médecin céleste qui les venoit guérir, & faire de son sang le remede qui devoit leur rendre la santé.

Après cela, quelle vie sera à l'épreuve de la médisance? vice détestable, qui convertit en poison tout ce que l'innocence la plus pure lui oppose pour le combattre, qui, à l'imitation de ce peuple furieux & insensé, se venge de la lumiere qui l'ébloüit, en décochant une grêle de fleches contre le Soleil ; & qui tire de l'éclat même de la vertu les noires & sombres vapeurs dont elle la couvre : c'est le démon de la nuit & du midi, qui marche dans les ténebres & au grand jour, pour attaquer ce qu'il y a de plus sacré dans le Ciel, & de plus saint sur la terre ; c'est un serpent qui mord dans le

le ſilence, dit le Sage, qui ſe gliſſe parmi les détours & les déguiſemens infinis de la malice ; c'eſt un monſtre à cent viſages différens, qui contrefait le langage de l'amitié, de la compaſſion, de la louange & de la piété même ; la médiſance regne à la campagne, à la ville ; dans les compagnies du ſiecle, dans les ſocietés Religieuſes : elle fait du monde & de la Cour, comme un champ de bataille, où mille coups mortels à l'honneur portés de toutes parts, ſont le jeu de ces bouches à deux langues, que la Sageſſe déteſte.

Mais ce qui doit rendre le péché de la médiſance plus odieux, c'eſt qu'il ſe multiplie, & qu'étant commis par un ſeul, il rend ordinairement coupables dans une compagnie toutes les perſonnes qui la compoſent, ſi elles ne prennent de ſages précautions pour s'en garantir : le péché de la langue médiſante, devient le péché de l'oreille maligne ; & le trait qui bleſſe celui qui la lance, fait une playe mortelle à celui qui le reçoit ; l'approbateur du médiſant devient complice. Conſidérons donc ce péché, dans celui qui médit & dans celui qui écoute ; & concevons une juſte horreur pour

la médiſance répandue, & pour la médiſance reçue : ce ſera le ſujet de ce Diſcours, après que nous aurons imploré l'aſſiſtance du Saint Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

I. Point. Il n'y a point de péché qui ſoit ſi défendu, ni ſi décrié dans l'Ecriture ſainte, qui eſt la régle des mœurs, & la ſource de la vérité, que le péché de la médiſance. Saint Paul le met au même rang que l'idolâtrie, l'adultere, le larcin. *Ne vous y trompez pas*, dit-il aux Corinthiens, *ni les impurs, ni ceux qui ſervent les idoles, ni les adulteres, ni les voleurs, ni les médiſans, ne poſſederont pas le Royaume des Cieux*; donnant ainſi aux uns & aux autres la même excluſion du Royaume des Cieux, & montrant qu'ils ſont également coupables, puiſqu'ils ſeront punis de la même peine. L'Apôtre Saint Jacques en rend la raiſon : *Gardez-vous bien*, dit-il, *de médire les uns des autres; car celui qui bleſſe ainſi ſon frere, bleſſe la Loi*; pour nous apprendre que rien n'eſt ſi contraire à l'eſprit de l'Evangile, que cette licence qu'on ſe donne de décrier ſon prochain, parce que l'injure qu'on fait à ſa réputation eſt une playe qu'on fait à la vé-

rité ou à la charité chrétienne ; & que cette malignité eſt proprement l'infraction de la Loi nouvelle : Dieu défendoit autrefois non-ſeulement comme une injuſtice, mais encore comme une inhumanité *de maudire un ſourd, ou de mettre une pierre devant un aveugle* ; parce que l'un ne pouvant entendre ce qu'on diſoit de lui, ne pouvoit y répondre pour juſtifier ſa conduite ; & que l'autre, n'ayant pas l'uſage de la vue, ne pouvoit appercevoir le piége qu'on lui avoit tendu : *Non maledices ſurdo, nec coram cœco pones offendiculum.* Faut-il s'étonner, ſi dans une Religion toute ſpirituelle, Dieu défend de parler mal des abſens, parce que c'eſt trahir ceux de qui nous parlons, que de décrier leur vertu ou leur innocence, quand ils ſont hors d'état de les ſoutenir ; & que c'eſt abuſer de la crédulité de ceux qui nous entendent, de les engager à croire ſans nous examiner, & à les condamner ſans les entendre.

Auſſi le Saint-Eſprit n'a rien oublié de ce qui pouvoit rendre ce vice odieux. Tantôt il le compare *à une épée qui perce, à un raſoir qui emporte ſans qu'on le ſente, à une fleche aigue qui bleſſe de loin, à un ſerpent qui pi-*

que sans bruit, & qui laisse le venin dans la playe. Tantôt il le déclare maudit des hommes, parce que c'est la source des dissensions & des troubles : *Multos turbavit pacem habentes.* D'où viennent la plûpart de ces vengeances brutales, que la sévérité des Loix, & l'autorité du Prince ont enfin à peine étouffées, & qui ne pouvant éclater, se changent en haines mortelles ? d'une parole offensante, d'un rapport, d'une médisance. Qui est-ce qui cause dans l'esprit de ceux qui sont les maîtres du monde, ces impressions qui renversent les fortunes les plus pures, & qui leur rendent odieuses, ou du moins suspectes les personnes les plus innocentes ? un mauvais office : D'où viennent tant de désordres dans les mariages, ces soupçons souvent mal fondés, ces aversions secrettes, ces reproches amers, ces ruptures manifestes, ces divorces scandaleux ; dirai-je plus, ces empoisonnemens & ces meurtres ; crimes qu'une funeste conduite de se nuire l'un à l'autre, cache souvent, & que Dieu revele de tems en tems, pour faire voir jusqu'où va la fureur des hommes, quand il les abandonne à leurs passions : tout cela est souvent l'ouvrage d'une langue indiscrete & médisante

Enfin le même Esprit de Dieu nous enseigne que le Médisant est l'objet de la haine de Dieu : *Detractores Deo odibiles*; parce que souvent il se moque de ce que Dieu approuve, ce qui est contraire à sa Loi; il renouvelle des fautes que Dieu a pardonnées, ce qui est contraire à sa justice; il veut sonder les intentions les plus secretes, ce qui est réservé à sa connoissance; il juge autrement que Dieu ne juge, ce qui est contraire à sa vérité. *Rom. 1. v. 30.*

Pour expliquer tout mon sujet, & pour le réduire dans l'ordre, il est nécessaire de remarquer que la médisance étant un discours qui tend à diminuer ou à flétrir la réputation du prochain, il y en a de deux especes, l'une directe, l'autre indirecte; l'une se fait par voye d'accusation, lorsqu'on impute à quelqu'un une faute qu'il n'a pas faite, lorsqu'on publie celle que la charité, qui couvre la multitude des péchés, devoit avoir rendues secretes; lorsqu'on exagere & qu'on agrandit celles qui sont connues; lorsque ne pouvant blâmer les actions qu'on voit, on se jette indiscretement sur les intentions qu'on ne voit pas, en interprétant mal une bonne œuvre: l'autre, est une médisance indirecte

qui se commet par la voye de négation, lorsqu'on ne veut pas avouer par une obstination peu équitable, un bien qu'on reconnoît en autrui, afin de le frauder de l'approbation & de la louange qu'on lui doit; lorsqu'on dissimule le mérite par un injuste silence, ou qu'on le diminue par des restrictions malicieuses, & par des détours artificieux, afin de retrancher un peu de la bonne opinion qu'on en peut avoir. Voilà toute la matiere de la détraction; c'est à quoi se reduisent tous les entretiens d'aujourd'hui; c'est ce qui fait l'agrément de ceux qui parlent, le plaisir de ceux qui écoutent. Sans cela, la scêne languit, les conversations tarissent, le monde n'a plus d'esprit; avec cela, chacun plaît, chacun s'insinue, chacun s'exprime heureusement; ainsi s'amuser aux dépens d'autrui, & se jouer de la réputation les uns des autres, c'est le bel esprit, c'est la belle humeur; c'est enfin le commerce de tous les hommes.

Cependant il est vrai que l'homme n'a rien de plus précieux ni de plus cher que sa réputation; c'est la bonne odeur de la vertu, le lien de la charité & de la confiance, le fruit de la pro-

bité & de la justice, la consolation & l'ame, pour ainsi dire, de l'ame même. Le Sage nous enseigne que c'est la joye des gens de bien; ce n'est pas qu'ils aiment d'être estimés par eux-mêmes, puisqu'ils ont appris de Saint Paul, qu'on va au Ciel aussi bien par la mauvaise que par la bonne réputation; mais ils sçavent qu'il leur est nécessaire d'être estimés; afin que les autres ayent quelque créance à ce qu'ils leur disent, & qu'ils respectent en eux les vérités qu'ils leur enseignent, & les exemples qu'ils leur donnent pour leur édification & pour leur salut; aussi est-il commandé dans l'Ecriture d'avoir soin de conserver sa réputation: *Curam habe de bono nomine.* Un Chrétien ne la sépare pas de la vertu, il rapporte l'une & l'autre à Dieu comme à leur principe, il ne s'éleve pas de ce qu'on l'estime, parce qu'il est humble; il ne fait rien aussi qui ne doive être estimé, parce qu'il est sage. Il sçait quelle peine est réservée à ceux qui causent des scandales; & il a appris de Saint Paul, qu'il doit faire le bien avec une telle circonspection qu'il soit approuvé de Dieu & des hommes. D'où je conclus que la réputation est le plus grand des biens qui soit hors de nous; préférable

Eccli. c. 15.

à toutes les richesses, comme parle l'Ecriture, soit parce que les richesses n'ont rien de commun avec la fortune, & que la réputation est naturellement liée à la vertu ; soit parce que, selon S. Thomas, entre les biens extérieurs, ceux-là doivent être mis au dessus des autres qui approchent plus de la nature des biens spirituels ; & qu'ainsi ce fonds de bonne opinion qu'on a acquise par la probité & par la sagesse, doit être regardé comme une portion de cette même probité & de cette même sagesse : Or si la grandeur du péché qu'on commet contre le prochain se doit considérer par le bien qu'on lui ôte, & par le dommage qu'on lui fait, jugez par-là de l'horreur qu'on doit avoir de la médisance, puisqu'en ravissant l'honneur au prochain, elle lui enleve tout ce qu'il y a de doux, tout ce qu'il y a d'utile pour lui dans l'état de la vie civile.

Aussi l'Ecriture sainte déclare que la détraction est une espece de meurtre, & que le deshonneur est pire que la mort : *Gravis supra mortem :* par deux raisons ; la premiere, parce qu'il vaudroit mieux finir sa vie avec honneur, que de la conserver avec infâmie : *Quid prodest ei vivere*, disoit un an-

cien Pere de l'Egliſe, *ſi ſecum portat funera dignitatis.* Il eſt vivant, mais vous ne laiſſerez pas d'avoir fait le meurtre; il vous paroît ſain, mais la playe mortelle eſt au fond de l'ame; il eſt avec vous, mais ce n'eſt plus lui, ce n'eſt qu'un miſérable reſte d'un homme que vous avez ôté du monde civil. Vous lui avez laiſſé un peu de vie, afin qu'il pût vous voir faire les funérailles de ſon honneur; & s'il a encore quelque mouvement, c'eſt pour traîner parmi les hommes le triſte débris d'une réputation que vous lui avez arrachée. Quoi de plus inhumain! Je parle ici des médiſances importantes; mais beaucoup de celles qu'on néglige, ſont de celles-là. Ne dites-pas: c'étoit une parole ſans deſſein, ce n'étoit qu'une raillerie, je n'ai voulu que me réjoüir. Ecoutez ces paroles de l'Ecriture: *Comme celui qui lance des fleches & des lances pour tuer un autre, eſt coupable de ſa mort; ainſi l'eſt celui qui nuit adroitement à ſon ami, & qui dit lorſqu'il eſt ſurpris, je ne l'ai fait qu'en joüant.* Ce n'eſt pas une excuſe, dit Saint Bernard; la raillerie eſt légere pour vous, mais elle eſt importante pour celui qu'elle regarde; la malice n'eſt pas grande de votre côté, mais la

conséquence est la même contre lui. Votre frere ne s'informe pas si vous vous êtes réjoui ; il sent seulement que vous l'avez offensé ; il ne peut ni prier ni penser à Dieu ; & croyez-vous que vos prieres seront reçues ? Vous avez péché contre Dieu & contre le prochain, & croyez-vous que Dieu vous fera grace ? Je veux qu'il soit foible, cela ne vous doit-il pas rendre plus retenu & plus circonspect ? ce n'est qu'un mot, dites-vous, & qui n'a été dit qu'en riant. C'est en cela que vous avez plus de tort d'avoir fait un jeu du violement de la charité : on juge de la blessure, non pas par la main qui l'a faite, mais par l'impression qu'elle fait dans celui qui l'a reçue. C'est une misérable consolation pour lui, de voir que vous lui percez le cœur en riant ; & il lui importe peu quand il est blessé, que ce soit par un homme qui s'emporte, ou par un homme qui se divertit.

La seconde raison par laquelle l'Ecriture appelle la médisance une espece de mort, c'est parce qu'elle rend un homme inutile & sans fonction dans la société. Fût-il un Saint, ses vertus deviendront suspectes, & passeront pour hypocrisie : corrigera-

t'il les pécheurs ? ils lui diront guéris-toi toi-même : prêchera-t'il la vérité ? on doutera de sa doctrine, comme on doute de sa vertu : donnera-t'il de sages conseils ? qui est-ce qui voudra s'exposer à une conduite décriée ? une histoire ridicule, un conte fait à plaisir, une faute qu'on découvrira, ou qu'on grossira dans la vie d'un homme de bien, sera capable d'étouffer tous ses talens, toutes ses bonnes actions & tous les biens qu'il auroit pû faire dans son ministere. Puis donc que la réputation est un bien si important, puisque c'est un malheur si grand que de la perdre, jugez de quelle conséquence & de quelle malignité est le péché de la médisance ; & quelle doit être la vigilance & l'attention d'un Chrétien pour ne pas s'y accoutumer.

Mais non-seulement la médisance s'attaque à la réputation de la vertu, elle va jusqu'à la vertu même ; une des plus grandes marques de la malignité des hommes, c'est de ne pouvoir souffrir ceux qui veulent vivre selon l'Esprit de Jesus-Christ : La vertu est si noble & si estimable par elle-même, qu'ils devroient au moins avoir la justice de l'honorer en autrui, s'ils n'ont pas la force de la pratiquer eux-mêmes.

Cependant, au lieu d'en connoître l'excellence, d'en imiter la perfection, d'en aimer la bonté, d'en favoriser les progrès, ils tâchent de l'affoiblir par leurs persuasions, de la corrompre par leurs exemples, de la troubler par la haine qu'ils lui portent, & de l'arrêter par la persécution qu'ils lui font. Le Roi Prophête avoit éprouvé ces contradictions dans le cours de sa pénitence, & s'en plaignoit à Dieu : *Qui inquirebant mala mihi locuti sunt vanitates, & dolos totâ die meditabantur, & qui retribuunt mala pro bonis detrahebant mihi.* Ceux même à qui j'avois fait du bien me déchiroient par mille traits piquans de leurs langues envenimées : *Quoniam sequebar bonitatem*, parce que j'entrois dans les voyes du Seigneur, & que je commençois à devenir homme de bien. Quand le Prophête ne l'auroit pas dit, Saint Paul ne nous apprend-t'il pas, écrivant à Timothée, que ceux qui veulent vivre dans la piété, conformément aux régles de Jesus-Christ, seront exposés à l'injustice du monde ? & quand Saint Paul ne nous auroit pas appris cette vérité, Jesus-Christ n'a-t'il pas établi lui-même, comme un principe de sa Religion, cette opposition formelle du monde &

Psal. 37. v. 2.

de celui de son Esprit & de sa Sagesse, d'avec l'esprit du siécle & la prudence de la chair. De-là, vient cette persécution que le monde fait tous les jours à ceux qui commencent à se convertir à Dieu. Qu'un homme aprés de longues & sérieuses réflexions sur sa vie passée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois même, que par une fatale expérience il aura reconnus dangereux pour son salut; qu'il distribue ses biens aux pauvres, & qu'il assiste plus souvent aux sacrés Mysteres: qu'une Dame encore à la fleur de son âge, renonce au luxe & à la vanité, & se réduise aux régles de la modestie chrétienne, qu'elle visite les Hôpitaux & les Eglises, on cherche les raisons de ce changement, & l'on prend toujours celles qui sont les moins charitables. Tantôt c'est un air de dévotion qu'on se donne pour tromper le monde plus finement; tantôt c'est une inconstance qui ne sera pas de durée, c'est un chagrin que le tems dissipera; tantôt ce sont des raisons de bienséance, qui n'ont pas pour principe une solide vertu: la ressource de ceux à qui la fortune ne rit plus, & qui sont mal dans leurs affaires. Celle ci, dit-on, a quitté le monde, parce que le monde a com-

mencé de la quitter ; celle-là veut se faire regarder par des airs de dévotion, elle réforme ses habits, mais elle ne réforme pas son cœur ; & après avoir eu la vanité du luxe, elle veut à son tour avoir la vanité de la modestie. On donne ainsi autant qu'on peut un tour ridicule à ces conversions, & l'on les fait passer, ou pour des apparences trompeuses, ou pour des contraintes intéressées, ou pour des excès blâmables, ou pour des singularités bizarres. Combien d'actions de piété sont demeurées sans effet dans l'esprit de ceux qui les avoient résolues ? Combien de pénitences naissantes ont été étouffées ? Combien d'ames ont été comme arrachées à Jesus-Christ par les dégoûts que leur ont donnés ces médisances ? Peut-être n'y faites-vous pas de réflexion ; mais rien n'est si indigne d'un Chrétien, que ces reproches piquans & ces railleries sanglantes qui tombent sur des conversions encore mal assurées ; à peu près comme ces froids & ces gelées hors de saison, qui surprennent des fruits encore tendres, & leur ôtent toute espérance d'accroissement & de maturité. Il n'y a gueres de péché plus grand, que d'empêcher les ames d'aller à Dieu par cette

crainte qu'on a de la médisance. Mais passons plus avant.

Un péché est d'autant plus à craindre, qu'il est plus facile à commettre, & plus difficile à réparer ; parce que plus le penchant est naturel, plus les occasions sont fréquentes ; moins on a de précaution, plus on contracte d'habitude ; & plus la satisfaction est rude, moins il y a d'empressement à satisfaire, moins on s'engage à la réparation du dommage qu'on a fait. Tels sont les péchés qui se commettent par la langue à cause de sa légereté, dit Saint Thomas, qui fait qu'elle s'échape, & qu'elle s'émancipe à parler avant que l'esprit ait fourni aux réflexions qu'il faudroit faire ; soit parce que ce qu'elle dit devient public, qu'elle n'a plus le pouvoir de le révoquer, ni de l'effacer qu'avec peine de l'esprit de ceux qui l'entendent. Or la médisance a ces deux qualités. La pente qu'on a à juger & à parler du prochain inconsidérément, & les engagemens inévitables, où l'on se trouve de se communiquer ce qu'on estime & ce qu'on pense les uns des autres, font que tout le monde s'y abandonne ; on ne s'en aperçoit presque pas. On s'est fait un point de sincérité & de bonne

foi de ne se rien dissimuler de ce qui est désavantageux à ceux dont on parle ; les oreilles se sont accoutumées à cette espece de langage barbare : tout consiste aux manieres, encore peut-on avoir dans les péchés quelque politesse. Une médisance grossiere paroît un étrange crime, c'est se jetter avec violence sur la réputation du prochain, c'est le déchirer sans pitié, c'est assassiner son frere cruellement. Un honnête homme sçait mieux vivre ; il empoisonne avec adresse tous les traits de sa médisance, il commence un discours sanglant par une préface flateuse ; & disant d'abord du bien pour faire mieux valoir le mal qu'il va dire, il parę la victime qu'il veut égorger, & jette quelques poignées de fleurs sur l'Autel qu'il veut ensanglanter de son sacrifice. Ceux-mêmes qui se piquent de piété ne sont pas exempts de ce vice ; c'est le défaut le plus ordinaire des hypocrites, qui, comme des serpens, se pliant & se repliant, & couvrant le venin qu'ils ont, semblent embrasser la partie qu'ils vont piquer. Vous voïez, dit Saint Bernard, ces hommes, qui, ne pouvant retenir leur malice, tâchent au moins de la déguiser. Ils commencent avec un air triste une médisance,

médisance, comme s'ils ne vouloient que plaindre celui qu'ils ont dessein de décrier ; on diroit qu'ils ne parlent qu'à regret, & qu'ils se vont faire violence. J'en suis touché, disent-ils, car je l'aime ; ce n'est pas ma faute, j'ai bien souhaité de l'en corriger ; je le sçavois bien ; mais je n'avois garde de le dire : il est vrai, il a ce défaut ; mais c'est d'ailleurs un homme de bien ; je le loue en d'autres choses, en ceci, je ne puis que le condamner. Ce qui est encore déplorable, c'est que quelque bonne intention qu'on ait, on ne se défait que difficilement de ce vice. Je vous envoyerai, disoit Dieu dans un de ses Prophêtes, une sorte de serpens maudits, contre lesquels les enchantemens ne sont rien : *Mittam vobis serpentes regulos, quibus non est incantatio.* Et le Sage ne déclare-t'il pas que tout homme qui s'est accoutumé à railler & à parler indiscretement des autres, ne s'en corrigera de sa vie ? *Homo assuetus in verbis improperii, in omnibus diebus suis non erudietur.* Ce qui a fait dire à un Pere de l'Eglise, que la médisance est un défaut qui se trouve souvent en ceux qui s'appliquent à se défaire des autres ; & que c'est le dernier filet que le démon tend à ceux qui ont

déja rompu tous les autres piéges.

Cependant il faut réparer le tort que vous avez fait au prochain, & lui restituer ce que vous lui avez ôté d'estime. C'est un ordre établi de Dieu, que chacun jouisse de ce qu'il possede légitimement ; & quand on a violé à l'égard de quelqu'un ce droit de légitime possession, il y a une justice d'égalité ou de compensation, qui oblige à lui rendre, ou en valeur, ou en proportion ce qu'on lui a pris injustement ; & comme il est de nécessité de salut d'observer la justice, il est de la même nécessité de réparer l'injustice, en réduisant les choses au premier état où elles étoient ; c'est là un principe certain & incontestable de la morale chrétienne. Or il y a deux sortes de dommages qu'on fait au prochain ; l'un, en lui ôtant son bien, & c'est un larcin ; l'autre, en lui ôtant son honneur, & c'est une injure. L'obligation est égale, restituez ce bien, restituez cet honneur, ou renoncez à toutes les espérances de votre salut. J'avoue, Messieurs, qu'encore qu'il y ait dans chaque péché une malignité mortelle, & qu'ils méritent tous notre indignation : je ne suis pas si effrayé de ceux qui ne portent préjudice qu'à celui qui les

commet : une grace commune, une inspiration secrete, un bon mouvement, un repentir sincere, une résolution ferme, une confession exacte, une larme souvent les efface ; il n'y a point entre Dieu & nous de barriere qui soit invincible. Nous le prions, & il nous écoute ; nous nous condamnons, & il nous absout ; nous gémissons, & il nous console ; nous nous punissons, & il nous pardonne. Mais les péchés où le prochain est intéressé me font trembler ; la pénitence ne les efface qu'après qu'on les a réparés avec un cœur qui se brise, une conscience qui s'accuse, un Confesseur qui vous absolve : jeûnez jusqu'à vous dessécher, répandez des ruisseaux de larmes ; il y a entre Dieu & vous un chaos qu'il faut débrouiller ; & quoique vous ayez pû faire, il ne sera jamais content, que votre frere ne soit satisfait.

Or, Messieurs, toute restitution est difficile. Parlez à un mauvais riche de purifier son bien de tout ce qu'il y a de mal acquis, il trouvera la proposition austere & rebutante ; quel embarras de sçavoir, à qui, comment, & combien il a volé ! quelle peine de rabattre de cet air de grandeur qu'il a

pris sur le pied de ses richesses ! il inventera des raisons pour éluder sa restitution ; & résolu de ne se dépouiller de rien tant qu'il pourra le retenir, il jouira de tout, & laissera l'affaire à démêler après sa mort aux exécuteurs de son testament. Parlez à un médisant de se dédire de ce qu'il a faussement avancé, il vous répondra que ce qui est dit est dit, que le reméde seroit pire que le mal, que sa réputation lui tient plus au cœur que celle d'un autre, que Dieu pardonnera ce que le monde ne pardonne pas ; que du reste c'est une parole qui passe, & qu'il suffit de s'en repentir. Mais quand on auroit la volonté, quel embarras pour l'exécuter ? Quand vous avez ravi le bien d'autrui, vous n'avez qu'à le séparer de votre fonds, & à le faire passer de vos mains dans celles du possesseur légitime. Mais comment arracher de l'esprit d'un homme l'impression que vous lui avez donnée ? Comment lui faire changer de sentiment tout d'un coup ? Etes-vous maître de le faire plier du bien au mal, & du mal au bien ? Quand vous rendriez contre vous-même témoignage à la vérité, le trouverez-vous disposé à vouloir l'entendre ? vous croira-t'on par la justifi-

cation comme on vous a cru par la médisance ? Ne sçavez vous pas quelle est la malignité du monde ? Il seconde toujours ceux qui veulent détruire la réputation d'autrui ; s'il a de l'estime pour certaines gens, c'est en quelque sorte malgré lui, & contre sa premiere inclination ; il est toujours bien aise qu'on lui aide à se défaire de cette estime, comme d'une chose qui l'incommode ; il a ouvert les oreilles au mensonge que vous aurez dit, il les fermera á la vérité quand vous la direz ; & il aimera mieux vous accuser vous-même de légereté ou d'hypocrisie, que d'excuser votre prochain sur le témoignage que vous en rendrez.

Mais quand vous auriez ce crédit sur l'esprit de quelques-uns, pourrez-vous bien les désabuser tous ? dès qu'une parole vous est échapée, vous n'en êtes plus le maître : *Sicut avis ad alia transvolans, sic maledictum prolatum.* On ne peut arrêter un oiseau, il s'envole sans que l'on sçache où il va, & sans que l'on voye les traces par où il passe : de même une médisance sortie de votre bouche, fait en peu de tems de grands progrès, sans que presque on s'en apperçoive ; elle va d'oreille à oreille, elle se multiplie, elle s'aug-

Prov. c. 20. v. 2.

mente, elle se répand à l'infini ; elle sert d'instrument à la passion des uns, & de nourriture à la malice des autres ; elle produit souvent des désunions, elle est presque toujours une semence de discorde : comment remedierez-vous à toutes ces suites : comment étoufferez-vous tant de voix, qui, par des rapports divers, aiment à publier ce que vous avez dit ; semblables à certains échos, qui redisent plusieurs fois une parole qu'on aura dite ? comment accommoderez-vous tant d'imaginations gâtées ? comment réformerez-vous tant de méchantes copies qu'on aura faites sur un faux portrait que vous avez fait ? par quelles traces irez-vous jusqu'à la source de ces désordres ? voyez à quelle extrêmité vous vous réduisez.

La médisance, vous l'avez vu, mes Freres, a cela d'injuste, qu'elle attaque sans pitié, & souvent même sans raison, la réputation du prochain, qui est l'endroit le plus sensible de l'homme, blessant indifféremment absens, présens, amis, ennemis, innocens, coupables ; violant toutes les loix de la vérité & de la charité chrétienne ; & se faisant une occupation & un plaisir même de cette espece de

malice cruelle. Mais la médiſance a encore cela de malheureux, qu'elle corrompt tous ceux qui l'écoutent ; c'eſt un poiſon qui ſe communique. Un ſeul parle, dit Saint Bernard, & dans un moment il tue une multitude de gens qui l'environnent, & qui ſe plaiſent à l'entendre.

L'Eſprit de Dieu, qui nous ordonne de mettre un frein à notre bouche pour la retenir ſelon les régles de la ſageſſe & de la diſcrétion chrétienne, & de nous faire une balance pour peſer toutes nos paroles au poids du Sanctuaire ; ce même Eſprit nous ordonne auſſi de mettre comme une haye d'épines autour de nos oreilles : *Sepi aures tuas ſpinis.* Ces épines ſont l'horreur du péché, la vue de l'enfer, & la crainte des jugemens de Dieu, qui nous empêchent d'écouter les médiſans, de peur d'être complices de leurs médiſances ; ce qui eſt à peu près le même crime.

On ne peut dire en effet, lequel des deux eſt le plus coupable, de celui qui médit, ou de celui qui écoute ; leur malignité eſt preſqu'égale, l'un décoche les traits, l'autre les aiguiſe ; l'un répand le venin, l'autre le recueille ; l'un calomnie de la langue,

difoit un Ancien, l'autre des oreilles ; la médifance les perd tous les deux : *Detrahere aut detrahentem audire quod horum damnabilius non facile dixerim.*

Bern. l. 2. de conf. id. ...

Ce péché commence par la témérité de l'un, & fe confomme par la crédulité de l'autre ; ils fe partagent, pour ainfi dire, les dépouilles de la réputation du prochain, quoiqu'il n'y ait qu'un qui frappe, l'autre acheve le facrifice ; & la victime, après avoir reçu le coup mortel de la langue de celui qui parle, va, pour ainfi dire, expirer toute fanglante dans le cœur de celui qui écoute.

Vous direz peut-être : je ne médis point, puis-je empêcher que le monde parle ? fuis je le gardien de mes freres ? voulez-vous me rendre garant des défauts des uns, & des jugemens des autres ; il faut rompre la fociété, fi les converfations qui l'entretiennent font fi dangereufes ; & tous les hommes doivent fe taire, fi c'eft un crime de les écouter : excufes vaines, dit Saint Jerôme. Le Sage ne vous a-t'il pas averti ? *Cum detractoribus ne commifcearis*, gardez-vous bien de vous mêler avec les détracteurs, & de vous trouver dans ces compagnies, où les uns afilent leurs langues de ferpent, & foufflent

ſoufflent le venin des aſpics, qu'ils ont ſur leurs lévres, tournant en ridicule, ſelon leurs paſſions ſecretes, les actions les plus innocentes du prochain, & où les autres prêtent une attention favorable, rient, applaudiſſent ; & par un lâche conſentement entrent avec eux dans une ſociété de malice : *Repentè veniet perditio eorum.* Ils périront, la colere de Dieu tombera ſur eux ſans tarder, *repentè ;* & celui qui écoute, auſſi bien que celui qui parle, ſeront enveloppés, ſans que perſonne s'en apperçoive, dans une même ruine : *Ruinam utriuſque quis novit ?*

Comme celui qui commet le larcin, & celui qui y participe ou qui le recele, ſont punis d'une même peine parmi les hommes, ainſi celui qui parle mal de ſes freres, & celui qui l'écoute favorablement, ſeront punis devant Dieu du même ſupplice, comme également criminels de la réputation du prochain violée. Car il eſt certain que s'il n'y avoit point d'auditeurs, il n'y auroit point de détracteurs ; perſonne n'aime à parler à qui n'aime point à l'entendre ; & le moyen le plus efficace de confondre le médiſant, c'eſt de lui ôter, en le mépriſant, le plaiſir qu'il prend à médire ; car de l'écouter avec

joye, & de lui applaudir, c'est réchauffer le serpent qui pique, afin qu'il pique plus vivement; c'est donner du courage au médisant & du crédit à la médisance; c'est rendre l'imagination des critiques & des railleurs plus libre & plus féconde en inventions, & en opérations de malice; c'est leur donner une pointe d'esprit & de belle humeur, fatale à tous ceux qui tombent sous le tranchant de leur censure.

Donc tout homme qui écoute le médisant en l'induisant ou l'excitant à la médisance, l'encourage à poursuivre par des paroles ou des airs de complaisance & d'approbation, péche plus griévement même que celui qui médit, puisqu'il engage l'autre à pécher, & qu'il s'y engage lui-même. Je dis bien plus, que s'il prend plaisir à écouter le détracteur, il commet un péché mortel, & manque autant contre la charité en se réjouissant de l'iniquité & du mal d'autrui, que contre la justice, en se réjouissant du dommage qu'on fait injustement à un autre.

Quand même il n'y auroit ni approbation ni complaisance, l'indifférence n'est pas permise, il faut sçavoir en ces occasions rompre l'iniquité. Il y a une loi de charité qui oblige indispen-

sablement tout Chrétien, d'empêcher, quand il le peut raisonnablement, l'injure ou le dommage notable qu'on fait au prochain malgré lui. Pour peu de supériorité que donne l'âge, la naissance ou la dignité, peut-elle mieux être employée qu'à soutenir les droits d'une innocence qu'on opprime, qu'à sauver la fleur de la bonne réputation du souffle d'une bouche empoisonnée qui va la flétrir, qu'à retenir ces coups meurtriers qui portent également sur les présens & sur les absens; qu'à rendre enfin la societé plus honnête & plus circonspecte, en imposant silence au détracteur, & lui faisant connoître la conséquence de son péché devant Dieu & devant les hommes.

Mais vous irriterez, dites-vous, ces hommes puissans en paroles? Voulez-vous donc les flater? Voulez-vous livrer votre frere à la licence effrenée de leurs discours injurieux? Aimez-vous mieux contrister un homme de bien, qui souffre sans l'avoir mérité, que d'arrêter un homme injuste qui le déchire? Craignez-vous plus quelque ressentiment du médisant, que les reproches de celui de qui l'on médit, qui se plaindra de votre lâcheté & de votre inhumanité, & qui vous deman-

dera compte de son sang ? La tranquillité n'est pas louable quand le prochain a besoin de pressans secours ; & pour ce qui concerne les médisances, il faut vous servir de la patience que Dieu vous donne pour les souffrir, & de l'autorité qu'il vous a donnée pour les arrêter.

L'honneur de vos freres est entre vos mains, fermez la bouche du pécheur & du fourbe qui s'ouvre sur eux; s'ils disent faux, reprenez-les de mensonge; s'ils disent vrai, reprenez-les de médisance; rompez le fil de ces entretiens où la malice croissant toujours, déborderoit enfin, si l'autorité d'un homme de bien, comme une digue secourable, ne la retenoit : détournez ces orages qui vont tomber sur le prochain, dès que vous voyez que les nuées s'assemblent, & que le tonnerre commence à gronder : imposez-leur un juste silence, en leur montrant le tort qu'ils se font, & faites tomber sur eux la honte qu'ils avoient dessein de faire tomber sur les autres.

Si vous êtes inférieurs, au défaut de crédit, servez-vous des adresses que la charité vous inspirera, gémissez des maux que vous ne pouvez empêcher ; qu'on voye au travers du respect que

vous devez à votre supérieur, la pitié que vous avez pour votre frere; que vous écoutez avec peine celui qui le blâme, que votre patience vous est à charge, que votre charité souffre, que vous justifiez dans vous celui qu'on condamne peut-être trop légerement, & que vous lui conservez dans votre cœur l'honneur qu'on veut lui ôter. Il faut qu'un air triste & sérieux écarte les nuages qui s'élevent contre le prochain, qu'un froid répandu sur votre visage, aille glacer les paroles sur les lévres du médisant, qu'un modeste recueillement soit le témoignage du peu de part que vous y prenez; & que votre silence même parle pour vous & pour le prochain, & soit une tacite, mais sensible condamnation des mauvais discours de ceux ausquels vous ne pouvez vous opposer ouvertement. Car, comme dit Saint Jerôme, on ne raconte pas volontiers quand les autres n'écoutent qu'avec peine; & de plusieurs traits qu'on lance contre une pierre, s'il en est qui y demeurent enfoncés, il en est aussi quelquefois qui reviennent contre celui qui les a lancés: *Nemo invito auditore libenter refert, sagitta in lapidem nonnunquam figitur, nonnunquam resiliens, percutit detractores.*

Celui qui détracte se rend le délateur public de son frere ; il intente, pour ainsi dire, un procès à son honneur par des accusations informes & souvent injustes ; il débite ce qu'il sçait & ce qu'il ne sçait pas avec une égale confiance ; il plaide de mauvaises causes & toujours contre le prochain, sans preuve & sans miséricorde. Mais celui qui écoute & qui s'y complaît, se rend l'approbateur & le complice ; il donne son suffrage & souscrit à un jugement inique, sur le témoignage suspect d'un homme malin ou préoccupé, qui condamne un accusé, peut-être innocent, sans examiner le fait, sans en sçavoir la vérité, sans se donner même la peine de s'en instruire.

Quand on n'ajouteroit pas foi à la médisance, le plaisir qu'on a de l'écouter, porte à la répandre dans sa maison & parmi ses amis. Quelle excuse ridicule ! je ne suis pas le premier, d'autres me l'ont dit ; je ne l'ai dit qu'à une personne. Pourquoi l'avez-vous redit, fût-ce à un seul ? *Audisti verbum adversus*
Eccli. 19. *proximum tuum, commoriatur in te.* Vous avez oui une mauvaise parole, faites qu'elle meure audedans de vous sans la faire renaître dans un autre, étouffez-la dans votre cœur. Le Seigneur avoit or-

donné que les mouchûres des lampes dans son Temple, fussent non-seulement jettées dans certains vases d'or très-nets, mais encore qu'elles fussent parfaitement éteintes, de peur qu'aucun n'en pût sentir la mauvaise odeur ; pour nous apprendre qu'il faut celer & couvrir par la charité tous les scandales. *Exod.* 37.

Mais, direz-vous, je ne l'ai dit qu'à un seul en confidence, sous le sceau de la confession. Et pourquoi, dit Saint Chrysostôme, le disiez-vous à celui-là ? Puisque vous lui recommandez de se taire, que ne preniez-vous ce conseil pour vous ? Quel droit aviez-vous de reveler ce secret qui offense le prochain, & que vous regardez comme inviolable ? étoit-ce pour vous aider à corriger votre frere, & non pas pour vous aider à le décrier ? Aviez-vous besoin de confident pour une affaire qui ne vous étoit d'aucun usage, & qui portoit un préjudice considérable à un tiers ? Cet ami n'est-il pas foible comme vous l'êtes ? N'a-t'il pas un ami comme vous ? Hélas ! de secret en secret, cette médisance devient publique, elle passe malgré ces vaines précautions d'oreille en oreille, de bouche en bouche ; chacun se recom-

mande le silence, & personne n'a dessein de le garder ; rien n'est si fort divulgué dans le monde que ces mysteres d'iniquité ainsi révelés sous le sceau de la confession ; rien ne pese tant qu'un dépôt de cette nature, on se plaît à s'en décharger : s'il s'agissoit des talens avantageux du prochain, on seroit fidéle à les enfouir, on cacheroit une louange dans son sein, on renfermeroit les vertus & les bonnes actions d'un homme de bien sous un profond silence, & sous un éternel oubli ; mais un médisant ne peut se contenir, les langues les plus retenues se délient.

Ce qui arrive de-là, dit Saint Jean Chrysostôme, c'est que les détracteurs multiplient les scandales dans le Royaume de Dieu, en produisant les vices cachés de leurs freres. Ils les font pécher en public, quoiqu'ils n'ayent péché qu'en secret, ils tirent des ténebres de l'ignorance ou de l'oubli, des péchés morts & ensevelis, qui exhalent & leur corruption & leur mauvaise odeur dans le monde, & donnent à des actions qui étoient sans effet & sans conséquence la contagion & la force du mauvais exemple. Cette lépre, qui, cachée sous les habits du

lépreux, ne nuit qu'à lui-même, découverte & maniée, se communique à plusieurs, & infecte toute une contrée. Je sçai bien qu'il faut poursuivre les méchans, il faut montrer le vice tel qu'il est ; faire connoître le péché d'autrui pour le corriger, c'est charité ; le faire connoître pour le punir, c'est justice ; le faire connoître pour en donner de l'horreur & pour instruire les autres, c'est prudence : mais l'exposer au public pour en rire, pour décrier le pécheur, non pas le péché, c'est une malignité qui plaît, & qui insensiblement insinue le vice par les peintures qu'on en fait, & par l'inclination qu'on a de l'imiter. D'où vient qu'il y a tant de dereglemens dans le monde ? De ce qu'on n'entend parler que de défauts & de vices dès son enfance : les grands, les petits entendent rire & plaisanter sur les défauts du prochain; ils disent en eux mêmes, on rit de cela, on s'en divertit : donc ce n'est pas une si grande affaire que de pécher, donc il arrive presque à tous les hommes d'avoir péché. De là vient à se perdre cette pudeur & cette honte, qui étoit ce petit grain de sable que Dieu avoit mis pour arrêter les débordemens de l'iniquité : cela diminue les idées du péché,

affoiblit le repentir qu'on en doit avoir, introduit la facilité de mal faire, multiplie le nombre des pécheurs, par l'imitation & par l'exemple. De-là se forment de mauvaises mœurs & de mauvaises coutumes.

On ne récite point les vertus les uns des autres pour s'entr'exciter à la pieté : les images & les portraits d'une bonne vie souvent exposés au public, porteroient à une louable émulation ; mais l'imagination se remplit d'idées, de malice & de péché qu'on a devant ses yeux : on prend cet esprit, comme les brebis de Jacob devenoient blanches ou noires, selon les objets qu'on leur présentoit en les abreuvant. Je sçai bien qu'on tourne les vices en ridicule & qu'on s'en moque ; mais chacun croit qu'il se sauvera de la critique, qu'il y a un art de conserver sa réputation, & de pécher impunément devant les hommes, qu'il y a des défauts qui sont hors de prise ; & qu'enfin pourvû qu'on se ménage un peu, on peut n'être pas homme de bien, & ne se rendre pas ridicule ; ainsi on imite le mal, parce qu'il plaît, & l'on ne craint pas la peine qui le suit ordinairement.

Après ces réflexions, je reviens, & je dis que, quiconque se plaît à écou-

ter la médisance, est aussi coupable que celui-là même qui médit ; par l'approbation qu'il lui donne, par l'union & la ligue offensive qu'il fait avec lui contre ses freres, par l'occasion prochaine & presque infaillible où il se met lui-même, de redire ce qu'il vient d'apprendre, par l'obligation solidaire qu'il contracte de réparer le dommage fait au prochain, soit dans son honneur, soit dans sa fortune, si le médisant ne le fait pas, par le mépris qu'il conçoit pour des personnes qu'il auroit peut-être estimées, & par l'habitude qu'il prend de mal penser & de mal parler, soutenue par la puissante inclination qui nous y porte.

D'où pensez-vous que vienne cette perverse inclination, ce goût presque universel qu'on a de décrier le prochain ? quiconque blâme les autres, se constitue leur juge, s'attribue une autorité & une jurisdiction de répréhension & de jugement, il se complaît en lui-même d'une excellence imaginaire qu'il établit & qu'il fonde sur les ruines de celles d'autrui. Aussi je ne sçai par quelle malignité de nature on ne peut souffrir les louanges qu'on donne aux gens même qui les méritent : On cherche tous les moyens que l'amour pro-

pre peut inventer pour les faire paroître fausses, ou du moins suspectes; gestes méprisans, souris moqueurs, contradictions, si l'on peut, sinon interruption du discours. On devient interdit & confus; & tel qui brilloit dans une conversation enjouée, débitant à propos, & hors de propos, le recueil de ses railleries & de ses bons mots, perd tout d'un coup son esprit & sa gayeté; dès qu'on vient à loüer quelqu'un en sa présence, il croit qu'on lui ravit sa propre réputation, & il reçoit la louange donnée à d'autres, comme une injure qui lui est faite.

Ce penchant à la médisance, est d'autant plus difficile à surmonter, que l'amour propre nous y porte, & que presque tous les vices servent, ou de matiere, ou d'occasion à entretenir celui-là; ce qui fait dire à Saint Jacques, que la langue est une source générale d'iniquité & de malice : *universitas iniquitatis.* Il est excité, dit Tertullien, par l'esprit d'envie, par la liberté de juger, de soupçonner, ou par l'inclination qu'on a naturellement au mensonge : *Aut genio æmulationis, aut suspectandi libertate, aut ingenita libidine mentiendi.*

Jac. 3.

L'envie est une passion desordon-

tiée qui ne peut souffrir, ni grace ni vertu dans les ames, sans en être, pour ainsi dire, la meurtriere; il n'y a point d'autorité, point de réputation, point de bonheur qu'elle n'étouffât, si elle pouvoit, dès leur naissance: comme elle n'a pas toujours la force en main, elle s'aide de tous les artifices de la langue, soit qu'elle cherche à détruire un crédit qui lui fait ombrage, à ternir une gloire qui brille un peu trop à son gré, à ruiner une fortune dont les débris peuvent servir à grossir la sienne, à décrier une probité qui lui fait obstacle dans ses prétentions, quoiqu'injustes; soit qu'elle veuille exhaler le chagrin que lui donne un mérite étranger; le moyen ordinaire & le ressort presque universel dont elle se sert, c'est la médisance & la calomnie: ce sont les préventions qu'elle donne, ce sont les piéges qu'elle tend, ce sont les coups qu'elle frappe contre l'honneur & le repos de ses rivaux.

Quelle joye secrete pour un ambitieux, d'entendre les mauvais discours qu'on tient de ceux dont il voudroit occuper la place! Quelle triomphe pour une femme qui veut être la seule idole dans sa contrée, d'oüir déchirer celles

qui lui disputent la préférence de l'esprit & de la beauté ! Quel plaisir même pour des dévots, qui, par crainte ou par bienséance n'osent médire des personnes qu'ils n'aiment pas, de les entendre décrier, sans hazarder de se décrier eux mêmes, & de cacher sous une feinte modestie, la maligne joye qu'ils ont de ce que le monde les humilie !

La liberté qu'on se donne de juger est encore une source de médisance ; ces impressions fausses & téméraires qu'on conçoit si aisément, ces préoccupations en mal, qui tiennent si fortement l'esprit, certain dépit qu'on a d'être désabusé, & de se dédire, quand une fois on a mal parlé ou mal pensé de quelqu'un, le rebut qu'on sent pour les gens qui justifient ceux qu'on a condamnés sans raison, le peu de soin qu'on a de s'éclaircir de la vérité, & je ne sçai quel esprit de légereté & d'injustice qui regne dans nos jugemens, font connoître nos passions, & produisent tous les jours mille sentimens & mille discours désavantageux au prochain. On s'érige un Tribunal souverain, où l'on prononce des sentences iniques ; car qu'est-ce autre chose la médisance & la calomnie, que

des jugemens prononcés avec la même malignité qu'ils avoient été conçus. On croit le mal sur les moindres apparences, & on le publie ; les uns jugent des autres par chagrin : esprits amers qui exercent une justice sans miséricorde, & convertissent en absynte le jugement. Selon le Prophête, ils se scandalisent de tout, blâment tantôt les actions, tantôt les intentions & les motifs, grossissent dans leur imagination les défauts d'autrui, prennent des indiscretions pour des malices, jugent des personnes par leurs péchés passés, & non par leur pénitence présente ; donnent les vices de l'esprit à ceux qui se sauvent des vices du corps ; & condamnent d'imposture & d'hypocrisie les gens de bien, qui, devant le monde, ou dans le secret d'une vie cachée, pratiquent les vertus chrétiennes : ils jugent, & parlent après comme ils ont jugé.

Les autres jugent de la corruption d'autrui par la leur. Cet homme qui a mené une vie molle & sensuelle, croit que tout le monde cherche ses aises ; & que ceux même qui font profession de pénitence, se dédommagent par des plaisirs secrets de leurs mortifications publiques. Cette femme pen-

se que toutes les autres passent comme elle leur jeunesse dans les intrigues & les plaisirs. Un imposteur croit que personne n'est de bonne foi ; *Sic malus homo judicat in alio, quod sentit in seipso.* Ils jugent des autres selon ce qu'ils font eux-mêmes, & se condamnent sans le sçavoir, en voulant condamner les autres ; *In quo enim judicas alterum, teipsum condemnas.*

Rom. 2. 1.

Enfin on tourne tout en soupçons & en défiance du bien. Un jeune homme se retire-t'il de ses débauches ? c'est misere, c'est légereté, c'est caprice. Une personne paroît-elle agréable ? elle est galante de profession. Un riche laisse-t'il aux pauvres en mourant un legs pieux dans son testament ? c'est une restitution déguisée, il se fait honneur de ses larcins. Hommes injustes ! *Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ?*

Matth. 4.

L'inclination à mentir, fortifiée par la demangeaison de parler, & par la volubilité d'une langue précipitée dans ses paroles, ne produit pas moins de calomniateurs & de médisans : il y a cette différence entre la calomnie & la détraction, que la calomnie roule toujours sur de fausses relations ou accusations ; c'est un ouvrage de mensonge, une invention maligne d'un esprit

esprit mal intentionné qui cherche à nuire : la détraction au contraire, roule sur des faits réels & effectifs, & fondés sur des vérités qu'on connoît ou qu'on imagine. Hélas ! de quoi les hommes n'abusent-ils point ? Ils font servir la vérité à la haine & à l'injustice, ils la rendent odieuse & nuisible au monde ; & c'est par elle qu'ils oppriment la charité : ils aiment naturellement la vanité & le mensonge ; & s'ils ont quelques vérités à publier, ce sont celles qu'ils devroient taire. C'est-là le caractere de la médisance.

Mais quoiqu'elle soit fondée sur des vérités, elle est presque toujours accompagnée de mensonges, soit par les tours artificieux qu'elle cherche, soit par les circonstances qu'elle ajoute ; soit par les mauvaises interprétations qu'elle donne, soit par les louanges qu'elle refuse à la vertu, soit par la couleur du vice qu'elle lui donne ; car on déguise tout, on ne ménage rien là-dessus, on mêle la fiction à l'histoire ; & pour embellir un conte qu'on fait, on y met bien souvent du sien : les traits piquans de la plus fine satyre ; & tout homme qui blesse toutes les régles de la charité chrétienne, n'est pas ordinairement scrupuleux sur la vérité.

De-là viennent ces récits infideles ; où la passion change les circonstances & la nature même des actions qui sont racontées, ces portraits hideux, & non ressemblans, qu'on fait des personnes qu'on n'aime pas ; ces vertus qui deviennent vices, & ces vices qui deviennent vertus, selon l'intérêt qu'on a de louer ou de blâmer ceux dont on parle ; ces disgraces sourdement pratiquées par des défiances que nourrissent de fausses accusations ; ces faits supposés & calomnieux qu'on met dans la bouche des Avocats, pour embarrasser le procès, & pour décréditer la Partie ; ces bruits qu'on répand au hazard contre des gens de bien, dont par chagrin ou par jalousie on veut décrier la conduite, & quelquefois même la doctrine.

Pour achever de vous instruire sur tout ce qui regarde la médisance, remarquez, mes Freres, qu'il y a trois sortes de personnes qui y sont ordinairement plus abandonnées ; *les curieux*, *les oisifs*, *les hypocrites ou les faux dévots.*

La curiosité est la source la plus féconde des détractions. Comme la corruption est grande parmi les hommes, la matiere de la médisance est abon-

dante ; & plus on découvre d'iniquités, plus on eſt dans l'occaſion de les faire connoître aux autres. Ce vice eſt une indiſcrete & injuſte avidité de tout ſçavoir pour avoir de quoi contrôler, de quoi condamner, de quoi mal penſer, de quoi mal parler de tout le monde. Rien de ſi indigne, rien de ſi dangereux pour la ſociété ; cependant rien de ſi commun que ces gens qui voyent tout, qui écoutent tout, qui ramaſſent tout ce qui ſe dit, tout ce qui ſe fait, dont ils rempliſſent, pour ainſi dire, les magaſins de leurs médiſances, qui ſe font de leur propre autorité un droit d'inſpection ſur les mœurs & ſur les actions des autres hommes ; qui recueillent tout le venin des paſſions humaines, pour en infecter les converſations publiques & particulieres où ils ſe trouvent ; & qui veulent entrer dans tous les ſecrets des familles, pour les décrier ou pour les confondre ; qui tournant la roue de la nativité de chacun, ſelon les termes de Saint Jacques, vont fouiller tout ce qu'il peut y avoir de défectueux ou de vicieux dans l'origine ou dans le progrès d'une race vertueuſe ; paſſent par deſſus une longue ſuite d'actions & de perſonnes louables, pour jetter

ſur ceux qui vivent, le deshonneur de ceux qui ſont morts.

Quelque inquiétude, & quelque peine que la curioſité ſe donne pour découvrir les défauts d'autrui, cette peine n'eſt qu'un amuſement & une occupation de gens qui n'ont rien à faire de ſérieux ou de ſolide. C'eſt l'A-
2. *Theſſ.* 3. pôtre qui nous l'apprend : *Nihil operantes, ſed curiosè agentes*; gens qui s'amuſent & qui s'entretiennent mutuellement à perdre leur tems & leur ſalut dans une ſtérilité de vie vicieuſe, & qui montrent leur miſere & leur vanité en recherchant celle des autres ; gens, dit Saint Auguſtin, empreſſés à connoître la vie d'autrui, & négligens à corriger la leur : *Curioſum genus hominum ad cognoſcendam vitam alienam, deſidioſum ad corrigendam ſuam.*

Telles ſont ces compagnies où la malice abonde, où les langues s'étudient à mal parler, où l'on s'aſſied pour médire plus en repos & plus à loiſir contre ſon propre frere : *Sedens adverſus fratrem tuum loquebaris*; où l'on repaſſe tout le mal qui ſe commet dans la cité, défauts connus ou inconnus, intrigues ſecretes ou publiques, raiſonnemens vrais ou faux, chacun portant ſon coup ſur les abſens; les uns

ramassant ce que les autres ont oublié ; & celui-là étant le plus applaudi qui donne plus de grace ou plus de force à sa malice. Ce sont ces cercles d'oisiveté où l'on murmure impunément contre le monde & les Puissances qui le gouvernent, où l'on décrie le regne de David comme celui de Roboam, où l'on traite le moindre tribut de vexation ou d'injustice, où l'on médit des Princes du peuple, & des Dieux même de la terre. On n'y épargne pas même les Têtes sacrées ; & tout le respect de la Religion, toute la grandeur de l'Eglise, toute l'autorité des Loix, toute la protection du Ciel, ne peuvent sauver les Prêtres de Jesus-Christ, & les Oints du Seigneur, des atteintes de leur médisance.

Enfin, qui le croiroit ? les plus enclins à ce péché, sont les dévots ; je ne parle pas ici de cette dévotion de principe, qui a, selon Saint Paul, sa racine dans la charité, qui ne pense pas le mal, qui détourne ses yeux de peur de le voir, qui ne pouvant sauver l'action, excuse du moins l'intention ; & qui par une sainte simplicité, aime mieux croire qu'elle se trompe, que de mal juger du prochain. Je parle de cette dévotion d'humeur & de profes-

sion, de ces gens qui vont au bien à la vérité, mais qui ne peuvent souffrir le mal; qui le montrent partout où il est, & le soupçonnent même où il n'est pas.

De-là viennent ces médisances de zéle, ces yeux toujours ouverts sur les foiblesses du prochain, ces repréhensions le plus souvent à contre-tems, ces reproches amers sur les moindres fautes qu'on voit, ces plaintes générales des mœurs du siécle, qui tombent après sur des particuliers qu'on veut blâmer; ce mépris qu'on a des personnes qui ne vivent pas selon l'idée de perfection qu'ils se sont formée; & cette liberté que se donne cette espece d'hommes spirituels, de juger de tout.

Delà viennent ces médisances de compassion. Vous voyez, dit Saint Bernard, ces honnêtes gens avec un visage triste, plaindre le sort de celui dont ils vont médire : Quel dommage ! cet Ecclésiastique avoit de si jolis talens ! Quel malheur ! cette fille étoit si sage & si bien faite ! On diroit qu'ils s'intéressent à la réputation de celui qu'ils ont dessein de décrier, ils louent en passant quelques-unes de ses bonnes qualités, pour appuyer ensuite sur les mauvai-

fes ; ils couvrent de fleurs la pointe dont ils ont réfolu de le percer ; ils frappent Amafa comme Joab en le baifant : & ces louanges, cette affection, cette pitié ne font pas des adreffes de charité pour diminuer le mal qu'on va dire, mais des rafinemens de malice, pour le perfuader plus furement, & pour le rendre plus croyable.

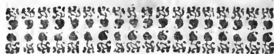
Ces peintures, mes Freres, & ces confidérations ne vous touchent-elles pas ? N'avez-vous pas compris l'attention que vous devez avoir fur vous-mêmes, pour ne point tomber dans un péché fi commun, dit Saint Chryfoftôme, qu'il eft de tous les âges, de tous les états de la vie, de tous les lieux, & de tous les tems ? un péché à quoi la nature porte par fa corruption, qu'il ne coûte rien d'apprendre & de pratiquer, & fi cruel, qu'il ne faut qu'un coup de langue pour tuer celui de qui on parle, celui qui parle & celui qui écoute. Saint Jacques qui femble imputer tous les maux à la langue quand elle s'échape, femble auffi lui attribuer toute la Religion, quand elle eft retenue par le frein de la crainte de Dieu, & de la prudence chrétienne.

Cette langue qui nous a été donnée pour louer Dieu, dit Saint Bonaventure, pour édifier le prochain, & pour nous accuser nous-mêmes, sera-t'elle employée contre les fins & les desseins de la Providence, à offenser son Créateur & lui devenir odieux, à donner scandale au prochain en lui donnant lieu, ou d'écouter avec complaisance, ou de divulguer avec indiscretion ou avec malice, la médisance qu'il a entendue? Faut il risquer son salut pour un mot? Faut-il ternir la réputation d'autrui, ce qui, devant tous les gens de bien devroit vous faire perdre la vôtre? Où est la charité qui couvre la multitude des péchés, & qui découvre toutes les bonnes œuvres qu'elle connoît ou qu'elle suppose? Où est la justice qui vous défend de croire des médisances, ou fausses ou mal entendues, ou éxagerées, & de vous fier à des gens qui sont toujours, ou menteurs, ou passionnés, & quelquefois tous les deux ensemble; & par conséquent mauvais témoins, indignes de toute croyance? Où est enfin l'honnêteté & la sagesse de rechercher dans le prochain des fautes que vous ne commettez que trop vous-même?

Detractores Deo odibiles.

Qu'avez-vous à faire hors de vous, entre z

entrez dans votre propre conscience, posez-y votre tribunal pour vous interroger vous-même; & laissant là les maux d'autrui, examinez les vôtres. Vos passions croissant & se multipliant tous les jours, & s'entre-succédant les unes aux autres, vous serez assez occupé à penser & à juger mal de vous-même. Si votre salut vous importe, arrêtez-là votre attention, déployez utilement votre censure sur vos vanités, sur vos jalousies, sur vos vengeances, sur vos injustices secretes; jettez-là toutes les amertumes de votre cœur, amertumes de repentir & de pénitence; au lieu de perdre votre tems & votre salut à courir après des défauts étrangers pour y répandre le venin de votre langue meurtriere. En un mot, mes Freres, détestez la médisance, comme un crime énorme; craignez le mal qu'elle peut vous faire, réparez celui que vous avez fait par elle; & puisque l'Evangile vous assure que vous serez traités comme vous aurez traité les autres, usez envers vos freres de toute la mesure de charité que Dieu vous demande, si vous voulez recevoir toute la mesure de gloire qu'il vous promet, & que je vous souhaite, &c.



SERMON

SUR L'ENVIE.

Collegerunt Pontifices & Pharisæi consilium ; & dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit ?

Les Princes des Prêtres & les Pharisiens tinrent conseil ensemble, & dirent : Que faisons-nous ? cet homme fait plusieurs miracles. Ch. 11. de l'Evangile de Saint Jean.

QUE les hommes raisonnent mal, quand ils sont prévenus de leurs passions ! & qu'il est vrai ce que l'Esprit de Dieu nous enseigne dans ses Ecritures, qu'il n'y a ni sagesse, ni conseil contre le Seigneur : *Non est consilium contra Dominum.* Qui n'auroit cru qu'au bruit de tant de miracles que Jesus-Christ avoit faits dans la Judée, qu'à la vue d'un mort de quatre jours ressuscité dans Jerusalem, le peuple iroit en foule le reconnoître pour le Messie, & que les Prêtres, pour l'honneur de leur ministere, iroient dresser

les premiers Autels, & rendre le premier hommage de Religion à ce Dieu fait homme? Cependant ils s'offenſent, ils murmurent, ils conſpirent contre lui : irrités de ce qui devoit les toucher, connoiſſans la vérité, & ne ſongeans qu'à leur intérêt, craignans la puiſſance des Romains, & réglans la Religion par la politique, réſolus de ſe maintenir, & incertains ſur les moyens de le faire : *Quid facimus*, diſent-ils, *quia hic homo multa ſigna facit?* Tantôt ils voudroient étouffer la foi naiſſante des Fideles, ou la réputation de Jeſus-Chriſt qu'ils ne voyoient que trop bien fondée. Tantôt ils en veulent à la perſonne de Jeſus Chriſt même, parce qu'il eſt le juſte cenſeur de leur dévotion hypocrite, & comme un obſtacle à leur fauſſe gloire Tantôt ils penſent à ſe défaire de Lazare, & à rejetter dans les ténebres du tombeau, cet homme qui venoit d'en être tiré; & qui, comme un miracle vivant, attiroit par-tout les yeux & la foi des peuples : *Quia multi propter eum credebant.*

Telles étoient les agitations que cauſoit dans ces Phariſiens, l'envie, cette triſte & inquiete paſſion, ennemie de toute vertu, & compagne in-

séparable des ames vaines ; sur quoi Saint Chrysostôme fait cette réflexion : Quelle assez heureuse vertu peut être à couvert des attaques des envieux, puisque Jesus-Christ même, qui chassoit les démons, qui ressuscitoit les morts, qui guérissoit les infirmes, qui sauvoit le monde, n'en est pas exempt ? Et quelle assez solide vertu, peut se sauver des tentations de l'envie, puisque des hommes consacrés par leur profession au service du Dieu d'Israël, honorés de la dignité de son Sacerdoce, chargés de l'administration de sa Loi & de sa doctrine, sur des jalousies de crédit, de réputation & d'autorité, persécutent Jesus-Christ même ?

C'est de ce vice si contraire à toutes les loix du Christianisme, & pourtant si commun parmi les Chrétiens, que je dois vous entretenir aujourd'hui, en vous montrant premierement les raisons que nous avons de haïr ce vice ; secondement les remedes que nous avons, ou les précautions que nous devons prendre pour l'éviter. C'est là tout mon dessein, si l'Esprit de Dieu, qui est charité, nous éclaire de ses lumieres, par l'intercession de Marie, qui, par sa grandeur, & par son humilité même,

fut au dessus de l'envie, quand l'Ange lui dit : *Ave Maria.*

L'ENVIE est une tristesse que nous concevons à la vue des biens ou des prospérités d'autrui, quand nous nous imaginons que c'est au préjudice de nos intérêts ou de notre gloire. Si vous considérez ce vice dans son origine, il est presque aussi ancien que le monde : le premier péché dans le Ciel fut l'orgueil, le premier péché sur la terre fut l'envie. Si vous regardez son empire, il regne dans tous les états & dans toutes les conditions des hommes ; il possede les grands & les petits, les étrangers & les domestiques, les particuliers & les communautés, il s'insinue dans les Cours & dans les Cloîtres ; & par-tout où il s'établit, les droits sont inutiles, le sang n'est point reconnu, la nature n'est pas assurée, l'amitié n'a plus de loi, la piété n'a plus de crédit. Si vous considérez son objet, le Sage nous apprend, que tout le travail & toute l'industrie de l'homme est sujette à l'envie du prochain ; les avantages les plus naturels, l'avancement le plus légitime, les richesses les plus innocentes, la fortune la plus modeste, la réputa- I. POINT.

tion la plus pure, excitent cette malheureuse passion. Enfin, si vous regardez ses effets, il n'y a point de dereglemens qu'elle ne produise. *Ubi æmulatio & contentio, ibi omne opus pravum*, dit l'Apôtre Saint Jacques : comme toutes les vertus servent aux desseins de la charité, on peut dire que tous les péchés servent aux desseins de l'envie ; ce qui fait dire à Saint Basile, que l'envieux est comme un pécheur universel, qui renverse toute la discipline chrétienne ; il est sans déférence pour ses Supérieurs, dont il voudroit usurper l'autorité ; sans affection pour ses proches, quand il s'agit de son intérêt ; sans reconnoissance pour ses bienfaiteurs, dont il n'aime pas l'opulence ; sans fidélité pour ses amis, dont l'élevation lui déplaît ; sans foi & sans miséricorde pour ses freres, dont les prospérités l'affligent ; ç'en seroit assez, mes Freres, pour vous donner de l'aversion & de l'horreur pour ce péché ; Mais j'ai des choses plus importantes à dire.

Plus un vice participe à la nature du démon, qui est le principe du péché & le modéle des pécheurs, plus il est vice. Or le ministere propre de cet ennemi de notre salut, c'est de

traverser l'homme dans la suite de sa béatitude, & de lui ravir les biens que Dieu a préparés à ses Elus. Il sera jugé, dit Saint Augustin, non pas pour avoir désolé des Provinces, & rendu des peuples tributaires d'une sordide avarice, non pas pour avoir traîné dans une vaine oisiveté une vie molle & voluptueuse, non pas pour avoir regardé sans pitié, & laissé périr à ses yeux des pauvres, dont il pouvoit soulager les besoins, d'un reste de dissolutions & de débauches ; la sentence de sa condamnation est fondée, sur ce qu'il a porté envie à l'homme innocent : *Quia homini stanti invidisti.* Or il n'y a point de péché qui participe plus à la malignité que l'envie : c'est elle qui persécute les gens de bien, s'oppose aux avantages du prochain ; il n'y a point de vérité si sainte qu'elle ne soit prête de violer pour détruire la réputation de celui qui est l'objet de sa haine ; elle lui impose de faux crimes, elle lui en souhaite de véritables, elle ne craint ni le jugement de Dieu, ni les menaces des hommes ; & elle efface du cœur de celui qui en est possédé, tous les sentimens, non-seulement du Christianisme, mais même de l'humanité & de la raison. Ainsi

l'on peut dire, ajoute ce Pere, que le serpent répand sur les autres vices quelques gouttes de son venin, mais qu'il secoue ses entrailles, & qu'il décharge toute sa malignité sur l'envie : *Totasuavisceraconcutit & movet in invidia.*

De plus, Messieurs, la Religion chrétienne étant fondée sur la charité, ce qui est plus contraire à la charité, est plus opposé à Jesus-Christ, à sa doctrine & à sa conduite. Or Saint Paul nous enseigne, qu'une des choses les plus incompatibles avec la charité, c'est l'envie : *Charitas non æmulatur* ; elle répugne à l'esprit, je veux dire aux intentions, aux sentimens & aux préceptes de Jesus-Christ ; il s'est chargé de nos infirmités & de nos besoins, & nous a communiqué ses dons & ses graces : l'envieux au contraire voudroit donner aux autres toutes ses foiblesses, & prendre pour lui tous leurs avantages. Jesus-Christ est venu pour former un corps & une societé de fidéles liés entr'eux de tous les nœuds d'une charité réciproque : l'envieux rompt cette union, se sépare d'avec ceux qui sont plus heureux que lui, & voudroit leur ôter ce que Dieu leur donne. Jesus-Christ pour affermir cette correspondance, a donné pour régle

le désintéressement, le détachement des biens du monde, le renoncement à soi-même : l'envieux au contraire rapporte tout à soi, réduit tout à ses intérêts, ne cherche que sa propre gloire : n'est-ce pas attaquer la Religion jusques dans le cœur, & détruire en soi l'Esprit de Jesus-Christ & de l'Evangile ?

Ce qui marque encore davantage la malice de ce péché, c'est, dit Saint Chrysostôme, qu'il n'y a aucune utilité qui le soutienne, aucun prétexte qui l'adoucisse. Celui qui prend le bien d'autrui, jouit du fruit de ses larcins, & s'enrichit de la pauvreté & de la misere de ceux qu'il dépouille. Le voluptueux croit se satisfaire, & chercher à éteindre le feu de ses passions dans la poursuite de ses plaisirs. L'avare a la satisfaction d'acquerir & de posséder, & de soutenir son crédit ou sa vanité des richesses qu'il accumule. L'ambitieux se flate des espérances de sa fortune, & croit qu'il y a de la gloire à s'élever par son industrie ou par son mérite. La vengeance même, toute brutale qu'elle est, trouve ses raisons dans la nécessité de réparer un affront reçû, & ses douceurs dans une supériorité d'honneur ou de puissance : il y a dans

tous les péchés, quelque fruit d'iniquité qui les anime, quelque chaleur de passion, ou quelque apparence de bien qui les excuse aux yeux des hommes ; mais l'envieux n'a qu'une volonté déterminée au mal, sans aucun profit & sans aucun bien qui lui en revienne. Il a beau s'affliger de la prospérité d'autrui, elle ne le rend pas plus malheureux ; il a beau désirer pour lui avec inquiétude. il n'en devient pas plus heureux lui-même ; ennemi sans être offensé, & souffrant lui seul le mal qu'il veut faire, il a dans son cœur la peine de son envie, & le regret de son impuissance ; & au lieu de trouver un reméde à sa pauvreté, il trouve l'accroissement de sa misere.

Ce qui doit détourner encore de cette corruption une ame tant soit peu généreuse, c'est que ce péché porte, pour ainsi dire, sa honte & sa confusion avec soi ; qu'il y a dans toutes ses circonstances un fond de bassesse que le monde même ne peut souffrir, & qu'il ne faut qu'un peu d'éducation & d'honneur pour en concevoir de l'aversion, sans qu'il fût nécessaire de recourir à la sainte sévérité de l'Evangile, que pour achever par la grace de Jesus-Christ d'étouffer ce vice qu'une probité naturelle

condamne comme injuste & comme odieux. Car, Messieurs, l'envie n'est autre chose que l'inquiétude & l'impatience d'un homme qui se voit & se reconnoît inférieur à un autre ; ce qui faisoit dire au saint homme Job : *Parvulum occidit invidia* ; pour marquer que tout envieux se regarde comme petit à ses propres yeux ; quelque riche qu'il soit, il sent en lui une espéce de pauvreté qui ne paroît pas hors de lui : quelque grand qu'il soit, il se dégrade lui même, il s'humilie malgré lui dans sa pensée, à la vue de celui qui est l'objet de sa passion. Achab ne trouve ni repos ni bonheur dans ses grands biens ; tout son Royaume lui paroît petit, & le modique héritage d'un pauvre qu'il envioit lui paroît plus grand que tout son Royaume. Aman étoit favori d'Assuerus, une subite jalousie le souleve contre Mardochée, il oublie toute sa faveur, & perd tout l'honneur de son ministere. Esaü, ajoute ce Pere, tout riche, tout superbe qu'il est, voit Jacob au dessus de lui par la préférence de la bénédiction paternelle. Saül, tout Roi, tout puissant qu'il est, regarde David comme supérieur en vertu ; & si sa dignité le releve, son envie le rabaisse au dessous

d'un de ses sujets. Ainsi l'envieux est toujours lâche, ou fait paroître son indigence en voulant ôter à ses freres les biens qu'ils possédent; ou sa malice en se nourrissant de leurs maux & de leurs disgraces; & il y a de la honte & de la bassesse en l'un & en l'autre.

Aussi quel soin ne prend-t'on pas de cacher ses sentimens de jalousie dans le secret de son cœur? La vie du monde n'est que mensonge & hypocrisie. On va se réjouir avec ceux-là, d'un bien qu'on voudroit leur avoir arraché; & sous un visage riant, on porte un cœur plein d'amertume: on va s'affliger avec ceux-ci d'un malheur qu'on leur souhaitoit, & qu'on leur a peut-être procuré; & l'on couvre une véritable joye sous une compassion apparente: on fait semblant de s'estimer, on se loue, on se flate, mais l'envie n'y perd rien: on ne dit pas un bon mot du prochain, qu'on n'ait une mauvaise pensée; ennuyé du bien qu'on a dit, on va se moquer de la simplicité de ceux qui l'ont cru; après avoir fait en présence le portrait flateur, on va montrer le portrait ridicule aux autres. On se dédommage des louanges qu'on a dites, par les railleries qu'on en fait, contre tous les

droits de l'équité & de la justice chrétienne ; on décrie ceux qu'on faisoit semblant de réverer, & à qui même on est obligé, & l'on renverse d'une main l'idole qu'on venoit d'encenser de l'autre. Ces amas de civilités mondaines, ce commerce de fausses paroles, ou de feintes amitiés qui fait aujourd'hui l'honnêteté & la politesse du monde, semble n'avoir été inventé que pour servir de voile à l'envie qu'on se porte les uns aux autres ; on compte presque là-dessus, & les hommes ont ordinairement si peu de droiture & de bonté, qu'il leur a semblé nécessaire pour cacher leur mauvais cœur, de se faire un art de tromper, & une bienséance d'être trompé.

Ce qui fait dire à Saint Chrysostôme, que l'envie a cela d'insuportable, qu'elle ne va presque jamais sans quelque espéce de trahison & de perfidie ; parce que s'attaquant à ceux qui devroient être nos amis, qui sont nos familiers & nos semblables, nous allons presque toujours contre certains devoirs, non-seulement de la charité chrétienne, mais encore de l'honnêteté civile & humaine ; en effet, à quel excès ne porte pas cette passion ? repassez dans votre esprit ce qui se passe

dans le monde ; & Dieu veuille que vous n'y ayez point de part : ces piéges qu'on tend à l'innocence quand on craint qu'elle n'ait trop de crédit, ces mauvais offices préparés sourdement & de longue main, qui, par des calomnies concertées, ruinent souvent toute la famille, & quelquefois même toute la postérité d'un homme de bien ; ces rapports faits adroitement sur des paroles qu'on interprête mal, & qu'on empoisonne pour rendre des personnes odieuses, ou du moins suspectes ; ces émotions & ces embarras qu'on remarque sur un visage, où la nature semble s'armer pour repousser un bon office qu'une langue charitable aura voulu rendre au prochain que l'on n'aime pas ; ce silence qu'on affecte, quand on entend dire du bien de quelqu'un dans les compagnies pour refuser une approbation à la vertu, & la frauder d'une louange qui lui est dûe ; ces malignes joyes qu'on ressent, quand on a rabaissé dans quelque occasion une réputation qui commençoit à faire ombrage ; ces froideurs & ces aversions secretes, que le Prophête appelle gratuites, que l'on conçoit contre des gens qui ne nous ont point offensés, & qui n'ont d'autres crimes que celui

d'être, ou plus habiles, ou du moins plus heureux que nous ne ſommes; ces unions & ces ligues d'iniquité, ou quelque diviſés qu'on ſoit d'ailleurs, on ſe réunit contre un homme dont on n'a ſouvent rien à craindre que le mérite, & qui auroit toutes les bonnes qualités s'il avoit eu celle de plaire; enfin ces médiſances débitées d'un air de ſincérité & de bonne foi, où l'on commence un diſcours ſanglant par une préface flateuſe; & où diſant d'abord du bien pour mieux faire valoir le mal qu'on va dire, on pare la victime qu'on veut égorger, & l'on jette quelques poignées de fleurs ſur l'Autel qu'on veut enſanglanter de ſon ſacrifice. Y a-t'il rien de plus indigne & de plus lâche que tous ces moyens dont l'envieux ſe ſert pour venir à bout de ſes deſſeins?

Mais il n'y a rien qui doive plus faire craindre l'envie que la peine qu'elle ſe fait à elle-même. Il n'y a point de péché de quelque eſpéce qu'il puiſſe être, qui ne faſſe perdre à l'ame qui le commet, cette vraie & ſolide paix, qui eſt le fruit du Saint Eſprit, & le privilege des ames juſtes; ſoit que Dieu ait voulu pour la premiere punition du péché, qu'il fût lui-même ſon ſupplice; ſoit parce que la paix étant inſé-

parable de la justice, en quelque état que l'homme se trouve, il n'est jamais bien avec soi, tandis qu'il est mal avec Dieu. Toutefois comme l'objet de la volonté n'est pas le mal comme mal, & qu'on ne commet le péché que sous l'idée & sur l'espérance de quelque bien apparent, les pécheurs ne laissent pas de se faire une fausse paix dans l'accomplissement de leurs désirs. Ils se réjouissent quand ils font le mal, dit l'Ecriture, & ils s'endorment dans un repos trompeur & imaginaire ; mais s'il n'y a point en général de véritable paix pour les pécheurs, il n'y en a pas même de fausse pour un envieux toujours triste & malheureux ; soit qu'il lui arrive du mal, soit qu'il arrive du bien aux autres, puni au dedans & au dehors, ne pouvant se défaire du poids qui l'incommode, & n'osant le faire connoître pour se soulager, on peut dire qu'il trouve sa croix dans sa passion, & que la peine de son péché, c'est son péché même. Quel chagrin pour lui de voir une maison que Dieu bénit, s'élever comme d'elle-même, un mérite que la vertu soutient, percer l'obscurité qui l'environnoit ; une réputation honnête qui s'établit par ses talens, & qui s'augmente

par

par la modestie même qui l'accompagne ? Quelle peine pour lui de voir les uns avoir plus d'adresse, les autres plus d'occasions de se signaler, plusieurs arriver sans empressement & sans inquiétude, où il n'a pu parvenir par ses travaux & par ses intrigues ? Quelle misere de s'offenser de tout ce que la Providence divine fait pour les autres, dit Saint Cyprien, d'apprendre leurs prosperités comme de mauvaises nouvelles, & d'écouter leur éloge aussi tristement qu'une invective qu'on auroit faite contre lui-même ! Quel désespoir enfin de reconnoître qu'on s'est tourmenté vainement, que les nuages qu'on avoit formés pour obscurcir la gloire d'un homme de bien, ont été dissipés, qu'on a rendu sa vertu plus pure & plus éclatante que les armes qu'on avoit employées pour le détruire, n'ont fait que servir de trophée à sa patience ou à son courage !

C'est pour cela que l'Ecriture appelle l'envie, la pourriture des os : *Putredo ossium.* Parce que c'est une douleur intérieure & sensible qui ronge le cœur & qui pénetre jusqu'au fond de l'ame; c'est pour cela que Saint Basile l'appelle une calamité hors de propos : *Absurda calamitas.* Parce que c'est s'attri-

ster pour s'attrister, & que le premier tort qu'il fait, est à soi-même. C'est pour cela que les Saints Peres ont dit, tantôt que ce péché semble avoir quelque discernement, puisqu'il ne s'en prend pas à celui qui est envié, mais à celui qui envie & qui est coupable : tantôt que c'est le seul vice qu'on peut nommer juste ; non pas qu'il le soit en effet, puisque c'est un très-grand péché ; mais parce qu'il châtie lui-même par son propre supplice celui qui en est atteint, & qu'il en fait ainsi la justice.

Mais le dernier caractere que je trouve en ce péché, & qui est le plus terrible, c'est qu'il est presque incorrigible ; Saint Chrysostôme en donne deux raisons. La premiere, c'est un péché spirituel, qu'on regarde comme une foiblesse sans conséquence ; on croit qu'il est naturel de désirer, qu'il n'est pas défendu de rechercher ce qui nous convient, qu'on ne l'ôte point aux autres, mais qu'on voudroit pouvoir se l'approprier à soi-même ; & qu'enfin c'est une simple tentation de l'esprit, qui ne fait tort qu'à celui-là seul qui s'y arrête ; ainsi on le regarde sans horreur, on le commet sans scrupule, l'on ne pense pas à le corriger.

La seconde raison qu'apporte Saint Chrysostôme, c'est que l'envie est une passion opiniâtre, & qui n'a presque rien qui la retienne : la douceur, la soumission appaisent la colere ; la caducité de l'âge, les infirmités arrêtent le cours de l'intempérance ; les disgraces & les tribulations de la vie, domptent l'orgueil & la vanité ; l'envie n'a point d'obstacle : civilité, complaisance, santé, maladie, prospérité, adversité, rien ne l'arrête. Aussi nous lisons dans l'Evangile des conversions des Publicains, des Larrons & des Pécheresses ; mais on n'y trouve aucune conversion des Pharisiens, dont l'envie étoit le péché commun & la passion dominante. N'ai-je donc pas sujet de dire que ces considérations devroient vous donner de l'horreur & de l'aversion pour l'envie ? Il me reste à vous montrer les remédes, ou pour mieux dire, les précautions qu'il faut prendre pour s'en garantir. C'est ma seconde Partie.

Quand je parle, mes Freres, des précautions qu'on doit prendre contre l'envie, je ne veux pas ici parler de ces inquiétudes qu'on a, & ces soins qu'on prend pour se mettre à POINT.

couvert des attaques des envieux. Tant qu'il y aura de la grandeur & de la vertu parmi les hommes, il y aura des préventions, des injustices & des jalousies ; parce que la grandeur est l'objet naturel de l'ambition, & que la vertu des gens de bien est une censure muette & un reproche continuel contre les méchans. Saint Bernard nous apprend pourtant qu'il y a deux choses, qui peuvent arrêter l'envie ; ou une grande élévation, ou une grande humilité. On voit certaines vertus que la grace de Jesus-Christ semble former pour être admirées : elles sont si fort au dessus des autres, qu'elles ne peuvent leur faire ombrage : chacun respecte en elles une perfection dont il sent qu'il n'est pas capable : l'envie n'a pas la témerité de les attaquer, elle expire, pour ainsi dire, dans l'impuissance d'y parvenir ; & comme un mérite commun l'émeut & l'excite, un mérite singulier la confond & la désespere.

L'humilité est encore un moyen de se mettre à couvert des envieux. Il y a certaines vertus qui se font petites, quelque grandes qu'elles soient, elles se cachent autant qu'elles peuvent à l'ombre de la Croix, où elles ne sont

point inquietées. L'envie, qui n'en veut à celui qui est heureux, que parce qu'elle le croit superbe, pardonne à celui qu'elle voit véritablement humble. Quelle injustice & quelle inhumanité seroit-ce de troubler ces vertus modestes, dont ceux-mêmes qui les possédent, ne se vantent pas; & comme la douceur, selon l'Ecriture, rompt la colere, on peut dire aussi que l'humilité dissipe l'envie.

Mais que ces exemples sont rares, mes Freres, & que ce privilege est accordé à peu de gens! Cette passion dont je parle, n'épargne pas d'ordinaire les plus vertueux; & Dieu, dont la conduite est toujours sainte, permet que ses Elûs même soient ainsi traités, pour éprouver la fidélité de ceux qui le servent, pour réveiller en eux le sentiment qu'ils doivent avoir de ses graces, & exciter leur reconnoissance, pour affermir leur vertu par ses persécutions ordinaires. On se négligeroit dans les bonnes qualités qu'on a, s'il n'y avoit des envieux qui en diminuassent la valeur, ou des ennemis qui en recherchassent les défauts; on mettroit sa félicité dans les biens & dans les prosperités de ce monde, si l'on en jouissoit sans aucune contradi-

ction, & l'on auroit peine à s'avancer dans les voyes de Dieu, si l'on ne se perfectionnoit par ces exercices de charité, d'humilité & de patience. Il ne s'agit donc pas des moyens de n'avoir point d'envieux, mais des moyens de n'avoir point d'envie contre nos freres; & je dis,

Que le moyen le plus sûr, est de se défaire des préventions d'estime générale qu'on a pour tous les biens & toute la gloire du monde. Saint Paul dans son Epître aux Galates, nous propose cette considération : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes.* Ne désirons point la gloire du monde, contestans les uns contre les autres, & nous portans envie les uns aux autres : voulant nous apprendre que pour vaincre l'envie, il en faut couper les racines, qui sont l'estime des biens du monde, & le désir d'une vaine gloire; car rien n'émeut l'envie, que ce qui émeut auparavant la convoitise; c'est un principe de la morale, ce ne sont donc pas les avantages spirituels, ce sont les avantages temporels qui nous touchent. Qu'un homme aille de vertu en vertu, qu'il se sanctifie de plus en plus, qu'il soit élevé dans les lumieres des Saints & dans

les contemplations, personne ne s'en inquiete. Qu'un homme avance d'un dégré dans la faveur ou dans la fortune, que le Ciel ait versé sur lui une prospérité imprévue, on s'allarme & on se souleve; la vertu n'excite pas l'émulation, & la vanité excite la jalousie. Ce n'est pas que la vertu n'attire quelquefois l'envie de ceux qui ne sont pas vraiement & solidement vertueux; car alors on regarde la dévotion comme un métier, où l'on seroit bien aise d'exceller. On voudroit bien, s'il se pouvoit, passer pour éclairé dans les voyes de Dieu, servir de spectacle dans la Religion, être le dévot & le Prophête de son tems. On aimeroit bien à exercer sur des ames simples un empire absolu de direction & de conduite, à faire écouter ses décisions & ses conseils comme des Oracles, à entrer dans des ministeres éclatans & dans certains commerces de bonnes œuvres, qui sont applaudis dans le monde. Ce n'est pas la vertu qu'on désire, c'est la réputation & la louange de la vertu. Le démon porte envie à Dieu, non pas de ce qu'il est bon & sage, car il tâcheroit d'acquerir cette bonté & cette sagesse; mais de ce qu'il est puissant & adoré, car il voudroit

l'être comme lui & autant que lui. Tels sont les désirs de l'envieux, il ne demande que la gloire : donnez-lui le partage à faire des biens du monde, il laissera toutes les vertus même à ses ennemis, & se réservera pour lui seul toutes les récompenses.

D'où vient donc, dit Saint Gregoire, qu'on ne sçauroit voir en autrui les moindres prospérités mondaines, qu'on n'en soit triste & tourmenté, sinon parce qu'on les estime & qu'on les aime, & qu'il est difficile de ne pas envier à autrui, ce qu'on désire pour soi-même : *Difficile est ut alteri non invideat quod adipisci alter exoptat.* Et la raison qu'il en apporte, c'est que l'honneur, les richesses & les biens temporels sont finis & bornés, que la possession des uns diminue de celle des autres, qu'ils sont moindres dans les particuliers quand ils sont divisés à plusieurs ; & qu'il est naturel à la cupidité de vouloir s'approprier ce qu'elle croit qu'on lui retient & qu'on lui retranche. Voulez-vous donc être exempt de ce vice, ajoute ce Pere, pensez souvent que le monde n'a que quelques biens fragiles à vous donner, & que le Seigneur, selon l'Apôtre, est riche envers tous ceux qui l'invoquent : *Dives*

Dives in omnes qui invocant eum ; que vous attendez un héritage dans le Ciel, que le nombre des cohéritiers ne diminue point, qu'il eſt commun à tous, & tout à chacun ; & qui paroît d'autant plus abondant, qu'il eſt communiqué à plus de perſonnes : penſez que la diminution de l'envie, c'eſt l'eſtime des biens ſpirituels ; & que ſa deſtruction, c'eſt le parfait amour de l'éternité ; que ſi vous ne déſirez rien de terreſtre, vous n'auriez aucune peine à conſerver la charité ; & que ce qui fait que vous mourez par l'envie, c'eſt que vous êtes affoiblis par vos convoitiſes.

La ſeconde conſidération, c'eſt que la charité eſt le premier devoir du Chrétien ; que le premier effet de cette charité, eſt l'union & la communication des Fidéles ; & que le fruit de cette union eſt une participation commune entr'eux des graces que Dieu leur fait, & des bonnes œuvres qu'ils font eux-mêmes. Par ce moyen nous trouvons dans le prochain, les vertus que nous ne pouvons avoir en nous ; ce qui fait dire à Saint Auguſtin ces belles paroles : *Réjouiſſez-vous avec votre frere des graces que Dieu lui a faites ; & vous avez part à ces graces : peut-être a-t'il*

plus d'innocence que vous ; aimez-le, & cette innocence est à vous : vous avez plus de patience ; qu'il vous aime, & qu'il jouisse de votre patience ; il peut être plus utile que vous par ses travaux & par ses veilles, n'en ayez point de jalousie, & son étude vous appartient ; vous pouvez mieux soutenir que lui les austérités de la Religion, qu'il vous en loue, & qu'il en loue Dieu pour vous ; & il acquiert, sans y penser, le mérite de votre pénitence. Telle étoit la pratique du Roi Prophête, qui ressentoit le bien d'autrui comme le sien propre ; il se sanctifioit en tous les Saints, il s'éclairoit en tous les Sages ; il s'enrichissoit en tous les Riches, il participoit avec tous les Justes : *Particeps ego sum omnium timentium te*, disoit-il à Dieu, dans la confession de sa charité. Or c'est le profit que nous pouvons faire par notre union avec nos freres : quelle apparence de ne pas nous réjouir du bien qui leur arrive, & du bien qu'ils font, puisque dans ce commerce spirituel nous avons un même intérêt, & une utilité commune ?

La troisiéme précaution qu'on peut prendre contre l'envie, c'est de se tenir dans les bornes de sa condition, & de se perfectionner dans la proportion

& dans la mesure des talens que la Providence divine a confiés à chacun de nous sans nous mesurer par des comparaisons odieuses avec les autres. Car c'est de-là que naissent la plûpart des désordres de l'envie : on croit qu'on n'est pas dans la place qui nous convient : on commence à s'élever d'abord en soi-même par une fausse persuasion de son mérite ; on cherche ensuite les moyens de monter au rang qu'on s'est destiné ; on voudroit déplacer & faire descendre tous ceux qu'on voit au dessus de soi. Si l'on ne peut les égaler, on fait tant, que du moins on les imite ; en attendant qu'on puisse acquerir leur grandeur, on s'en fait une par les noms & par les titres qu'on se donne : on grossit l'équipage, on multiplie la dépense ; & n'est-ce pas par cette jalousie universelle que se confondent aujourd'hui la plûpart des états & des conditions des hommes ? Mais l'envie n'est jamais plus cruelle que parmi ceux qu'une même profession devroit engager à une plus étroite & plus sincere amitié ; ils se pardonnent moins volontiers, parce qu'ils se font plus d'ombrages, ils s'offensent plus facilement par la nécessité où ils sont de se voir & de se connoître ; leurs rail-

leries sont plus piquantes, parce qu'ils ont fait une étude de leurs défauts, & un plaisir de les publier. Jusqu'où vont les contentions des Sçavans qui disputent davantage de l'esprit & de la doctrine? jusqu'où va la fureur de ceux qui sont concurrens en valeur & en réputation militaire? Quelle plus implacable inimitié que celle qui se forme sur la gloire de la beauté & sur le désir ou sur la jalousie de plaire. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, dit Saint Chrysostôme, c'est que ce vice se glisse jusques dans l'Etat Ecclésiastique, où l'on voit quelquefois des Prêtres de Jesus-Christ, & des Ministres de sa parole, dresser Autel contre Autel, & avilir leurs dignités & leurs talens par les jalousies qu'ils conçoivent contre leurs freres; au lieu de dire comme Moyse: Plût à Dieu que tous devinssent véritables Prédicateurs & Prophêtes: *Quis mihi tribuat ut omnis populus prophetet?*

Enfin, mes Freres, pour derniere précaution contre l'envie, il y a une attention sur soi-même, qui fait que dans le silence & dans la retraite on s'arrête aux besoins qu'on a, & aux graces qu'on a reçues, sans entrer dans la connoissance inutile des affaires &

des révolutions du siécle : car c'est dans cette dissipation & dans ce commerce du monde, que la charité se refroidit, & que l'envie se rallume ; c'est-là que voyant l'orgueil & la magnificence qui y regnent, vous avez honte de votre simplicité & de votre modestie ; & que votre imagination se remplissant de richesses, de maisons, de meubles, si vous ne pouvez satisfaire votre vanité, vous irritez au moins vos désirs ; & s'il ne vous en coûte pas votre salut, du-moins il vous en coûtera votre repos, par le dégoût de votre état & l'inquiétude de votre indigence. C'est-là que par une indiscrete curiosité, entrant dans le secret des familles, apprenant les prospérités ou les disgraces du prochain, vous recueillez la matiere de votre médisance & de votre envie. C'est-là, que jaloux de la dépense de celui-ci, des parures de celle-là, sous prétexte d'égalité, & de bienséance de condition, vous augmentez votre luxe du retranchement de votre charité & de vos aumônes. C'est-là enfin que l'envie se nourrissant de tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on dit, ce poison, cette mort, se répand dans le cœur par les yeux & par les oreilles.

Servons-nous de ces considérations,

pour nous préserver ou pour nous corriger de ce vice ; cherchons dans nos propres maux les causes de nos afflictions, & non pas dans les prospérités de nos freres. Avons-nous plus de douleur qu'il nous en faut pour pleurer nos péchés ? pourquoi nous faire d'autres peines que celles de nos pénitences ? Les biens de la terre ne sont pas dignes de nos désirs, cherchons-en de plus nobles & de plus durables ; & si notre cœur n'est pas satisfait de sa félicité présente, qu'il envie la félicité des Saints, & la gloire des Bienheureux, que je vous souhaite, &c.

Fin du premier Tome.

CATALOGUE

BREVIARIUM Romanum, in quo omnia suis locis ad longum posita sunt, pro majori recitantium commoditate. 4. vol. in 18. Coloniæ Agripinæ. 1703.

Idem, Novorum Festorum Officiis auctum, 2. vol. in 1 . Lugduni 1724.

Breviaire Romain suivant la réformation du S. Concile de Trente, Rubriques françoises, pour la commodité de ceux à qui la Langue Latine n'est pas familiere, 2. vol. in 8°. Paris 1719.

Conseils de la Sagesse, ou Recüeil des Maximes de Salomon pour se conduire sagement, avec des Reflexions sur ces Maximes, in 12. Paris 1736.

Duguet, Lettres de morale & de pieté, 9. volumes in 18. Paris 1734 & 1738

Du même. Explication du Mystere de la Passion de N. S. J. C. suivant la Concorde. Le Portement de la Croix, & le Crucifiement de J. C. & le Côté percé, in 12. 1731.

Du même. Tombeau de J. C. ou Explication du Mystere de la Sépulture; Nouvelle édition, in 12. 1735.

Du même, Traité des Principes de la Foi

Chrêtienne 3. vol. in 12. Paris 1727.

Moyens pour assurer son salut & se disposer à une sainte mort, par un Religieux Barnabite; nouvelle édition augmentée considerablement par l'Auteur; 2. vol. in 12. Paris 1747.

Œuvres spirituelles de M[me] de Bellefont Religieuse, contenant l'Esprit de pénitence, des biens qui se trouvent dans les maux du monde, de la nécessité de la Foi, in 8°. Paris 1712.

Office de la Quinzaine de Pâques selon l'usage de Rome & de Paris, latin & françois, dedié à la Reine, avec l'explication des cérémonies de ce saint tems. Des Méditations sur les Evangiles de chaque jour, des Reflexions sur les Mysteres; nouvelle édition in-12. Paris 1741.

Le même, in 8°. gros caractere, Paris 1749.

L'Office de la Semaine Sainte en latin, in 18. Paris 1723.

Reponses aux raisons qui ont obligé les Prétendus Reformés de se séparer de l'Eglise Catholique, & qui les empêchent maintenant de s'y reunir. Ouvrage propre à détromper les Hérétiques, & à confirmer les Catholiques dans leur foi. Par M[lle] de B*** nouvelle édition in 12. Paris 1749.



